ALFRED DE VIGNY

ŒUVRES CHOISIES

PAR

JEAN GIRAUD

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

AGRÉGÉ DES LETTRES

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie

15, rue de Cluny 15

—

1913

PQ
2474
.A6
1913
SMR

ALFRED DE VIGNY

ŒUVRES CHOISIES

DU MÊME AUTEUR

Alfred de Musset : *Œuvres choisies*. 1 vol. in-16.
Librairie Hachette et Cie. . . . . 3 fr. 50

Paul-Louis Courier : *Œuvres choisies*. 1 vol. in-18.
Librairie Ch. Delagrave. . . . . 3 fr. 50

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Ernest Dupuy : *La jeunesse des Romantiques*.
1 vol. in-18, broché. . . . . 3 fr. 50

Alfred de Vigny. Ses amitiés, son rôle littéraire.
2 vol. in-18, Chaque volume, se vend séparément,
broché. . . . . 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Montyon 1912.

Emile Faguet : *Dix-neuvième siècle*, Études littéraires.
1 vol. in-18 jésus, 48e édition, broché . . . . . 3 fr. 50

Ce volume contient une importante étude sur Alfred de Vigny.

ALFRED DE VIGNY

ŒUVRES CHOISIES

PAR

JEAN GIRAUD

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

AGRÉGÉ DES LETTRES

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie

15, rue de Cluny, 15

—

1913

ALFRED DE VIGNY

ŒUVRES CHOISIES

INTRODUCTION

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

On lit dans le *Journal d'un poëte*, à la date de 1832 : « Je remarque, en repassant les trente années de ma vie, que deux époques les divisent en deux parts presque égales, et ces époques semblent deux siècles à la pensée : l'Empire et la Restauration. L'une fut le temps de mon éducation ; l'autre de ma vie militaire et poétique. Une troisième époque commence depuis deux ans : celle de la Révolution ; ce sera la plus philosophique de ma vie, je pense. » Comment diviser mieux la vie d'Alfred de Vigny ?

I. — L'éducation. — Du berceau au régiment.

Alfred-Victor de Vigny naquit à Loches, petite ville de Touraine, le 7 germinal an V (27 mars 1797), « le mois de l'année où Bonaparte ouvrait sa sixième campagne d'Italie, qui se termina par le traité de Campo-Formio ».

« Je me sens honteux, écrivait le poëte en 1847, de parler d'un si petit événement que ma naissance, en comparaison de ces grandes actions qui se passèrent ; mais ce petit événement est quelque chose... pour moi.

« Ce fut tout pour mon père et ma mère, qui furent consolés par ma vie de la mort de mes trois frères.

« Je sais qu'ils s'appelaient Léon, Adolphe, Emmanuel, et que celui qui vécut le plus longtemps parvint jusqu'à l'âge de deux ans. Je ne les vis même pas ; on m'apprit qu'il y avait au ciel trois anges qui priaient pour moi. Je le crus dans la première enfance et, ces trois noms, je ne les prononce pas sans attendrissement.

« J'ai beaucoup de mémoire, et surtout celle des yeux ; ce qui s'est peint dans un de mes regards, quelque passager qu'il

soit, ne s'efface plus de ma vie. Tous les tableaux de ma plus petite enfance sont devant ma vue encore plus vifs et aussi colorés que lorsqu'ils m'apparurent.

« J'avais dix-huit mois, m'a-t-on dit, lorsqu'on m'apporta de Loches à Paris...

« Je dois vous dire, avant d'arriver au temps où mes yeux se sont ouverts, par quel hasard je suis né là et de quel sang je suis né. » (*Journal.*)

« ... Deux sangs nobles, l'un de ma famille paternelle et toute française de la Beauce, et du centre même de nos vieilles Gaules, l'autre d'origine romaine et sarde [Baraudini], ces deux sangs se sont réunis dans mes veines pour y mourir ». (*Mémoires inédits* [1].)

Jusqu'au seuil de la mort, le poëte de l'*Esprit pur* remua et annota papiers d'aïeux, vieux titres, généalogies, parchemins, avec une complaisance d'imagination qui surprend chez lui. Il rêvait sa race plus ancienne et plus riche qu'elle ne l'était ; mais à bon droit la disait-il noble et belle.

Tel Marc-Aurèle rendait grâces aux exemples et aux leçons par lesquels ses parents et ses maîtres l'avaient fait ce qu'il pouvait être : « De mon aïeul Vérus : mœurs honnêtes, jamais de colère. De mon père... modestie et vigueur mâle. De ma mère : piété, bienfaisance. » Tel Vigny : « Je cherche inutilement à rien inventer d'aussi beau que les caractères dont ma famille me fournit les exemples. M. de Baraudin, son fils, ma mère et ma tante. J'écrirai leur histoire, leurs mémoires plutôt, et je les ferai admirer comme ils le méritent. » Projet irréalisé, d'ailleurs ; — le poète fit mieux : il fut lui.

Noble famille, dirons-nous, que celle dont les principes et les traditions gardèrent le fils de forligner. Désolé de la ruine irrémédiable en sa conscience des croyances sucées avec le lait, il resta un « puritain de l'honneur ».

Son père ? C'était un vieil homme à cheveux blancs, ancien capitaine de la guerre de Sept ans, le corps courbé par de graves blessures. Léon-Pierre de Vigny, cadet de douze enfants, avait soixante ans à la naissance d'Alfred. Amélie de Baraudin, la mère du poëte, de vingt ans plus jeune que son époux, descendait d'une famille de soldats et de marins, où naturellement plus d'un enfant s'était mis d'Eglise. Quelle tendresse inquiète et menacée penchait sur le berceau de ce fils, au sortir de la

[1] Cf. E. Dupuy, *La jeunesse des romantiques*, p. 146.

tourmente révolutionnaire, ces parents en deuil ! Par prudence, on l'emporta, avant sa deuxième année, à Paris, loin de « l'ombre du château de Loches », fatale, semblait-il, à ses aînés.

« Paris fut donc presque ma patrie, quoique la Beauce fût la véritable pour moi. Mais Paris avec ses boues, ses pluies et sa poussière, Paris avec sa tristesse bruyante et son éternel tourbillon d'événements, avec ses revues d'empereurs et de rois... Paris, triste chaos, me donna de bonne heure la tristesse qu'il porte en lui-même et qui est celle d'une vieille ville, tête d'un vieux corps social... »

« Pour moi, je me suis tout de bon attaché à ce Paris tel qu'il est. Je m'y suis fait des affections dans chaque rue. Il y a des coins de muraille qui me tiennent au cœur et que je ne verrais pas abattre sans peine. »

Au bruit d'une certaine pendule noire que M. de Vigny avait choisie lui-même et fait envoyer rue du Marché d'Aguesseau [1], où ils demeuraient jadis, le poëte se rappelait le temps où il s'asseyait sur un tabouret, aux pieds de son père, près du foyer : « Mon père..., un livre sur ses genoux..., racontait jusque bien avant dans la nuit des histoires de famille, de chasse et de guerre. C'était pour moi une si grande fête de l'entendre, qu'il m'arriva, plus tard, habillé pour le bal, de laisser là les danses et de m'asseoir encore près de lui pour l'écouter. » Ailleurs encore : « Mon bon père avait un esprit infini et une merveilleuse grâce à conter... » Le futur poëte vivait par l'imagination dans le XVIIIe siècle, qu'il se plaira souvent à évoquer. En lui faisant baiser sa croix de Saint-Louis, M. Léon de Vigny « plantait » dans le cœur du petit Alfred l'amour des Bourbons. Aussi l'enfant ne savait-il que penser du « monde vivant » qu'il observait ensuite et écoutait autour de lui. N'avait-il point déjà trop rêvé, pour s'acclimater, sans souffrir, à la réalité ?

« Jusqu'à l'âge d'être écolier, j'eus à Paris toutes sortes de maîtres que ma mère choisit bien et dirigea mieux encore. Elle avait pour moi la grave sévérité d'un père, et l'a toujours conservée, tandis que mon père ne me montra jamais qu'une maternelle tendresse... »

Sa précocité, sa mémoire exceptionnelles, à l'entendre, exci-

[1] Les parents d'Alfred de Vigny habitèrent d'abord à l'Elysée-Bourbon, pendant cinq ou six ans.

taient, au lycée, la jalousie de ses compagnons d'études. Ils s'indignaient des succès de ce petit garçon d'une délicatesse féminine. L'impression malencontreuse de ce premier contact avec la société ne s'effaça guère du souvenir de Vigny. Dans cette geôle de jeunesse captive, la pension Hix, il avait pourtant trouvé quelques amis.

Bientôt curieux, infatigable questionneur, dévorant toute la bibliothèque de son père, il s'éprenait, à quatorze ans, de mémoires et d'histoire, puis aussi ardemment des poëtes anciens. « On me fit traduire Homère du grec en anglais et comparer page par page cette traduction à celle de l'*Iliade* de Pope..., travail... qui m'enseignait deux langues, avec le sentiment de la muse épique, dont la lyre résonnait deux fois à mes oreilles. »

« Ma véritable éducation littéraire fut celle que je me fis à moi-même, lorsque... je fus libre de suivre à bride abattue le vol rapide de mon imagination insatiable [1]... Puis je me passionnai pour les mathématiques, et, voulant entrer à l'Ecole polytechnique, je fus en peu de temps en état de passer les examens. Je m'essayai aussi à écrire des comédies, des fragments de romans, des récits de tragédie ; mais tout cela était dans un goût qui se ressentait de ce qui avait été fait dans notre langue par les grands écrivains classiques, et cette ressemblance me devenant insupportable, je déchirais sur-le-champ ce que j'avais écrit, sentant bien qu'il fallait faire autrement, ayant vite mûri mes idées et n'en trouvant pas encore la forme... Las d'une méditation perpétuelle dans laquelle j'épuisais mes forces, je sentis la nécessité d'entrer dans l'action, et, n'hésitant pas à me jeter dans les extrêmes, ainsi que j'ai fait toute ma vie, je voulus être officier... »

« L'artillerie me plaisait. La gravité, le recueillement, la science de ses officiers, s'accordaient avec mon caractère et mes habitudes. Je désirai y entrer, et j'allais être présenté à l'Ecole polytechnique, lorsque, la bataille de Paris ramenant les Bourbons, l'armée s'ouvrit à moi plus rapidement, et j'y pris, encore enfant, une place assez élevée, ayant tout à coup le grade de lieutenant de cavalerie ; je devais le garder longtemps. »

[1] Ces *fragments de Mémoires*, datés de 1847, font penser par le ton aux *Mémoires d'Outre-tombe*, publiés l'année suivante, mais dont Vigny devait connaître certains passages.

II. — Vie militaire et poétique (1814-1830).

Il était temps qu'Alfred de Vigny respirât un autre air que celui du foyer morose où s'élevaient toujours les mêmes plaintes et les mêmes regrets, où une excessive superstition du passé, une malédiction perpétuelle contre le présent le vouaient fatalement au pessimisme [1]. La carrière militaire s'ouvrait à lui toute brillante. Le 6 juillet 1814, âgé de dix-sept ans, il entrait dans les Compagnies rouges de la Maison du roi. Sa qualité de gendarme du roi équivalait au grade de lieutenant de cavalerie.

Le 23 février 1815, Mme de Vigny remettait à son fils un petit cahier d'instructions écrites de sa main : vrai bréviaire religieux et moral, mondain aussi, exempt de toute pruderie. Document précieux pour quiconque veut connaître les traditions et les idées qui s'étaient imposées, dès ses premier ans, au futur poëte [2].

Muni de ce viatique et d'une *Imitation de Jésus-Christ*, présent de sa mère, le brillant soldat, blond et gracieux, les yeux bleus et songeurs, d'allure finement aristocratique, rejoignit son corps à Versailles. Le désir de gloire militaire, dont la rare jeunesse d'alors brûlait toujours, devait être déçu, et cruellement. Il suffit, dit-on, au peintre Géricault de porter trois mois le costume de mousquetaire de la Maison rouge pour se dégoûter à jamais de l'uniforme, et revenir à ses pinceaux avec une nouvelle ardeur. L'auteur de la *Canne de jonc* n'est pas tendre pour ses premiers compagnons d'armes. S'il trouva, parmi eux, quelques dignes et fidèles amis, combien la sotte vanité et la morgue du corps blessèrent sa délicatesse et son intelligence ! A la manœuvre, jouant de malheur, il tombe de cheval et se casse la jambe. A peine remis, il escorte les voitures de Louis XVIII fuyant de Paris à Gand. Interné pendant les Cent jours, à Amiens, il rejoint ensuite sa compagnie, qu'on licencie, non sans raison, le 1er janvier 1816. Il lui fallait dire adieu au bel uniforme écarlate [3], pour lequel ses parents avaient fait tant de sacrifices.

Le 4 avril, il passait comme sous-lieutenant au 5e régiment d'infanterie de la garde royale — et cela grâce à une demande, adressée par la comtesse Léon de Vigny, au ministre de la

[1] Cf. E. Dupuy, *A. de Vigny*, I, 1.
[2] Cf. *La Jeunesse des romantiques*, p. 204.
[3] Un tableau du *Musée Carnavalet* représente A. de Vigny en mousquetaire rouge.

guerre. Année bien triste pour le jeune officier ! Tout légitimiste qu'il fût d'origines et d'affections, le déchirement de la France dut ulcérer son cœur de Français. Et bientôt il avait la douleur de fermer les yeux à son père (fin 1816).

Puis commença pour lui la vie monotone et machinale de caserne et de garnison. Mieux partagé que tant d'autres, du château de Vincennes ou de Courbevoie, « à portée de Paris et le plus souvent à la ville », il trouvait près de sa mère, ou dans le premier Cénacle, chez les Deschamps, une diversion bien chère au fils et aussi au poëte. Car il menait souvent la vie retirée d'un « lévite », d'un « bénédictin » ; il reprenait ses études par la base, dans ses veilles silencieuses. Admirateur enthousiaste de l'antiquité, comme de la Bible, il faisait des œuvres de Chateaubriand et de Mme de Staël ses livres de chevet, mêlant aux écrivains de France les maîtres étrangers : Shakspeare et Byron, Klopstock et Gœthe, Milton et Dante, le Tasse, Ossian, etc. Surpris lui-même de retrouver dans sa mémoire des traces lumineuses de ses études « manquées », il fortifiait son talent par de patientes recherches et par des essais assez heureux. Après avoir entendu la préface et le premier acte d'une tragédie de *Julien l'Apostat*, sortie de la plume du jeune lieutenant de la garde, un juge encourageant lui dit : « Souvenez-vous de ceci : *à dater d'aujourd'hui, vous avez conquis votre indépendance.* »

Voilà qui le consolait de la servitude du métier dont il était désenchanté pour toujours. Il s'indignait de la suffisance de certains hommes nuls, ses supérieurs ; affable avec ses inférieurs — attitude fâcheuse aux yeux des *ultra* impénitents, en ces temps de conspirations militaires — sa « froideur parut une opposition permanente ». On ne lui reconnaissait pas le feu sacré ; sa distraction naturelle passait pour du dédain.

« Cette distraction était pourtant ma plus chère ressource contre les fatigues mortelles dont on accablait mon pauvre corps si délicatement conformé et qui aurait succombé à de plus longs services ; car après treize ans, le commandement me causait des crachements de sang assez douloureux. La distraction me soutenait, me berçait, dans les rangs, sur les grandes routes, au camp, à cheval, à pied, en commandant même, et me parlait à l'oreille de poésie et d'émotions divines nées de l'amour, de la philosophie et de l'art... J'étais donc bien déplacé dans l'armée. Je portais la petite Bible que vous avez vue dans le sac d'un soldat de ma compagnie. J'avais *Eloa*, j'avais tous mes

poëmes dans ma tête, ils marchaient avec moi par la pluie, de Strasbourg à Bordeaux, de Dieppe à Nemours et à Pau ; et quand on m'arrêtait, j'écrivais. J'ai daté chacun de mes poëmes du lieu où se posa mon front [1]... »

Pourtant quand il « marchait à pied sur la grande route, à la tête de ses vieux soldats..., fier de son épaulette », le futur « ouvrier en livres » rêvait parfois de devenir un « ouvrier en batailles ». Quittait-il les garnisons d'où l'on voit les fumées de Paris [2], c'était pour Rouen, en 1821. Lieutenant titulaire *à l'ancienneté* dans son corps d'élite, le 12 juillet 1822, il obtenait d'être versé en qualité de capitaine au 55e régiment de ligne (19 mars 1823). Rejoignant son corps à Strasbourg, il vit le Rhin et les Vosges. En route bientôt vers les Pyrénées, il pensait faire la guerre d'Espagne. Avant d'arriver à Bordeaux, il quitte la colonne et va voir en son ermitage du Maine-Giraud, près de Blanzac en Angoumois, sa tante, la chanoinesse de Malte, Mme Sophie de Baraudin. Puis le Cénacle bordelais lui fait fête.

Il ne devait point passer les *ports* de la frontière. Cette halte sans gloire en Béarn parut au soldat un coup de la destinée. A peine s'en consola-t-il, soit en apprenant par les lettres de ses compagnons quels triomphes sans périls les Français remportaient en courant, soit en contemplant la nature pyrénéenne : à Orthez, puis à Oloron, il prit la couleur de plus d'un poëme, et esquissa tels paysages de *Cinq-Mars*.

Vers la mi-juin 1824, son régiment vient tenir garnison à Pau ; — les libéraux du Béarn reçoivent mal ces officiers *ultra* ; Vigny s'en indigne, il s'en indigne même anonymement, dans le journal *la Quotidienne*. C'est à Pau qu'il rencontra par hasard Lydia-Jane Bunbury, fille d'un anglais, original bien renté. Croyant faire à la fois un mariage d'amour et un riche mariage, Vigny recevait, le 8 février 1825, dans la capitale du Béarn, la bénédiction nuptiale du pasteur protestant d'Orthez. Mme de Vigny mère, qui s'était opposée naguère à l'union de son fils avec la belle et spirituelle Delphine Gay, — la future Mme de Girardin — avait consenti à ce mariage, qui devait, pensait-elle, redorer le blason des Vigny. Par scrupule de catholique, apparemment, elle n'assista point à la cérémonie.

[1] M. Paléologue, *A. de V.* (Hachette), p. 33.

[2] Il était alors souvent à Paris, et on lui faisait fête dans plus d'un salon, chez les Deschamps, chez Mme Ancelot, au Cénacle.

A partir du 1er avril 1825, le capitaine de Vigny ne servit plus à son régiment. Il obtenait congé sur congé, prolongation sur prolongation, par la voie hiérarchique quelquefois, mais aussi par une voie plus directe que lui ouvrait sa parenté avec le colonel comte de Clérambault. Capable sans doute d'abnégation, il manquait au futur auteur de *Servitude et grandeur militaires* certaines des moindres vertus du soldat. Enfin, le 13 mars 1827, il demandait au ministre de la guerre sa mise en réforme. On le reconnaît « atteint de pneumonie chronique et d'hémoptysie assez fréquente ». Sa réforme fut prononcée le 22 avril. Ne rappelle-t-il pas, dans son *Journal,* qu'en 1819 il crachait le sang ? « Je marchai une fois d'Amiens à Paris par la pluie avec mon bataillon, crachant le sang sur toute la route et demandant du lait à toutes les chaumières, mais ne disant rien de ce que je souffrais... » Au printemps de 1827, il quitta l'uniforme, mais combien d'indices légers, combien de plis profonds de son caractère, révélaient encore en lui le soldat!

Et plus d'une fois peut-être le poëte du *More de Venise* murmura-t-il avec un sourire amer l'adieu d'Othello à ses rêves de guerre :

> Adieu, beaux bataillons aux panaches flottants ;
> Adieu, guerre, adieu, toi dont les jeux éclatants
> Font de l'ambition une vertu sublime !
> Adieu donc le coursier que la trompette anime,
> Et ses hennissements, et le bruit du tambour,
> L'étendard qu'on déploie avec des cris d'amour !
> Appareil, pompe, éclat, cortège de la gloire,
> Et vous, nobles canons qui tonnez la victoire
> Et qui semblez la voix formidable d'un dieu !

Si sa tâche de soldat était terminée — sans gloire, et par une déconvenue, il allait pouvoir se consacrer sans réserve, sans scrupule, à la tâche poétique qu'il s'était dès longtemps assignée.

C'est dans le journal de Victor Hugo : *le Conservateur littéraire*, qu'il avait fait ses débuts (décembre 1820) par un article signé A. de V., sur les *Œuvres complètes de lord Byron*, et par une pièce de vers intitulée *le Bal*, signée le Comte Alfred de Vigny. Dans les *Tablettes romantiques*, éditées par Abel Hugo, il figurait avec *la Prison, poème,* et *la Neige, ballade* (1823).

Il envoie prose et vers à la *Muse Française* (juillet 1823-juillet 1824).

Déjà, en mars 1822, avait paru le volume in-8, anonyme, où

Hélèna précédait un recueil de poëmes ; *la Dryade*, *Symétha*, *le Somnambule*, sous le titre POÈMES ANTIQUES ; *la Fille de Jephté*, *le Bain*, *La Femme adultère*, POÈMES JUDAÏQUES, et trois POÈMES MODERNES : *la Prison*, *le Bal*, *le Malheur*.

Anonyme encore, paraissait en juillet 1822, toujours à Paris, *le Trapiste* (*sic*), satire politique, où le légitimisme de l'auteur se donnait carrière, mais dont la dynastie ne lui sut pas gré.

Deux ans après, *Eloa* voyait le jour. En 1826 les *Poëmes antiques et modernes* comprenaient, outre les pièces déjà connues, *le Déluge*, *Moïse*, *Dolorida*, *le Trappiste*, *la Neige*, *le Cor*. Le roman de *Cinq-Mars*, ou *Une conspiration sous Louis XIII* avait d'ailleurs plus de succès que tels admirables poëmes. « Oh ! faites-nous des *Cinq-Mars*, lui disait-on de toutes parts, c'est là votre genre. » Bien qu'à l'entendre il eût composé cet « ouvrage à public... pour faire lire les autres », le poëte se sentait d'autant plus mortifié qu'il avait conscience de son talent. « Première et forte blessure, blessure fièrement cachée, mais profondément ressentie », écrira Sainte-Beuve, quelques années plus tard [1].

Mais voici que laissant l'épée pour la plume, de Vigny se lançait dans ce qu'il appelle lui-même, plus tard, non sans désenchantement, « la carrière des lettres ». Installé faubourg Saint-Honoré [2], trop indépendant, — trop gentilhomme aussi, — trop jaloux de sa liberté pour entrer autrement qu'en passant dans « la grande boutique romantique », il ne sut pas fomenter ses succès.

Et pourtant qui méritait mieux les succès poétiques que lui ? Abstraction faite de *Madame de Soubise*, de *La Frégate « la Sérieuse »*, où le noble « moraliste épique » se détourne de sa voie et force son talent, le vrai créateur de l'œuvre d'avenir, le plus original représentant de l'école nouvelle, le plus penseur des « enfants du siècle », c'était Alfred de Vigny. Les dates ont leur éloquence : *Moïse* est de 1822 ; — *Eloa*, ce mystère écrit dans les Vosges en 1823, achevé à Bordeaux, parut en 1824. Si le romantisme philosophique et symbolique était né, Vigny n'en était-il pas le vrai père — en France du moins ?

[1] Malignité, jalousie, c'est vite dit quand il s'agit du grand critique. Las d'entendre répéter certaines antiennes et de retrouver partout certains clichés, il a réagi, parfois avec humeur, excessivement sévère dans sa mise au point.

[2] 30, rue de Miromesnil ; — Vigny demeura ensuite, jusqu'à sa mort, 6, rue des Ecuries d'Artois.

« La philosophie des *Destinées* est déjà dans les poëmes bibliques de 1822 et de 1826, » écrit fort justement M. G. Lanson [1]. Le *moi* profond et inaltérable, dont les vers de Vigny restent la confidence hautaine et discrète, s'était assimilé le monde et avait systématisé ses pensées quarante ans avant le codicille pessimiste du *Mont des Oliviers*.

Sainte-Beuve lui-même, peu suspect — dès l'époque de *Chatterton* — de partialité à l'égard de notre poëte, se gardait, en 1835 [2], de « diminuer aucunement son caractère d'originalité et l'idée qu'on se doit faire de la puissance solitaire et méditative empreinte dans ses poëmes ». Aucun des poëtes de sa *volée*, Lamartine et Hugo même, ne lui semble plus « *imprévu, plus étrange... d'une filiation moins commode à saisir* ». La postérité a adopté le jugement du critique. « D'où sont sortis, en effet, *Moïse*, *Eloa*, *Dolorida* ? Forme de composition, forme de style, d'où cela est-il inspiré ? » Parmi « les âmes orphelines, sans parents directs en littérature française », Vigny lui paraît « un orphelin de bonne famille qui a des oncles et des grands-oncles à l'étranger (Dante, Shakspeare, Klopstock, Byron) : l'orphelin, rentré dans sa patrie, parle... avec une exquise élégance... la plus noble langue française qui se puisse imaginer. »

Vigny savait la Bible par cœur, il lisait et relisait Homère, Chénier, Chateaubriand — qu'il avait personnellement approché — plus encore. Il puise à bien d'autres sources : anglaises, allemandes, italiennes, espagnoles, décelées avec une heureuse méthode par MM. Dupuy, Estève, Baldensperger, et plus d'un érudit de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*. Excitée par la pensée d'autrui, souvent alimentée d'emprunts, sa pensée s'affirme toujours originale. Les souvenirs, les réminiscences se trouvent fondus et absorbés « goutte à goutte dans une organisation concentrée, fine et puissante ». (Sainte-Beuve.)

Quels que soient l'éclat et la force des *Odes* de Victor-Marie Hugo, combien *Moïse* mérite mieux le titre de chef-d'œuvre. Pour exhaler les angoisses du génie et le veuvage de cœur du poëte, Vigny s'interdit l'effusion lyrique du romantisme lamartinien. « Il prend un détour épique », selon le mot de Sainte-Beuve ; c'est dans la bouche puissante du prophète hébreu qu'il place cette plainte éternelle. Ainsi en usera Hugo dans

[1] *Histoire de la littérature française.*
[2] *Portraits contemporains*, II. — Cf. aussi *Nouveaux lundis*, VI (article de 1864).

sa *Légende des siècles*. *Eloa*, c'est déjà la *Chute d'un ange*, — en 1824, — c'est la réalisation charmante et touchante de l'œuvre dont Lamartine, avec la facilité et l'abondance de son génie, ne donnera que des ébauches — puissantes, colossales, mais imparfaites — quatorze ans après. Il avait « atteint au sommet de l'art », et, apprécié « d'une noble et chère élite », il souffrait un peu dans son cœur chatouilleux et triste de poëte de lancer sous le pavillon du romancier le nouveau recueil de ses poëmes, expression pure de sa pensée [1]. Aussi revendiquait-il son mérite de novateur, sans ambages, fort nettement, envers et contre tous.

Collaborateur d'Emile Deschamps pour une traduction de *Roméo et Juliette* (début de 1828), Vigny traduisait seul cette fois, avec assez de hardiesse dans la versification, *Othello* et la comédie du *Marchand de Venise*, qui ne fut pas représentée. Le 24 octobre 1829, il faisait « monter le *More de Venise* sur la scène française ». Ayant lui-même « un amour de l'art assez généreux pour faire abnégation, pour un jour, de sa propre renommée », il rêvait, — tout en s'attachant surtout à une question de formes (voir la *Lettre à Lord* ***) — d'ajouter au « magnifique trésor national », que « nous ont laissé nos grands maîtres », les impérissables chefs-d'œuvre étrangers, « comme à l'Ecole française nos musées ont joint les chefs-d'œuvre des Ecoles italiennes, flamandes et espagnoles ». Vrai disciple de Mme de Staël, partisan du cosmopolitisme littéraire, il écrivait, le 18 août 1839 : « Les exclusions étroites ne sont pas dans le génie de notre glorieuse nation, et lorsque, aux applaudissements universels, on a construit une salle, j'ai presque dit une sainte chapelle, pour une copie de Michel Ange, on saura bien ouvrir les anciennes aux copies de Shakspeare, de Calderon, de Lope de Vega, de Gœthe, de Schiller, ou de tel autre poëte adoré par les nations civilisées [2]. »

Ces émotions d'auteur dramatique, les luttes qu'il fallut soutenir pour « arborer le drapeau de l'art aux armoiries de Shakspeare » sur « la citadelle du Théâtre-Français » vinrent

[1] La 3e édition des *Poèmes*, qui paraissait en 1829 chez Ch. Gosselin, Urbain Canel et Levavasseur, ne comprenait plus *Héléna* ni *l'Ode au Malheur*, mais offrait au lecteur trois pièces nouvelles : *Mme de Soubise*, *Le bain d'une dame romaine*, et *La Frégate « la Sérieuse »*.

[2] Avant-propos du *More de Venise*, écrit dix ans après la première représentation.

fort à propos le distraire de cruelles déceptions domestiques. La santé précaire de Mme Alfred de Vigny anéantissait pour la deuxième fois des espérances de maternité.

« Ce que Dieu a mis de paternel dans les entrailles de tout homme [1] » devait s'émouvoir douloureusement en Vigny, seul héritier du nom, destiné à mourir sans postérité.

Sans partir pour de longs voyages, il quittait parfois Paris. C'était pour la Briche en Beauce, chez Mme de Saint-Pol, sa tante mai 1828) ou au château de Bellefontaine, près de Senlis, chez M. de Malézieu (juillet 1828). Deux fois au moins, il prit la chaise de poste pour Dieppe, mis à la mode par la duchesse de Berry. Au château fort il retrouvait quelque compagnon d'armes de la garde à pied [2] ; sur les galets ou aux bals de la Société des Bains il rencontrait la fleur de la société parisienne : la duchesse de Crillon, la marquise de Castries, la princesse de Béthune, la famille de Courson, etc. En 1827, il avait pu suivre des yeux les évolutions en rade du cutter royal *le Rodeur*. Il admira dans les vitrines des artistes dieppois les « vaisseaux d'ivoire habilement sculptés ». De Dieppe, 1828, il data *La Frégate « la Sérieuse »*.

A Paris, il fréquentait surtout le noble faubourg. Il voyait toujours les frères Deschamps, V. Hugo, — le bon Charles Nodier, à l'Arsenal —, Soumet, Guiraud, de Latouche; accueillant pour Sainte-Beuve et Alfred de Musset. Fidèle aux amitiés d'antan, s'il encourageait les jeunes gens qui venaient à lui, c'était sans flatterie calculée. Faut-il rappeler qu'il évita sans peine tels travers romantiques ? Il vivait alors avec les apparences de l'aisance, sinon de la fortune. Mme de Vigny mère, toute fière qu'elle fût des succès de son fils, songeait pour lui à la carrière diplomatique. Les journées de juillet vinrent sur ces entrefaites. Le « capitaine réformé » fit préparer son vieil uniforme, mais ni le Roi ni le Dauphin ne s'étant mis à la tête des troupes, et cette « race de Stuarts » laissant mourir pour elle les Suisses et les braves de la garde royale, Vigny « garda sa famille », le cœur saignant de voir couler le sang français dans la capitale. Il frémissait d'admiration devant le courage héroïque des défenseurs du « vieux trône », comme devant celui des soldats improvisés de la loi et de la liberté [3].

[1] *Servitude et grandeur militaires.*

[2] La garnison du château de Dieppe était formée de deux compagnies du 5e, puis du 4e régiment.

[3] Cf. *Journal d'un poëte.*

La chute des Bourbons « illettrés » et « ingrats » devait-elle nécessairement changer le cours de sa vie et de ses pensées ? Jamais courtisan, Vigny « n'attacha jamais de cocarde à sa Muse [1] », et ne commit jamais la moindre pièce de circonstance. « J'étais indépendant d'esprit et de parole, j'étais sans fortune et poëte, triple titre à la défaveur. » L'auteur du *Trappiste*, royaliste ultra, avait souscrit en 1824 pour le monument de Quiberon, mais incapable de surenchère légitimiste, il paraissait tiède aux fervents du trône et de l'autel. En ce temps de réaction et de délation [2], ce « byronien » passait pour impie. Bientôt il épouse une Anglaise et, qui plus est, protestante. Dans les *Soirées de Neuilly*, dues à la collaboration de Cavé et de Dittmer (ancien compagnon d'armes de Vigny à la garde royale, démissionnaire en 1825) on trouve des détails de ce genre : « Il était officier d'artillerie ; mais il a donné sa démission, parce que, dit-il, il n'a pas de goût pour la vie dévote. » Tel « maréchal de camp... par la grâce de Dieu » dut desservir Vigny, dont on attendait mieux, étant donné ses origines et sa parenté avec des *ultra* notoires.

Soldat capable d'abnégation, il ne cachait ni son estime pour les vieux grognards ni son dédain pour les officiers de salon. Désenchanté de la vie morne de garnison, s'il venait de lire la vie des généraux de la République ou de feuilleter *Victoires et conquêtes* [3], le futur auteur de *Servitude et grandeur militaires*, malgré le silence qu'il s'imposait, pouvait laisser échapper quelque propos subversif ! Présenté naguère à Chateaubriand, il continue à l'aller voir après sa chute du ministère ! A la deuxième page de *Cinq-Mars*, on trouvait rappelé un mot de P.-L. Courier sur la Touraine — et ce mot venait du pamphlet trop connu sur Chambord. Tels vers de *Madame de Soubise* sentiront bien un peu le fagot. Pourquoi rappeler, pour la honnir, la Saint-Barthélemy ? Comment ne point passer pour libéral, après de telles hardiesses de pensée et de plume ? Sa fidélité triste et timide prévenait moins en sa faveur que le loyalisme bruyant et ardent de tel courtisan de tous les pouvoirs.

Mais voici que par une délicatesse de conscience assez rare,

[1] Cette expression souvent citée se trouvait dans une pièce de vers d'Antoni Deschamps à Vigny.

[2] Cf. l'étude du capitaine Marabail : *De l'influence de l'esprit militaire sur A. de Vigny*.

[3] Publication commencée en 1817 à la gloire des soldats de la République et de l'Empire. On y vantait aussi la bravoure des Vendéens.

par obéissance à cette loi dont il écrira, dans ce caprice dramatique, *Quitte pour la peur*, « cette loi que je ne vis jamais nulle part écrite, mais que je sentis toujours vivante en moi, la loi de l'honneur », voici qu'il se promettait de rester fidèle à la branche aînée des Bourbons, — promesse qu'il tint pendant dix-huit ans, avec « une constance de lévrier [1] ». Il avait beau écrire dans son *Journal*, le 21 août 1830 : « En politique, je n'ai plus de cœur. Je ne suis pas fâché qu'on me l'ait ôté, il gênait ma tête... », son cœur lui donnait encore une consigne : celle de la fidélité la plus belle, de la fidélité à un pouvoir déchu, dont on ne saurait plus rien attendre. Raffinant sur le point d'honneur, il croyait qu'on ne pouvait servir deux maîtres, même successivement [2].

III. — La vie philosophique (1830-1863).

Au moment de « la curée », quand les héros des « trois glorieuses » voyaient s'allonger fantastiquement leurs listes, il organisait une compagnie de la garde nationale, et dans une revue au Champ-de-Mars, il commandait « assez militairement le 4e bataillon de la 1re légion ». Le roi Louis-Philippe l'en félicita [3]. Certains n'auraient point laissé échapper une telle occasion : Alfred de Vigny mit sa fierté à ne solliciter ni faveur ni place.

Il avait d'autant plus de mérite à ce désintéressement qu'il était pauvre. « Naître sans fortune est le plus grand des maux. On ne s'en tire jamais dans cette société basée sur l'or. » Cette pauvreté qu'il cacha toujours, et contre laquelle il lutta avec une longue vaillance, fut à coup sûr, avec sa mauvaise santé, parmi les causes latentes de sa tristesse. Ces soucis mesquins, ces inquiétudes toujours renaissantes, il les cachait même à sa femme, même à sa mère.

Sa conscience parlait haut. Ce gentilhomme stoïcien goûtait d'âpres satisfactions. Peut-être se répétait-il à lui-même cette pensée de La Bruyère, qu'il avait fixée comme épigraphe au chapitre XVI de *Cinq-Mars* : Il faut, en France, beaucoup de fermeté et une grande étendue d'esprit pour se passer des

[1] *Mémoires inédits*, cités par M. E. Dupuy.

[2] L'attitude de Vigny à l'égard de la branche aînée déchue a plus d'un rapport avec celle de Chateaubriand ; — plus simple, plus discrète, moins théâtrale, elle nous paraît plus belle.

[3] *Journal d'un poëte.*

charges et des emplois, et consentir ainsi à demeurer chez soi à ne rien faire. Personne, presque, n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fonds pour remplir le vide du temps, sans ce que le vulgaire appelle les *affaires*.

« Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom, et que méditer, parler, lire et être tranquille, s'appelât travailler. »

Alors commença l'époque « la plus philosophique » de sa vie. A une première « *élévation* », *Les Amants de Montmorency* [1], écrite le 27 avril 1830, mais publiée seulement le 1er janvier 1832, dans la *Revue des Deux Mondes*, succédait *Paris* [2], où le poëte penseur méditait sur la religion de l'avenir, sur le bouillonnement tumultueux des idées neuves, après la Révolution de 1830. Il partage son admiration entre l'abbé de Lamennais, les disciples de Benjamin Constant et les novateurs qui rêvent de réaliser l'Age d'or industriel de Saint-Simon. Loin de railler les tentatives hardies, il s'y intéresse passionnément, car il sait que chercher la vérité, c'est déjà l'avoir trouvée. « De toutes les échelles qui vont de l'ombre à la lumière, la plus méritoire et la plus difficile à gravir, certes, c'est celle-ci : être né aristocrate et royaliste et devenir démocrate. » Hugo l'écrira à Jersey, en juillet 1853 [3]; en 1830-1831 déjà, gagné par l'*humanitarisme*, Vigny allait vers la démocratie, résolument [4]. Toutefois, partisan de l'ordre et de la discipline, il réprouvait la démagogie, n'attendant rien que des moyens légaux et du pouvoir des idées, enfermées par le poëte dans de graves symboles.

Vers le même temps, « l'ouvrier en livres » publiait dans la *Revue des Deux Mondes* les *Consultations du Docteur Noir* : les trois épisodes, *Gilbert*, *Chatterton*, *André Chénier*, formeront le livre intitulé *Stello*. Œuvre étrange, qui fait penser à Sterne et à Hoffmann le fantastique, où le poëte confesse ses peines de penseur. Ces Nouvelles poignantes arrachèrent au lecteur des larmes de commisération pour le sort lamentable des

[1] Voir sur ce sujet, dans la *Revue Bleue* du 27 mai 1911, *Les Amants de Montmorency*, d'A. de Vigny. Nous montrons comment d'un banal *fait divers*, le poëte tira une *Elévation*.

[2] Daté du 16 janvier 1831, parut in-8° chez Ch. Gosselin, au printemps de cette année.

[3] Nouvelle préface des *Odes et Ballades*.

[4] Cf. Dorison, *A. de V., poëte philosophe*. — Sur le revirement littéraire de l'*art pur* à l'*humanitarisme*, de l'*art pour l'art* au romantisme symbolique, à tendances sociales, voir Sainte-Beuve, *Premiers lundis*, II, 322.

« parias intelligents », également oubliés ou sacrifiés sous tous les régimes.

Le 25 juin 1831, Vigny faisait représenter sur le second Théâtre-Français (Odéon), un drame, sorti de la même veine historique que le roman de *Cinq-Mars* : *La Maréchale d'Ancre*, sa première œuvre originale sur la scène. Partout on devait y voir la main de la Destinée. Drame inégal, — dont le Ve acte paraît un des plus beaux fragments que l'on puisse citer de notre théâtre, — drame lent et compassé, qui fait regretter la fougue lyrique et la fantaisie des meilleures pièces de V. Hugo, drame qu'il faut avoir lu, et de près, si l'on veut connaître l'âme de Vigny ; on y retrouve les idées maîtresses de sa politique et de sa philosophie. *La Maréchale d'Ancre* ne fut pas un succès ; l'auteur eut, en outre, le regret d'en voir tenir le premier rôle par une autre que Mme Marie Dorval, cette grande actrice, passionnée et tragique, qu'il admirait tant et qu'il devait aimer. Ce fut elle du moins qui jouera un charmant proverbe en un acte, audacieux comme un conte du XVIIIe siècle, *Quitte pour la peur* (30 mai 1833). C'est pour elle encore qu'il composera l'admirable rôle de Kitty Bell dans *Chatterton*. On sait assez combien Vigny souffrit de sa passion, dans cette liaison, où il avait eu la faiblesse de chercher « le charme romanesque absent de son morne foyer. » (E. Dupuy.)

Mais une douleur autrement poignante et profonde — combien plus avouable et plus noble ! — allait faire saigner son cœur — son cœur de fils. Au début de 1832, Mme Léon de Vigny avait été frappée de paralysie ; le 6 mars 1833, le mal la terrassait de nouveau. « Aujourd'hui, lit-on dans le *Journal d'un poëte*, elle a une seconde attaque d'apoplexie que deux saignées suspendent ; mais on ne peut parvenir à dégager le cerveau, qui s'égare et reste perdu peut-être pour toujours. »

Après la nuit d'angoisses du 17 au 18 mars, que Vigny passa debout, près du lit de sa mère, il trouve effrayant, au jour, le visage de celle qu'il vénérait et admirait plus que personne au monde. « Dans la journée, ma mère me reconnaît. Elle me pénètre de douleur et de reconnaissance en me parlant avec amour ; elle est charmée de me voir près d'elle... J'ai réussi avec ma voix à la calmer en lui parlant. » La nuit affreuse du 19 mars nécessite une nouvelle saignée : « Quand son sang coule, mon sang souffre ; quand elle parle et se plaint, mon cœur se serre horriblement ; cette raison froide et calme comme celle d'un magistrat, brisée par le coup de massue de l'apoplexie,

cette âme forte luttant contre les flots de sang qui l'oppressent, c'est pour moi une agonie comme pour ma pauvre mère ; c'est un supplice comparable à la roue. » Pendant quatre ans — Mme Léon de Vigny mourut à quatre-vingts ans passés — la piété filiale du poëte s'accrut de l'ardeur de son dévouement et de la grandeur de ses muets sacrifices. Car à l'affreuse tristesse de voir sombrer l'intelligence mère de la sienne, venaient s'ajouter dans le cœur et la tête de ce fils des soucis et des inquiétudes de toute sorte. Jamais peut-être il ne maudit davantage sa pauvreté que dans ces années de gêne dissimulée qui vont de 1833 à 1837. « La richesse est un besoin de tous les jours », chantait-on dans les vaudevilles d'Ancelot, cet ami de Vigny ; combien l'écrivain sans fortune, décidé, en tout cas, à ne jamais faillir à sa muse, dut regretter le patrimoine de ses ancêtres, ou tout au moins envier la richesse de telle branche de sa famille. Trop fier pour rien demander aux Bunbury ou pour faire appel à tel de ses parents [1], il ne compta que sur sa propre économie et sur sa plume. La pauvreté, cette inspiratrice austère ou audacieuse, lui dicta deux chefs-d'œuvre : *Servitude et grandeur militaires*, *Chatterton* [2]. Sa Muse cependant se taisait. Il s'en prenait à Dieu des souffrances et de la déchéance mentale de sa mère. A voir la Destinée s'appesantir cruellement sur une âme juste, digne à ses yeux de toutes les félicités, son pessimisme se faisait plus amer ; plus d'une fois la malédiction païenne dut monter à ses lèvres de contempteur des dieux.

Les compensations d'ailleurs ne lui faisaient pas défaut : ne gardait-il pas plus d'un ami fidèle ? Les jeunes écrivains : Roger de Beauvoir, Boulay-Paty, Xavier Marmier s'adressaient à lui avec respect et avec confiance. L'auteur de *Chatterton* restait le recours suprême de plus d'un naufragé. Sa fameuse « tour d'ivoire » qu'il interdisait jalousement aux profanes, s'ouvrait pour les âmes d'élite qu'il savait distinguer. Depuis le mois de mai 1833, le poëte était chevalier de la Légion d'hon-

[1] Sur le frontispice d'un livre, minable d'apparence, Alfred de Vigny avait noté vers la fin de sa vie « Mme de Saint-Pol, ma tante me donna ce volume un jour, seul présent que j'aie reçu d'elle ». Et cette tante était fort riche.

[2] *Laurette* parut dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1833 ; *La Veillée de Vincennes*, le 1er avril 1834 ; *La Vie et la Mort du capitaine Renaud*, le 1er octobre 1835. — *Chatterton* fut joué au Théâtre-Français en février 1835.

neur, et voici que le 7 décembre 1837, M. de Jennison, ambassadeur de Bavière, venait lui demander comme un service de bien vouloir correspondre avec le prince royal de Bavière. « D'où vient que l'idée n'est pas venue plutôt à ce jeune homme d'écrire à un des quarante académiciens ? » écrivait avec fierté le poëte dans son *Journal*. De sa tristesse profonde et de ses soucis, il se divertissait en lisant. Volumes, revues, journaux, il feuilletait tout, méditant longuement sur les pages graves et riches d'idées, notant minutieusement tel détail frappant ou telle pensée suggérée par la lecture. Les fragments édités par Louis Ratisbonne sous le titre de *Journal d'un poëte* laissent deviner l'intérêt qu'offrirait la publication intégrale des carnets de Vigny. Lentement, dans le silence, se préparaient les *poëmes philosophiques*.

Parfois un triste pressentiment s'emparait du poëte. Un samedi de décembre 1837, il était auprès de sa mère. « Elle était riante et assise dans son fauteuil favori, les pieds sur son tabouret, me regardant avec son air bienheureux. Elle se mit à dire des vers en cherchant un vieil air et répéta quatre fois ces vers...

Une humble chaumière isolée
Cachait l'innocence et la paix.
Là vivait, c'est en Angleterre,
Une mère dont le désir
Etait de laisser sur la terre
Sa fille heureuse, et puis mourir.

« De qui est donc ceci, maman ? lui dis-je. — De Jean-Jacques, me dit-elle. *Sa fille heureuse, et puis mourir !* entends-tu ? Je me sauvai, sentant que je pleurais trop. »

Bientôt le poëte pleurait sur un cercueil [1], désolé à jamais, maintenant qu'il avait « fermé les yeux des premiers amis que nous ayons dans ce triste monde ». Dans une crise profonde de mysticisme et de croyance, après l'agonie et la mort de cette mère bien-aimée, il se tourna vers le Dieu de son enfance : « Si j'ai fait quelque faute, que ce soit mon expiation. » Il terminait l'année funeste sur ces lignes : « Mon Dieu, si les épreuves sont une épuration à vos yeux, recevez-la et qu'elle prie à son tour pour son fils, son pauvre fils qu'elle a nommé en mourant ! » Désormais il se dévouerait sans réserve à « la seule amie » qui lui restait, à son épouse... Il oublierait Dalila.

[1] Mme Léon de Vigny mourut le 19 décembre 1837.

Retiré dans sa gentilhommière du Maine-Giraud, il reçoit la nouvelle de la mort de son beau-père, le 7 novembre 1838. Pour défendre les intérêts de sa chère Lydia, il dut bientôt partir pour l'Angleterre (novembre 1838-fin avril 1839). Le séjour lui laissa d'excellents souvenirs [1] : un médiocre accommodement allait terminer les affaires dont il avait posé les jalons.

De retour à Paris, le poëte y devait rester jusqu'à la Révolution de 1848. Rêvant, caressant bien des projets, rajoutant quelques touches légères de couleur locale à *Cinq-Mars*, il n'avait guère donné au public, en dehors de l'édition de ses œuvres complètes (1837) qu'une lettre : *De Mlle Sedaine et de la propriété littéraire*, et qu'une petite page de vers médiocres : *La Poésie des nombres* (1841). Aussi, malgré les six échecs qu'elle lui réservait, sa candidature à l'Académie posée en janvier 1842, fut-elle une heureuse initiative. Elle l'obligea, pour confirmer ses titres, à rompre son silence. Lentement, gravement, le cortège des *Poëmes philosophiques* allait quitter le seuil de la tour d'ivoire. Du 15 janvier 1843 au 15 juillet 1844, paraissaient *La Sauvage* — discret hommage à Tocqueville et à Chateaubriand —, *La Mort du Loup* — chef-d'œuvre puissant —, *La Flûte*, *Le Mont des Oliviers*, *La Maison du Berger* [2].

« J'ignore entièrement l'art d'intriguer, écrivait, le 9 avril 1842, le poëte, qui replaçait son espoir dans sa Muse, mais celui d'écrire me tient fort au cœur, et j'y passe une partie de chaque nuit. Des Poëmes nouveaux et d'autres livres de moi ne tarderont pas à paraître. J'espère qu'ils mériteront encore l'estime [3]... » Sans doute fut-il un peu déçu de voir passer inaperçues des œuvres dont il espérait beaucoup. Après avoir lu *La Sauvage*, Sainte-Beuve écrivait à Juste Olivier : « De Vigny a reparu dans la *Revue des Deux Mondes* par des vers tirés et figés : cela réussit peu, on aime peu les vers pour le quart d'heure, que quelques-uns de Musset... » Et Musset se plaignait amèrement de l'indifférence du public...

Ses derniers vers suscitèrent si peu d'enthousiasme que Vigny vit entrer avant lui sous la coupole Patin, Ballanche, Pasquier, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve et Prosper Méri-

[1] C'est à Londres que Vigny fit connaissance de sa cousine puritaine Mlle Camilla Maunoir, avec laquelle il devait entretenir une correspondance d'un rare intérêt.

[2] Toujours dans la *Revue des Deux Mondes*.

[3] Cf. E. Dupuy, *A. de V.* II, 110.

mée. Ses visites de candidat ne lui laissaient pas que d'agréables souvenirs. Elu enfin, le 8 mai 1845, il s'attira, le 29 janvier 1846, par un discours un peu long et, il faut l'avouer, un peu maladroit, une réplique *hostile* et *malveillante* de M. Molé, — blessure qu'il n'oublia jamais. Une fois dans la place, il s'acquitta avec une fierté scrupuleuse de ses fonctions académiques : patron actif et dévoué des talents ignorés, il exerça une heureuse influence. Qui ne sait, par ailleurs, qu'il soutint avec obstination la candidature d'Alfred de Musset ? Il fit manquer une élection en lui conservant sa voix irréductiblement.

Retranché dans sa discrétion hautaine, il tint sans défaillance la ligne de conduite que Manzoni traçait noblement en 1806, dans le poëme qu'il publiait à Paris : *Sur la mort de Carlo Imbonati* : « Sentir et méditer, savoir se contenter de peu, avoir toujours les yeux fixés au but, se conserver purs la main et l'esprit, connaître le monde juste assez pour le dédaigner, ne s'asservir à personne, ne jamais pactiser avec les indignes, ne trahir jamais la vérité sainte, ne jamais dire un mot qui puisse être interprété comme une louange au vice ou comme un sarcasme à la vertu. » Il vécut en pontife de l'intelligence et de l'art, de plus en plus grave et triste, se consolant en répétant avec conscience le mot de *René* sur les poëtes : « Ces chantres sont de race divine ; ils possèdent le seul talent incontestable dont le Ciel ait fait présent à la terre. »

Sa tristesse incurable s'exaspérait souvent. « Les Français n'aiment ni la lecture, ni la musique, ni la poésie... » Il le notait en 1829. « Sa parole, écrit le poëte J. Autran, était une plainte perpétuelle contre l'indifférence du public français envers la poésie [1]. » Comme déjà dans *Stello*, il renchérissait sur *Le serpent et la lime*, à toute occasion, et n'épargnait guère ces « esprits du dernier ordre » acharnés sur les beaux ouvrages : il détestait les critiques. Aussi sceptique sur le talent des hommes politiques que P.-L. Courier sur le talent des hommes de guerre, non content de garder rancune à M. Molé, il en voulut toujours un peu à quiconque ne l'avait pas hautement désavoué ou blâmé. Intellectuel, qui proclamait, dans une lettre adressée à un fils de roi, — à Maximilien de Bavière, — l'intelligence, « Reine du monde actuel [2] », il protestait en son cœur

[1] *Œuvres complètes*, VII, Le lac de Côme.

[2] 17 septembre 1839. — C'est ce que disait déjà le pamphlétaire Timon (M. de Cormenin) dans ses *Études sur les orateurs parlementaires* : « La civilisation a changé de courant. L'épée a cessé d'être

contre le régime censitaire. Il écrivait à Quinet le 27 août 1844 : « Toutes les fois que votre brillante parole enseignera que la dignité de l'homme moderne est dans la pensée et combattra les pouvoirs publics qui ne reconnaissent que la richesse, la tête du Docteur Noir et le cœur de Stello vous répondront à la fois. »

Viennent les journées de février 1848, il s'applaudira de *la victoire*. « Bientôt, écrivait-il, j'imprimerai mes pensées entières, délivré des censures d'un pouvoir ombrageux et insolent. » Mais il voulait le « maintien de l'ordre » et ses craintes à ce sujet purent paraître assez fondées. Songeant à l'action, il pensa se faire envoyer à Londres comme ambassadeur de la République ; puis, voyant que l'avenir de la France dépendrait de l'Assemblée nationale, il tenta de recevoir des électeurs charentais le mandat de député. Sa candidature de gentilhomme-poëte, posée de Paris, recueillit peu de suffrages. Effrayé, comme tant d'autres, par *le spectre rouge,* il se rallia assez vite à l'Empire et parut aux fêtes de Compiègne. On lui a prêté l'ambition de devenir gouverneur du Prince impérial. « Il n'était pas courtisan, écrit Lamartine, mais il pouvait aspirer tout bas à un rôle historique. »

Retiré le plus souvent au Maine-Giraud, garde-malade tendre et patient de sa « chère Lydia [1] », dont la santé précaire l'inquiétait toujours davantage, à peine rompait-il son silence pour affirmer sa foi en la destinée des idées, le 1er février 1854, dans *La Bouteille à la mer* [2]. Le succès lui venait maintenant : dix éditions de ses ouvrages venaient de s'écouler : « Je suis surpris de cette vente régulière et rapide de mes ouvrages, sans annonces, sans articles, sans affiches... » (1852.) Il sentait que son nom ne périrait pas. Il pouvait entonner son hosanna à *l'Esprit pur,* — la dernière religion de cet incroyant. La mort de Mme de Vigny l'avait cruellement frappé, en décembre 1862. Miné lui-même par un cancer à l'estomac, il ne devait pas lui survivre longtemps.

la souveraine et unique maîtresse des empires... Les orateurs et les écrivains sont les rois de l'intelligence, et c'est l'intelligence qui finira par gouverner le monde. »

[1] Mme V. Hugo écrivait à Sainte-Beuve le 31 avril 1864 : « J'ai lu et relu votre étude sur de Vigny. C'est profond, délicat et vrai... Toutefois, il me semble que vous n'avez pas rendu justice aux vertus de famille de M. A. de V. Je sais de lui, à cet égard, des faits nobles et touchants... »

[2] *Revue des Deux Mondes.*

Jusqu'aux heures de l'agonie, il subsista tout entier : idées et sentiments. « Souviens-toi que tu es une intelligence qui traîne un cadavre. » En traînant son corps délabré, toujours énergique, il répétait cette « vérité d'Epictète ». Le 17 septembre 1863 s'éteignit l'immortel poëte des *Destinées*. Paix à ses derniers moments [1] !

Alfred de Vigny léguait à son « frère d'armes » Guillaume Pauthier de Censay son épée d'académicien, au poëte Louis Ratisbonne, son ami fidèle des dernières années, la propriété littéraire de toutes ses œuvres, à Mme Lachaud, née Louise-Edmée Ancelot, qu'il aimait comme il aurait aimé sa fille, tous ses biens meubles et immeubles.

En 1864, paraissait le recueil posthume des *Destinées*, *Poëmes philosophiques* ; trois ans plus tard le *Journal d'un poëte*. Depuis, la renommée d'Alfred de Vigny n'a fait que s'accroître. Des grands romantiques, il reste le plus cher peut-être à la conscience moderne.

IV. — L'artiste et l'écrivain.

L'originalité incontestée d'Alfred de Vigny, c'est l'expression symbolique d'une pensée pessimiste, — son pessimisme généreux prêchant la pitié et mettant sa foi dans l'idée.

Profond penseur, génie créateur de poésie, artiste d'une rare puissance, l'auteur des *Destinées* fut un artisan de vers bien inégal... Et pourtant certaines de ses strophes, telle de ses pages resteront à jamais comparables, et préférables aux plus purs chefs-d'œuvre.

A en croire Vigny, Sainte-Beuve s'était trompé « en voulant entrer dans les secrets de sa manière de produire ». D'ailleurs « Dieu seul et le poëte savent comment naît et se forme la pensée. » Et le poëte, dont la tête était forcée, « pour concevoir et retenir les idées positives », de les « jeter dans le domaine de l'imagination », choisit des comparaisons assez diverses pour exprimer la nature de son talent.

« Je conçois tout d'un coup un plan ; je perfectionne longtemps *le moule de la statue* ; je l'oublie, et quand je me mets à l'œuvre après de longs repos, *je ne laisse pas refroidir la lave un moment...* » Le poëte ne prend-il pas son désir pour une réalité ? Volcan aux éruptions courtes et rares [2], aux coulées in-

[1] Cf. Jules Lemaitre, *Les Contemporains*, VII, p. 114, et surtout au tome II de l'étude de M. E. Dupuy, p. 370 et 418 sq.

[2] Dans sa jeunesse pourtant, Vigny improvisait avec une rare facilité.

termittentes ! Trop de soudures patientes et de raccords visibles se distinguent sur ses statues pour les croire fondues d'un seul jet.

« Si vous aimez mes statues, écrivait Vigny à Ch. Farcinet, soyez content en me sachant dans mon atelier, au milieu des bois, le ciseau à la main. En vérité, depuis que j'ai quitté l'armée, j'ai toujours aimé à mener ainsi la vie d'un sculpteur. » (14 juillet 1851).

Comparaison n'est pas raison, mais c'est ainsi qu'on doit imaginer le poëte des *Destinées*. Sculpteur de symboles, modeleur de fictions choisies, il se détache de son œuvre pour y revenir, le ciseau et le polissoir en mains. Artiste conscient, réfléchi, dont l'intelligence toujours présente compose et dispose les poëmes, manifestations symboliques de l'idée.

On se rappelle les conseils qu'il donnait à Emile Péhant : « Profitez de ce que vous êtes seul pour donner à vos idées le temps d'éclore, et pour leur trouver une forme qui les représente avec nouveauté. » Ainsi procédait, lui tout le premier, ce « moraliste épique ».

« Si l'art est une fable, il doit être une fable philosophique. » La poésie n'est point un badinage, c'est « l'expression pure de la pensée ». Confiant dans la puissance des idées, le penseur doit mener le monde [1]. Mais comment communiquer les pensées que ses méditations solitaires lui ont fait découvrir, sinon en les incarnant dans l'Ecrit, par la poésie, « art des graves symboles [2] » ?

Laissant les lyriques épandre dans leurs vers l'effusion de leur cœur, Vigny enveloppe dans un symbole épique ou dramatique les idées trop abstraites pour être comprises sans image, trop hardies pour être exposées à découvert.

Impersonnel, il a plaisir à l'être. Par une pudeur de nature et d'habitude, il « couvre son moi » et préfère le « détour épique » à l'expression directe du lyrisme. Qu'on ne s'y trompe pas ! Il n'est point de confidence plus sincère des sentiments intenses et contenus qui font battre son cœur que tel poëme philosophique. Ecrire et publier *La Mort du loup* le soulageait comme une « saignée. »

[1] Sur le poëte, « homme élu..., homme unique, homme nécessaire... » voir une page enthousiaste de Sainte-Beuve, à la date du 27 décembre 1830. (*Premiers lundis*, II, 22.)

[2] Le symbole fleurit chez Ballanche, comme chez Lamennais. (Cf. *Paroles d'un croyant*, VII : « Un homme voyageait dans la montagne... »)

Son expérience personnelle et sentimentale, il l'intellectualise et la généralise. Comme nos grands classiques, du réel il dégage *le vrai de l'art*, le vrai idéal, du particulier l'universel. Pour s'être senti seul, il crée *Moïse*, symbole puissant de la solitude du génie. Déçu par l'amour coupable, trompé par une Dalila, il s'élève dans *La colère de Samson* jusqu'à la loi pessimiste de la vie humaine.

Aussi bien ce symbolisme convient à son imagination, vigoureuse, mais peu féconde, capable de prêter un singulier relief à une image choisie, d'en montrer les différents aspects, plutôt que d'évoquer une suite d'images successives. Telle remarque critique sur Antoni Deschamps montre qu'il savait saluer des mérites différents des siens. Ce sont « des images vivement jetées, mais dans lesquelles il ne se complaît pas et passe outre sur-le-champ [1]... » Lui, au contraire, se complaît dans l'image une fois choisie. Dans son cerveau, cette image « se développe, s'assimile tous les éléments qui peuvent la compléter, s'organise, devient une réalité vivante. » (G. Lanson.) Elle mûrit, fruit divin de la poésie éternelle.

Si le poëte sait le vrai mérite de ses œuvres : « une pensée philosophique » y « est mise en scène sous une forme épique ou dramatique », il prétend même à la priorité dans le genre. Dans quelles mesures cette prétention était-elle fondée ?

La poésie pseudo-classique ne lui montrait-elle pas le chemin ? Certaine école de mythologues tirait de la Fable des leçons symboliques. L'*Allégorie*, cette sœur de l'ancienne rhétorique, florissait au temps où le futur poëte faisait ses études. Les majuscules, auxquelles il tenait spécialement [2], décèlent un goût traditionnel pour les personnifications. Ne gardait-il pas à portée de la main, comme Musset, d'ailleurs, *le Dictionnaire de la Fable*, de Noël ?

Chateaubriand avait remis en honneur la Bible. Que de symboles semait dans ses versets l'imagination puissante et simple des prophètes hébreux ! Les paraboles évangéliques s'imposaient au poëte comme de saisissants et d'inimitables modèles [3].

[1] Cf. E. Dupuy, *A. de V.*, I, 165.

[2] « Tâchez que l'imprimerie se résigne à mes *majuscules* », écrivait Vigny au directeur d'une Anthologie, le 15 mars 1862. (Cf. M. Masson, *Alfred de Vigny*, p. 93.)

[3] Cf. *Eloa* :

> Assis au bord d'un champ le prenait pour symbole
> Ou du Samaritain disait la parabole...

Les mythes de Platon, comme les comparaisons épiques dont la tradition allait d'Homère à Byron, en passant par Virgile et Dante, avaient pu montrer à Vigny la voie où il s'était résolument engagé. Mais c'est à son initiative qu'est due la renaissance au XIXe siècle de la poésie symbolique.

Rien de plus instructif pour qui veut se représenter l'activité intellectuelle de Vigny que les projets de poëmes publiés dans le *Journal d'un poëte* par Louis Ratisbonne. « Plusieurs des pièces esquissées dans ses albums sont certainement plus belles à l'état de projet qu'elles ne l'eussent été après exécution ; elles laissent d'elles une plus grande idée. » Ce jugement un peu surprenant de Sainte-Beuve vient confirmer une indication de Vigny sur lui-même : « La seule faculté que j'estime en moi est mon besoin éternel d'organisation. A peine une idée m'est venue, je lui donne dans la même minute sa forme et sa composition, son *organisation complète.* » Au fil de sa méditation, au cours de ses lectures, le poëte, qui a « résolu d'exprimer en vers » telles idées qui le hantent, trouve une image qui lui semble bonne pour porter la pensée, susceptible d'une saisissante signification morale. Immédiatement il la note.

Rien ne naît de rien. « Inventer, n'est-ce pas trouver, *invenire.* » (*Journal*). Le don de déceler l'image, la métaphore, qui, soigneusement suivie, patiemment filée, se transfigurera en symbole révélateur d'une idée morale importante ou salutaire, n'est-il pas déjà comme une faculté de création ? « Ce n'est là, dirait Vigny de cette chasse aux images, qu'un pauvre mérite d'attention, de patience et de mémoire ; mais ensuite il faut choisir et grouper autour d'un centre inventé : c'est là l'œuvre de l'imagination et de ce grand BON SENS qui est le génie lui-même [1]. »

Si la chrysalide de l'image prend par degré les ailes du symbole, c'est grâce à la magie de l'artiste. Rien ne remplace le coup de pouce du génie pour faire d'un *fait* une *fiction.* Vigny ne l'a pas assez dit : « Formé à demi par les nécessités du temps, un FAIT est enfoui tout obscur et embarrassé, tout naïf, tout rude, quelquefois mal construit, comme un bloc de marbre non dégrossi ; les premiers qui le déterrent et le prennent en main le voudraient autrement tourné, et le passent à d'autres mains déjà un peu arrondi ; d'autres le polissent en le faisant circuler ; en moins de rien, il arrive au grand jour transformé

[1] *Réflexions sur la vérité dans l'art* (en tête de *Cinq-Mars*).

en statue impérissable. » C'est oublier l'artiste : si l'œuvre doit porter un nom, c'est celui du statuaire, dont le ciseau a taillé le chef-d'œuvre.

« N'est-il pas évident que les poëtes, dignes de ce nom, Hugo, Lamartine, Vigny, Musset, Leconte de Lisle, sont précisément ceux qui prennent, n'importe où, le bois dont ils feront leur construction et que ce bois n'est pas toujours coupé dans la forêt, qu'il a servi, plus d'une fois, à des constructions antérieures ? Le mérite de ces poëtes est de démolir la bicoque qu'ils dévalisent ; il est surtout d'apercevoir des matériaux là où la foule des lecteurs, avant ou après eux, n'avait rien vu, ne verra rien à ramasser, et à remettre en œuvre. [1] »

Un exemple précisera. Feuilletez les *Odes* d'Horace, vous y trouverez cette image rapide et saisissante, jetée en passant dans une invective contre l'avidité et le luxe des Romains.

Campestres melius Scythae,
Quorum plaustra vagas rite trahunt domos,
Vivunt.

« Mieux vaut, dans leurs steppes, la vie des Scythes, qui roulent sur un chariot leur maison errante... » (*Odes*, III, 24.) Ni J.-B. Rousseau, ni Lebrun, maîtres experts en l'art du vers, ne conservèrent ce trait pittoresque dans leurs imitations de l'Ode. Paul-Louis Courier, ce Grec de France, s'amuse à comparer sa vie de soldat à l'existence nomade des Scythes (1799). Mais Chateaubriand, en passant, avait déjà fait un sort à l'évocation des Scythes. Dans l'*Essai sur les révolutions*, il rêve d'une Scythie pastorale, idyllique : « Lorsque les collines prochaines avaient donné toutes leurs herbes à ses brebis, monté sur son chariot couvert de peaux, avec son épouse et ses enfants il émigrait [le Scythe] à travers les bois au rivage de quelque fleuve ignoré où la fraîcheur des gazons et la beauté des solitudes l'invitaient à se fixer de nouveau [2]. »

« Quelle félicité devait goûter ce peuple aimé du ciel, etc. »

« Bons Scythes, que n'existâtes-vous de nos jours !... »

S'imitant et se surpassant lui-même, Chateaubriand prête la mélancolie d'un rêve semblable à Velléda, dans *Les Martyrs*. Vigny s'en souviendra, en émule généreux plus qu'en imitateur.

[1] Remarque que nous empruntons à M. Ernest Dupuy.

[2] Cf. *Essai sur les Révolutions*, éd. Ladvocat, 1836, in-8°, I, 284. Vigny n'avait pas attendu cette réimpression pour le lire.

Non content de « joûter avec l'original », selon le mot de Boileau, il confère à la poétique rêverie une valeur incomparable, l'élargit avec une hardiesse inattendue, fait de la maison roulante du berger le symbole d'un poëme philosophique — d'unité laborieuse peut-être — mais d'un charme unique et d'une rare profondeur.

Dans l'*Esprit pur*, Vigny renouvelle définitivement un lieu commun cher à la fierté des poëtes ? C'est l'*Exegi monumentum* d'Horace, c'est *Apollon à portes ouvertes* de Malherbe. A Destouches disant : « Le mérite tient lieu des plus nobles aïeux », Gilbert répondait, tout roturier qu'il fût :

> Honteux de devoir quelque chose à mon sang,

j'eusse

> Voulu renaître obscur pour m'élever moi-même [1].

Plus fièrement résonne l'Hosannah qu'adresse le poëte des *Destinées* à la Pensée.

Le symbole de *la Bouteille à la mer*, vous en cherchez vainement le germe dans *La Navigation* d'Esménard ; vous le rencontrerez par hasard, timidement évoqué dans le *Livre d'amour* de Sainte-Beuve — où vous regretterez l'enthousiasme qu'anime telle page de l'*Hermès* d'André Chénier. Il était réservé au méditatif descendant des Baraudin, au parent de Bougainville de donner à l'image, si parfaitement fondue avec l'idée, sa beauté saisissante et sa portée suprême.

Que Vigny puise l'inspiration chez Chateaubriand, chez Mme de Staël, chez J.-J. Rousseau, chez André Chénier, chez Byron ou chez tel autre, il fait honneur à qui il emprunte. Que de choses il leur fait dire auxquelles ils n'ont jamais pensé ?

Sainte-Beuve lui reprochait de faire un drame, dans *Cinq-Mars*, de la vie. Auguste Barbier saluait en lui « un dramatique », et à juste titre, car il met le symbole en action. « La pauvre petite *Bouteille*, qui porte une science de plus à notre pauvre espèce humaine, est l'héroïne du poëme autant que le brave *Capitaine* », écrit le poëte lui-même. Nous suivons avec passion les péripéties de sa destinée. Sans démasquer prématurément son but, le poëte philosophe nous suggère dès l'abord l'idée intérieure, le sens caché de la pièce. Par d'intéressants

[1] Gilbert, *Le poëte malheureux*. — M. G. Ascoli a trouvé dans la correspondance inédite de Mathieu Marais une pensée qui pourrait être l'épigraphe de l'*Esprit pur*. (*Revue du XVIIIe siècle*, 1913, n° 2.)

symboles accessoires — un peu trop ingénieux, trop énigmatiques peut-être, — il nous fait penser. Son art réfléchi, *intellectuel*, nous prend par son intensité merveilleuse et donne à la pensée son maximum de solidité et de condensation. Aussi se prend-on à redire :

> Comment se garderaient les profondes pensées
> Sans rassembler leurs feux dans ton diamant pur...
> Poésie ! ô trésor ! perle de la pensée !...
> Diamant sans rival [1]...

De cette poésie philosophique, les beautés impérissables ne vont point sans défauts. Froideur, prosaïsme, subtilité, obscurité même, guettent le génial artisan de symboles. Dans la lente et patiente élaboration de « l'œuvre d'avenir », il s'attarde parfois à des allégories surannées. Que d'énigmes dont il ne donne pas le mot ! D'avoir vécu solitairement avec ses pensées, il les suppose à tort familières au lecteur, qu'arrête, ici un raccourci trop hardi, là une allusion peu transparente, là une impénétrable obscurité. Le passage trop brusque du sens symbolique au sens réel déroute un instant l'admirateur de la *Maison du Berger*. Des *chassés-croisés* de symboles, la fusion d'images différentes, les disparates de telle stance, plusieurs fois remise à l'enclume, déparent *La Bouteille à la mer*, ce chef-d'œuvre.

Vigny dédaignait trop les improvisateurs pour ne pas les avoir enviés quelquefois. Sa méthode semble aux antipodes de la leur : il réfléchit et médite trop, il se tourmente lui-même, dans son désir de trop signifier, de sculpter ses paroles dans le bronze, de graver pour l'éternité des oracles. Son imagination, « arrangeuse systématique » (Sainte-Beuve), impose à la réalité la forme de ses rêves. En quête de symboles, elle fausse le réel ailleurs que dans *Cinq-Mars* et dans *Stello*.

Par exemple, méditant sur la mort de Bisson, l'héroïque enseigne de vaisseau, — oublié dans son grade obscur par la Restauration — l'homme d'action résolu qui se fit sauter sur le *Panayoti*, en rade de Stampalia, il veut à toute force en faire un penseur, un « savant officier ». Le Bisson de l'histoire, qui se tient sur ses gardes, l'œil ouvert, en vrai marin, est plus beau que ce rêveur qui *s'endort*, bien qu'à son réveil, il meure en brave [2]. Sans doute, « l'homme moderne en France... est

[1] *La Maison du Berger.*
[2] Cf. p. 296.

actif et savant », mais à quoi bon, par souci de trop prouver, compromettre ainsi la pensée ?

Mais personne n'a le droit de condamner tel *poëme à faire*. Le talent de réalisation du poëte, qui a tiré le *Cachet rouge* d'une mince anecdote du *Journal* [1], autorise à supposer que telle ébauche se serait transformée en chef-d'œuvre, si sa Muse avait voulu.

Mais la Muse de Vigny chantait à ses heures d'inspiration, puis, pendant des années, elle gardait un obstiné silence. Pourquoi ces beaux *poëmes à faire* ne l'ont-ils pas tentée ?

Comment expliquer la rareté des poëmes de ce penseur d'une originalité singulière ? Par sa santé précaire ? C'est vite dit. Par les tristesses profondes qui ont assombri sa vie de gentilhomme pauvre et de perpétuel garde-malade ? Mais c'est au temps de ses plus cruelles douleurs, de ses plus graves embarras qu'il écrivit — en prose, il est vrai, — *Chatterton*, comme *Servitude et grandeur militaires*. Par l'écart dont il souffrait d'avoir conscience entre sa puissance de conception et l'imperfection de ses facultés réalisatrices ? Plutôt.

Instruction première à peu près manquée — Hugo et Musset seront au rebours de brillants élèves, — possession imparfaite des artifices du métier, hésitation perpétuelle dans le choix des modèles, voilà ce qu'on ne saurait oublier. Il nous avoue combien de temps lui demandait une rime ; certaines gaucheries n'ont pas besoin d'être soulignées pour arrêter au passage. La complication de bien des vers laisse deviner une difficultueuse élucubration sous « la lampe bleuâtre ». Que dire d'un poëte qui, ayant fait *Moïse*, s'attardera à *Madame de Soubise*, sinon qu'il cherchait encore sa voie longtemps après l'avoir trouvée ?

Par bonheur, il sut se garder des outrances d'école et de tout exclusivisme. La noblesse, la dignité de l'expression, il les tient de Racine, de Voltaire, — et aussi de Delille. Pour telle licence de prosodie et de versification, il s'autorise des maîtres d'autrefois, citant les *Plaideurs* et les *Fâcheux*, quand il discute *forme*, *vers brisé*, *récitatif*, *hiatus*, *enjambement*.

[1] « Un beau vaisseau partit de Brest un jour. — Le capitaine fit connaissance avec un passager. Homme d'esprit, il lui dit : « Je n'ai jamais vu d'homme qui me fût aussi cher. »

Arrivés à la hauteur de Taïti. — Sur la ligne. — (*Sic.*) Le passager lui dit : « Qu'avez-vous donc là ? — Une lettre que j'ai ordre de n'ouvrir qu'ici, pour l'exécuter. » Il dit aux matelots d'armer leurs fusils et pâlit. « Feu ! » Il le fait fusiller. »

Né cinq ans avant Hugo, quatorze ans avant Musset, il reçut pleinement l'empreinte de la littérature pseudo-classique. Il y a du Millevoye [1], mais il y a aussi du Lebrun chez lui (Relisez l'*Ode sur le vaisseau le « Vengeur »*.) Volontiers il redirait après Rivarol que « la poésie doit toujours peindre et ne jamais nommer ». Il n'abuse pas seulement de périphrases, gentillesses ou tours de force, mais de fausses élégances, d'expressions usées ou clichées. Dans la *Maison du Berger* encore, il se souviendra inconsciemment peut-être, de ces deux vers de Lebrun :

> Ici l'émail des fleurs, l'or des épis flottants,
> L'émeraude des prés, et l'argent des fontaines [2].

Il donnera dans le genre troubadour, florissant encore au temps de la Restauration, où l'on versifiait sans relâche *La Gaule poétique* de Marchangy, où Ancelot faisait applaudir son long poëme *Marie de Brabant*.

Si Vigny garde des vrais classiques le souci de la composition sévère et des proportions calculées, il imitera les reprises, les rappels du classicisme finissant, et même les refrains des romances de l'Empire.

Rendons à des auteurs bien oubliés aujourd'hui le mérite d'avoir indiqué au grand poëte tel procédé dont il tirera de si heureux effets. Dans son ode la plus fameuse, Lebrun-Pindare ne chantait-il pas :

> Mais des flots fût-il la victime
> Ainsi que le Vengeur *il est beau* de périr ;
> *Il est beau*, quand le sort vous plonge dans l'abîme,
> De paraître le conquérir [3].

Ouvrez le petit *Almanach dédié aux Dames* que date la pièce liminaire : *Anniversaire du roi de Rome*. La poëtesse nantaise Mme Dufrénoy n'a garde d'omettre un refrain quatre fois répété :

> L'auguste anniversaire appelle tous les cœurs ;
> Touchons la lyre d'or, couronnons-nous de fleurs.

[1] Cf. Les *Origines littéraires d'Alfred de Vigny* dans *la Jeunesse des romantiques*.

[2] Lebrun, *Odes*, V. 4. — *La Maison du Berger*, v, 37.

[3] *Le Vengeur, Odes*, V, 10. — On a voulu fort ingénieusement voir dans *la Neige, le Cor, la Frégate « la Sérieuse »* des souvenirs de ballades anglaises, faute de connaître la poésie du classicisme finissant.

C'était si bien le goût du jour que M. Leprévot-d'Iray — le même qui, plus tard, vicomte, gentilhomme de la Chambre, sera préféré à Paul-Louis Courier par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres — commence et termine son « idylle » : *Le Jardin d'amour*, par le même huitain exactement repris. Vigny n'inventait donc rien dans la disposition de ses ballades : *Le Cor* et *la Neige*. Il avait seulement plus de talent que ces auteurs goûtés en leur temps, puis justement oubliés.

Heureusement, en romantique de la première heure, Alfred de Vigny plaçait ailleurs son admiration enthousiaste. Nourri de « la moëlle des lions », il savait par cœur les versets de la Bible. Les poëmes alors connus d'André Chénier lui faisaient rêver la Grèce antique. Il puisera à ces deux sources avec moins de timidité que Millevoye. Mme de Staël lui révélera dans l'*Allemagne* les grands maîtres étrangers et l'invitera à les lire et relire. Mais c'est Byron qui exercera sur son âme et sur son goût l'influence la plus dominatrice : le fond et même la forme de ses poëmes en témoigneront hautement [1].

Au contact de ces œuvres — et de bien d'autres encore — son génie prendra conscience de soi-même et deviendra créateur, créateur puissant à son tour.

Bien que nous n'ayons pas affaire en Vigny à un ciseleur curieux, épris d'un contour savant et d'une fantaisie nouvelle, mais à un penseur qui se sert de la poésie pour exprimer ce qu'il a dans l'âme, on doit se demander quels dons naturels ses sens mettaient au service de son imagination.

Ami de plus d'un artiste, admirateur des grands maîtres de tous les temps, il sait voir, notant la ligne avec sobriété et précision, avec ampleur et netteté. Les images qu'il choisit sont fortes, saisissantes. Les couleurs, en plus de leur valeur propre, comportent dans ses peintures, dans ses portraits, dans ses décors, une signification morale : bonne ou mauvaise, favorable ou sinistre : elles parlent à l'âme.

Musicien sensible à la beauté d'un vocable, au frisson, à l'harmonie des mots, au son évocateur — comme aussi à la physionomie — du mot exotique (*Moïse*, *le Cor*), il croit au sens profond et symbolique des termes, comme à celui des couleurs. Quelle harmonieuse et prenante caresse que la musique de tels de ses vers, qui chantent à jamais dans la mémoire !

Malgré ces dons précieux et des qualités peu communes, le

[1] Cf. E. Estève, *Byron et le romantisme français*.

poëte chez Vigny restait bien inférieur au penseur. Parfois sa pensée revêtait en naissant sa forme définitive, parfois le vers, d'une simplicité gnomique, semble s'être fait d'un jet, mais l'inégalité des pages, parfois des strophes d'un même poëme, manifeste clairement les difficultés de l'élaboration. Il dédaignait trop la facilité pour qu'on ne croie point qu'il se « vengeait par en médire ».

Dans une épître familière adressée au comte de Montcorps, sous-lieutenant comme lui au 5e de la garde à pied, Alfred de Vigny écrivait jadis :

Monsieur, sachez de moi la haine
Que nous professons tous pour les vers faits sans peine ;
Le vers le plus obscur d'un auteur sérieux
A plus de vrai mérite et vaut plus à nos yeux
Que l'inutile amas de légères paroles
Qui forme le tissu de ces œuvres frivoles
Qui sans rien peindre au cœur cherche à nous éblouir,
Qu'on dit vers *fugitifs* parce qu'ils sont à fuir [1]...

Cela sent l'apologie. Nous y souscrivons pour notre part. Les obscurités de Vigny font penser davantage que les banalités de tel poëte facile. Et voici qu'après un vers embarrassé, le sentiment ému triomphe de l'entrave, l'idée enlève l'écrivain, qui bientôt plane dans l'éther bleu, « divin et chaste cygne ».

[1] Cf. Vicomte de Savigny de Montcorps, *Précieux autographes d'Alfred de Vigny*, Paris, 1904.

AVERTISSEMENT

C'est aux poëmes que nous avons fait dans ce volume classique la plus large part, citant des œuvres en prose surtout ce qui éclaire la pensée du poëte ou encore ce qui, faisant connaître son caractère, peut le faire aimer davantage.

Alfred de Vigny n'était tendre ni pour les « préfaciers », ni pour les annotations. Nous ne l'oublions pas ! Pourtant c'est rendre — en toute humilité — hommage à sa mémoire, que de donner de ses meilleures pages un texte correct, et de le traiter, tout actuel qu'il reste, comme un maître d'autrefois.

Nous aurions seulement voulu que ces *Œuvres choisies* fussent plus dignes de ceux dont l'enseignement nous a fait mieux connaître le poëte des *Destinées* : MM. Paul Desjardins, Albert Cahen, Mario Roques, Gustave Reynier et Gustave Lanson.

A M. Ernest Dupuy, dont la bienveillance nous a encouragé à assumer la tâche que ses études magistrales sur *La jeunesse des romantiques* et sur *Alfred de Vigny* ont singulièrement facilitée, nous adressons ici l'expression de notre profonde gratitude.

JEAN GIRAUD.

Dieppe, août 1913.

POÉSIE

HÉLÉNA

En 1822 paraissait à Paris, chez Pélicier, libraire, place du Palais-Royal, un in-octavo de 158 pages, anonyme, intitulé *Poëmes.* Il comprenait *Héléna, Le Somnambule, La fille de Jephté, La femme adultère, Le Bal, La Prison*, etc. En voici la préface :

« Dans quelques instans de loisirs, j'ai fait des vers inutiles ; on les lira peut-être, mais on n'en retirera aucune leçon pour nos temps. Tous plaignent des infortunes qui tiennent aux peines du cœur, et peu d'entre mes ouvrages se rattacheront à des intérêts politiques. Puisse du moins le premier de ces Poëmes n'être pas sorti infructueusement de ma plume ! Je serai content s'il échauffe un cœur de plus pour une cause sacrée. Défenseur de toute légitimité, je nie et je combats celle du pouvoir Ottoman. »

Suivait *Héléna,* poëme en trois chants, que l'auteur condamna. Mme de Vigny mère l'avait annoté à la plume, nous dit Ratisbonne, et en avait souligné les passages défectueux d'une main inexorable. Avec une charmante humilité le poëte avait ajouté ses propres critiques :

« Ma mère, vous aviez bien raison. C'est fort mauvais, et j'ai supprimé le poëme entier. »

« Un livre, tel que je le conçois, doit être composé, sculpté, posé, taillé, fini et limé, et poli comme une statue de marbre de Paros.

« Sur son piédestal, tous ses membres doivent être dessinés purement, mesurés dans de justes proportions ; il faut qu'on les trouve aussi purs de forme en profil qu'en face.

« Une fois *exposé* en cet état sur le piédestal, le groupe ou la statue doit conserver pour toujours chaque pli de son manteau invariablement sculpté.

« On n'y doit rien changer...

« Les auteurs ont eu souvent la faiblesse de se laisser reprendre par une sorte de tendresse paternelle pour leurs essais d'adoles-

cence ; il en est résulté un amas de fatras disposé sans goût et sans ordre... »

Pour des raisons d'art et de goût, Vigny retrancha le poëme entier de ses œuvres. Des fragments seuls pouvaient en être imprimés, à son avis. — Nous en citons deux pages, renvoyant pour l'ensemble à la savante édition que M. E. Estève a procurée en 1907. (Hachette, éditeur.)

[STANCES A LA GRÈCE.]

La jeune Grecque, héroïne du poëme, adresse ces stances à sa patrie. (Chant II, p. 41.)

Regardez, c'est la Grèce ; ô regardez ! c'est elle !
Salut, reine des Arts ! Salut, Grèce immortelle !
Le monde est amoureux de ta pourpre en lambeaux,
Et l'or des nations s'arrache tes tombeaux.

O fille du Soleil ! la Force et le Génie 5
Ont couronné ton front de gloire et d'harmonie.
Les générations avec ton souvenir
Grandissent ; ton passé règle leur avenir.

Les peuples froids du Nord, souvent pleins de ta gloire,
De leurs propres aïeux ont perdu la mémoire ; 10
Et quand, las d'un triomphe, il dort dans son repos,
Le cœur des Francs palpite aux noms de tes héros.

O terre de Pallas ! contrée au doux langage !
Ton front ouvert sept fois, sept fois fit naître un sage.
Leur génie en grands mots dans les temps s'est inscrit, 15
Et Socrate mourant devina Jésus-Christ.

2 Souvenir de Chénier. Cf. *Les vœux stériles* (1830) de Musset, p. 20 de nos *Œuvres choisies*.

4 *Tes tombeaux*, tes statues et les frises de tes temples.

5 Allégories pseudo-classiques.

11-12 Lisez : dans l'inaction de la Restauration le cœur des Français s'enthousiasme pour les héros de la Grèce. — Vigny fut « le premier à chanter les glorieux malheurs de la Grèce ». (*Journal des Débats*, 7 sept. 1827.)

14 Hésiode faisait sortir Pallas du cerveau de Zeus ; — ainsi de la Grèce naquirent les sept sages.

16 N'est-ce point déjà le Socrate de Lamartine dans *La Mort de Socrate* (1823) ?

[COMPARAISON ÉPIQUE.]

Si de grands bœufs errans sur les bords d'un marais
Combattent le loup noir sorti de ses forêts,
Long-temps en cercle étroit leur foule ramassée
Présente à ses assauts une corne abaissée,
Et, reculant ainsi jusque dans les roseaux, 5
Cherche un abri fangeux sous les dormantes eaux.
Le loup rôde en hurlant autour du marécage :
Il arrache les joncs, seule proie à sa rage,
Car, au lieu du poil jaune et des flancs impuissans,
Il voit nager des fronts armés et mugissans. 10
Mais que les aboiemens d'une meute lointaine
Rendent sûrs ses dangers et sa fuite incertaine,
Il s'éloigne à regret ; son œil menace et luit
Sur l'ennemi sauvé que lui rendra la nuit :
Tandis que, rassuré dans sa retraite humide, 15
Le troupeau laboureur, devenu moins timide,
Sortant des eaux ses pieds fourchus et limoneux,
Contemple le combat des limiers généreux.
Tels les Athéniens, du haut de leurs murailles,
Ecoutaient, regardaient les poudreuses batailles. 20

(Chant III, p. 56).

Avertissement sur la troisième édition des POÈMES, *en 1829.*

Ces poëmes viennent d'être réimprimés, et voilà qu'on les imprime encore peu de jours après. Lorsqu'ils parurent, il y a neuf ans [1], ils furent presque inaperçus du public.

Tout cela devait être. Les choses se sont bien passées. De part et d'autre on peut être content. Chaque idée a son heure.

C'est bien peu de chose qu'un livre comme celui-ci ; mais s'il

[1] « Tel on voit un troupeau de loups affamés se précipiter sur un taureau sauvage, malgré le feu que lancent ses yeux et les rugissements de sa colère ; c'est en vain qu'il foule aux pieds ou fait voler dans les airs, avec ses cornes sanglantes, ceux qui osent l'attaquer les premiers ; tels les Musulmans marchent aux remparts ; tels les plus audacieux succombent sous les coups des assiégés. » (*Le Siége de Corinthe*, trad. Pichot, XXIII.) S'inspirant de Byron, Vigny retourne librement l'image du grand poète anglais, et rivalise avec tel tableau célèbre de l'épopée grecque et latine.

[1] Exactement *sept*.

plaît aujourd'hui, c'est qu'alors il étonna ; c'est peut-être qu'il prévenait un désir de l'esprit général, et qu'en le prévenant, il acheva de le développer ; c'est qu'une goutte d'eau est remarquée lorsqu'elle jaillit au delà d'une mer ou d'un torrent, une étincelle lorsqu'elle dépasse les flammes d'un grand foyer.

Si ce n'était appliquer de trop vastes idées à un humble sujet, on pourrait dire encore que la marche de l'humanité dans la région des pensées ressemble à celle d'une grande armée dans le désert. D'abord la multitude s'avance et n'aperçoit ni ses éclaireurs perdus en avant d'elle, au delà de l'horizon, ni les traînards qu'elle sème en arrière sur sa route ; elle sent bien le besoin du mouvement, mais elle en ignore le terme ; chaque nouvel aspect, elle croit l'avoir découvert ; elle prend possession de l'espace ; et quoiqu'elle ne porte sa vue qu'à une étendue très bornée, elle marche incessamment dans des régions sans bornes ; elle s'aperçoit qu'on l'a précédée seulement lorsqu'elle trouve l'empreinte des pas sur le sable, et un nom d'homme gravé sur quelque pierre ; alors elle s'arrête un moment pour lire ce nom, et continue sa marche avec plus d'assurance. Elle dépasse bientôt les traces du devancier, mais ne les efface jamais. Que ce pas ait été rencontré à une grande ou courte distance, sur la montagne ou dans la vallée, qu'il ait fait découvrir un grand fleuve ou un humble puits, une vaste contrée ou une petite plante, une pyramide ou le bracelet d'une momie, on en tient compte à l'homme qui l'osa faire. Ce faible pas peut suffire à créer une haute renommée, tant la destinée de chacun dépend de tous.

Dans cette rapide et continuelle traversée vers l'infini, aller en avant de la foule, c'est la gloire ; aller avec elle, c'est la vie ; rester en arrière, c'est la mort même.

1er juillet 1829.

PRÉFACE

Ces poëmes sont choisis [1] par l'Auteur parmi ceux qu'il composa dans sa vie errante et militaire [2]. Ce sont les seuls qu'il juge dignes d'être conservés.

Plusieurs nouveaux poëmes en remplacent d'autres [3] qu'il retranche de l'élite de ses créations.

L'avenir accepte rarement tout ce que lui lègue un poëte. Il est bon de chercher à deviner son goût et de lui épargner,

[1] La préface de la deuxième édition (mai 1829) présentait le volume comme un recueil, ici c'est un choix.

[2] « Ceci a été écrit dans le pays des Quades, sur la rivière de Gran, en Hongrie », notait Marc-Aurèle ; Vigny de même data ses poëmes des diverses étapes de sa vie militaire, de ses garnisons successives.

[3] 1829 : « qui ont été jugés sévèrement par lui-même ».

autant qu'on le peut faire, son travail d'épurations rigides. Si cela est praticable, c'est, comme ici, lorsque doivent paraître des œuvres complètes sous les yeux de leur auteur et lorsqu'il sait se connaître lui-même et se juger sévèrement [1].

Le seul mérite qu'on n'ait jamais disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé, en France, toutes celles de ce genre, dans lesquelles [2] une pensée philosophique est mise en scène sous une forme Epique ou Dramatique.

Ces poëmes portent chacun leur date. Cette date peut être à la fois un titre pour tous et une excuse pour plusieurs ; car, dans cette route d'innovations, l'auteur se mit en marche bien jeune, mais le premier [3].

Août 1837.

[1] Ce paragraphe ajouté en 1837 développe la ligne supprimée plus haut.

[2] 1829 : « presque toujours ».

[3] Dans la Préface des *Etudes françaises et étrangères*, Emile Deschamps écrivait en 1828 : « Aussi, M. Victor Hugo s'est-il révélé dans l'Ode, M. de Lamartine dans l'Elégie, et M. Alfred de Vigny dans le Poème... M. Alfred de Vigny, un des premiers, a senti que la vieille épopée était devenue presque impossible en vers, et principalement en vers français..., etc. ; à l'exemple de lord Byron, il a su renfermer la poésie épique dans des compositions d'une moyenne étendue et toutes inventées ; il a su être grand sans être long. » N'était-ce pas déjà une *Légende des siècles* que ces *Poëmes*, écrits sous Louis XVIII et Charles X ?

LIVRE MYSTIQUE

MOISE

POÈME.

Parlant de ses poëmes à Mlle C. Maunoir, Vigny écrivait le 21 décembre 1838 : « Aucun d'eux encore n'a dit toute mon âme, mais s'il y en a un que je préfère aux autres, c'est *Moïse*. Je l'ai toujours placé le premier, peut-être à cause de sa tristesse, dont le sentiment se continue dans *Stello*. » Et quelques jours après il écrivait encore à sa correspondante puritaine : « Oui, le vrai Moïse peut avoir regardé au delà de la tombe, mais le mien n'est pas celui des Juifs. Ce grand nom ne sert que de masque à un homme de tous les siècles et plus moderne qu'antique : l'homme de génie, las de son éternel veuvage et désespéré de voir sa solitude plus vaste et plus aride à mesure qu'il grandit. Fatigué de sa grandeur, il demande le néant. Ce désespoir n'est ni juif ni chrétien, c'est peut-être un criminel mouvement, mais tel qu'il est, il me sembla ne manquer ni de vérité ni d'élévation... »

« Moïse, écrivait jadis Anatole France, c'est la plainte du génie qui vit solitaire parce qu'il n'a point d'égaux... C'est la harpe biblique instruite à vibrer les accents profonds de l'homme moderne. Rien, dans la poésie française, ne surpasse ce chant grave et sacré. »

Dans cette œuvre de sa vingt-cinquième année, sobre et poignant *lamento*, on devine déjà que le fond de Vigny « c'est la solitude et la détresse amère qu'accompagne le sentiment de la solitude » (G. Lanson).

— Si la description est empruntée au *Deutéronome* et maint détail aux versets bibliques, il n'est point douteux que ce Moïse soit le frère, mais un frère plus noble et plus digne, des héros de Byron. « Je reste seul, et seul suis toujours resté », dit Childe-Harold ; — et Manfred, retranché dans son isolement douloureux et superbe : « Depuis ma jeunesse, mon esprit ne s'accordait point avec les âmes des hommes... Mes plaisirs, mes chagrins, mes passions et mon génie me rendaient étranger au milieu du monde... » Mais si Moïse aspire au repos, à la mort, c'est qu'il a rempli jusqu'au bout sa destinée d'élu du Tout-Puissant.

Cette plainte de l'homme supérieur, du génie « puissant et

solitaire », les grands précurseurs du romantisme : J.-J. Rousseau, Chateaubriand, Mme de Staël, l'avaient fait entendre. Mais Vigny, jeune encore, dans la sincérité de son cœur pessimiste, trouva les accents les plus pathétiques et les plus sobrement sublimes.

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne. 5
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent ;
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent, 10
S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé ;
Vers le Midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale ;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli, 15
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali ;

[1] *Des tentes* du camp des Israélites au seuil de la Terre promise.
[5] Couchant d'apothéose, « le magnifique adieu de la nature au plus grand de ses enfants » (M. Roustan.) « Tableau d'un éclat sobre, dont nulle orgie de couleurs n'égalerait l'impression ». (G. Lanson.)
[6] Cf. *Deutéronome*, XXXIV, 13. « Moïse monta donc de la plaine de Moab sur la montagne de Nebo au haut de Phasga, vis-à-vis de Jéricho ; et le Seigneur lui fit voir de là tout le pays de Galaad jusqu'à Dan, tout Nephthali, toute la terre d'Ephraïm et de Manassé, et tout le pays de Juda jusqu'à la mer occidentale, tout le côté du midi, toute l'étendue de la campagne de Jéricho, qui est la ville des palmes ; jusqu'à Segor. » — Le Nebo s'élève à l'E. du Jourdain. Vigny avait sous les yeux une carte de la Terre Promise.
[7] *Homme de Dieu*. (*Deutér.*, XXXIII, 1.) — *Sans orgueil*. (*Ibid.*, 43). Moïse rappelle aux Israélites leur désobéissance et leur défiance à l'égard du Seigneur : « ... et étant enflés d'orgueil, vous montâtes vers la montagne ».
[8] *Ibid.*, XXXII, 49. Le Seigneur dit à Moïse : « Montez... sur la montagne de Nebo, qui est au pays de Moab... et considérez la terre de Chanaan, que je donnerai en possession aux enfants d'Israël ; et mourez sur cette montagne... (52.) Vous verrez devant vous le pays que je donnerai aux enfans d'Israël, et vous n'y entrerez point. »
[14] La mer Morte, à l'Ouest du mont Nebo.

Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes
Jéricho s'aperçoit : c'est la ville des palmes ;
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor,
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor. 20
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit ; sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte, 25
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon.
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
Et balance sa perle au sommet des érables, 30
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faîte,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu 35
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur des autels de pierre,
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré. 40

19 *Ibid.*, XXXIV. 6. Le Seigneur... « l'ensevelit dans la vallée du pays de Moab, vis-à-vis de Phogor... »

21 Les deux mots désignent la même région.

23 *Ibid.*, 10-12. « Il ne s'éleva plus dans Israël de prophète semblable à Moïse..., qui ait agi avec un bras si puissant... »

31 *Prophète centenaire.* (*Deutér.*, XXXI, 2.) Moïse dit au peuple d'Israël : « J'ai présentement cent vingt ans ; je ne puis plus vous conduire, principalement après que le Seigneur m'a dit : Vous ne passerez pas ce fleuve du Jourdain. »

33 « Moïse descendit de la montagne de Sinaï..., de l'entretien qu'il avait eu avec le Seigneur, il était resté des rayons de lumière sur son visage. Mais Aaron et le enfans d'Israël voyant que le visage de Moïse jetait des rayons, craignaient d'approcher de lui. » (*Exode*, XXXIV, 29-30.)

35 Le Seigneur apparaît à Moïse « dans la colonne de nuée ». (*Deutér.*, XXXI, 15.) — « Son Moïse a des coups de ciseau du Moïse de Michel-Ange. » (Lamartine, *Cours familier*, II.)

Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place, 45
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. — 50
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise;
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ; 55
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

41 *Les fils de Lévi :* la tribu sacerdotale.

44 Le cantique que Moïse, sur l'ordre de Dieu, avait appris aux enfants d'Israël. (*Ibid.*, 19.)

46 Le Seigneur parlait à Moïse « face à face », dit le *Deutéronome.* (XXXIV, 10.)

47 *Ne finirai-je pas ?* ... Nulle part Moïse ne parle ainsi dans la Bible, M. A. Cahen remarque que c'est à peu près le cri que l'Ecriture prête à Elie. (*Rois*, III, XIX, 4.) « Il fit dans le désert une journée de chemin : et... souhaitant la mort, il dit à Dieu : Seigneur, c'est assez ; retirez mon âme de mon corps. » Moïse, au contraire, dit au Seigneur (*Deutér.*, III, 25-27) : « Permettez donc que je passe au delà du Jourdain, et que je voie cette terre si fertile... » Mais le Seigneur « étant en colère » lui dit : « Montez sur le haut de la montagne de Phasga, et portez vos yeux de tous côtés, et regardez vers l'Occident, vers le septentrion, vers le midi, et vers l'orient ; car vous ne passerez point ce fleuve du Jourdain... » — Job dit de même au Seigneur : « Le peu de jours qui me restent ne finira-t-il point bientôt ?... » (Job, X, 20.)

50 Ce vers sera le refrain de la plainte du prophète, symbolique incarnation du génie. — « La nature, en formant un homme de génie, lui secoue le flambeau sur la tête en lui disant : sois grand homme et sois malheureux. » (Diderot.) — « Le génie, au milieu de la société, est une douleur, une fièvre intérieure, dont il faudrait se faire traiter comme d'un mal, si les récompenses de la gloire n'en adoucissaient pas les peines. » (Mme de Staël.) — Cf. Hugo, *Odes*, I, 1 :

> La gloire est le but où j'aspire
> On n'y va point par le bonheur.

Et encore, *Odes*, IV, 1.

56 *Mon livre* : le *Pentateuque.* — La verge d'airain miraculeuse que

« Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser l'homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau ? 60
Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois ;
L'avenir à genoux adorera mes lois ;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique, 65
La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations. —
Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! 70

« Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles ;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,

le Seigneur lui avait donnée (*Exode*, IV, 2), et avec laquelle il changea en Egypte l'eau en sang, puis fit jaillir une source du mont Horeb, et enfin vainquit les Amalécites. (*Ibid.*, XVII, 5-11.)

59 Cf. *Exode*, III, 1-2. « Cependant Moïse conduisait les brebis de Jethro son beau-père, prêtre de Madian : et ayant mené son troupeau au fond du désert, il vint à la montagne de Dieu, nommée Horeb. — Alors le Seigneur lui apparut dans une flamme de feu qui sortait du milieu d'un buisson... » — Horeb est une montagne du désert de Sinaï (Arabie Pétrée).

63 *Exode*, IX, 23. « Moïse ayant levé sa verge d'airain vers le ciel, le Seigneur fit fondre la grêle sur la terre au milieu des tonnerres et des feux qui brillaient de toutes parts... »

65-66 Vers bien obscurs. — M. E. Dupuy y croit trouver des souvenirs d'une lecture de *Manfred* : « Dans mes courses solitaires, je m'enfonçais jusque dans les cavernes de la mort, cherchant sa cause dans son effet... etc. » (Cf. *La Jeunesse des Romantiques*, p. 352.) - Cf. *Nombres*, XVI, 28-34. Moïse obtient du Seigneur un châtiment inouï. Dathan et Abiron sont engloutis par la terre qui s'entr'ouvre sous leurs pas. — Moïse, l'heure de sa mort venue, prédit aux Israélites le sort qui les attendait. (*Deutéronome*, XXXIII.)

71 Comme le *Manfred* de Byron, ce Moïse romantique a connu que « l'arbre de science n'était pas l'arbre de vie ».

73 Les miracles de ce tout-puissant thaumaturge ne symboliseraient-ils pas, dans la pensée de Vigny, la puissance merveilleuse du génie ?

Et dès qu'au firmament mon geste l'appela, 75
Chacune s'est hâtée en disant : « Me voilà ».
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages ;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants ;
Je renverse les monts sous les ailes des vents ; 80
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite ; 85
La terre alors chancelle, et le soleil hésite.
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux. —
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux ;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. 90

« Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger » ;
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir ; 95
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,

75-76 On retrouve dans *Eloa* un mouvement semblable. (I, v. 50.) — C'est Dieu qui a ce pouvoir. (*Job*, XXXVIII, 22).

77-78 Cf. *Exode*, IX, 33 : « Après que Moïse eut quitté Pharaon, et fut sorti de la ville, il éleva les mains vers le Seigneur, et les tonnerres et la grêle cessèrent... » C'est lui qui attire les plaies sur l'Egypte.

82-83 Allusion au passage de la Mer Rouge. (*Exode*, XIV, 21-26.)

86 Vigny prête à Moïse des miracles attribués par l'Ecriture à Josué (*Josué*, III, 16, et X, 12-13.)

91 Cf. v. 47 (note).

93 Cf. v. 33 (note).

97 *La colonne noire*. (*Exode*, XIII, 21-22.) « Et le Seigneur marchait devant eux pour leur montrer le chemin, paraissant durant le jour en une colonne de nuée, et pendant la nuit en une colonne de feu, pour leur servir de guide le jour et la nuit. » Dans ces vers, Moïse prend la place du Seigneur dont l'esprit l'anime.

Et j'ai dit dans mon cœur : « Que vouloir à présent ? »
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant, 100
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
— O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire, 105
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! »

Or le peuple attendait, et, craignant son courroux,
Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux ;
Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage, 110
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du Mont reparut sans Moïse.
— Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avançait pensif et pâlissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

Ecrit en 1822.

100 et suiv. On lit au chant II d'*Héléna* :

> Au cœur privé d'amour, c'est bien peu que la gloire,
> Si de quelque bonheur rayonne la victoire,
> Soit pour les grands guerriers, soit à ceux dont la voix
> Eclaire les mortels ou leur dicte des lois,
> N'est-ce point qu'en secret chaque pas de leur vie
> Retentit dans une âme invisible et ravie...

108 *Dieux jaloux :* expression biblique. Le Seigneur veut être adoré seul, à l'exclusion de toute idole ou de tout dieu étranger. *Deutér.* v, 9. « Vous ne les adorerez et ne les servirez point. Car je suis le Seigneur votre Dieu, un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des pères sur les enfans... ». Cf. *La fille de Jephté*, v, 53. Vigny d'ailleurs y donne à *jaloux* un sens péjoratif, byronien, qu'il n'avait pas dans les chœurs de Racine.

114 *Il fut pleuré.* « Les enfants d'Israël le pleurèrent dans la plaine de Moab pendant trente jours... » (*Deutér.*, xxxiv, 8.)

115 *Josué s'avançait pensif* (*ibid.* 99) : « il fut rempli de sagesse », dit la Bible, qui le représente comme un capitaine énergique et décidé.

ÉLOA

OU

LA SŒUR DES ANGES

MYSTÈRE.

« C'est le serpent, dit-elle, je l'ai écouté, et il m'a trompée. »

Genèse [a].

Le 3 octobre 1823, Vigny écrivait à V. Hugo, de Bordeaux où il était en garnison : « J'ai fini *Satan*... Cette composition s'est beaucoup étendue sous mes doigts et renferme d'immenses développements... » Ce *mystère* parut au printemps de 1824 (Paris, Boulland, in-8°) sous le titre d'*Eloa ou la Sœur des Anges*.

Ce poème mystique reste une des perles romantiques les plus pures et les plus délicatement irisées. Théophile Gautier le mettait à part, au-dessus des meilleures œuvres de la grande école poétique dont Vigny fut l'un des initiateurs. M. Faguet y voit « la plus haute, la plus pure et la plus originale conception du poète, le poème de la pitié, et de la *pitié pour le mal ;* le péché aimé par l'innocence, parce que, pour l'innocence, le péché n'est que le plus grand des malheurs ». (*Etudes sur le XIXe siècle.*)

Poëme original certes, — et qui paraît d'autant plus original qu'on évalue plus précisément la dette contractée par Vigny envers l'auteur du *Paradis perdu*, comme envers celui des *Amours des Anges,* comme envers Dante ou Byron, même envers Klopstock. Qu'on feuillette le recueil des *Tablettes romantiques* (1823), on y trouvera la traduction en vers d'un épisode de la *Messiade, Abadonna*, par Alex. Soumet, — et qu'on relise ensuite *Eloa*, on ne risquera plus de se montrer injuste envers le talent et la force de conception de Vigny.

« L'*Eloa* de M. de Vigny n'eût jamais vu le jour, sans les *Amours des Anges* et la *Messiade* », dit un critique de la *Revue française* (1829). — « *Eloa* rivalise de grâce et de majesté avec les plus belles pages de Klopstock... » écrit G. Planche dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1832. Le critique du *Globe*, Charles Magnin, se montrait plus clairvoyant et plus équitable (21 octobre 1829) en affirmant qu' « auprès d'*Eloa*, les *Amours des Anges* de Thomas Moore ne sont qu'une mesquine et coquette conception, un feu follet sans consistance et sans portée ». N'avait-il pas raison d'ajouter : « Certes, si l'on trouvait dans

[a] III, 13.

Klopstock un épisode aussi poétiquement conçu, aussi heureusement exécuté, on se récrierait d'admiration; on se désaltérerait avec bonheur à cette source imprévue de poésie naïve et pure qui vient raviver un âge aride et desséché »?

CHANT PREMIER

NAISSANCE.

Il naquit sur la terre un Ange, dans le temps
Où le Médiateur sauvait ses habitants.
Avec sa suite obscure et comme lui bannie,
Jésus avait quitté les murs de Béthanie ;
A travers la campagne il fuyait d'un pas lent, 5
Quelquefois s'arrêtait, priant et consolant,
Assis au bord d'un champ le prenait pour symbole,
Ou du Samaritain disait la parabole,
La brebis égarée, ou le mauvais pasteur,
Ou le sépulcre blanc pareil à l'imposteur ; 10
Et, de là, poursuivant sa paisible conquête,
De la Chananéenne écoutait la requête,
A sa fille sans guide enseignait ses chemins,
Puis aux petits enfants il imposait les mains.
L'aveugle-né voyait, sans pouvoir le comprendre, 15
Le lépreux et le sourd se toucher et s'entendre,
Et tous, lui consacrant des larmes pour adieu,
Ils quittaient le désert où l'on exilait Dieu.
Fils de l'homme et sujet aux maux de la naissance,
Il les commençait tous par le plus grand, l'absence, 20

4 *Béthanie :* bourg où demeuraient Marie et Marthe, sœurs de Lazare (*S. Jean*, XI) ; non loin de Jérusalem.

5 Menacé d'être lapidé par les Juifs, Jésus, s'échappant de leurs mains, était allé au delà du Jourdain. (*Ibid.*, X.)

7 Souvenirs des quatre évangiles, que Vigny savait par cœur.

8-9 *Luc*, X et XV ; — *Jean*, X.

10-14 *Matthieu*, XXIII ; — *Marc*, VI et X.

15 *Jean*, IX ; — *Luc*, V. — Vers médiocres, comme les moins bons de Louis Racine.

20 Cf. *Cinq-Mars*, épigraphe du chap. XXIII : « L'absence est le plus grand des maux. » *P. 181.*

Abandonnant sa ville et subissant l'Edit,
Pour accomplir, en tout, ce qu'on avait prédit.

Or, pendant ces temps-là, ses amis en Judée
Voyaient venir leur fin qu'il avait retardée ;
Lazare, qu'il aimait et ne visitait plus, 25
Vint à mourir ; ses jours étaient tous révolus.
Mais l'amitié de Dieu n'est-elle pas la vie ?
Il partit dans la nuit ; sa marche était suivie
Par les deux jeunes sœurs du malade expiré,
Chez qui dans ses périls il s'était retiré. 30
C'étaient Marthe et Marie ; or, Marie était celle
Qui versa les parfums et fit blâmer son zèle.
Tous s'affligeaient ; Jésus disait en vain : « Il dort. »
Et lui-même, en voyant le linceul et le mort,
Il pleura. — Larme sainte à l'amitié donnée, 35
Oh ! vous ne fûtes point aux vents abandonnée !
Des Séraphins penchés l'urne de diamant,
Invisible aux mortels, vous reçut mollement,
Et, comme une merveille au Ciel même étonnante,
Aux pieds de l'Eternel vous porta rayonnante. 40
De l'œil toujours ouvert un regard complaisant
Emut et fit briller l'ineffable présent ;
Et l'Esprit-Saint, sur elle épanchant sa puissance,
Donna l'âme et la vie à la divine essence.
Comme l'encens qui brûle aux rayons du soleil 45
Se change en un feu pur, éclatant et vermeil,
On vit alors, du sein de l'urne éblouissante,
S'élever une forme et blanche et grandissante,

22 *Jean*, XI. — Vigny prend plus d'une liberté poétique avec le texte évangélique.
26 1er texte : étant.
31-34 *Jean*, XI, 2 et 11 : 33 et 35.
37 Vigny se souvient ici de la tradition d'une larme miraculeuse du Christ, recueillie par un ange et conservée au monastère de la Sainte-Trinité de Vendôme, au XVIIe siècle. Cf. J.-B. Thiers, *Traité des superstitions*, II, 3, et Alfred Maury, *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge*, p. 94. — Saint-Amant, dans son *Moyse sauvé* (6e partie) s'en était déjà inspiré (éd. Livet, II, 235).
38 *Mollement* : mot cher à Chénier ; cf. v. 56.
47-50 Souvenir du fragment de la *Messiade* cité par Chateaubriand.

Une voix s'entendit qui disait : « Eloa ! »
Et l'Ange, apparaissant, répondit : « Me voilà. » 50

Toute parée, aux yeux du Ciel qui la contemple,
Elle marche vers Dieu comme une épouse au Temple ;
Son beau front est serein et pur comme un beau lis,
Et d'un voile d'azur il soulève les plis ;
Ses cheveux partagés comme des gerbes blondes, 55
Dans les vapeurs de l'air perdent leurs molles ondes,
Comme on voit la Comète errante dans les cieux
Fondre au sein de la nuit ses rayons glorieux ;
Une rose aux lueurs de l'aube matinale
N'a pas de son teint frais la rougeur virginale ; 60
Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,
D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur.
. . . . . .

Admirée et fêtée par tous les habitants du ciel, qui chantent le bonheur du globe vers lequel la porteront ses ailes, Eloa ne se sent pas le courage de maudire le plus beau des Anges, Lucifer. A la pensée de la solitude et du malheur de l'ange déchu, elle se sent prise d'une tristesse et d'un trouble mystérieux. Elle reste insensible au bonheur du ciel, aux regards des archanges et des séraphins radieux.

« Aucun d'eux n'a besoin de celle qui console,
On dit qu'il en est un... »

L'âme ainsi émue, elle s'aventure dans l'espace. — Vigny, épris d'exotisme, emprunte pour une comparaison brillante à la palette de Chateaubriand. Sainte-Beuve voyait dans cette page, où le poète s'est souvenu d'une « description fantastique » et des « noms harmonieux » d'*Atala*, un des beaux morceaux d'*Eloa* (*Chateaubriand et son groupe littéraire,* I, 198).

Cependant, seule, un jour, leur timide compagne
Regarde autour de soi la céleste campagne,

Klopstock y montre la création de l'ange mystique nommé Eloa : « Dieu le créa le premier. Il puisa dans une gloire céleste son corps aérien. Lorsqu'il naquit, tout un ciel de nuages flottait autour de lui. Dieu lui-même le souleva dans ses bras et lui dit en le bénissant : Créature, me voici. » (E. Dupuy, *La jeunesse des romantiques*, p. 333.) — Cf. *Moïse*, v. 76.

55 *Blondes* : c'est la teinte des héroïnes de Vigny.

57 Réminiscence probable de Thomas Moore. (F. Baldensperger.)

58 1er texte : *gracieux*.

Etend l'aile et sourit, s'envole, et dans les airs 65
Cherche sa Terre amie ou des astres déserts.

Ainsi dans les forêts de la Louisiane,
Bercé sous les bambous et la longue liane,
Ayant rompu l'œuf d'or par le soleil mûri
Sort de son lit de fleurs l'élégant Colibri ; 70
Une verte émeraude a couronné sa tête,
Des ailes sur son dos la pourpre est déjà prête ;
La cuirasse d'azur garnit son jeune cœur ;
Pour les luttes de l'air l'oiseau part en vainqueur...
Il promène en des lieux voisins de la lumière 75
Ses plumes de corail qui craignent la poussière ;
Sous son abri sauvage étonnant le ramier,
Le hardi voyageur visite le palmier.
La plaine des parfums est d'abord délaissée ;
Il passe, ambitieux, de l'érable à l'alcée, 80
Et de tous ses festins croit trouver les apprêts
Sur le front du palmiste ou les bras du cyprès ;
Mais les bois sont trop grands pour ses ailes naissantes,
Et les fleurs du berceau de ces lieux sont absentes ;
Sur la verte savane il descend les chercher ; 85
Les serpents-oiseleurs qu'elles pourraient cacher
L'effarouchent bien moins que les forêts arides.
Il poursuit près des eaux le jasmin des Florides,
La nonpareille au fond de ses chastes prisons,
Et la fraise embaumée au milieu des gazons. 90

65 Le poëte français se souvient des fonctions dont Klopstock et Moore chargent les anges, gardiens des étoiles et des planètes.

67 Revoir le tableau extraordinairement coloré et contrasté des deux rives du Meschacébé. (*Atala, Prologue.*)

80 « Les vignes sauvages... grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée... »

90 « Des colombes virginiennes, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les *gazons rougis par les fraises* ; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent, en circulant, au haut des *cyprès ;* des *colibris* étincellent sur le *jasmin des Florides*, et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des festons de lianes. » ...« Si le geai bleu du Meschacébé disait à la nonpareille des Florides... — Oui répondrait la nonpareille fugitive, — mais mon nid est dans le jasmin... » (*Atala, Les chasseurs.*)

C'est ainsi qu'Eloa, forte dès sa naissance,
De son aile argentée essayant la puissance,
Passant la blanche voie où des feux immortels
Brûlent aux pieds de Dieu comme un amas d'autels,
Tantôt se balançant sur deux jeunes planètes, 95
Tantôt posant ses pieds sur le front des comètes
Afin de découvrir les êtres nés ailleurs,
Arriva seule au fond des Cieux inférieurs.

L'Ether a ses degrés, d'une grandeur immense,
Jusqu'à l'ombre éternelle où le Chaos commence. 100
Sitôt qu'un Ange a fui l'azur illimité,
Coupole de Saphirs qu'emplit la Trinité,
Il trouve un air moins pur ; là passent des nuages,
Là tournent des vapeurs, serpentent des orages,
Comme une garde agile, et dont la profondeur 105
De l'air que Dieu respire éteint pour nous l'ardeur.
Mais après nos soleils et sous les atmosphères
Où, dans leur cercle étroit, se balancent nos sphères,
L'espace est désert, triste, obscur, et sillonné
Par un noir tourbillon lentement entraîné. 110
Un jour douteux et pâle éclaire en vain la nue,
Sous elle est le Chaos et la nuit inconnue ;
Et, lorsqu'un vent de feu brise son sein profond,
On devine le vide impalpable et sans fond.

Jamais les purs esprits, enfants de la lumière, 115
De ces trois régions n'atteignent la dernière ;

93 *La blanche voie :* la *Voie lactée.*

95 *Jeunes planètes :* l'ère des cosmogonies n'est pas close encore : ces planètes sont nées d'hier.

102 *Coupole de saphirs :* image biblique qu'on retrouve chez tous les poètes qui se sont inspirés de ce livre. (Cf. Dante, *Purgatoire*, I, 13.)

105 *Comme une garde agile* qui fait sa ronde.

107 Cf. *Messiade*, chant II. Satan parvient « aux dernières extrémités des mondes. Là de sombres espaces qui se perdent dans l'infini, s'ouvrirent devant ses pas... Il voit errer à travers l'immensité du vide une lueur incertaine émanée des astres les plus éloignés de la création ; mais il ne découvre pas encore les enfers. Dieu les avait confinés dans le fond de l'abîme, dans une obscurité éternelle... » Trad. d'Antelmy.)

Et jamais ne s'égare aucun beau Séraphin
Sur ces degrés confus dont l'Ether est la fin.
Même les Chérubins, si forts et si fidèles,
Craignent que l'air impur ne manque sous leurs ailes, 120
Et qu'ils ne soient forcés, dans ce vol dangereux,
De tomber jusqu'au fond du Chaos ténébreux.
Que deviendrait alors l'exilé sans défense ?
Du rire des Démons l'inextinguible offense,
Leurs mots, leurs jeux railleurs, lent et cruel affront, 125
Feraient baisser ses yeux, feraient rougir son front.
Péril plus grand ! peut-être il lui faudrait entendre
Quelque chant d'abandon voluptueux et tendre,
Quelque regret du Ciel, un récit douloureux
Dit par la douce voix d'un Ange malheureux. 130
Et même, en lui prêtant une oreille attendrie,
Il pourrait oublier la céleste patrie,
Se plaire sous la nuit et dans une amitié
Qu'auraient nouée entre eux les chants et la pitié.
Et comment remonter à la voûte azurée, 135
Offrant à la lumière éclatante et dorée
Des cheveux dont les flots sont épars et ternis,
Des ailes sans couleurs, des bras, un col brunis,
Un front plus pâle, empreint de traces inconnues
Parmi les fronts sereins des habitants des nues, 140
Des yeux dont la rougeur montrent qu'ils ont pleuré,
Et des pieds noirs encor d'un feu pestiféré ?

Voilà pourquoi, toujours prudents et toujours sages
Les Anges de ces lieux redoutent les passages.

C'était là cependant, sur la sombre vapeur, 145
Que la Vierge Eloa se reposait sans peur :
Elle ne se troubla qu'en voyant sa puissance,
Et les bienfaits nouveau causés par sa présence.

119 *Si forts.* N'ont-ils pas six ailes ?
127 Vigny nous fait entrevoir le péril auquel va s'exposer l'ange de pitié et de tendresse, Eloa.
141 Quelques traits rappellent l'Abbadona de Klopstock.
148 Les anges du poëme apportent aux mondes la consolation, le bonheur, comme l'ange des *Martyrs* (livre XXIII, apporte aux habitants de la terre le sommeil. Le Mal cesse au passage d'Eloa.

Quelques mondes punis semblaient se consoler ;
Les globes s'arrêtaient pour l'entendre voler. 150
S'il arrivait aussi qu'en ses routes nouvelles
Elle touchât l'un d'eux des plumes de ses ailes,
Alors tous les chagrins s'y taisaient un moment,
Les rivaux s'embrassaient avec étonnement ;
Tous les poignards tombaient oubliés par la haine ; 155
Le captif, souriant, marchait seul et sans chaîne;
Le criminel rentrait au temple de la loi ;
Le proscrit s'asseyait au palais de son Roi ;
L'inquiète Insomnie abandonnait sa proie ;
Les pleurs cessaient partout, hors les pleurs de la joie ; 160
Et, surpris d'un bonheur rare chez les mortels,
Les amants séparés s'unissaient aux autels.

CHANT DEUXIÈME

SÉDUCTION.

C'est en pensant à ce chant que Sainte-Beuve écrivait : « *Eloa* elle-même peut ne sembler autre chose, en y levant un voile, qu'une adorable et plaintive élégie d'une séduction d'amour divinisée. » Définition incomplète — et injuste — du poëme en son ensemble.

Souvent parmi les monts qui dominent la terre
S'ouvre un puits naturel profond et solitaire ;
L'eau qui tombe du ciel s'y garde, obscur miroir 165
Où, dans le jour, on voit les étoiles du soir.
Là, quand la villageoise a, sous la corde agile,
De l'urne, au fond des eaux, plongé la frêle argile,
Elle y demeure oisive, et contemple longtemps
Ce magique tableau des astres éclatants, 170
Qui semble orner son front, dans l'onde souterraine,
D'un bandeau qu'envîraient les cheveux d'une Reine.

163 Cette comparaison est « le triomphe du joli ». Sainte-Beuve lui rendait les armes. — Le tableau peut avoir eu son modèle réel dans les Vosges, comme le pense M. Baldensperger (*A. de V.*, p. 85), mais nous y voyons plutôt avec M. Dupuy un souvenir de Milton, qui fait raconter par Eve comment l'image de l'époux lui est apparue réfléchie dans les eaux du « lac calme et clair, cet autre firmament ».

Telle, au fond du Chaos qu'observaient ses beaux yeux,
La Vierge, en se penchant, croyait voir d'autres Cieux.
Ses regards, éblouis par des Soleils sans nombre, 175
N'apercevaient d'abord qu'un abîme et que l'ombre.
Mais elle y vit bientôt des feux errants et bleus,
Tels que des froids marais les éclairs onduleux;
Ils fuyaient, revenaient, puis échappaient encore ;
Chaque étoile semblait poursuivre un météore ; 180
Et l'Ange, en souriant au spectacle étranger,
Suivait des yeux leur vol circulaire et léger,
Bientôt il lui sembla qu'une pure harmonie
Sortait de chaque flamme à l'autre flamme unie :
Tel est le choc plaintif et le son vague et clair 185
Des cristaux suspendus au passage de l'air,
Pour que, dans son palais, la jeune Italienne
S'endorme en écoutant la harpe éolienne.
Ce bruit lointain devint un chant surnaturel
Qui parut s'approcher de la fille du Ciel, 190
Et ces feux réunis furent comme l'aurore
D'un jour inespéré qui semblait près d'éclore.
A sa lueur de rose un nuage embaumé
Montait en longs détours dans un air enflammé,
Puis lentement forma sa couche d'ambroisie, 195
Pareils à ces divans où dort la molle Asie.
Là, comme un Ange assis, jeune, triste et charmant,
Une forme céleste apparut vaguement.

Quelquefois un enfant de la Clyde écumeuse
En bondissant parcourt sa montagne brumeuse, 200

178 Feux follets ; toujours la périphrase descriptive.
180 Touches à la Thomas Moore.
183 C'est la musique des mondes dont il est question chez Platon et dans *Le songe de Scipion*, ou encore dans le *Paradis* du Dante (I.)
187 Telle *Corinne*.
195 Parfumée d'ambroisie.
196 Reflets d'orientalisme assez disparates. Est-ce Byron, est-ce l'auteur de *Lalla Rookh*, qui en est responsable ? (Cf. v. 290.)
199 Vigny aimait Ossian, et les « anciennes mélodies des Bardes ». (Cf. *Servitude et Grandeur militaire*, II, 4.) Il ne put résister au plaisir de glisser dans son poëme cette page, comme Musset l'invocation à l'étoile du soir, dans *Le Saule*.

Et chasse un daim léger que son cor étonna,
Des glaciers de l'Arven aux brouillards du Crona,
Franchit les rocs mousseux, dans les gouffres s'élance,
Pour passer le torrent aux arbres se balance,
Tombe avec un pied sûr, et s'ouvre des chemins 205
Jusqu'à la neige encor vierge de pas humains,
Mais bientôt, s'égarant au milieu des nuages,
Il cherche les sentiers voilés par les orages ;
Là, sous un arc-en-ciel qui couronne les eaux,
S'il a vu, dans la nue et ses vagues réseaux, 210
Passer le plaid léger d'une Ecossaise errante,
Et s'il entend sa voix dans les échos mourante,
Il s'arrête enchanté, car il croit que ses yeux
Viennent d'apercevoir la sœur de ses aïeux
Qui va faire frémir, ombre encore amoureuse, 215
Sous ses doigs transparents la harpe vaporeuse :
Il cherche alors comment Ossian la nomma,
Et debout sur sa roche, appelle Evir-Coma.

Non moins belle apparut, mais non moins incertaine,
De l'Ange ténébreux la forme encor lointaine, 220
Et des enchantements non moins délicieux
De la Vierge céleste occupèrent les yeux.

Comme un cygne endormi qui seul, loin de la rive,
Livre son aile blanche à l'onde fugitive,
Le jeune homme inconnu mollement s'appuyait 225
Sur ce lit de vapeurs qui sous ses bras fuyait.
Sa robe était de pourpre, et, flamboyante ou pâle,
Enchantait les regards des teintes de l'opale,

202 *Arven :* montagne ; *Crona* : colline et torrent, théâtre des exploits de Fingal. (Cf. *Temora.*)

206 1er texte : *des* pas. — Cf. *Manfred* (III, 3). « Jamais le pied d'un mortel vulgaire n'a souillé ces neiges sur lesquelles nous marchons... » Musset s'est souvenu de Vigny dans *la Coupe et les lèvres :*

La neige des glaciers vierge de pas humains.

211 *Plaid :* manteau écossais. (Néologisme.)

218 *Evir-Coma* (beauté douce et majestueuse), héroïne d'Ossian, femme du vaillant Gaul. (*Temora*, III, et *Gaul.*). « Quelle est cette jeune beauté debout sur le rocher battu des flots, triste comme le brouillard du matin ? Ses cheveux noirs flottent au gré des vents... etc. » (Trad. Letourneur.)

Ses cheveux étaient noirs, mais pressés d'un bandeau ;
C'était une couronne ou peut-être un fardeau : 230
L'or en était vivant comme ces feux mystiques
Qui, tournoyants, brûlaient sur les trépieds antiques.
Son aile était ployée, et sa faible couleur
De la brume des soirs imitait la pâleur.
Des diamants nombreux rayonnent avec grâce 235
Sur ses pieds délicats qu'un cercle d'or embrasse ;
Mollement entourés d'anneaux mystérieux,
Ses bras et tous ses doigts éblouissent les yeux,
Il agite sa main d'un sceptre d'or armée,
Comme un roi qui d'un mont voit passer son armée 240
Et, craignant que ses vœux ne s'accomplissent pas,
D'un geste impatient accuse tous ses pas :
Son front est inquiet ; mais son regard s'abaisse,
Soit que, sachant des yeux la force enchanteresse,
Il veuille ne montrer d'abord que par degrés 245
Leurs rayons caressants encor mal assurés,
Soit qu'il redoute aussi l'involontaire flamme
Qui dans un seul regard révèle l'âme à l'âme.
Tel que dans la forêt le doux vent du matin
Commence ses soupirs par un bruit incertain 250
Qui réveille la terre et fait palpiter l'onde ;
Elevant lentement sa voix douce et profonde,
Et prenant un accent triste comme un adieu,
Voici les mots qu'il dit à la fille de Dieu :
« D'où viens-tu, bel Archange ? où vas-tu ? quelle voie 255
Suit ton aile d'argent qui dans l'air se déploie ?
Vas-tu, te reposant au centre d'un Soleil,
Guider l'ardent foyer de son cercle vermeil ;
Ou, troublant les amants d'une crainte idéale,
Leur montrer dans la nuit l'Aurore boréale ; 260

229 *Ses cheveux étaient noirs*... comme ceux d'Evir-Coma.
235 On devine ce que sont ces diamants, comme les anneaux mystérieux des pieds. — Cf. *Cinq-Mars*, xx. *La lecture* : « Il [Milton] dit l'esprit infernal attaché dans un feu vengeur par des chaînes de diamant... » Aussi bien le détail se retrouve chez Klopstock.
255 1er texte : *belle Archange*.
259 *Idéale* : imaginaire. — Lucifer attribue à Eloa certaines des

Partager la rosée aux calices des fleurs,
Ou courber sur les monts l'écharpe aux sept couleurs ?
Tes soins ne sont-ils pas de surveiller les âmes
Et de parler, le soir, au cœur des jeunes femmes ?

. . . . . .

Mais plutôt n'es-tu pas un ennemi naissant 265
Qu'instruit à me haïr mon rival trop puissant ?
Ah ! peut-être est-ce toi qui, m'offensant moi-même,
Conduiras mes païens sous les eaux du baptême ;
Car toujours l'ennemi m'oppose triomphant
Le regard d'une Vierge ou la voix d'un enfant. 270
Je suis un exilé que tu cherchais peut-être :
Mais, s'il est vrai, prends garde au Dieu jaloux, ton maître ;
C'est pour avoir aimé, c'est pour avoir sauvé,
Que je suis malheureux, que je suis réprouvé.
Chaste beauté ! viens-tu me combattre, ou m'absoudre ? 275
Tu descends de ce Ciel qui m'envoya la foudre,
Mais si douce à mes yeux, que je ne sais pourquoi
Tu viens aussi d'en haut, bel Ange, contre moi. »

Ainsi l'Esprit parlait. A sa voix caressante,
Prestige préparé contre une âme innocente, 280
A ces douces lueurs, au magique appareil
De cet Ange si doux, à ses frères pareil,
L'habitante des Cieux, de son aile voilée,
Montait en reculant sur sa route étoilée,
Comme on voit la baigneuse au milieu des roseaux 285
Fuir un jeune nageur qu'elle a vu sous les eaux.
Mais en vain ses deux pieds s'éloignaient du nuage,
Autant que la colombe en deux jours de voyage
Peut s'éloigner d'Alep et de la blanche tour
D'où la sultane envoie une lettre d'amour : 290

jonctions aériennes de Puck et d'Ariel dans les féeries de Shakespeare. (E. Lauvrière.) Vigny se souvient aussi de la Fée Morgane de Millevoye, dans le poëme *Charlemagne à Pavie*, I (Cf. H. Potez, *L'élégie en France avant le romantisme*, p. 443.)

272 *Dieu jaloux* : cf. *La fille de Jephté*, v. 53.

278 *Belle* : 1er texte.

288 *Colombe* : termenoble, pour pigeon-messager.

290 Cf. v. 196 (note).

Sous l'éclair d'un regard sa force fut brisée ;
Et, dès qu'il vit ployer son aile maîtrisée,
L'ennemi séducteur continua tout bas :
« Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.
Sur l'homme j'ai fondé mon empire de flamme, 295
Dans les désirs du cœur, dans les rêves de l'âme...

. . . . . .

Je suis le roi secret des secrètes amours...

. . . . . .

J'ai pris au Créateur sa faible créature ;
Nous avons, malgré lui, partagé la nature :
Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil, 300
Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un soleil ;
Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre
La volupté des soirs et les biens du mystère.

Es-tu venue, avec quelques Anges des cieux,
Admirer de mes nuits le cours délicieux ? 305
As-tu vu leurs trésors ? Sais-tu quelles merveilles
Des Anges ténébreux accompagnent les veilles ?

Sitôt que, balancé sous le pâle horizon,
Le Soleil rougissant a quitté le gazon,
Innombrables esprits, nous volons dans les ombres 310
En secouant dans l'air nos chevelures sombres ;
L'odorante rosée alors jusqu'au matin
Pleut sur les orangers, le lilas et le thym.
La nature, attentive aux lois de mon empire,
M'accueille avec amour, m'écoute et me respire ; 315
Je redeviens son âme, et pour mes doux projets,
Du fond des éléments j'évoque mes sujets.

302 Cf. Milton, *Paradis perdu* : « Eve, pourquoi dors-tu ? C'est l'heure pleine de charmes, l'heure fraîche, l'heure silencieuse, excepté là où le silence se retire devant l'oiseau mélodieux des nuits, qui, maintenant éveillé, accorde avec tant de douceur ses harmonies inspirées par l'amour » (E. Dupuy.)

311 Abbadona, dans *la Messiade*, porte une « chevelure épaisse comme la nuit ». Mais Vigny se souvient plutôt de la nuit délicieuse où Chactas et Atala fuient dans la forêt. « Le Génie des airs secouait sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins... » (*Atala.*)

Convive accoutumé de ma nocturne fête,
Chacun d'eux en chantant à s'y rendre s'apprête.
Vers le ciel étoilé, dans l'orgueil de son vol, 320
S'élance, le premier, l'élégant rossignol ;
Sa voix sonore, à l'onde, à la terre, à la nue,
De mon heure chérie annonce la venue ;
Il vante mon approche aux pâles alisiers,
Il la redit encore aux humides rosiers ; 325
Héraut harmonieux, partout il me proclame ;
Tous les oiseaux de l'ombre ouvrent leurs yeux de flamme.
Le vermisseau reluit ; son front de diamant
Répète auprès des fleurs les feux du firmament,
Et lutte de clartés avec le météore 330
Qui rôde sur les eaux comme une pâle aurore.
L'étoile des marais, que détache ma main,
Tombe et trace dans l'air un lumineux chemin.

L'ange déchu vante les plaisirs qu'il procure aux créatures humaines.

. . . . . .

« La voilà sous tes yeux l'œuvre du Malfaiteur ;
Ce méchant qu'on accuse est un consolateur 335
Qui pleure sur l'esclave et le dérobe au maître,
Le sauve par l'amour des chagrins de son être,
Et, dans le mal commun lui-même enseveli,
Lui donne un peu de charme et quelquefois l'oubli. »

Trois fois, durant ces mots, de l'Archange naissante 340
La rougeur colora la joue adolescente,
Et, luttant par trois fois contre un regard impur,
Une paupière d'or voilà ses yeux d'azur.

321 1er texte : *éloquent.* — Cf. v. 302 (note).

333 Combinant à sa manière tous les détails que lui suggérait une terrible incantation du *Manfred* de Byron (I, 1), le poète charme voluptueusement l'imagination et l'oreille. « Lorsque la lune brillera sur les vagues, le ver phosphorique dans le gazon, le météore autour des tombeaux, et une flamme rougeâtre sur les marais : lorsque paraîtra l'éclair soudain des étoiles tombantes, lorsque les hiboux feront entendre leurs tristes concerts, et que les feuilles seront immobiles et silencieuses dans le bois qui ombrage la colline, mon âme pèsera sur la tienne avec un pouvoir et un signe redoutables. » Son imitation n'est pas un esclavage !

CHANT TROISIÈME

CHUTE

D'où venez-vous, Pudeur, noble crainte, ô mystère,
Qu'au temps de son enfance a vu naître la terre, 345
Fleur de ses premiers jours qui germez parmi nous,
Rose du Paradis ! Pudeur, d'où venez-vous ?

Vous pouvez seule encor remplacer l'innocence,
Mais l'arbre défendu vous a donné naissance ;
Au charme des vertus votre charme est égal, 350
Mais vous êtes aussi le premier pas du mal ;
D'un chaste vêtement votre sein se décore :
Ève avant le serpent n'en avait pas encore ;
Et, si le voile pur orne votre maintien,
C'est un voile toujours, et le crime a le sien. 355
Tout vous trouble ; un regard blesse votre paupière,
Mais l'enfant ne craint rien, et cherche la lumière.
Sous ce pouvoir nouveau, la Vierge fléchissait,
Elle tombait déjà, car elle rougissait ;
Déjà presque soumise au joug de l'Esprit sombre, 360
Elle descend, remonte, et redescend dans l'ombre.

344 M. Dupuy rapproche ces vers d'un passage célèbre du *Paradis perdu*. « Il n'y avait pas de honte coupable. Honte déshonnête des œuvres de la nature, honneur déshonorant, produit du péché, comme vous avez troublé toute l'humanité avec ces apparences, ces apparences seulement de pureté, et banni de la vie de l'homme ce que sa vie avait de plus heureux, la simplicité et l'immaculée innocence ! ». — « Les iconologistes lui donnent un lis pour attribut. Une rose, dont le rouge tendre exprime si bien celui de la pudeur, lui conviendrait mieux. La modestie de son attitude, et le voile blanc qui la couvre en partie, servent encore à la caractériser. » (*Dictionnaire de la Fable. Pudeur.*)

349 C'est après avoir mangé du fruit défendu qu'Adam et Ève « reconnurent qu'ils étaient nus » et se couvrirent de feuilles de figuier. (*Genèse*, III, 7.)

360 L'*Esprit sombre* exerce une fascination semblable à celle des héros byroniens : le Giaour, Lucifer de *Caïn*. — Vigny, chasseur et fils de chasseur, renouvela pourtant la comparaison. Dans l'ébauche de son poème il avait d'abord écrit :

> Dans des prés inconnus l'alouette imprudente
> Vient du miroir tournant voir la facette ardente...
> La tourterelle en vain dressant sa plume blanche

Telle on voit la perdrix voltiger et planer
Sur des épis brisés qu'elle voudrait glaner,
Car tout son nid l'attend ; si son vol se hasarde,
Son regard ne peut fuir celui qui la regarde... 365
Et c'est le chien d'arrêt qui, sombre surveillant,
La suit, la suit toujours d'un œil fixe et brillant.

Le Tentateur exerce sa fascination sur Eloa, qui ressent je ne sais quelle crainte à ses paroles comme à son aspect. Comment peut-il aimer, celui qui n'aime pas Dieu ? Au rayonnement céleste de l'ange, l'Esprit déchu se trouble, tremble et veut fuir.

La terreur réveillait tous ses maux.

Le poète développe magnifiquement cette comparaison épique entre la chute de l'aigle royal et l'accablement de Satan.

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies,
Dont le vol menaçait ses blanches bergeries ; 370
Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend,
Regarde son soleil, d'un bec ouvert l'aspire,
Croit reprendre la vie au flamboyant empire ;
Dans un fluide d'or il nage puissamment, 375
Et parmi les rayons se balance un moment ;
Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre ;
Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure ;
Son aile se dépouille, et son royal manteau
Vole comme un duvet qu'arrache le couteau. 380
Dépossédé des airs, son poids le précipite ;
Dans la neige du mont il s'enfonce et palpite,
Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil
Fermé cet œil puissant respecté du Soleil.

Au regard du serpent tombe de branche en branche :
Telle elle descendait, l'habitante des cieux...

Cf. Estève, ouv. cité, p. 372, et les *Pages inédites d'A. de V.* publiées par Fernand Gregh dans *les Lettres* du 6 juin 1906.

372 Vigny, par ce vers prodigieux qui « mesure deux fois l'infini », rivalise avec Dante ; *Paradis*, I, 92. Béatrix y dit au poète : « la foudre fuyant son séjour natal, ne file pas si vite que toi pour t'en approcher. » (Cf. R. H. L. F. 1905, A. Counson, *Dante et les romantiques français*.) Milton, dans son *Comus*, écrivit un vers analogue.

384 L'aigle passait pour pouvoir regarder le soleil en face.

Tel, retrouvant ses maux au fond de sa mémoire, 385
L'Ange maudit pencha sa chevelure noire,
Et se dit, pénétré d'un chagrin infernal :
« Triste amour du péché ! Sombres désirs du mal !
De l'orgueil du savoir gigantesques pensées !
Comment ai-je connu vos ardeurs insensées ? 390
Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu !
Simplicité du cœur, à qui j'ai dit adieu !
Je tremble devant toi, mais pourtant je t'adore ;
Je suis moins criminel puisque je t'aime encore ;
Mais dans mon sein flétri tu ne reviendras pas ! 395
Loin de ce que j'étais, quoi ! j'ai fait tant de pas !
Et de moi-même à moi si grande est la distance,
Que je ne comprends plus ce que dit l'innocence ;
Je souffre, et mon esprit par le mal abattu,
Ne peut plus remonter jusqu'à tant de vertu. » 400

Le Tentateur se laisse charmer lui-même par le rêve de bonheur et les regrets dont il cherche astucieusement à séduire Eloa. Mais il se reprend, et ses « pleurs fallacieux », ses soupirs, ses sanglots, les appels émouvants de sa feinte détresse touchent l'âme de l'ange. Irrésolue, hésitante, Eloa lui cède, en un élan de pitié et d'amour.

« Où me conduisez-vous, bel Ange ? — Viens toujours.
— Que votre voix est triste, et quel sombre discours !
N'est-ce pas Eloa qui soulève ta chaîne ?
J'ai cru t'avoir sauvé. — Non, c'est moi qui t'entraîne.
— Si nous sommes unis, peu m'importe en quel lieu ! 405
Nomme-moi donc encore ou ta Sœur ou ton Dieu !
— J'enlève mon esclave et je tiens ma victime.
— Tu paraissais si bon ! Oh ! qu'ai-je fait ? — Un crime.

389 Satan semble ici victime de la « concupiscence de savoir ». Un des anges de Thomas Moore accusait de sa faute : « le besoin de connaître, cette soif insatiable qui s'irrite à mesure qu'on l'étanche, et qui devient joie ou douleur selon la source où l'on se désaltère... la science qui entraîne à sa suite le crime et le malheur... Cette soif de connaître tout ce que la Terre et le Ciel enserrent de plus rare... ce désir, hélas ! si fatal et si dangereux... » (Cf. F. Baldensperger, p. 101.)

— Seras-tu plus heureux ? Du moins es-tu content ?
— Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu ? — Satan. »[410]

Ecrit en 1823, dans les Vosges [a].

LE DÉLUGE

MYSTÈRE.

« Sera-t-il dit que vous fassiez mourir
le juste avec le méchant ? »

(*Genèse.*)

Le second *Mystère* de Vigny, la *Terre punie ou le Déluge*, fut écrit peu de temps après *Eloa*. Que le poëte se soit inspiré de Byron (*Le Ciel et la Terre*), de Moore (*Les Amours des Anges*), de Gessner (*Tableau du Déluge*), qu'il ait songé à *L'inondation* du Poussin, au *Déluge* de Girodet, cela ne fait aucun doute depuis les études de MM. Dupuy, Estève et Baldensperger. Mais l'unanimité des critiques reconnaît hautement l'originalité du poëte français. Attristé par le sombre problème de la souffrance de l'innocent, Vigny repose la question angoissée de la Genèse. « Sera-t-il dit que vous fassiez mourir le juste avec le méchant ? » (XVIII-23.) Le châtiment exterminateur déchaîné par Jéhovah sur les générations impies, noiera sous ses flots implacables deux innocents. « O sujet d'épouvante à troubler le plus brave ! » Un ange a beau tenter d'excuser la Divinité en ces termes :

La mort de l'innocence est pour l'homme un mystère,
Ne t'en étonne pas, n'y porte pas les yeux ;
La pitié du mortel n'est point celle des Cieux,
Dieu ne fait point de pacte avec la race humaine...

le penseur reste confondu devant ce mystère contre lequel sa raison proteste. — Cette pièce parut en 1826, dans les *Poëmes antiques et modernes ;* elle était dédiée, en 1829, à M. Emile Deschamps.

I

La Terre était riante et dans sa fleur première ;
Le jour avait encor cette même lumière

[410] Cf. le projet de poëme *Satan sauvé*, *Journal*, infra.
a) Cette indication ne figure qu'à partir de 1829 (seconde édition).
[1] Ce magnifique alexandrin traduit le *novitas florida mundi* de Lucrèce. (E. Dupuy.)

Qui du Ciel embelli couronna les hauteurs
Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs.
Rien n'avait dans sa forme altéré la nature,
Et des monts réguliers l'immense architecture
S'élevait jusqu'aux Cieux par ses degrés égaux,
Sans que rien de leur chaîne eût brisé les anneaux.
La forêt, plus féconde, ombrageait, sous ses dômes,
Des plaines et des fleurs les gracieux royaumes, 10
Et des fleuves aux mers le cours était réglé
Dans un ordre parfait qui n'était pas troublé.
Jamais un voyageur n'aurait, sous le feuillage,
Rencontré, loin des flots, l'émail du coquillage,
Et la perle habitait son palais de cristal ; 15
Chaque trésor restait dans l'élément natal,
Sans enfreindre jamais la céleste défense ;
Et la beauté du Monde attestait son enfance ;
Tout suivait sa loi douce et son premier penchant,
Tout était pur encor. Mais l'homme était méchant. 20

Les peuples déjà vieux, les races déjà mûres,
Avaient vu jusqu'au fond des sciences obscures ;

[4] Cf. *Genèse*, I, 14-15. — M. Baldensperger, dans son étude sur *Thomas Moore et Alfred de Vigny*, écrit : « Le début des deux poèmes [*Les Amours des Anges* et *Le Déluge*], évoquant l'état de la Terre avant les cataclysmes neptuniens, ne manque pas d'offrir la plus exacte analogie : « Le monde était dans sa fleur, dit Moore : les étoiles brillantes venaient de commencer leur course radieuse,... et le temps, jeune alors, comptait ses premiers jours par le soleil... La terre était alors plus près du ciel que dans ces jours de crime et de désolation. » — Dans le *Voyage en Amérique*, Chateaubriand écrivait : « Je ne reconnaîtrai de souverain que celui qui alluma la flamme des soleils et d'un coup de sa main fit rouler tous les mondes. »

[17] Cf. *Genèse*, I, 9. « Dieu dit encore : Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'élément aride apparaisse. »

[20] *Ibid.*, VI. — C'est le poète moderne qui décrit ici le tableau du mal que l'histoire du passé et la contemplation du présent lui permettent d'évoquer.

[22] Le crime de l'humanité, c'est ici — contrairement au texte biblique — la concupiscence de connaître, la *libido sciendi*. — « Le besoin de connaître, cette soif insatiable qui s'irrite à mesure qu'on l'étanche, et qui devient joie ou douleur selon la source où l'on se désaltère... mon existence attachée au savoir... la science qui entraîne à sa suite le crime et le malheur... Cette soif de connaître tout ce que la Terre et le Ciel enserrent de plus rare..., ce désir, hélas ! si fatal

Les mortels savaient tout, et tout les affligeait ;
Le prince était sans joie ainsi que le sujet ;
Trente religions avaient eu leurs prophètes, 25
Leurs martyrs, leurs combats, leurs gloires, leurs défaites,
Leur temps d'indifférence et leur siècle d'oubli ;
Chaque peuple, à son tour dans l'ombre enseveli,
Chantait languissamment ses grandeurs effacées.
La Mort régnait déjà dans les âmes glacées... 30

. . . . . .

Le crime universel s'élevait jusqu'aux Cieux.
Dieu s'attrista lui-même et détourna les yeux.

Et cependant, un jour, au sommet solitaire
Du mont sacré d'Arar, le plus haut de la Terre,
Apparut une vierge et près d'elle un pasteur, 35
Tous deux nés dans les champs, loin d'un peuple imposteur;
Leur langage était doux, leurs mains étaient unies
Comme au jour fortuné des unions bénies ;
Ils semblaient, en passant sur ces monts inconnus,
Retourner vers le Ciel dont ils étaient venus ; 40
Et sans l'air de douleur, signe que Dieu nous laisse,
Rien n'eût de leur nature indiqué la faiblesse,
Tant les traits primitifs et leur simple beauté
Avaient sur leur visage empreint de majesté.

Quand du mont orageux ils touchèrent la cime, 45
La campagne à leurs pieds s'ouvrit comme un abîme.
C'était l'heure où la nuit laisse le ciel au jour :
Les constellations pâlissaient tour à tour ;
Et, jetant à la Terre un regard triste encore,
Couraient vers l'Orient se perdre dans l'aurore, 50
Comme si pour toujours elles quittaient les yeux
Qui lisaient leur destin sur elles dans les Cieux.

et si dangereux... » Ainsi parle un ange chez Thomas Moore. Pour Vigny, la Pensée s'identifie avec la Tristesse (Cf. *Satan sauvé.*)

27 *Leur temps d'indifférence* : le fameux *Essai* de Lamennais avait paru de 1817 à 1823.

41 Tristesse romantique.

44 1829 : *la* majesté.

52 C'est en Orient que naquit, suivant la tradition, l'astrologie.

Le Soleil, dévoilant sa figure agrandie,
S'éleva sur les bois comme un vaste incendie ;
Et la Terre aussitôt, s'agitant longuement, 55
Salua son retour par un gémissement.
Réunis sur les monts, d'immobiles nuages
Semblaient y préparer l'arsenal des orages ;
Et sur leurs fronts noircis qui partageaient les cieux
Luisait incessamment l'éclair silencieux. 60
Tous les oiseaux, poussés par quelque instinct funeste,
S'unissaient dans leur vol en un cercle céleste ;
Comme des exilés qui se plaignent entre eux,
Ils poussaient dans les airs de longs cris douloureux.

La Terre cependant montrait ses lignes sombres 65
Au jour pâle et sanglant qui faisait fuir les ombres ;
Mais, si l'homme y passait, on ne pouvait le voir :
Chaque cité semblait comme un point vague et noir,
Tant le mont s'élevait à des hauteurs immenses !
Et des fleuves lointains les faibles apparences 70
Ressemblaient au dessin par le vent effacé
Que le doigt d'un enfant sur le sable a tracé.

Ce fut là que deux voix, dans le désert perdues,
Dans les hauteurs de l'air avec peine entendues,
Osèrent un moment prononcer tour à tour 75
Ce dernier entretien d'innocence et d'amour ;

« Comme la Terre est belle en sa rondeur immense !
La vois-tu qui s'étend jusqu'où le Ciel commence ?

55-56 Le poète anime de même la terre dans *Le Mont des Oliviers*, v. 33.

58 *L'arsenal des orages* : périphrase précieuse, moins surprenante d'ailleurs sous la plume d'un soldat. Chateaubriand avait emprunté à la Bible l'expression *le trésor des orages* (*Martyrs*).

61-64 Réminiscence de vers célèbres du Dante, qui compare les essaims des voluptueux, emportés par la tourmente au second cercle de l'abîme, à des troupes d'étourneaux, et à des grues qui tracent dans l'air de longues files, en jetant des cris plaintifs. — Cf. Byron, *Le Ciel et la Terre* : « Les oiseaux de mer font entendre leurs cris... et voltigent autour de la cime de la montagne où jamais aucun d'eux n'osait prendre l'essor. »

66 Présage sinistre.

72 Vigny met en œuvre ici ses impressions de séjour aux Pyrénées.

La vois-tu s'embellir de toutes ses couleurs ?
Respire un jour encor le parfum de ses fleurs, 80
Que le vent matinal apporte à nos montagnes.
On dirait aujourd'hui que les vastes campagnes
Elèvent leur encens, étalent leur beauté,
Pour toucher, s'il se peut, le Seigneur irrité.
Mais les vapeurs du Ciel, comme de noirs fantômes, 85
Amènent tous ces bruits, ces lugubres symptômes
Qui devaient, sans manquer au moment attendu,
Annoncer l'agonie à l'Univers perdu.
Viens, tandis que l'horreur partout nous environne,
Et qu'une vaste nuit lentement nous couronne, 90
Viens, ô ma bien-aimée ! et, fermant tes beaux yeux
Qu'épouvante l'aspect du désordre des Cieux,
Sur mon sein, sous mes bras repose encor ta tête,
Comme l'oiseau qui dort au sein de la tempête ;
Je te dirai l'instant où le Ciel sourira, 95
Et durant le péril ma voix te parlera. »

La vierge sur son cœur pencha sa tête blonde ;
Un bruit régnait au loin, pareil au bruit de l'onde,
Mais tout était paisible et tout dormait dans l'air ;
Rien ne semblait vivant, rien, excepté l'éclair. 100
Le pasteur poursuivit d'une voix solennelle :
« Adieu, Monde sans borne, ô Terre maternelle :
Formes de l'horizon, ombrages des forêts,
Antres de la montagne, embaumés et secrets ;
Gazons verts, belles fleurs de l'Oasis chérie, 105
Arbres, rochers connus, aspects de la patrie !
Adieu ! tout va finir, tout doit être effacé,
Le temps qu'a reçu l'homme est aujourd'hui passé,

[94] Ce vers ne hantait-il pas la mémoire de Leconte de Lisle quand il concevait son poème : *Le sommeil du condor ?*

[97] Cf. *Eloa*, v. 55.

[108] Dans *Heaven and Earth*, de Byron, sc. II, E. Estève a trouvé le modèle que suit ici Vigny. « Réjouissons-nous ! crie à ses frères un des Esprits de la terre. La race abhorrée qui n'a pu garder son haut rang dans l'Eden, mais qui a écouté la voix de la science impuissante, touche à l'heure de la mort ! Ce n'est pas lentement, ce n'est pas un à un, ce n'est pas par l'épée, ni par le chagrin, ni sous les années, ni par le déchirement du cœur, ni sous l'action minante du temps,

Demain rien ne sera. Ce n'est point par l'épée,
Postérité d'Adam, que tu seras frappée, 110
Ni par les maux du corps ou les chagrins du cœur ;
Non, c'est un élément qui sera ton vainqueur.
La Terre va mourir sous des eaux éternelles,
Et l'Ange en la cherchant fatiguera ses ailes.
Toujours succédera, dans l'univers sans bruits, 115
Au silence des jours le silence des nuits.
L'inutile Soleil, si le matin l'amène,
N'entendra plus la voix et la parole humaine ;
Et, quand sur un flot mort sa flamme aura relui,
Le stérile rayon remontera vers lui. 120
Oh ! pourquoi de mes yeux a-t-on levé les voiles ?
Comment ai-je connu le secret des étoiles ?
Science du désert, annales des pasteurs !
Cette nuit, parcourant vos divines hauteurs
Dont l'Egypte et Dieu seul connaissent le mystère, 125
Je cherchais dans le Ciel l'avenir de la terre ;
Ma houlette savante, orgueil de nos bergers,
Traçait l'ordre éternel sur les sables légers,
Comparant, pour fixer l'heure où l'étoile passe,
Les cailloux de la plaine aux lueurs de l'espace. 130

. . . . . .

II

Tous les vents mugissaient, les montagnes tremblèrent,
Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent,
Et du sombre horizon dépassant la hauteur,
Des vengeances de Dieu l'immense exécuteur,

qu'ils doivent succomber ! Voici leur dernier lendemain ! La terre sera l'océan ! et aucun souffle, sauf celui des vents, ne passera sur les flots sans limites. Les anges fatigueront leurs ailes sans trouver un lieu où se poser. » (*Byron*, p. 380.)

123-125 Cf. plus haut v. 52, et *Le Mont des Oliviers*, v. 22.

131 Cette ample description du cataclysme dévastateur est incomparablement supérieure à telle page de Delille dont elle s'inspire.

134 Noter le mot « *vengeances* ». — Cf. *Cinq-Mars* : « Oh ! vendetta di Dio... O vengeance de Dieu... (*Dante.*) » (En épigraphe.)

L'Océan apparut. Bouillonnant et superbe, 135
Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
De la plaine inondée envahissant le fond,
Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
Apportant avec lui comme de grands trophées
Les débris inconnus des villes étouffées, 140
Et, là, bientôt plus calme en son accroissement,
Semble, dans ses travaux, s'arrêter un moment,
Et se plaire à mêler, à briser sur son onde
Les membres arrachés au cadavre du Monde.

Ce fut alors qu'on vit des hôtes inconnus 145
Sur les bords étrangers tout à coup survenus ;
Le cèdre jusqu'au Nord vint écraser le saule ;
Les ours noyés, flottants sur les glaçons du pôle,
Heurtèrent l'éléphant près du Nil endormi,
Et le monstre, que l'eau soulevait à demi, 150
S'étonna d'écraser, dans sa lutte contre elle,
Une vague où nageaient le tigre et la gazelle.
En vain des larges flots repoussant les premiers,
Sa trompe tournoyante arracha les palmiers ;
Il fut roulé comme eux dans les plaines torrides, 155
Regrettant ses roseaux et ses sables arides,
Et de ses hauts bambous le lit flexible et vert,
Et jusqu'au vent de flamme exilé du désert.

Dans l'effroi général de toute créature,
La plus féroce même oubliait sa nature ; 160

152 Dans une ode célèbre adressée à Auguste, Horace évoque en quelques traits rapides le déluge de Deucalion et Pyrrha. Il montre les poissons accrochés au sommet des ormes et les daims effarés nageant sur la mer débordée. (*Odes*, I, 2.) Mais Vigny, comme l'a montré M. Lange [*R. H. L. F.*, 1912] se souvient surtout de Chateaubriand. « Ce fut alors, lit-on dans le *Génie du Christianisme*, qu'au milieu des humides ténèbres, le reste des êtres vivants, le tigre et l'agneau, l'aigle et la colombe... gagnèrent tous ensemble la roche la plus escarpée... du globe. » En vain les amis disputèrent aux ours effrayés la cime des chênes .. Les dépouilles de l'éléphant des Indes s'entassèrent dans les régions de la Sibérie. » (IV, 4.)

159 Cf. Byron : « Les animaux les plus féroces étaient devenus timides et tremblants... Et bientôt la guerre, qui pour un moment avait cessé d'exister, exerça de nouvelles fureurs. Ce ne fut qu'avec du sang qu'on acheta sa nourriture... » (*Les Ténèbres*, trad. Pichot.)

Les animaux n'osaient ni ramper ni courir :
Chacun d'eux résigné se coucha pour mourir.
En vain fuyant aux cieux l'eau sur ses rocs venue,
L'aigle tomba des airs, repoussé par la nue.
Le péril confondit tous les êtres tremblants. 165
L'homme seul se livrait à des projets sanglants.
Quelques rares vaisseaux, qui se faisaient la guerre,
Se disputaient longtemps les restes de la Terre ;
Mais, pendant leurs combats, les flots non ralentis
Effaçaient à leurs yeux ces restes engloutis. 170
Alors un ennemi plus terrible que l'onde
Vint achever partout la défaite du Monde ;
La faim de tous les cœurs chassa les passions :
Les malheureux, vivants après leurs nations,
N'avaient qu'une pensée, effroyable torture, 175
L'approche de la mort, la mort sans sépulture.
On vit sur un esquif, de mers en mers jeté,
L'œil affamé du fort sur le faible arrêté ;
Des femmes, à grands cris, insultant la nature,
Y réclamaient du sort leur humaine pâture ; 180
L'athée, épouvanté de voir Dieu triomphant,
Puisait un jour de vie aux veines d'un enfant.
Des derniers réprouvés telle fut l'agonie.
L'amour survivait seul à la bonté bannie ;
Ceux qu'unissaient entre eux des serments mutuels, 185
Et que persécutait la haine des mortels,
S'offraient ensemble à l'onde avec un flot tranquille,
Et contre leurs douleurs trouvaient un même asile.

Mais sur le mont Arar, encor loin du trépas, 190
Pour sauver ses enfants l'Ange ne venait pas ;

162 Cf. *La Mort du Loup.*

171 Cf. Byron, *Les Ténèbres* : « On ne connaissait plus l'amour ; toute la terre n'avait plus qu'une pensée, et c'était la pensée de la mort, d'une mort prochaine et sans gloire ; les tortures de la faim déchirèrent toutes les entrailles. Les hommes mouraient, et leurs os restaient sans sépulture comme leurs chairs. Les cadavres amaigris étaient dévorés par des hommes également exténués .. »

178 Le souvenir du *Radeau de la Méduse* était tout frais encore : le fameux tableau de Géricault date de 1819.

184-186 Idées romantiques, et conception personnelle de Vigny.

190 L'Ange qui ne vient pas est le père du jeune pasteur, Em-

En vain le cherchaient-ils : les vents et les orages
N'apportaient sur leurs fronts que de sombres nuages.

Cependant sous les flots montés également
Tout avait par degrés disparu lentement :
Les cités n'étaient plus, rien ne vivait, et l'onde 195
Ne donnait qu'un aspect à la face du monde.
Seulement quelquefois sur l'élément profond
Un palais englouti montrait l'or de son front ;
Quelques dômes, pareils à de magiques îles,
Restaient pour attester la splendeur de leurs villes. 200
Là parurent encore un moment deux mortels :
L'un, la honte d'un trône, et l'autre, des autels ;
L'un se tenant au bras de sa propre statue,
L'autre au temple élevé d'une idole abattue.
Tous deux jusqu'à la mort s'accusèrent en vain 205
De l'avoir attirée avec le flot divin.
Plus loin, et contemplant la solitude humide,
Mourait un autre roi, seul sur sa pyramide.
Dans l'immense tombeau s'était d'abord sauvé
Tout son peuple ouvrier qui l'avait élevé ; 210
Mais la mer implacable, en fouillant dans les tombes,
Avait tout arraché du fond des catacombes ;

manuel ; c'est sur ses conseils que ce dernier s'était réfugié sur le mont Arar, pour implorer la pitié du Seigneur.

193 Cf. Byron, *ibid.* « Le monde ne fut plus qu'un grand vide ; les villes, les contrées florissantes et populeuses ne formaient plus qu'une masse confuse... Les rivières, les lacs et l'Océan étaient calmes et muets ; rien ne troublait le silence de leurs profondeurs... »

201 C'est le ton de *Candide*. Il semble que la destinée aveugle préserve les grands coupables plus longtemps que les innocents. — Cf. Byron : « Il ne survécut que deux habitants d'une grande ville ; c'étaient deux ennemis. Ils se rencontrèrent auprès des tisons expirants d'un autel... »

208 Développement suggéré par Byron : « Dans quelques heures les vagues submergeront les tombeaux des glorieux géants... » Cf. *Génie du Christianisme* (I, IV, 3) : « Il semble aux hommes qu'en entassant tombeaux sur tombeaux, ils cacheront ce vice capital de leur nature, qui est de durer peu... Mais ils se trahissent eux-mêmes..., car plus la pyramide funèbre est élevée, plus la statue vivante placée au sommet diminue, et la vie paraît encore bien plus petite quand l'énorme fantôme de la mort l'exhausse dans ses bras. » (M. Lange.)

210 *Ouvrier.* (Cf. *Paris*, v. 188.)

Les mourants et leurs dieux, les spectres immortels.
Et la race embaumée, et le sphinx des autels ;
Et ce roi fut jeté sur les sombres momies 215
Qui, dans leurs lits flottants, se heurtaient endormies.
Expirant, il gémit de voir à son côté
Passer ses demi-dieux sans immortalité,
Dérobés à la mort, mais reconquis par elle
Sous les palais profonds de leur tombe éternelle ; 220
Il eut le temps encor de penser une fois
Que nul ne saurait plus le nom de tant de rois,
Qu'un seul jour désormais comprendrait leur histoire,
Car la postérité mourait avec leur gloire.

. . . . . .

III

Rien ne se voyait plus, pas même des débris ; 225
L'univers écrasé ne jetait plus ses cris.
Quand la mer eut des monts chassé tous les nuages,
On vit se disperser l'épaisseur des orages ;
Et les rayons du jour, dévoilant leur trésor,
Lançaient jusqu'à la mer des jets d'opale et d'or ; 230
La vague était paisible, et molle et cadencée,
En berceaux de cristal mollement balancée ;
Les vents, sans résistance, étaient silencieux ;
La foudre, sans échos, expirait dans les cieux ;
Les cieux devenaient purs, et réfléchis dans l'onde, 235
Teignaient d'un azur clair l'immensité profonde.

214 Par un anachronisme semblable à celui du v. 21, le poëte suppose le déluge postérieur à la civilisation égyptienne.

216 *Lits flottants* : dans les *Poèmes de la mer* (*Les naufragés*), Autran compare les vagues à des « sépulcres mouvants ».

225 En contempteur byronien des dieux, le roi vient de refuser de prendre passage dans l'arche. Il a lancé sa malédiction contre Noé et les siens. Le déluge monte toujours.

230 Ce tableau radieux, dont Vigny a trouvé quelques teintes chatoyantes sur la palette de Moore, contraste avec les scènes d'épouvante et de désolation qui précèdent.

Tout s'était englouti sous les flots triomphants.
Déplorable spectacle ! excepté deux enfants.
Sur le sommet d'Arar tous deux étaient encore,
Mais par l'onde et les vents battus depuis l'aurore. 240
Sous les lambeaux mouillés des tuniques de lin,
La vierge était tombée aux bras de l'orphelin ;
Et lui, gardant toujours sa tête évanouie,
Mêlait ses pleurs sur elle aux gouttes de la pluie.
Cependant lorsqu'enfin le soleil renaissant 245
Fit tomber un rayon sur son front innocent,

237 Ce touchant épisode d'Emmanuel et de la vierge, « derniers survivants de l'humanité condamnée, attendant au sommet du mont Arar, dans les bras l'un de l'autre, le flot qui doit les engloutir » est imité, avec une sobriété magistrale et un sens fort délicat de la plastique, du *Tableau du Déluge* de Gessner, l'auteur des *Idylles*. (Cf. E. Estève, *Gessner et A. de Vigny*, *R. H. L. F.*, 1910.)

« Le front sourcilleux d'un rocher s'élevait seul encore du fond des eaux... C'est sur ce sommet que Semin, jeune homme généreux, avait sauvé Sémire, sa bien-aimée .. Ils étaient seuls, les flots avaient englouti tout le reste ; ils étaient seuls au milieu de l'orage et des vents furieux... Sémire pressa son amant contre son cœur palpitant ; des larmes, mêlées avec les gouttes de la pluie, ruisselaient le long de ses joues pâles ; elle dit avec des paroles entrecoupées : « Il n'est plus de salut pour nous, ô mon bien-aimé !... Vois-tu ce flot ? qu'il est terrible ! Le vois-tu à la lueur des éclairs ? Comme il s'avance ! » Elle dit, et se pencha sur le sein de Semin.

« Les bras défaillants de Semin serrèrent la jeune fille évanouie ; ses lèvres tremblantes se turent ; il ne voyait plus la destruction d'alentour, il ne voit que son amante évanouie penchée sur son sein ; et à cette vue il ressent plus que les angoisses de la mort. Il baisa ses joues pâles, lavées par l'eau froide de la pluie, et la pressant plus fort contre son sein, il dit : « Sémire, ma chère Sémire, réveille-toi !... »

« Il dit, et elle se réveilla : elle tourna sur lui un regard dans lequel étaient exprimées la tendresse la plus vive et l'affliction la plus profonde. Jetant ensuite la vue sur la destruction, elle s'écria : « O Dieu ! ô Juge ! il n'est donc plus de salut, plus de miséricorde pour nous ? Oh ! comme les eaux se précipitent ! comme le tonnerre gronde autour de nous ! Quelles terreurs manifestent la vengeance implacable de l'Eternel ! O Dieu, nos années s'écoulaient dans l'innocence... Mais que dit mon cœur déchiré ? O Dieu, pardonne : nous mourons. Qu'est-ce que l'innocence de l'homme devant toi ? »

« Et Semin lui répond :

« Relève ton courage. Une éternité de bonheur nous attend au delà de cette vie... Oui, ma chère Sémire, élevons nos mains vers Dieu. Est-ce à des mortels de juger de ses voies ? Celui dont le souffle nous a animés envoie la mort aux justes et aux injustes... »

242 *L'orphelin* : Emmanuel avait perdu sa mère.

Par la beauté du jour un moment abusée,
Comme un lis abattu, secouant la rosée,
Elle entr'ouvrit les yeux et dit : « Emmanuel !
Avons-nous obtenu la clémence du Ciel ? 250
J'aperçois dans l'azur la colombe qui passe,
Elle porte un rameau ; Dieu nous a-t-il fait grâce ?
— La colombe est passée et ne vient pas à nous.
— Emmanuel, la mer a touché mes genoux.
— Dieu nous attend ailleurs à l'abri des tempêtes. 255
— Vois-tu l'eau sur nos pieds ? — Vois le ciel sur nos têtes !
— Ton père ne vient pas ; nous serons donc punis ?
— Sans doute après la mort nous serons réunis.
— Venez, Ange du ciel, et prêtez-lui vos ailes !
— Recevez-la, mon père, aux voûtes éternelles ! » 260

Ce fut le dernier cri du dernier des humains.
Longtemps, sur l'eau croissante élevant ses deux mains,
Il soutenait Sara par les flots poursuivie ;
Mais, quand il eut perdu la force avec la vie,
Par le ciel et la mer le monde fut rempli, 265
Et l'arc-en-ciel brilla, tout étant accompli.

Ecrit à Oloron, dans les Pyrénées, en 1823.

248 Reflet lointain de vers célèbres de Virgile, dans l'épisode de Nisus et Euryale : (*Enéide*, IX, 435.) — On lisait déjà au chant II d'*Héléna* :

> Quand un lis parfumé qu'arrose l'Ilissus,
> De son beau vêtement courbe les blancs tissus,
> Sous l'injure des vents et de la lourde pluie,
> S'il advient qu'un rayon pour un moment l'essuie,
> Son front alors s'élève, et, fier dans son réveil,
> Entr'ouvre un sein humide et cherche son soleil...

251 La colombe de l'arche ne rapporta à Noé le rameau d'olivier qu'après que les eaux s'étaient retirées de dessus la terre. Sainte-Beuve relevait malignement de tels petits désaccords ou légères inadvertances dans l'œuvre de Vigny.

266 Dans la *Genèse*, l'arc d'alliance ne brille dans les nuées qu'une fois la terre sèche du déluge, signe de réconciliation du Seigneur avec l'homme. Il brille ici, une fois accomplie la vengeance du « Dieu jaloux ».

LIVRE ANTIQUE

On lisait à la page 67 du volume des *Poëmes* de 1822 :

« On éprouve un grand charme à remonter par la pensée jusqu'aux temps antiques : c'est peut-être la même qui entraîne un vieillard à se rappeler ses premières années d'abord, puis le cours entier de sa vie. La Poésie, dans les âges de simplicité, fut toute (*sic*) entière vouée aux beautés physiques de la nature et de l'homme ; chaque pas qu'elle a fait ensuite avec les sociétés, vers nos temps de civilisation et de douleurs, a semblé la mêler à nos arts ainsi qu'aux souffrances de nos âmes ; à présent, enfin, sérieuse comme notre Religion et la Destinée, elle leur emprunte ses plus grandes beautés. Sans jamais se décourager, elle a suivi l'homme dans son grand voyage, comme une belle et douce compagne.

« J'ai tenté dans notre langue quelques-unes de ses couleurs, en suivant aussi sa marche vers nos jours. »

ANTIQUITÉ BIBLIQUE

LA FILLE DE JEPHTÉ

POËME.

Le vœu imprudent de Jephté et le sacrifice qu'il doit faire de sa fille au « cruel dieu des Juifs » n'est guère moins connu des poëtes que l'histoire d'Iphigénie. Sans parler des tragiques qui mirent ce terrible drame à la scène, Chateaubriand y fait allusion dans les *Martyrs :* « Comme la fille de Jephté, elle ne demandait à son père qu'un moment pour pleurer son sacrifice sur la montagne. »

« *La Fille de Jephté,* écrit M. Estève, doit peut-être à la *Jephtha's daughter* des *Mélodies hébraïques* l'indication du sujet, et le choix du rythme dans lequel elle est écrite. »

En effet, « ces stances de quatre vers à rimes plates étaient une nouveauté dans la métrique française ; Vigny paraît avoir été satisfait de la trouvaille, car il est revenu plusieurs fois à cette combinaison. » [Cf. *la Neige, le Cor,* l'invocation à la Grèce du IIe chant d'*Héléna.*]

Cependant la VIIe des *Mélodies hébraïques*, courte pièce de 20 vers, n'est que l'expression des regrets virginaux et du courage antique de la fille de Jephté. L'originalité de Vigny reste entière, aussi bien à l'égard de Byron qu'à l'égard de Chénier, auteur de *La jeune Tarentine.* Notre poëte avait sans doute pratiqué avec profit les œuvres de ces deux grands devanciers du romantisme, mais c'est en relisant la Bible — et non pas seulement la petite Bible qu'il plaçait toujours dans le sac d'un de ses soldats, mais la Bible enrichie de commentaires exégétiques, éclairée par les recherches des plus savants ecclésiastiques du XVIIe et du XVIIIe siècle, — qu'il composa son poëme (Cf. *Livre des Juges.*)

Pourtant, dans cette paraphrase, souvent très voisine du texte biblique, sa personnalité de poëte et de penseur ne laisse pas de s'affirmer, en même temps que sa faculté dramatique.

« Et de là vient la coutume qui s'est toujours observée depuis en Israël.
« Que toutes les filles d'Israël s'assemblent une fois l'année, pour pleurer la fille de Jephté de Galaad, pendant quinze jours. »
(*Juges*, ch. XI, v. 40.)

Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël,
Et leurs pleurs ont coulé sur l'herbe du Carmel :
— Jephté de Galaad a ravagé trois villes ;
Abel ! la flamme a lui sur tes vignes fertiles !
Aroër sous la cendre éteignit ses chansons,
Et Mennith s'est assise en pleurant ses moissons !

Tous les guerriers d'Ammon sont détruits et leur terre
Du Seigneur notre Dieu reste la tributaire.
Israël est vainqueur, et par ses cris perçants
Reconnaît du Très-Haut les secours tout-puissants. 10

A l'hymne universel que le désert répète
Se mêle en longs éclats le son de la trompette,
Et l'armée, en marchant vers les tours de Maspha,
Leur raconte de loin que Jephté triompha.

Le peuple tout entier tressaille de la fête. 15
Mais le sombre vainqueur marche en baissant la tête ;
Sourd à ce bruit de gloire, et seul, silencieux,
Tout à coup il s'arrête, il a fermé ses yeux.

1-2 L'histoire douloureuse de *La fille de Jephté* commence, ainsi que *La Jeune Tarentine*, par une sorte d'accord plaintif. M. P.-M. Masson y voit la reprise en style biblique de l'Élégie de Chénier (*R. H. L. F.*, 1909, I.) — *Carmel* : montagne voisine de Jérusalem.

3 1er texte : *vingt*. C'était le chiffre de la Bible, mais Vigny a craint la cacophonie.

6 *S'est assise* : attitude du deuil chez les Israélites.

8 1er texte :

Tous les guerriers d'Ammon ont attristé leurs mères
Et leurs veuves ont bu l'eau des larmes amères.

9-13 H. Alline décèle ici un souvenir du Cantique de Moïse et de son armée, *Exode*, XV. — Comme dans *Moïse*, Vigny tire ici un merveilleux parti des beaux noms hébraïques.

16-17 Le farouche dévastateur ressemble ici au Moïse romantique de Vigny.

18-19 Tous les critiques s'accordent à voir dans ces vers une imitation de Chénier. (Cf. *La Jeune Tarentine*.)

Il a fermé ses yeux, car au loin, de la ville,
Les vierges, en chantant, d'un pas lent et tranquille 20
Venaient ; il entrevoit le chœur religieux,
C'est pourquoi, plein de crainte, il a fermé ses yeux.

Il entend le concert qui s'approche et l'honore,
La harpe harmonieuse et le tambour sonore,
Et la lyre aux dix voix, et le Kinnor léger, 25
Et les sons argentins du Nebel étranger,

Puis, de plus près, les chants, leurs paroles pieuses,
Et les pas mesurés en des danses joyeuses,
Et, par des bruits flatteurs, les mains frappant les mains,
Et de rameaux fleuris parfumant les chemins. 30

Ses genoux ont tremblé sous le poids de ses armes ;
Sa paupière s'entr'ouvre à ses premières larmes :
C'est que, parmi les voix, le père a reconnu
La voix la plus aimée à ce chant ingénu :

« O vierges d'Israël ! Ma couronne s'apprête 35
La première à parer les cheveux de sa tête ;
C'est mon père, et jamais un autre enfant que moi
N'augmenta la famille heureuse sous sa loi. »

Et ses bras à Jephté donnés avec tendresse,
Suspendant à son col leur pieuse caresse : 40
« Mon père, embrassez-moi ! D'où naissent vos retards ?
Je ne vois que vos pleurs et non pas vos regards.

20-21 En maint endroit de la Bible, les vainqueurs sont accueillis par des chœurs en liesse, par des chants accompagnés de danses.

25-26 Chateaubriand autorisait Vigny à employer ces mots exotiques. Il parle du *Cinnor* au IIe livre des *Martyrs*. — Non content de lire la Bible dans une édition portative, Vigny, poëte érudit, soucieux d'exactitude et de vérité historique, s'était renseigné dans les ouvrages spéciaux : les *Dissertations* du bénédictin Dom Calmet, et *Les mœurs des Israélites*, par Claude Fleury. H. Alline l'a parfaitement montré (*R. H. L. F.*, 1907, *Deux sources inconnues des premiers poèmes bibliques de Vigny.*) — Le Kinnor était une harpe, une cithare ; le Nebel, une lyre, qu'on croyait d'origine phénicienne (d'où *étranger*).

35-38 La fille de Jephté parle comme l'Iphigénie de Racine.

40 1829 : *cou*, au lieu de *col*.

42 Un peu subtil.

Je n'ai point oublié l'encens du sacrifice :
J'offrais pour vous hier la naissante génisse.
Qui peut vous affliger ? Le Seigneur n'a-t-il pas 45
Renversé les cités au seul bruit de vos pas ?

— « C'est vous, hélas ! c'est vous, ma fille bien-aimée ?
Dit le père en rouvrant sa paupière enflammée.
Faut-il que ce soit vous ! ô douleur des douleurs !
Que vos embrassements feront couler de pleurs ! 50

Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance,
En échange du crime il vous faut l'innocence.
C'est la vapeur du sang qui plaît au Dieu jaloux !
Je lui dois une hostie, ô ma fille ! et c'est vous !

— Moi ! » dit-elle. Et ses yeux se remplirent de larmes. 55
Elle était jeune et belle, et la vie a des charmes.
Puis elle répondit : « Oh ! si votre serment
Dispose de mes jours, permettez seulement

Qu'emmenant avec moi les vierges mes compagnes,
J'aille, deux mois entiers, sur le haut des montagnes, 60
Pour la dernière fois errante en liberté,
Pleurer sur ma jeunesse et ma virginité !

Car je n'aurai jamais, de mes mains orgueilleuses,
Purifié mon fils sous les eaux merveilleuses ;

49 1829 : ô *douleurs*.

51-53 Jephté devient un contempteur de la divinité. Scandalisé de la peine infligée à l'innocent, il retient à peine la malédiction impie. C'est un Jephté moderne, « byronien » même, a-t-on dit. » Cf. *Le Déluge*, et *Moïse*, v. 108.

54 *Hostie :* victime (sens latin, usuel au XVIIe siècle). « Les Israélites, écrit C. Fleury, étaient fort religieux à observer leurs vœux et leurs serments. Pour leurs vœux, l'exemple de Jephté n'est que trop fort... »

55 Sans cesser d'être simple et sobre, le récit de Vigny est plus dramatique, plus humain que le farouche récit du *Livre des Juges*.

61 *Errante :* à l'exemple de Chénier, Vigny affectionne cette déclinaison du participe présent.

62 et suiv. « On estimait malheureuses les filles qui mouraient sans être mariées. Tel fut le sujet des lamentations de la fille de Jephté. » (Fleury.) Antigone, Polyxène, Iphigénie expriment de semblables regrets avant d'aller à la mort. Qui ne se rappelle la mort d'Atala et les plaintes de *La jeune captive ?*

Vous n'aurez pas béni sa venue, et mes pleurs 65
Et mes chants n'auront pas endormi ses douleurs ;

Et, le jour de ma mort, nulle vierge jalouse
Ne viendra demander de qui je fus l'épouse,
Quel guerrier prend pour moi le cilice et le deuil,
Et seul vous pleurerez autour de mon cercueil. » 70

Après ces mots, l'armée assise tout entière
Pleurait, et sur son front répandait la poussière.
Jephté sous un manteau tenait ses pleurs voilés ;
Mais, parmi les sanglots, on entendit : « Allez. »

Elle inclina la tête et partit. Ses compagnes, 75
Comme nous la pleurons, pleuraient sur les montagnes ;
Puis elle vint s'offrir au couteau paternel.
— Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël.

Ecrit en 1820.

69 *Le cilice :* détail exact. — Cf. *Genèse*, XXXVII, 34 (le deuil de Jacob) : « Ayant déchiré ses vêtements, il se couvrit d'un cilice, pleurant son fils fort longtemps. »

72 Josué, défait, déchire ses vêtements, puis lui et les anciens d'Israël se jettent de la poussière sur la tête. (*Josué*, VII, 6.)

73 Encore une indication choisie par le poëte chez Cl. Fleury (s'envelopper d'un manteau pour cacher ses larmes). C'est aussi le geste de l'Agamemnon d'Euripide, geste immortalisé par le peintre Timanthe dans le *Sacrifice d'Iphigénie*.

74-77 Vigny rivalise de sobriété et de force avec la Bible.

78 Reprise du premier vers du poëme, refrain discret.

ANTIQUITÉ HOMÉRIQUE

SYMÉTHA

ÉLÉGIE.

Symétha parut dans le recueil des *Poëmes* de 1822 ; — la date de 1815 n'apparaît qu'en 1829. Vigny, dans cette élégie, « jouait de la flûte sur le mode d'André Chénier, ressuscité depuis quelques années et mis en lumière ». (Sainte-Beuve.) Dans sa minutieuse et décisive étude : *L'influence d'André Chénier sur Alfred de Vigny* (*R. H. L. F.* nº 1, 1909), P. M. Masson a établi que notre poëte avait retouché, sinon composé cette pièce après de gourmandes lectures de l'édition des *Œuvres complètes d'André de Chénier*, donnée, en 1819, à Paris par Henri de Latouche.

Symétha, sœur de « Myrto, la jeune Tarentine » et de « la blanche Néère », a beau emprunter son nom à telle héroïne de Théocrite, elle reste en un sens la création personnelle d'Alfred de Vigny : vierge insensible, « ingrate », qui ne répond plus à l'amour qu'elle a inspiré, Symétha, dans quelques printemps, deviendra peut-être une Dalila.

— Selon l'usage romantique, la pièce fut dédiée — en 1829 — à un poëte, mort l'année précédente :

A Pichald,
Auteur de *Léonidas* et de *Guillaume Tell.*

« Navires aux larges flancs de guirlandes ornés,
Aux dieux d'ivoire, aux mâts de roses couronnés,

1-2 1er texte :

Navire aux larges flancs de roses couronnés,
Aux Dieux d'ivoire, aux mâts de guirlandes ornés !

Les marins antiques enguirlandaient et couronnaient de fleurs les mâts de leurs vaisseaux, quand ils touchaient au port. — Cf. Virgile, *Géorg.*, I, 304 : « Ainsi quand les carènes chargées ont touché le port, les matelots joyeux couronnent leur poupe. » Ici cette manifestation de joie fait contraste avec le désespoir du malheureux amant de Symétha.

Oh ! qu'Eole, du moins, soit facile à tes voiles !
Montrez vos feux amis, fraternelles étoiles !
Jusqu'au port de Lesbos guidez le nautonier, 5
Et de mes vœux pour elle exaucez le dernier :
Je vais mourir, hélas ! Symétha s'est fiée
Aux flots profonds ; l'Attique est par elle oubliée.
Insensée ! elle fuit nos bords mélodieux,
Et les bois odorants, berceaux des demi-dieux, 10
Et les chœurs cadencés dans les molles prairies,
Et, sous les marbres frais, les saintes Théories.
Nous ne la verrons plus, au pied du Parthénon,
Invoquer Athénée, en répétant son nom ;
Et d'une main timide, à nos rites fidèle, 15
Ses longs cheveux dorés couronnés d'asphodèle,
Consacrer ou le voile, ou le vase d'argent,
Ou la pourpre attachée au fuseau diligent.
O vierge de Lesbos ! que ton île abhorrée
S'engloutisse dans l'onde à jamais ignorée, 20
Avant que ton navire ait pu toucher ses bords !
Qu'y vas-tu faire ? Hélas ! quel palais, quels trésors
Te vaudront notre amour ? Vierge, qu'y vas-tu faire ?
N'es-tu pas, Lesbienne, à Lesbos étrangère ?

3-4 Réminiscence de l'Ode fameuse d'Horace *Au vaisseau qui portait Virgile à Athènes*. (I, 3.)

Les constellations qui portaient le nom de Castor et Pollux étaient invoquées par les matelots. — Cf. *Héléna*, II.

> Ou telles que des nuits les jumeaux radieux
> D'un fraternel éclat illuminent les cieux.

6 1822. Et de mes vœux, *ce vœu montera le dernier*.

8 Symétha n'a pas suivi le conseil qu'un ami donnait à Néère :

> Néère ne va point te confier aux flots.

9-10 « Bois odorants..., molles prairies. » M. Masson remarque que Vigny rêve l'Attique d'après de fraîches et ombreuses peintures de Chénier. — De Chénier aussi viennent les énumérations naïves : « et... et... et... ».

14 *Athénée*, licence p. Athéné.

16 « *Cheveux dorés.* » Les anciens admiraient surtout les cheveux blonds ; en général, les héroïnes de Vigny sont blondes.

18 A la fête des Panathénées.

22-23 Refrain à la Chénier.

Athène a vu longtemps s'accroître ta beauté, 25
Et, depuis que trois fois s'éclaira son été,
Ton front s'est élevé jusqu'au front de ta mère ;
Ici, loin des chagrins de ton enfance amère,
Les Muses t'ont souri. Les doux chants de ta voix
Sont nés Athéniens ; c'est ici, sous nos bois, 30
Que l'amour t'enseigna le joug que tu m'imposes ;
Pour toi mon seuil joyeux s'est revêtu de roses.
« Tu pars ; et cependant m'as-tu toujours haï,
Symétha ? Non, ton cœur quelquefois s'est trahi ;
Car, lorsqu'un mot flatteur abordait ton oreille, 35
La pudeur souriait sur ta lèvre vermeille :
Je l'ai vu, ton sourire aussi beau que le jour ;
Et l'heure du sourire est l'heure de l'amour.
Mais le flot sur le flot en mugissant s'élève,
Et voile à ma douleur le vaisseau qui t'enlève ; 40
C'en est fait, et mes pieds sont déjà chez les morts ;
Va ; que Vénus du moins t'épargne le remords !
Lie un nouvel hymen ! va ; pour moi, je succombe.
Un jour, d'un pied ingrat tu fouleras ma tombe,
Si le destin vengeur te ramène en ces lieux, 45
Ornés du monument de tes cruels adieux. »

Dans le port du Pirée, un jour fut entendue
Cette plainte innocente, et cependant perdue ;
Car la vierge enfantine, auprès des matelots,
Admirait et la rame, et l'écume des flots : 50
Puis, sur la haute poupe accourue et couchée,
Saluait, dans la mer, son image penchée,

25 *Athène*, p. Athènes.
26 Périphrase chronologique. (Cf. Chénier, Millevoye.)
36 « Ta lèvre vermeille », touche à la Chénier.
42 1er texte : *les* remords.
48 Qu'une « plainte innocente » se perde, c'est injustice, aux yeux de Vigny.
49-50 C'est un écho de *La jeune Tarentine*. Le poète aurait pu dire comme Musset, dans *Une soirée perdue :*

Un vers d'André Chénier chanta dans ma mémoire.

Et lui jetait des fleurs et des rameaux flottants,
Et riait de leur chute et les suivait longtemps ;
Ou, tout à coup rêveuse, écoutait le Zéphyre 55
Qui, d'une aile invisible, avait ému sa lyre.

Ecrit en 1815.

55-56 « Le Zéphyre... d'une aile invisible. » Mythologie du classicisme finissant.

LIVRE MODERNE

LA NEIGE

Ballade dans le recueil intitulé *Tablettes romantiques* (1823), *La Neige* est appelée conte dans les *Poëmes* de 1829, puis poëme. La pièce elle-même demeurait, à quelques variantes près, telle qu'à son apparition. Dans une étude sur « Le genre troubadour », M. Baldensperger rappelle que Millevoye avait déjà mis en vers l'aventure d'*Emma et d'Eginhard*. L'anecdote, souvent narrée, se retrouvait dans *La Gaule poétique* de Marchangy (1813-1817), III, 43. Millevoye fut un précurseur, mais combien Vigny l'emporte sur lui par la réserve charmante de son poëme, — ses héros sont tout enfants — et par l'élément plastique et pittoresque ! Il n'est point jusqu'au refrain — peut-être inspiré de certaines ballades anglaises — qui ne contribue à l'impression d'ensemble. Le genre a pu vieillir et passer comme une mode, la petite pièce reste comme un charmant modèle de romantisme rêveur et langoureux.

I

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbre sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé ;
Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élance, 5
Quand sous le manteau blanc qui vient de le cacher
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance
Comme la girouette au bout du long clocher !

[1] « Le début, dit M. Lauvrière, qui donne le ton à l'ensemble, qui en est comme le *leitmotiv* sentimental, revient à la fin en refrain partiel ou modifié, en écho lointain d'un très grand charme. » — Vigny avait pratiqué Ossian, dont « c'est l'usage de répéter à la fin d'un épisode la phrase par laquelle il l'a commencé ». — Cf. *Darthula :* « Mais d'où vient ta tristesse, ô Nathos, lui dit Darthula... Mais d'où vient ta tristesse, ô Nathos, répétait sans cesse la fille de Colla. »

Ils sont petits et seuls, ces deux pieds dans la neige.
Derrière les vitraux dont l'azur le protège, 10
Le Roi pourtant regarde et voudrait ne pas voir,
Car il craint sa colère et surtout son pouvoir.

De cheveux longs et gris son front brun s'environne,
Et porte en se ridant le fer de la couronne ;
Sur l'habit dont la pourpre a peint l'ample velours 15
L'empereur a jeté la lourde peau d'un ours.

Avidement courbé, sur le sombre vitrage
Ses soupirs inquiets impriment un nuage.
Contre un marbre frappé d'un pied appesanti,
La sandale romaine a vingt fois retenti. 20

Est-ce vous, blanche Emma, princesse de la Gaule ?
Quel amoureux fardeau pèse à sa jeune épaule ?
C'est le page Eginard, qu'à ses genoux le jour
Surprit, ne dormant pas, dans la secrète tour.

Doucement son bras droit étreint un cou d'ivoire, 25
Doucement son baiser suit une tresse noire,
Et la joue inclinée, et ce dos où les lis
De l'hermine entourés sont plus blancs que ses plis.

Il retient dans son cœur une craintive haleine,
Et de sa dame ainsi pense alléger la peine, 30
Et gémit de son poids, et plaint ses faibles pieds
Qui, dans ses mains, ce soir, dormiront essuyés ;

Lorsqu'arrêtée Emma vante sa marche sûre,
Lève un front caressant, sourit et le rassure,
D'un baiser mutuel implore le secours, 35
Puis repart, chancelante et traverse les cours.

9 « Il commence une de ses plus jolies pièces, dit Sainte-Beuve de Vigny, par ce vers compliqué, obscur, gracieux pourtant sans qu'on sache trop pourquoi, et qui ne s'explique qu'ensuite... » *Portraits contemp.*, II.
14 La couronne de fer des Lombards, qu'il ceignit à Monza.
20 1829 : *sa sandale*. Le poète a supprimé la cacophonie.
28 Le 1er texte : *les plis*, laissait la phrase aussi embarrassée.
36 1er texte : *chancelant*.

Mais les voix des soldats résonnent sous les voûtes,
Les hommes d'armes noirs en ont fermé les routes ;
Eginard, échappant à ses jeunes liens,
Descend des bras d'Emma, qui tombe dans les siens. 40

II

Un grand trône, ombragé des drapeaux d'Allemagne
De son dossier de pourpre entoure Charlemagne.
Les douze pairs, debout sur ses larges degrés,
Y font luire l'orgueil des lourds manteaux dorés.

Tous posent un bras fort sur une longue épée, 45
Dans le sang des Saxons neuf fois par eux trempée ;
Par trois vives couleurs se peint sur leurs écus
La gothique devise autour des rois vaincus.

Sous les triples piliers des colonnes moresques,
En cercle sont placés des soldats gigantesques, 50
Dont le casque fermé, chargé de cimiers blancs,
Laisse à peine entrevoir les yeux étincelants.

Tous deux, joignant les mains, à genoux sur la pierre,
L'un pour l'autre en leur cœur cherchant une prière,
Les beaux enfants tremblaient, en abaissant leur front, 55
Tantôt pâle de crainte ou rouge de l'affront.

D'un silence glacé régnait la paix profonde.
Bénissant en secret sa chevelure blonde,
Avec un lent effort, sous ce voile, Eginard
Tente vers sa maîtresse un timide regard. 60

40-44 A des vers bien médiocres succèdent des vers dignes de la *Légende des siècles*. Combien supérieurs à ceux de Millevoye :

Mais Charlemagne est déjà de retour,
Des paladins, des barons de sa cour,
A ses côtés paraît la noble élite.

46 *Neuf fois :* on sait les perpétuelles rébellions des Saxons et leur sanglante répression.

49 *Moresques :* épithète employée parfois abusivement à l'époque romantique. Exacte quand elle s'applique au château de Frédéric Barberousse à Gelnhausen, elle est erronée quand il s'agit du palais d'Aix-la-Chapelle. — Cf. E. Dupuy, A. de V., II, 398.

60 1er texte : un *oblique* regard. Correction heureuse, qui efface de la

Sous l'abri de ses mains Emma cache sa tête,
Et, pleurant, elle attend l'orage qui s'apprête :
Comme on se tait encore, elle donne à ses yeux
A travers ses beaux doigts un jour audacieux.

L'Empereur souriait en versant une larme, 65
Qui donnait à ses traits un ineffable charme ;
Il appela Turpin, l'évêque du palais,
Et d'une voix très douce il dit : « Bénissez-les. »

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé, 70
Quand les branches d'arbre sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé.

1820.

LE COR

POËME.

Ballade en 1826, ce *conte* — ainsi s'intitule *Le Cor* dans les *Poëmes* de 1829 — fut écrit dans le style troubadour, aux pieds des Pyrénées, où Vigny tenait garnison comme capitaine au 55e de ligne. Rien n'était plus connu que le sujet, surtout depuis les publications du comte de Tressan. Rouget de Lisle avait composé les paroles et la musique d'un *Roland à Roncevaux*, chant patriotique qui date de l'époque révolutionnaire. La *Mort de Roland* avait inspiré le peintre Michallon — son tableau figurait dans la galerie de la duchesse de Berry et avait été gravé par Lemaitre. — Vigny ne devait-il pas brûler lui-même, en 1832, une tragédie, œuvre de jeunesse, dont *Roland* était le héros ? — Le mérite de ce poëme réside surtout en son caractère symphonique, avec le retour de certains motifs, et le charme évocateur du beau vers sur lequel il s'ouvre et se termine.

— Le compositeur Flégier a contribué à populariser *Le Cor* en le mettant en musique.

figure de cet enfant blond un trait fâcheux, comme un soupçon d'hypocrisie.

62 1er texte : *pleurante*.

68 On appréciera mieux l'art de Vigny en comparant ses vers à ceux du « fabliau » de Millevoye, *Emma et Eginhard :*

L'heureux coupable et sa douce compagne
Viennent baiser la main de Charlemagne,
Non sans rougir ; et dès le même jour
Le chaste hymen consacra leur amour.

I

J'aime le son du Cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré, 5
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des Paladins antiques.

O montagnes d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré, 10
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées ;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre 15
Les airs lointains d'un Cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle. 20

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte aux chants de la romance.

8 *Paladins :* officiers du palais, puis héros chevaleresques.
10 Réminiscence de *Temora* d'Ossian ; — les harpes rendaient d'elles-mêmes un « son prophétique... avant la mort d'un personnage distingué », selon d'anciennes croyances. — Plus bas (v. 59) un souvenir d'Ossian.
9-12 Vigny évoque par le charme des noms propres le pittoresque décor des Pyrénées, qu'il décrira dans *Cinq-Mars*, et qu'il avait délicatement peint dans *Le Déluge*. — Les glaces du Marboré dominent le Cirque de Gavarnie.
14 Vers descriptif à la Delille. — 1er texte : *les pieds*.
15 Dans une jolie lettre écrite des Pyrénées, Bertin fait part à Parny de son enthousiasme et de sa mélancolie devant ces sites admirables.
24 1er texte : *au chant*.

Ames des Chevaliers, revenez-vous encor ? 25
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?
Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée ?

II

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier près de lui ; 30
L'Afrique sur les monts l'entoure et tremble encore.
« Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More ;

« Tous tes Pairs sont couchés dans les eaux des torrents. »
Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,
Africain, ce sera lorsque les Pyrénées 35
Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées.

— Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà. »
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime. 40

« Merci, cria Roland ; tu m'as fait un chemin. »
Et, jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance,
Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux 45
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour ; 50
Le vin français coulait dans la coupe étrangère ;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

29 Le poëte aborde ici le sujet de la mort de Roland.
31 *L'Afrique :* les Sarrasins.
41 C'est déjà le ton de la *Légende des siècles.*
47-48 Vallées où coulent les gaves de Pau et d'Azun.

Roland gardait les monts ; tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi
Qui marchait revêtu de housses violettes, 55
Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu ;
Suspendez votre marche ; il ne faut tenter Dieu.
Par monsieur saint Denis, certes, ce sont des âmes
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes. 60

« Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
Ici l'on entendit le son lointain du cor. —
L'Empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.

« Entendez-vous ? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs 65
Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
Du nain vert Obéron, qui parle avec sa fée. »

Et l'Empereur poursuit ; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux. 70
Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,
Le Cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

Malheur ! C'est mon neveu ! malheur ! car, si Roland
Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
Arrière, chevaliers, repassons la montagne ! 75
Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne ! »

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux ;
L'écume les blanchit ; sous leurs pieds, Roncevaux

54 *Palefroi :* cheval de marche ; *destrier :* cheval de bataille.
56 Turpin, un des douze Pairs, type de l'évêque militaire dans les chansons de geste. Dans la *Chanson de Roland*, il meurt aux côtés de Roland, après avoir béni les preux. — Cf. *La Neige*, v. 67.
59 *Monsieur :* messire (style troubadour). — Noter des reflets ossianesques dans ce quatrain.
60 Roland et ses compagnons seraient-ils déjà morts ? On relèverait une contradiction avec les derniers vers.
68 *Obéron :* génie de l'air dans la mythologie septentrionale.

Des feux mourants du jour à peine se colore.
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More. 80

« Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent ?
— J'y vois deux chevaliers ; l'un mort, l'autre expirant.
Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;
Le plus fort, dans sa main élève un Cor d'ivoire,
Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. » 85

Dieu ! que le son du Cor est triste au fond des bois.

Écrit à Pau, en 1825.

LA FRÉGATE LA SÉRIEUSE

OU

LA PLAINTE DU CAPITAINE

POËME.

Le recueil donné par Vigny, en 1829, se fermait sur ce poëme, qui semble vouloir rivaliser avec telle *Ode*, avec telle *Orientale* de V. Hugo : *Les deux îles*, *Navarin* ou *Canaris*.

De la plage de Dieppe, le poëte avait pu suivre les évolutions de quelque vaisseau, voiles éployées. Les belles stances de Byron, auxquelles renvoie M. E. Dupuy, durent chanter dans sa mémoire. « Celui qui a parcouru la route azurée des flots a pu voir quelquefois un brillant spectacle : lorsque le souffle d'une brise fraîche arrondit les blanches voiles de la frégate aux formes gracieuses... » (*Childe-Harold*, II, XVII-XXII.) Et qui sait ? peut-être lisait-il le *Pilote* de Cooper, traduit depuis peu et illustré par Tony Johannot. Le critique du *Globe* comparait l'amour de *Tom le Long* pour son lougre avec la tendresse et l'orgueil de paternité que le capitaine de *la Sérieuse* ressentait pour son vaisseau.

79 La nature et l'heure sont en harmonie avec la scène funeste évoquée par le poëte.

86 Cf. Hugo :

J'aime le cor profond dans le bois solitaire.

et Baudelaire :

Un appel de chasseur perdu dans les grands bois.

—Faut-il rappeler que c'est en 1837 seulement que Fr. Michel publia pour la première fois en français *la Chanson de Roland ou de Roncevaux ?*

La bataille d'Aboukir, que le peintre Bellangé avait représentée dans un tableau du salon de 1824, — on pouvait le voir au Louvre — semblait une défaite triomphante. L'héroïsme de Du Chayla, de Du Petit-Thouars, d'Emeriau, le dévouement filial du jeune Casabianca (Lebrun et M.-J. Chénier l'avaient célébré), restaient de glorieux souvenirs. Vigny, qui les rappelle dans *La Canne de jonc*, choisit un épisode moins connu : la résistance du capitaine Martin sur *la Sérieuse*. — Les défauts de ce poëme apparaissent sans qu'on les souligne ; on y désirerait un peu de la virtuosité et de la maîtrise de Hugo, mais on y sent un sincère amour de la mer et de la vaillance.

I

Qu'elle était belle ma Frégate
Lorsqu'elle voguait dans le vent !
Elle avait, au soleil levant,
Toutes les couleurs de l'agate ;
Ses voiles luisaient le matin 5
Comme des ballons de satin ;
Sa quille mince, longue et plate,
Portait deux bandes d'écarlate
Sur vingt-quatre canons cachés ;
Dix fois plus vite qu'un pirate, 10
En cent jours du Havre à Surate
Elle nous emporta souvent.

2 1er texte. *Sous* le vent.
4 *L'agate :* aux couleurs jaspées et changeantes.
7-9 Dans une note de son *Archéologie navale*, l'érudit A. Jal chicane Vigny sur ces vers, non sans raison. « On conçoit qu'une quille soit mince, longue et plate, bien qu'une frégate, si légère qu'on le suppose, fût très mal établie sur une pareille base de construction ; mais on ne comprend guère le caprice du capitaine qui fit mettre deux bandes de peinture écarlate sur une quille que personne ne pouvait voir, enfoncée qu'elle devait être dans l'eau, de 16 pieds environ... Ce qui est moins intelligible encore que ces deux bandes d'écarlate, c'est la quille placée *sur* vingt-quatre canons cachés... Ce qu'il a voulu dire, sans doute, c'est que la frégate *la Sérieuse* était longue, fine, délicate, et que ses flancs peu renflés étaient peints d'une double raie rouge passant sur les sabords qui cachaient une batterie de vingt-quatre canons. » (Tome I, 112)
10 1er texte : *vive*.

— Quelle était belle ma Frégate
Lorsqu'elle voguait dans le vent.

. . . . . .

LA TRAVERSÉE

III

Quand la belle *Sérieuse* 15
Pour l'Egypte appareilla,
Sa figure gracieuse
Avant le jour s'éveilla ;
A la lueur des étoiles
Elle déploya ses voiles, 20
Leurs cordages et leurs toiles,
Comme de larges réseaux,
Avec ce long bruit qui tremble,
Qui se prolonge, et ressemble
Au bruit des ailes qu'ensemble 25
Ouvre une troupe d'oiseaux.

IV

Dès que l'ancre dégagée
Revient par son câble à bord,
La proue alors est changée,
Selon l'aiguille et le Nord. 30
La *Sérieuse* l'observe,
Elle passe la réserve,
Et puis marche de conserve

13-14 Ces deux vers, repris du début de la strophe, reviendront encore à la fin du poëme. M. Lauvrière voit dans ce *leitmotiv* une imitation des ballades anglaises. — Nous supprimons délibérément une page fort prosaïque, sur laquelle avait peiné Vigny, à plusieurs reprises C'est une revue de tous les ports de France, qui s'achève sur ce vers :

Mais Toulon [*le Hâvre*, 1829] a lancé *La Sérieuse* en mer.

15 *La Sérieuse*, bâtiment de 36 canons et 270 hommes d'équipage.
29-30 Vers gauches et contournés.

Avec le grand *Orient :*
Sa voilure toute blanche 35
Comme un sein gonflé se penche :
Chaque mât, comme une branche,
Touche la vague en pliant.

V

Avec sa démarche leste,
Elle glisse et prend le vent, 40
Laisse à l'arrière l'*Alceste*,
Et marche seule à l'avant.
Par son pavillon conduite,
L'escadre n'est à sa suite
Que lorsqu'arrêtant sa fuite, 45
Elle veut l'attendre enfin :
Mais de bons marins pourvue,
Aussitôt qu'elle est en vue,
Par sa manœuvre imprévue,
Elle part comme un dauphin. 50

VI

Comme un dauphin elle saute,
Elle plonge comme lui
Dans la mer profonde et haute,
Où le feu Saint-Elme a lui.

34 L'*Orient*, un des 13 vaisseaux de ligne de la flotte de Brueys ; de même l'*Alceste*, le *Spartiate*, le *Franklin*.

37-38 Un marin chicanerait le poëte sur ces vers. — Byron, qui avait navigué, chantait dans *Childe Harold* (III, 2) : « Me voilà donc de nouveau sur les mers !... Quand le mât du navire battu par les vents tremblerait comme le roseau flexible, quand même les voiles déchirées voleraient en lambeaux dans les airs, je poursuivrais encore ma route... » (Trad. Pichot.)

50-51 Noter la reprise, fort gracieuse.

54 *Feu Saint-Elme*, ou Castor et Pollux, « petites flammes ou lumières que l'on voit lorsqu'il fait de l'orage sur mer, aux pavillons, aux cordages, aux mâts, aux vergues... une ou deux ou plusieurs à la fois ». (*Météorologie*, du P. Cotte.) Ce sont des phénomènes électriques.

Le feu serpente avec grâce ; 55
Du gouvernail qu'il embrasse
Il marque longtemps la trace,
Et l'on dirait un éclair
Qui, n'ayant pu nous atteindre,
Dans les vagues va s'éteindre, 60
Mais ne cesse de les teindre
Du prisme enflammé de l'air.

VII

Ainsi qu'une forêt sombre
La flotte venait après,
Et de loin s'étendait l'ombre 65
De ses immenses agrès.
En voyant *le Spartiate*,
Le Franklin et sa frégate,
Le bleu, le blanc, l'écarlate,
De cent mâts nationaux, 70
L'armée, en convoi, remise
Comme en garde à *l'Artémise*,
Nous nous dîmes : « C'est Venise
Qui s'avance sur les eaux. »

VIII

Quel plaisir d'aller si vite, 75
Et de voir son pavillon,
Loin des terres qu'il évite,
Tracer un noble sillon !
Au large on voit mieux le monde,
Et sa tête énorme et ronde 80
Qui se balance et qui gronde,
Comme éprouvant un affront,
Parce que l'homme se joue

70 *Cent* : Vigny ne suit pas le précepte de Malherbe selon lequel il faut « nombrer nécessairement ». La flotte qui avait appareillé le 19 mai 1798 comprenait 400 transports, 13 vaisseaux de ligne et 4 frégates. — Cf. *Servitude et grandeur militaires*, infra.

De sa force, et que la proue,
Ainsi qu'une lourde roue, 85
Fend sa route sur son front.

IX

Quel plaisir ! et quel spectacle
Que l'élément triste et froid
Ouvert ainsi sans obstacle
Par un bois de chêne étroit ! 90
Sur la plaine humide et sombre,
La nuit, reluisaient dans l'ombre
Des insectes en grand nombre,
De merveilleux vermisseaux,
Troupe brillante et frivole, 95
Comme un feu follet qui vole,
Ornant chaque banderole
Et chaque mât de vaisseaux.

X

Et surtout *la Sérieuse*
Etait belle, nuit et jour ; 100
La mer, douce et curieuse
La portait avec amour,
Comme un vieux lion abaisse
Sa longue crinière épaisse,

84-85 L'image, qui n'est point très heureuse, semble une réminiscence des *Orientales*. (*Le Ravin*, XVII, avril 1828.)

Un ravin de ces monts coupe la noire crête,
Comme si, voyageant du Caucase au Cédar,
Quelqu'un de ces Titans que nul rempart n'arrête
Avait fait passer sur leur tête
La roue immense de son char.

88-90 Périphrases à la Delille.

94 Les noctiluques qui rendent la mer phosphorescente ; le poëte les compare aux lueurs du feu Saint-Elme.

104 *Sa longue crinière :* image suggérée par une célèbre stance de Byron. (*Childe Harold*, IV, 184) : « Je t'ai toujours aimé, Océan ! et les plus doux plaisirs de ma jeunesse étaient de me sentir sur ton sein, errant à l'aventure comme tes flots. Dès mon enfance, je jouai avec tes brisants ; rien n'égalait le charme qu'ils avaient pour moi... J'étais comme un de tes enfants, je me confiais gaiement à tes vagues et je jouais avec ton humide crinière... »

Et, sans l'agiter, y laisse 105
Se jouer le lionceau ;
Comme sur sa tête agile
Une femme tient l'argile.
Ou le jonc souple et fragile,
D'un mystérieux berceau. 110

XI

Moi, de sa poupe hautaine
Je ne m'absentais jamais,
Car, étant son capitaine,
Comme un enfant je l'aimais :
J'aurais moins aimé peut-être 115
L'enfant que j'aurais vu naître ;
Moi, je suis un vrai marin ;
De son cœur on n'est pas maître.
Ma naissance est un mystère :
Sans famille, et solitaire, 120
Je ne connais pas la terre,
Et la vois avec chagrin.

XII

Mon banc de quart est mon trône,
J'y règne plus que les Rois ;
Sainte-Barbe est ma patronne ; 125
Mon sceptre est mon porte-voix ;

114 Comparer dans *Le Pilote*, de Cooper, l'amour de Tom le Long pour son *schooner*.. « C'est une charmante frégate ! lit-on dans ce roman, elle suit son gouvernail comme un soldat de marine l'œil de son sergent. Mais il lui faut de la place en avant, car elle ne fend pas l'eau, elle vole ; on dirait qu'elle veut devancer le vent. » Et ailleurs encore : « Je crois qu'il est aussi naturel à un marin d'aimer le bois et le fer qui l'ont porté sur les profondeurs de l'Océan tant de jours et de nuits, qu'il l'est à un père de chérir les membres de sa propre famille. »

119-122 « Quant à moi, dit Tom, je suis né à bord d'un chébec, et je n'ai jamais pu comprendre à quoi sert la terre, si ce n'est une petite île çà et là pour y avoir quelques légumes et y faire sécher du poisson. Il me suffit de la voir pour me trouver mal à l'aise. »

125 Sainte Barbe, patronne des canonniers et des marins.

Ma couronne est ma cocarde ;
Mes officiers sont ma garde ;
A tous les vents je hasarde
Mon peuple de matelots, 130
Sans que personne demande
A quel bord je veux qu'il tende,
Et pourquoi je lui commande
D'être plus fort que les flots.

XIII

Voilà toute la famille 135
Qu'en mon temps il me fallait ;
Ma Frégate était ma fille.
« Va ! » lui disais-je. Elle allait,
S'élançait dans la carrière,
Laissant l'écueil en arrière, 140
Comme un cheval sa barrière ;
Et l'on m'a dit qu'une fois
(Quand je pris terre en Sicile)
Sa marche fut moins facile :
Elle parut indocile 145
Aux ordres d'une autre voix.

XIV

On l'aurait crue animée !
Toute l'Egypte la prit,
Si blanche et si bien formée,
Pour un gracieux Esprit 150
Des Français compatriote,
Lorsqu'en avant de la flotte,
Dont elle était le pilote
Doublant une vieille tour,
Elle entra, sans avarie, 155
Aux cris : « Vive la patrie ! »
Dans le port d'Alexandrie,
Qu'on appelle Abou-Mandour [a].

a) La Tour des Arabes, près d'Alexandrie. (Note de l'auteur.) — Vigny, comme tous ses camarades, avait dévoré le recueil intitulé

LE REPOS

XV

Une fois, par malheur, si vous avez pris terre,
Peut-être qu'un de vous, sur un lac solitaire, 160
Aura vu, comme moi, quelque cygne endormi,
Qui se laissait au vent balancer à demi.
Sa tête nonchalante, en arrière appuyée,
Se cache dans la plume au soleil essuyée :
Son poitrail est lavé par le flot transparent, 165
Comme un écueil où l'eau se joue en expirant ;
Le duvet qu'en passant l'air dérobe à sa plume
Autour de lui s'envole et se mêle à l'écume ;
Une aile est son coussin, l'autre est son éventail ;
Il dort, et de son pied le large gouvernail 170
Trouble encore, en ramant, l'eau tournoyante et douce,
Tandis que sur ses flancs se forme un lit de mousse,
De feuilles et de joncs, et d'herbages errants
Qu'apportent près de lui d'invisibles courants.

LE COMBAT

XVI

Ainsi près d'Aboukir reposait ma Frégate ; 175
A l'ancre dans la rade, en avant des vaisseaux,
On voyait de bien loin son corset d'écarlate
Se mirer dans les eaux.

Victoires et conquêtes. Il avait trouvé la Tour d'Abou-Mandour sur la carte insérée, p. 85, t. IX.

161 Dans *Héléna* (Chant II), Vigny comparaît des navires à des cygnes :

> Les navires penchés volaient sur l'eau dorée,
> Comme de cygnes blancs une troupe égarée
> Qui cherche l'air natal et le lac paternel...

La description, artistement poussée, atteint ici la perfection.

169 Quelque préciosité.

175 Aboukir, à 9 lieues E. d'Alexandrie, rade ouverte.

Ses canots l'entouraient, à leur place assignée.
Pas une voile ouverte, on était sans dangers. 180
Ses cordages semblaient des filets d'araignée,
Tant ils étaient légers.

Nous étions tous marins. Plus de soldats timides
Qui chancellent à bord ainsi que des enfants ;
Ils marchaient sur leur sol, prenant des Pyramides, 185
Montant des éléphants.

Il faisait beau. — La mer, de sable environnée,
Brillait comme un bassin d'argent entouré d'or ;
Un vaste soleil rouge annonça la journée
Du quinze thermidor. 190

La Sérieuse alors s'ébranla sur sa quille :
Quand venait un combat, c'était toujours ainsi ;
Je le reconnus bien, et je lui dis : « Ma fille,
Je te comprends, merci ! »

J'avais une lunette exercée aux étoiles ; 195
Je la pris, et la tins ferme sur l'horizon.
— Une, deux, trois, — je vis treize et quatorze voiles ;
Enfin, c'était Nelson.

180 *Sans danger...*, si bien que *la Sérieuse* avait envoyé 150 hommes de son équipage sur le *Tonnant*. La flotte, mal embossée, s'offrait comme une proie à l'audace de Nelson.

183 Cf. *Le Pilote*. Les loups de mer expriment à toute occasion leur mépris pour les soldats de marine qui « ne savent ranger leurs bras et leurs jambes que lorsqu'ils font l'exercice... » Chacun d'eux tient autant de place que deux matelots. « S'ils étaient ici, notre pont serait encombré comme d'autant de têtes de bétail, au lieu que nous avons la place libre pour nos manœuvres. »

185 Le corps expéditionnaire avait débarqué le 1er juillet ; le 21, il remportait la victoire des Pyramides.

189 *Un vaste soleil rouge* : superstitieux, marins et soldats croyaient volontiers aux présages. (Cf. *L'enlèvement de la redoute*, de Mérimée.)

190 La bataille d'Aboukir eut lieu le 1er août 1798, 14 Thermidor an VI. (Quatorze n'entrerait pas dans ce vers.) « J'aimais les beaux noms de fructidor, thermidor et messidor », écrit Vigny dans son *Journal*, en se rappelant le temps où sa mère lui apprenait les mois de la République. (27 décembre 1837.)

198 *Nelson*, prononcé à la française, comme Washington dans *La Sauvage*, v. 116. - L'amiral anglais conduisait une flotte de 13 vaisseaux, une frégate et un brick.

Il courait contre nous en avant de la brise ;
La Sérieuse à l'ancre, immobile s'offrant, 200
Reçut le rude abord sans en être surprise,
Comme un roc un torrent.

Tous passèrent près d'elle en lâchant leur bordée ;
Fière, elle répondit aussi quatorze fois,
Et par tous les vaisseaux elle fut débordée, 205
Mais il en resta trois.

Trois vaisseaux de haut bord — combattre une frégate !
Est-ce l'art d'un marin ? le trait d'un amiral ?
Un écumeur de mer, un forban, un pirate,
N'eût pas agi si mal ! 210

N'importe ! Elle bondit, dans son repos troublée,
Elle tourna trois fois jetant vingt-quatre éclairs,
Et rendit tous les coups dont elle était criblée,
Feux pour feux, fers pour fers.

Ses boulets enchaînés fauchaient des mâts énormes, 215
Faisaient voler le sang, la poudre et le goudron,
S'enfonçaient dans le bois, comme au cœur des grands ormes
Le coin du bûcheron.

Un brouillard de fumée où la flamme étincelle
L'entourait ; mais, le corps brûlé, noir, écharpé, 220
Elle tournait, roulait, et se tordait sous elle,
Comme un serpent coupé.

Le soleil s'éclipsa dans l'air plein de bitume.
Ce jour entier passa dans le feu, dans le bruit ;
Et, lorsque la nuit vint, sous cette ardente brume 225
On ne vit pas la nuit.

Nous étions enfermés comme dans un orage :
Des deux flottes au loin le canon s'y mêlait ;

201 *Abord*, comme *bordée*, *débordée* : termes nautiques.

207 En réalité, l'*Orion* « envoya quelques bordées de tribord à *la Sérieuse*, qui avait fait feu sur lui, et la coula ». *Victoires*. — Cf. v. 245 (note).

215 *Ses boulets enchaînés*. On employait dans les combats de mer, pour faucher les mâts et agrès des bâtiments, des boulets formés de deux demi-sphères de métal réunies par une chaîne.

On tirait en aveugle à travers le nuage :
Toute la mer brûlait. 230

Mais quand le jour revint, chacun connut son œuvre.
Les trois vaisseaux flottaient démâtés, et si las,
Qu'ils n'avaient plus de force assez pour la manœuvre ;
Mais ma Frégate, hélas !

Elle ne voulait plus obéir à son maître : 235
Mutilée, impuissante, elle allait au hasard ;
Sans gouvernail, sans mâts, on n'eût pu reconnaître
La merveille de l'art !

Engloutie à demi, son large pont à peine,
S'affaissant par degrés, se montrait sur les flots ; 240
Et là ne restaient plus, avec moi capitaine,
Que douze matelots.

Je les fis mettre en mer à bord d'une chaloupe,
Hors de notre eau tournante et de son tourbillon ;
Et je revins tout seul me coucher sur la poupe 245
Au pied du pavillon.

J'aperçus des Anglais les figures livides,
Faisant pour s'approcher un inutile effort
Sur leurs vaisseaux flottants comme des tonneaux vides,
Vaincus par notre mort. 250

La Sérieuse alors semblait à l'agonie ;
L'eau dans ses cavités bouillonnait sourdement ;

229 « Bientôt la nuit couvrit la baie, et le combat continua dans l'obscurité avec une ardeur extraordinaire. » (*Victoires*, etc.)

245 En parlant de *Tom le Long*, les matelots assuraient qu'il avait dit bien des fois « que jamais il n'abandonnerait son vaisseau s'il venait à échouer, et qu'il ne cherchait même pas [au moment du naufrage de l'*Ariel*] à conserver ses jours en se mettant à la nage ». (*Le Pilote*.) Le brave contremaître unit son sort au sort de son shooner et finit avec lui. — « Comme il y avait peu de fond, la frégate ne fut pas entièrement submergée, l'arrière resta au-dessus de l'eau ; c'est sur cette partie du navire que le capitaine Martin, ses officiers et le peu de marins qui lui restait... se réfugièrent et demeurèrent pendant le combat. Le brave capitaine Martin capitula ensuite avec l'ennemi ; il obtint que ses officiers et matelots fussent mis à terre, et qu'on le retint seul prisonnier de guerre. » (*Victoires*.)

249 Comparaison familière aux marins ; — on la trouve encore dans *Le Pilote*.

Elle, comme voyant sa carrière finie,
Gémit profondément.

Je me sentis pleurer, et ce fut un prodige, 255
Un mouvement honteux ; mais bientôt l'étouffant :
« Nous nous sommes conduits comme il fallait, lui dis-je ;
Adieu donc, mon enfant ! »

Elle plonge d'abord sa poupe, et puis sa proue ;
Mon pavillon noyé se montrait en dessous ; 260
Puis elle s'enfonça, tournant comme une roue,
Et la mer vint sur nous.

XVII

Hélas ! deux mousses d'Angleterre
Me sauvèrent alors, dit-on,
Et me voici sur un ponton ; — 265
J'aimerais presque autant la terre !
Cependant je respire ici
L'odeur de la vague et des brises.
Vous êtes marins, Dieu merci !
Nous causons de combats, de prises ; 270
Nous fumons, et nous prenons l'air
Qui vient aux sabords de la mer.
Votre voix m'anime et me flatte,
Aussi je vous dirai souvent :
« Qu'elle était belle, ma Frégate, 275
Lorsqu'elle voguait dans le vent ! »

Dieppe, 1828.

259 1er texte : *plongea*. (Légère cacophonie.)
261 Cf. Hugo, *Canaris*. (*Les Orientales*.)

> Lorsqu'un vaisseau vaincu dérive en pleine mer...
> Que le vaisseau, couvert de fumée et de bruit
> Tourne ainsi qu'une roue...

265 *Ponton* : vieux navire rasé qui servait de prison.
275-276 1er texte : *sous* le vent. — Cette reprise des vers du début a tout le charme mélancolique d'un regret.

PARIS

ÉLÉVATION.

« J'ai nommé ces poëmes Élévations, parce que tous doivent partir de la peinture d'une image toute terrestre pour s'élever à des vues d'une nature plus divine et laisser (autant que je puis le faire) l'âme qui me suivra dans des régions supérieures, la prendre sur terre et la déposer aux pieds de Dieu. » C'est ainsi que Vigny, se faisant aimablement l'exégète de sa propre pensée, dans ses lettres à Mlle Camilla Maunoir (*Revue de Paris,* 1897, t. IV), définissait le sous-titre donné aux *Amants de Montmorency* (27 avril 1830) et à *Paris* (16 janvier 1831).

L'idée de ce poëme vint sans doute à Vigny dans une occasion semblable à celle qu'il note dans son *Journal* (1835).

« L'autre jour, je montai à Montmartre.

« Ce qui m'attrista le plus fut le silence de Paris quand on le contemple d'en haut. Cette grande ville, cette immense cité, ne fait donc aucun bruit, et que de choses s'y disent ! que de cris s'y poussent ! que de plaintes au ciel ! Et l'amas de pierres semble muet.

« Un peu plus haut, que serait cette ville, que serait cette terre ? Que sommes-nous pour Dieu. »

Un article du 4 mai 1831, publié dans l'*Avenir*, le journal de Montalembert, et intitulé : *Paris, Élévation par M. le Comte Alfred de Vigny* — article qui est d'Emile Deschamps — nous indique les visées du poëte. « Hâtons-nous d'éloigner l'idée du moindre rapport entre ce poëme et un des plus beaux chapitres de *Notre-Dame de Paris.* » Dans l'Élévation on trouvera Paris actuel « considéré sous le point de vue métaphysique et philosophique... Tout est symbolique et figuré. » Aucun rapport entre la résurrection curieuse de Paris au xve siècle, vu des tours de Notre-Dame, et cette méditation inquiète et enthousiaste sur le Paris de 1831, fournaise infernale ou divine, où bouillonne tumultueusement la lave des idées, au lendemain du cataclysme de juillet 1830.

— *Paris* avait paru in-8°, chez Ch. Gosselin, avec cette préface : « Ce poëme, sorte de rêve symbolique, est détaché d'un recueil, incomplet encore, intitulé : *Élévations.* Le temps emporte si vite les événements, les impressions, les pressentiments qu'ils font naître, qu'il peut être bon de donner sa date à la moindre chose, quoique cette feuille soit du nombre de celles que le vent emporte sans qu'on les ait vues passer. »

« Prends ma main, Voyageur, et montons sur la tour.
Regarde tout en bas, et regarde à l'entour.
Regarde jusqu'au bout de l'horizon, regarde
Du nord au sud. Partout où ton œil se hasarde,
Qu'il s'attache avec feu, comme l'œil du serpent 5
Qui pompe du regard ce qu'il suit en rampant.
Tourne sur le donjon qu'un parapet prolonge,
D'où la vue à loisir sur tous les points se plonge
Et règne, du zénith, sur un monde mouvant,
Comme l'éclair, l'oiseau, le nuage et le vent. 10
Que vois-tu dans la nuit, à nos pieds, dans l'espace,
Et partout où mon doigt tourne, passe et repasse ?

— Je vois un cercle noir, si large et si profond
Que je n'en aperçois ni le bout ni le fond.
Des collines, au loin, me semblent sa ceinture, 15
Et pourtant je ne vois nulle part la nature,
Mais partout la main d'homme et l'angle que sa main
Impose à la matière en tout travail humain.
Je vois ces angles noirs et luisants qui, dans l'ombre,
L'un sur l'autre entassés, et sans ordre et sans nombre, 20
Coupent des murs blanchis pareils à des tombeaux.
Je vois fumer, brûler, éclater des flambeaux,
Brillant sur cet abîme où l'air pénètre à peine
Comme des diamants incrustés dans l'ébène.
Un fleuve y dort sans bruit, replié dans son cours 25
Comme dans un buisson la couleuvre aux cent tours,
Des ombres de palais, de dômes et d'aiguilles,
De tours et de donjons, de clochers, de bastilles,

[1] « C'est du haut d'une tour, à Montmartre, que le poète regarde Paris et déroule sa méditation. » (E. Dupuy.)

[6] Expression contournée et énigmatique, à la manière « descriptive ».

[16-18] « L'Angleterre a cela de bon qu'on y sent partout la main de l'homme. Tant mieux. Partout ailleurs, la nature stupide nous insulte assez. » (*Journal*, 1835.)

[19-20] Réminiscence des *Orientales* :

> De grands angles de murs, par la lune blanchis,
> Coupaient l'ombre, ou tremblaient dans les eaux réfléchis.

— 1841 : *sans ordre ni sans nombre.*

[23] *Brillants* (1841).

De châteaux forts, de kiosks et d'aigus minarets ;
Des formes de remparts, de jardins, de forêts, 30
De spirales, d'arceaux, de parcs, de colonnades,
D'obélisques, de ponts, de portes et d'arcades,
Tout fourmille et grandit, se cramponne en montant,
Se courbe, se replie, ou se creuse ou s'étend.
Dans un brouillard de feu je crois voir ce grand rêve. 35
La tour où nous voilà dans le cercle s'élève.
En le traçant jadis, c'est ici, n'est-ce pas,
Que Dieu même a posé le centre du compas ?
Le vertige m'enivre, et sur mes yeux il pèse.
Vois-je une Roue ardente, ou bien une Fournaise ? » 40

Oui, c'est bien une Roue ; et c'est la main de Dieu
Qui tient et fait mouvoir son invisible essieu,

29-32 Delille écrivait dans la préface des *Jardins* :

> Bannissez des jardins tout cet amas confus
> D'édifices divers prodigués par la mode :
> Obélisque, rotonde, et kiosk, et pagode ;
> Ces bâtiments romains, grecs, arabes, chinois... etc.

Vigny, par cette accumulation, veut nous donner l'idée d'une Babel où se pressent des édifices de tout genre, de tout style.

38 *Le centre du compas* : image familière à Vigny. (Cf. *Journal*, infra.)

40 Vigny écrivait, en 1839, à Mlle Camilla Maunoir :

« Voyez, Mademoiselle, quelle est l'influence de cette fournaise dont je peignais l'ardeur en 1831 ! C'était alors que l'école saint-simonienne, bientôt après divisée en trois écoles, poussant sciemment l'application de ses idées jusqu'au ridicule, répandait ses maximes et ses formules, qui sont devenues populaires en peu de temps : l'organisation des travailleurs, l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ; tout à la capacité, etc... Peu après, la révolte de Lyon ! Tant le centre de la roue a donné le mouvement aux rayons ! Les ouvriers, en marchant sous la mitraille, portaient sur les drapeaux : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant... »

41 Le germe de ce symbole se trouve sans doute dans *Hamlet* (III, 3) : « Un roi ne meurt pas seul : mais sa mort, comme un abîme, entraîne tout ce qui l'entoure. C'est une roue immense fixée au sommet de la plus haute montagne, et dans laquelle de toutes parts sont enchâssées des myriades de petits accessoires ; que cette roue se précipite et toutes ces dépendances se dispersent et se brisent dans la grande ruine... » Préoccupé du rôle de la machine dans la société moderne, notre poëte enrichit et développa l'image singulière rencontrée chez Shakespeare ; il semble pourtant gêné dans l'expression. Ce symbole reste plus étrange que saisissant.

Vers le but inconnu sans cesse elle s'avance.
On la nomme Paris, le pivot de la France.
Quand la vivante Roue hésite dans ses tours, 45
Tout hésite et s'étonne, et recule en son cours ;
Les rayons effrayés disent au cercle : « Arrête. »
Il le dit à son tour aux cercles dont la crête
S'enchâsse dans la sienne et tourne sous sa loi.
L'un le redit à l'autre ; et l'impassible Roi, 50
Paris, l'axe immortel, Paris, l'axe du monde,
Puise ses mouvements dans sa vigueur profonde,
Les communique à tous, les imprime à chacun,
Les impose de force et n'en reçoit aucun.
Il se meut ; tout s'ébranle, et tournoie, et circule ; 55
Le cœur du ressort bat et pousse la bascule ;
L'aiguille tremble et court à grands pas ; le levier
Monte et baisse, en sa ligne, et n'ose dévier.
Tous marchent leur chemin, et chacun d'eux écoute
Le pas régulateur qui leur creuse la route. 60
Il leur faut écouter et suivre ! il le faut bien :
Car lorsqu'il arriva, dans un temps plus ancien,
Qu'un rouage isola son mouvement diurne,
Dans le bruit du travail demeura taciturne,
Et brisa, par orgueil, sa chaîne et son ressort, 65
Comme un bras que l'on coupe, il fut frappé de mort.

51 (Même lettre). « Je n'ai point ces exagérations patriotiques que pouvaient indiquer ces mots de *Paris, axe du monde*, etc. Mais ce peuple français si homogène, si ramassé dans son unité, si centralisé dans sa capitale, a une furie de prosélytisme et une vitesse d'application des idées, si ardentes à l'action, que le mouvement vient toujours de lui. Il ne peut laisser une pensée à l'état de rêverie comme fait l'Allemagne et il a hâte de lui donner un baptême de sang. Trop souvent cela mène à la destruction et au mal, il le sent, et détruit son œuvre aussi vite et à ses dépens, mais il a fait l'épreuve. »

60 L'image n'est pas nette ; s'agit-il d'une roue horizontale ou verticale ?

62-66 « Oui, Lyon pourrait être un exemple de ces rouages brisés, mais lorsque j'écrivis *Paris*, en 1831, cette révolte n'avait pas éclaté. Je pensais alors aux Girondins, fédéralistes qui voulurent inutilement séparer le mouvement des provinces de celui de Paris. Cette centralisation n'a fait que croître et se fortifier depuis. » (Vigny, Lettre citée.)

Car Paris l'éternel de leurs efforts se joue,
Et le moyeu divin tournerait sans la Roue ;
Quand même tout voudrait revenir sur ses pas,
Seul il irait ; lui seul ne s'arrêterait pas, 70
Et tu verrais la force et l'union ravie
Aux rayons qui partaient de son centre de vie.
— C'est donc bien, Voyageur, une Roue, en effet.
Le vertige parfois est prophétique. Il fait
Qu'une Fournaise ardente éblouit ta paupière ? 75
C'est la Fournaise aussi que tu vois. — Sa lumière
Teint de rouge les bords du ciel noir et profond ;
C'est un feu sous un dôme obscur, large et sans fond.
Là, dans les nuits d'hiver et d'été, quand les heures
Font du bruit en sonnant sur le toit des demeures, 80
Parce que l'homme y dort, là veillent des Esprits,
Grands ouvriers d'une œuvre et sans nom et sans prix.
La nuit, leur lampe brûle, et le jour, elle fume ;
Le jour, elle a fumé ; le soir, elle s'allume,
Et toujours et sans cesse alimente les feux 85
De la Fournaise d'or que nous voyons tous deux,
Et qui, se reflétant sur la sainte coupole,
Est du globe endormi la céleste auréole.

[75] Barbier écrivait, en 1831, dans *La Cuve* :

> Il est, il est sur terre une infernale cuve :
> On la nomme Paris. . . . . .

Et Théophile Gautier, la même année, lançait à *Paris* cette apostrophe :

> Incroyable chaos,
> Babel des nations, mer qui bout sans repos,
> Chaudière de damnés, cuve immense où fermente,
> Vendange de la mort, une foule écumante.

— Cf. *Genèse*, XIX, 28. « [Or Abraham] regardant Sodome et Gomorrhe, et tout le pays d'alentour, il vit des cendres enflammées qui s'élevaient de la terre comme la fumée d'une fournaise. » — Serait-ce une réminiscence de la Bible ?

[81] *Parce que l'homme y dort...* le son des horloges, couvert le jour par les bruits de la grande ville, s'entend dans le calme de la nuit. — Ces *Esprits*, ce sont les penseurs dont plusieurs vont être désignés par le poëte.

[88] Vision symbolique que la maîtrise incomparable de Victor Hugo aurait su rendre plus grandiose.

Chacun d'eux courbe un front pâle, il prie, il écrit,
Il désespère, il pleure ; il espère, il sourit ; 90
Il arrache son sein et ses cheveux, s'enfonce
Dans l'énigme sans fin dont Dieu sait la réponse,
Et dont l'humanité, demandant son décret,
Tous les mille ans rejette et cherche le secret,
Chacun d'eux pousse un cri d'amour vers une idée. 95
L'un soutient en pleurant la croix dépossédée,
S'assied près du sépulcre et seul, comme un banni,
Il se frappe en disant : *Lamma Sabacthani* ;
Dans son sang, dans ses pleurs, il baigne, il noie, il plonge
La couronne d'épine et la lance et l'éponge, 100
Baise le corps du Christ, le soulève, et lui dit :
« Reparais, roi des Juifs, ainsi qu'il est prédit ;
Viens, ressuscite encore aux yeux du seul apôtre.
L'Eglise meurt : renais dans sa cendre et la nôtre ;
Règne, et sur les débris des schismes expiés, 105
Renverse tes gardiens des lueurs de tes pieds. »
— Rien. Le corps du Dieu ploie aux mains du dernier homme,
Prêtre pauvre et puissant pour Rome et malgré Rome.
Le cadavre adoré de ses clous immortels
Ne laisse plus tomber de sang pour ses autels ; 110

93 *Décret* : décision divine.

96 Vigny indiquait nommément par une note, « *M. l'abbé de Lamennais* » à certaines idées duquel allait sa sympathie.

97 La page célèbre des *Paroles d'un croyant*, à laquelle pourrait faire penser ce vers, est postérieure (1834).

98 *Lamma Sabacthani* : dernières paroles du Christ (*saint Matthieu*, XXVII, 46) : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Les vers suivants sont pleins de souvenirs évangéliques.

100 *La couronne d'épine*, faite des branches armées de piquants de l'arbrisseau de ce nom. Musset — autorisé par l'usage des poëtes antérieurs — écrit de même dans la *Nuit de décembre*.

> Comme les anges de douleur
> Il était couronné d'épine...

— Cf *Le Mont des Oliviers*, v. 71.

104 *L'Eglise meurt* : La Mennais déplorait « l'indifférence en matière de religion ». Fondateur du journal *L'Avenir* (1830), ce nouvel apôtre préconisait l'alliance de l'Eglise et de la liberté — d'accord avec Montalembert et Lacordaire.

107-111 *Rien... rien...*, c'est déjà le silence de la divinité, dont se scandalisait Vigny. — Cf. *Rolla*, p. 61 de nos *Œuvres choisies* d'A. de Musset.

Rien. Il n'ouvrira pas son oreille endormie
Aux lamentations du nouveau Jérémie,
Et le laissera seul, mais d'une habile main,
Retremper la tiare en l'alliage humain.
— « Liberté ! » crie un autre, et soudain la tristesse 115
Comme un taureau le tue aux pieds de sa déesse.
Parce qu'ayant en vain quarante ans combattu,
Il ne peut rien construire où tout est abattu.
N'importe ! Autour de lui des travailleurs sans nombre,
Aveugles, inquiets, cherchent à travers l'ombre 120
Je ne sais quels chemins qu'ils ne connaissent pas,
Réglant et mesurant, sans règle et sans compas,
L'un sur l'autre semant des arbres sans racines,
Et mettant au hasard l'ordre dans les ruines.
Et, comme il est écrit que chacun porte en soi 125
Ce mal qui le tuera, regarde en bas, et voi.
Derrière eux s'est groupée une famille forte,
Qui les ronge et du pied pile leur œuvre morte,

112 « La Mennais est un grand poète : il est peintre et prophète. » (G. Lanson.) Nul n'a mieux su, parmi les modernes, parler le langage des prophètes hébreux. — On connaît assez les « lamentations de Jérémie » sur la désolation de Jérusalem.

115 *Benjamin Constant*, note Vigny au pied de la page. Dans le *Journal*, le poëte avait écrit, après l'enterrement de Benjamin Constant : « C'était un esprit supérieur. Il combattit toujours sans récompense : ce que j'estime... — La dynastie des Bourbons l'importunait, il a contribué à la renverser ; et la tristesse qu'il a confessée à la tribune lui est venue de l'impuissance où il se sentait plongé de rien fonder sur les ruines qu'il nous a faites. » Cet « athlète infatigable de la presse et de la tribune » (M. de Cormenin) était mort le 8 décembre 1830.

124 Vigny semble prévoir ici la défaite des libéraux.

125 *Comme il est écrit...* Toujours cette idée de la fatalité, de la destinée.

126 *Voi :* forme étymologique, usitée en poësie au XVIIe et encore au XVIIIe siècle. Il y en a d'autres exemples chez Vigny.

127 « L'école saint-Simonienne. » (Note de Vigny.) Remarquer avec quelle sympathie intelligente le poëte penseur parle ici des rêves de cette école. Dans le *Journal*, on lit à la date de 1832 : « L'amélioration de la classe la plus nombreuse et l'accord entre la capacité prolétaire et l'hérédité propriétaire sont toute la question politique actuelle. » Sainte-Beuve, qui avait lui aussi traversé le saint-simonisme, se montre sévère pour cette époque de la pensée de Vigny qu'il appelle un « accès de fièvre sociale et religieuse ».

Ecrase les débris qu'a faits la Liberté,
Y roule le niveau qu'on nomme Égalité, 130
Et veut les mettre en cendre, afin que pour sa tête
L'homme n'ait d'autre abri que celui qu'elle apprête ;
Et c'est un temple ; un temple immense, universel,
Où l'homme n'offrira ni l'encens, ni le sel,
Ni le sang, ni le pain, ni le vin, ni l'hostie, 135
Mais son temps et sa vie en œuvre convertie,
Mais son amour de tous, son abnégation
De lui, de l'héritage et de la nation.
Seul, sans père et sans fils ; soumis à la parole,
L'union est son but et le travail son rôle, 140
Et, selon celui-là qui parle après Jésus,
Tous seront appelés et tous seront élus.
— Ainsi tout est osé ! Tu vois, pas de statue
D'homme, de roi, de Dieu, qui ne soit abattue,
Mutilée à la pierre et rayée au couteau, 145
Démembrée à la hache et broyée au marteau !
Or ou plomb, tout métal est plongé dans la braise,
Et jeté pour refondre en l'ardente fournaise.
Tout brûle, craque, fume et coule ; tout cela
Se tort, s'unit, se fend, tombe là, sort de là ; 150
Cela siffle et murmure ou gémit ; cela crie,
Cela chante, cela sonne, se parle et prie ;
Cela reluit, cela flambe et glisse dans l'air,
Eclate en pluie ardente ou serpente en éclair.

129-130 Allégories.
131-132 Vigny écrira dans *Les Oracles* (1862) :

Toute démocratie est un désert de sable...

Cf. *Journal*, *Le Désert*, infra.

— « Ce n'est que poussière, disait Benjamin Constant, et quand arrive l'orage, cette poussière devient de la boue... »

149-154 Nous avons montré dans la *Revue germanique* (mars-avril 1912) que Vigny a emprunté ce mouvement assez curieux au *Faust* de Gœthe. Les mots dont nous trouvons ici un souvenir lointain, mais indéniable, sortent de la bouche de Méphistophélès, dans la scène de sabbat au Brocken.

« Cela se serre, cela pousse, cela saute, cela glapit, cela siffle et se remue, cela marche et babille, cela reluit, étincelle, pue et brûle ! C'est un véritable élément de sorcières... » (Trad. G. de Nerval.)

Œuvre, ouvriers, tout brûle ; au feu tout se féconde : 155
Salamandres partout ! Enfer, Eden du monde !
Paris ! principe et fin ! Paris ! Ombre et flambeau !
— Je ne sais si c'est mal, tout cela ! mais c'est beau !
Mais c'est grand ! Mais on sent jusqu'au fond de son âme
Qu'un monde tout nouveau se forge à cette flamme. 160
Ou soleil, ou comète, on sent bien qu'il sera ;
Qu'il brûle ou qu'il éclaire, on sent qu'il tournera,
Qu'il surgira brillant à travers la fumée,
Qu'il vêtira pour tous quelque forme animée,
Symbolique, imprévue et pure, on ne sait quoi, 165
Qui sera pour chacun le signe d'une foi,
Couvrira, devant Dieu, la terre comme un voile,
Ou de son avenir sera comme l'étoile,
Et. dans des flots d'amour et d'union, enfin
Guidera la famille humaine vers sa fin ; 170
Mais que peut-être aussi, brûlant, pareil au glaive
Dont le feu dessécha les pleurs dans les yeux d'Ève,
Il ira labourant le globe comme un champ,
Et semant la douleur du levant au couchant ;
Rasant l'œuvre de l'homme et des temps comme l'herbe 175
Dont un vaste incendie emporte chaque gerbe,
En laissant le Désert, qui suit son large cours
Comme un géant vainqueur, s'étendre pour toujours.
Peut-être que, partout où se verra sa flamme,
Dans tout corps s'éteindra le cœur, dans tout cœur l'âme, 180
Que Rois et Nations, se jetant à genoux,
Aux rochers ébranlés crîront : « Ecrasez-nous !

156 *Salamandres* : on attribuait jadis à ces animaux la propriété de vivre dans le feu. — Noter les antithèses.

158-159 Ne dirait-on point des vers de Victor Hugo ?

169-170 Le poëte semble s'abandonner aux rêveries utopiques des saint-simoniens, auxquels il emprunte leurs expressions. — Cf. *Le Mont des Oliviers*, v. 44.

171-172 Cf. Genèse, III, 24. [Le Seigneur Dieu] mit des chérubins devant le jardin de délices, qui faisaient étinceler une épée de feu.,. »

180 Cf. *Le Déluge*, v. 138.

181-182 Plus d'une fois les rois et les nations jetèrent l'anathème contre Paris, ce foyer du libéralisme où se fomentaient les révolutions. Cf. Préface des *Feuilles d'automne* (20 nov. 1831) : « Les révo-

« Car voilà que Paris encore nous envoie
« Une perdition qui brise notre voie ! »
— Que fais-tu donc, Paris, dans ton ardent foyer ? 185
Que jetteras-tu donc dans ton moule d'acier ?
Ton ouvrage est sans forme, et se pétrit encore
Sous la main ouvrière et le marteau sonore ;
Il s'étend, se resserre, et s'engloutit souvent
Dans le jeu des ressorts et du travail savant, 190
Et voilà que déjà l'impatient esclave
Se meut dans la Fournaise, et, sous les flots de lave,
Il nous montre une tête énorme, et des regards
Portant l'ombre et le jour dans leurs rayons hagards. »

Je cessai de parler, car, dans le grand silence, 195
Le sourd mugissement du centre de la France
Monta jusqu'à la tour où nous étions placés,
Apporté par le vent des nuages glacés.
— Comme l'illusion de la raison se joue !
Je crus sentir mes pieds tourner avec la roue. 200
Et le feu du brasier qui montait vers les cieux
M'éblouit tellement, que je fermai les yeux.

— Ah ! dit le Voyageur, la hauteur où nous sommes
De corps et d'âme est trop pour la force des hommes.
La tête a ses faux pas comme le pied les siens ; 205
Vous m'avez soutenu, c'est moi qui vous soutiens,
Et je chancelle encor, n'osant plus sur la terre
Contempler votre ville et son double mystère.
Mais je crains bien pour elle et pour vous, car voilà
Quelque chose de noir, de lourd, de vaste, là, 210

lutions, encore enfouies dans la sape, en poussant sous tous les royaumes de l'Europe leurs galeries souterraines, ramifications de la grande révolution centrale dont le cratère est Paris. »

188 *La main ouvrière :* archaïsme très heureux.

191 *L'impatient esclave...* expression énigmatique que le contexte n'explique pas suffisamment.

210 Cf. *Les Orientales, Feu du Ciel* :

> La voyez-vous passer la nuée au flanc noir ?

Vigny lui-même écrira plus tard dans *Les Oracles* :

> Le passant au passant montre au ciel tout point noir.
> Nous-même en mon désert nous lisions dans la nue,
> Quatre ans avant l'éclair fatal.

Au plus haut point du ciel, où ne sauraient atteindre
Les feux dont l'horizon ne cesse de se teindre ;
Et je crois entrevoir ce rocher ténébreux
Qu'annoncèrent jadis les prophètes Hébreux.
Lorsqu'une meule énorme, ont-ils dit .. — Il me semble 215
La voir —... *apparaîtra sur la cité*... — Je tremble
Que ce ne soit Paris —... *dont les enfants auront*
Effacé Jésus-Christ du cœur comme du front... —
Vous l'avez fait — *alors que la ville, enivrée*
D'elle-même, aux plaisirs du sang sera livrée... — 220
Qu'en pensez-vous ? —... *alors l'Ange la rayera*
Du monde, et le rocher du ciel l'écrasera. »

Je souris tristement. « Il se peut bien, lui dis-je,
Que cela nous arrive avec ou sans prodige ;
Le ciel est noir sur nous ; mais il faudrait alors 225
Qu'ailleurs, pour l'avenir, il fût d'autres trésors,
Et je n'en connais pas. Si la force divine
Est en ceux dont l'esprit sent, prévoit et devine,
Elle est ici. Le ciel la révère. Et sur nous
L'ange exterminateur frapperait à genoux, 230
Et sa main, à la fois flamboyante et timide,
Tremblerait de commettre un second déicide.
Mais abaissons nos yeux, et n'allons pas chercher
Si ce que nous voyons est nuage ou rocher.
Descendons et quittons cette imposante cime 235
D'où l'esprit voit un rêve et le corps un abîme.

Je ne sais d'assurés, dans le chaos du sort,
Que deux points seulement, LA SOUFFRANCE et LA MORT.

213-222 Vigny, d'une manière qui rappelle celle de Bossuet dans ses *Sermons* et ses *Oraisons funèbres*, cite et paraphrase tour à tour l'*Apocalypse de S. Jean*, XVII et XVIII, 3 et 21 : « Alors un ange fort leva en haut une pierre semblable à une grande meule de moulin, et la jeta dans la mer, en disant : C'est ainsi que Babylone, cette grande ville, sera précipitée avec impétuosité, de sorte qu'on ne la trouvera plus. » — Cf. *S. Matthieu*, XI, 20-24, malédiction lancée sur des villes coupables.

227-229 C'est déjà le thème de l'*Esprit pur*. (Cf. *Journal*, l'*Elixir*, infra.)

237-240 Le pessimisme de Vigny admet déjà comme consolation la foi aux idées.

Tous les hommes y vont avec toutes les villes.
Mais les cendres, je crois, ne sont jamais stériles. 240
Si celles de Paris un jour sur ton chemin
Se trouvent, pèse-les, et prends-nous dans ta main,
Et, voyant à la place une rase campagne,
Dis : « Le volcan a fait éclater sa montagne ! »
Pense au triple labeur que je t'ai révélé, 245
Et songe qu'au-dessus de ceux dont j'ai parlé
Il en fut de meilleurs et de plus purs encore,
Rares parmi tous ceux dont leur temps se décore,
Que la foule admirait et blâmait à moitié,
Des hommes pleins d'amour, de doute et de pitié, 250
Qui disaient : *Je ne sais*, des choses de la vie,
Dont le pouvoir ou l'or ne fut jamais l'envie,
Et qui, par dévouement, sans détourner les yeux,
Burent jusqu'à la lie un calice odieux...
— Ensuite, Voyageur, tu quitteras l'enceinte, 255
Tu jetteras au vent cette poussière éteinte,
Puis, levant seul ta voix dans le désert sans bruit,
Tu crîras : *Pour longtemps le monde est dans la nuit* ! »

Ecrit le 16 janvier 1831, à Paris.

245 *Triple labeur*, personnifié dans La Mennais, B. Constant, les saint-simoniens.

254 Est-il besoin de nommer les poëtes, que le futur auteur de *Stello* place bien au-dessus des hommes politiques ?

LES DESTINÉES

POÈMES PHILOSOPHIQUES.

LES DESTINÉES

Ce poëme allégorique, d'une beauté grave et simple, rappelle les mythes d'Homère ou d'Hésiode, de Virgile ou de Dante. Ces déités fatales s'abattant sur les hommes, puis remontant vers Jéhovah, pour redescendre de nouveau vers l'homme, sont représentées en un triptyque magistral.

Dans le chapitre *De la philosophie* (*De l'Allemagne*, III, 1), Mme de Staël posait la question de savoir « si la fatalité ou le libre arbitre décide des résolutions des hommes ».

« Chez les anciens, la fatalité venait de la volonté des dieux ; chez les modernes on l'attribue au cours des choses. La fatalité, chez les anciens, faisait ressortir le libre arbitre ; car la volonté de l'homme luttait contre l'événement, et la résistance morale était invincible. Le fatalisme des modernes, au contraire, détruit nécessairement la croyance au libre arbitre... La fatalité qui descendait du ciel remplissait l'âme d'une sainte terreur, tandis que celle qui nous lie à la terre ne fait que nous dégrader... Car qu'y a-t-il de plus important pour l'homme, que de savoir s'il a vraiment la responsabilité de ses actions..., etc.. ? »

Vigny avait médité longuement sur cette page, comme aussi sur plus d'un livre d'inspiration janséniste conservé dans la bibliothèque familiale. Le dogme de la grâce, la prédestination avaient tourmenté son âme. C'est toutefois chez un contempteur des dieux, chez Byron, qu'il saisit le germe de son poëme. Exécutrices des ordres funestes d'Arimanes, les trois Destinées, compagnes de Némésis, célèbrent leurs méfaits au sommet du mont Jungfrau. Elles volent ensuite au palais du dieu lui rendre compte de leur mission malfaisante. (*Manfred,* II.)

Autrement profonds que l'épisode du poëte anglais, les vers symboliques de Vigny posent le redoutable problème de la fatalité et du libre arbitre. Le monde païen avait vécu dans la terreur qu'inspirait le Destin implacable, inéluctable. La venue du Christ, l'ère de la grâce ont-elles rendu l'homme plus libre ? Au Destin succède la prédestination. Dans « cette contre-partie de l'Eglogue à Pollion », Vigny « referme le ciel ». (Sainte-Beuve.)

Avec le retour rituel des rimes, les tercets à l'italienne (*terza*

rima) conviennent admirablement à ce poëme fatidique, que Vigny tint à placer en tête de son recueil posthume, avec l'épigraphe :

« C'était écrit. »

Depuis le premier jour de la création,
Les pieds lourds et puissants de chaque destinée
Pesaient sur chaque tête et sur toute action.

Chaque front se courbait et traçait sa journée,
Comme le front d'un bœuf creuse un sillon profond 5
Sans dépasser la pierre où sa ligne est bornée.

Ces froides déités liaient le joug de plomb
Sur le crâne et les yeux des hommes leurs esclaves,
Tous errants, sans étoile, en un désert sans fond ;

Levant avec effort leurs pieds chargés d'entraves, 10
Suivant le doigt d'airain dans le cercle fatal,
Le doigt des Volontés inflexibles et graves,

Tristes divinités du monde oriental,
Femmes au voile blanc, immuables statues,
Elles nous écrasaient de leur poids colossal. 15

Comme un vol de vautours sur le sol abattues,

[1] Ne pas prendre « le premier jour » au sens littéral de la *Genèse*.
[2] Noter la lourdeur voulue des vers qui suivent. — Cf. Byron, *Manfred* (II, 4) : « Gloire au grand Arimanes, chante une Destinée ; nous fléchissons le genou devant lui, nous qui foulons aux pieds les têtes des hommes. » D'après la fable, le Destin, ou la Destinée, symbolisant cette fatale nécessité suivant laquelle tout arrivait dans le monde, avait sous ses pieds le globe de la terre.
[4] *Journée :* espace de terre qu'on peut labourer en un jour. La métaphore se suit.
[7] Delille écrivait moins bien dans *La Pitié* (sur les prisons) :

Là, la nécessité, dans sa fatale main
Tenant son joug de fer et ses chaînes d'airain...

[8] Cf. *Manfred*, II, 3 : « Nos mains contiennent les cœurs des hommes ; leurs tombeaux nous servent de marchepieds. Nous ne donnons la vie à nos esclaves que pour la reprendre. »
[13] Telles les Destinées de Byron. Voir plus bas, v. 122. L'Orient est le pays du fatalisme.
[15] Cf. *La Maison du Berger*, v. 4.
[16] Vigny fait de ces Destinées des sœurs des harpies ou des monstres de *l'Enfer* du Dante. (Ch. XIII.) Chacune d'elles semble le mauvais ange d'un être humain.

Dans un ordre éternel, toujours en nombre égal
Aux têtes des mortels sur la terre épandues,

Elles avaient posé leur ongle sans pitié
Sur les cheveux dressés des races éperdues, 20
Traînant la femme en pleurs et l'homme humilié.

Un soir, il arriva que l'antique planète
Secoua sa poussière. — Il se fit un grand cri :
« Le Sauveur est venu, voici le jeune athlète ;

« Il a le front sanglant et le côté meurtri, 25
Mais la Fatalité meurt au pied du Prophète,
La Croix monte et s'étend sur nous comme un abri ! »

Avant l'heure où, jadis, ces choses arrivèrent,
Tout homme était courbé, le front pâle et flétri ;
Quand ce cri fut jeté, tous ils se relevèrent. 30

Détachant les nœuds lourds du joug de plomb du Sort,
Toutes les Nations à la fois s'écrièrent :
« O Seigneur, est-il vrai ? Le Destin est-il mort ? »

Et l'on vit remonter vers le ciel, par volées,
Les filles du Destin, ouvrant avec effort 35
Leurs ongles qui pressaient nos races désolées ;

Sous leur robe aux longs plis voilant leurs pieds d'airain,
Leur main inexorable et leur face inflexible ;
Montant avec lenteur en innombrable essaim,

D'un vol inaperçu, sans ailes, insensible, 40
Comme apparaît au soir, vers l'horizon lointain,
D'un nuage orageux l'ascension paisible.

— Un soupir de bonheur sortit du cœur humain ;

18 *Epandues*, p. répandues.
19 Cf. *Le Mont des Oliviers*, v. 127-128. — Hugo (*Odes*, II, 6, *La Liberté*) parle de « *l'ongle* flétrissant des harpies ».
22 Dans *Rolla*, Musset écrivait déjà :

> La terre est aussi vieille, aussi dégénérée,
> Elle branle une tête aussi désespérée
> Que lorsque Jean parut sur le sable des mers...

40 *Inaperçu :* imperceptible.

La terre frissonna dans son orbite immense,
Comme un cheval frémit délivré de son frein. 45

Tous les astres émus restèrent en silence,
Attendant avec l'Homme, en la même stupeur,
Le suprême décret de la Toute-Puissance,

Quand ces filles du Ciel, retournant au Seigneur,
Comme ayant retrouvé leurs régions natales, 50
Autour de Jéhovah se rangèrent en chœur,

D'un mouvement pareil levant leurs mains fatales,
Puis chantant d'une voix leur hymne de douleur,
Et baissant à la fois leurs fronts calmes et pâles :

« Nous venons demander la Loi de l'avenir, 55
Nous sommes, ô Seigneur, les froides Destinées
Dont l'antique pouvoir ne devait point faillir.

« Nous roulions sous nos doigts les jours et les années :
Devons-nous vivre encore ou devons-nous finir,
Des Puissances du ciel, nous, les fortes aînées ? 60

« Vous détruisez d'un coup le grand piége du Sort
Où tombaient tour à tour les races consternées.
Faut-il combler la fosse et briser le ressort ?

« Ne mènerons-nous plus ce troupeau faible et morne,
Ces hommes d'un moment, ces condamnés à mort, 65
Jusqu'au bout du chemin dont nous posions la borne ?

46 *Tous les astres émus...* Vigny admet ici que la terre est le centre du monde, et que tous les astres s'intéressent au sort de la planète. Il se place au point de vue de l'antiquité.

48 *Décret :* cf. les décrets de Dieu, les décrets de la Providence.

49 *Ces filles du Ciel :* il nous paraît étrange que le poète d'*Eloa* appelle ainsi les Destinées terribles qu'il évoquait, quelques tercets plus haut.

56 Dans *Manfred*, Némésis s'adresse ainsi à Arimanes : « Roi des rois, nous sommes tes sujets, et tous les êtres qui ont vie sont les nôtres. Augmenter notre pouvoir, c'est augmenter le tien ; nous n'épargnons rien pour y parvenir... « (II, 4.)

65 *Ces hommes d'un moment...* « Créature d'un jour », disait Musset dans la *Lettre à Lamartine*. — *Ces condamnés à mort :* les éternelles Destinées méprisent ces êtres qui doivent périr.

« Le moule de la vie était creusé par nous :
Toutes les passions y répandaient leur lave,
Et les événements venaient s'y fondre tous.

« Sur les tables d'airain où notre loi se grave, 70
Vous effacez le nom de la FATALITÉ,
Vous déliez les pieds de l'homme notre esclave.

« Qui va porter le poids dont s'est épouvanté
Tout ce qui fut créé ? ce poids sur la pensée,
Dont le nom est en bas : RESPONSABILITÉ. 75

Il se fit un silence, et la terre affaissée
S'arrêta comme fait la barque sans rameurs
Sur les flots orageux, dans la nuit balancée.

Une voix descendit, venant de ces hauteurs
Où s'engendrent, sans fin, les mondes dans l'espace ; 80
Cette voix, de la terre emplit les profondeurs ;

« Retournez en mon nom, Reines, je suis la Grâce.
L'homme sera toujours un nageur incertain
Dans les ondes du temps qui se mesure et passe.

« Vous toucherez son front, ô filles du Destin ! 85
Son bras ouvrira l'eau, qu'elle soit haute ou basse,
Voulant trouver sa place et deviner sa fin.

Il sera plus heureux, se croyant maître et libre
En luttant contre vous dans un combat mauvais,
Où moi seule, d'en haut, je tiendrai l'équilibre. 90

« De moi naîtra son souffle et sa force à jamais.
Son mérite est le mien, sa loi perpétuelle :
Faire ce que je veux pour venir OU JE SAIS. »

73-75 Qui assumera la Responsabilité des actions humaines, dans l'ordre nouveau ?
76-77 *Et la terre affaissée...* (Cf. v. 22 et 44.)
80 La poétique cosmogonie d'*Eloa* s'accorde avec l'hypothèse scientifique des nébuleuses.
82 La Grâce renvoie les Destinées et « les autorise de nouveau ».
83 Voir une comparaison analogue dans *La Flûte*, v. 91-92.
90 La Grâce tiendra la balance égale entre la Destinée et le « caractère » de l'homme qui lutte contre elle.
93 Définition de la prédestination.

Et le chœur descendit vers sa proie éternelle
Afin d'y ressaisir sa domination 95
Sur la race timide, incomplète et rebelle.

On entendit venir la sombre Légion
Et retomber les pieds des femmes inflexibles,
Comme sur nos caveaux tombe un cercueil de plomb.

Chacune prit chaque homme en ses mains invisibles ; 100
Mais, plus forte à présent, dans ce sombre duel,
Notre âme en deuil combat ces Esprits impassibles.

Nous soulevons parfois leur doigt faux et cruel.
La volonté transporte à des hauteurs sublimes
Notre front éclairé par un rayon du ciel. 105

Cependant sur nos caps, sur nos rocs, sur nos cimes,
Leur doigt rude et fatal se pose devant nous,
Et, d'un coup, nous renverse au fond des noirs abîmes.

Oh ! dans quel désespoir nous sommes encor tous !
Vous avez élargi le COLLIER qui nous lie, 110
Mais qui donc tient la chaîne ? — Ah ! Dieu juste, est-ce vous ?

Arbitre libre et fier des actes de sa vie,
Si notre cœur s'entr'ouvre au parfum des vertus,
S'il s'embrase à l'amour, s'il s'élève au génie,

Que l'ombre des Destins, Seigneur, n'oppose plus 115
A nos belles ardeurs une immuable entrave,
A nos efforts sans fin des coups inattendus !

97 *Légion :* le mot s'emploie volontiers en parlant des démons.

104 *La volonté :* Vigny appelle ailleurs cette force « le caractère ». Cf. Avant-propos de *La Maréchale d'Ancre :* « La *Destinée*, contre laquelle nous luttons toujours, mais qui l'emporte sur nous dès que le *Caractère* s'affaiblit ou s'altère... »

106 *Sur nos caps...* Vigny songe au Génie des Tempêtes des Lusiades du Camoens. (*Dict. de la Fable.*)

111 *Mais qui donc tient la chaîne...* — Cf. Voltaire, *Poëme sur le désastre de Lisbonne :*

> Dieu tient en main la chaîne, et n'est point enchaîné ;
> Par son choix bienfaisant tout est déterminé :
> Il est libre, il est juste, il n'est point implacable...

112 *Arbitre libre :* Vigny paraphrase pour l'expliquer l'expression philosophique : *libre arbitre.*

O sujet d'épouvante à troubler le plus brave !
Question sans réponse où vos saints se sont tus !
O mystère ! ô tourment de l'âme forte et grave ! 120

Notre mot éternel est-il : C'ÉTAIT ÉCRIT ?
SUR LE LIVRE DE DIEU, dit l'Orient esclave ;
Et l'Occident répond : SUR LE LIVRE DU CHRIST.

Ecrit au Maine-Giraud (Charente), 27 août 1849.

LA MAISON DU BERGER

A ÉVA.

Ce « prologue du volume des *Poëmes philosophiques* » parut le 15 juillet 1844, dans la *Revue des Deux Mondes*. Persuadé que « tous les grands problèmes de l'humanité peuvent être traités sous forme de vers » (*Journal inédit*, 1843), Vigny traite, dans cette *Lettre à Eva*, de l'attitude du poëte à l'égard de la Civilisation, de la Poésie, de la Femme et de la Nature, en trois méditations d'une rare élévation de pensée.

Le symbole de la petite maison « errante et solitaire » que roule le berger lui a paru convenir à la destinée du poëte penseur et conducteur idéal des peuples. La symbolique Maison du Berger fait l'unité des trois parties de cette méditation.

La première nous montre quels doivent être la conduite et le rôle du poëte dans la société moderne ; — la seconde examine ce qu'est la poésie, comment elle fut méconnue par sa propre faute, comment le poëte devait être prophète et guide : tel Orphée, tel Moïse ; — la troisième, opposant la nature impassible, fatale, et la femme, créature de spontanéité, d'intuition, de rêverie, d'enthousiasme, garde notre amour et notre pitié de

119 *Question sans réponse :* c'est encore le silence que Vigny reproche à Dieu le Père d'avoir gardé, à l'heure où agonisait le Fils de l'Homme. (Cf. *Le Mont des Oliviers*.) — On lit dans le *Journal d'un poëte* (1838) ces lignes sur saint Augustin : « Il défendait la grâce contre Pélage, mais il avoua qu'il sentait en lui un libre arbitre. C'est que les deux sont en nous ; nous gémissons du poids de la destinée qui nous opprime ; mais savons-nous si Dieu ne gémit pas de notre continuelle action et n'en souffre pas ? »

120 Les philosophes tentent encore aujourd'hui de résoudre le problème de la liberté et du déterminisme, après Fouillée, chez nous, MM. Boutroux et Bergson.

122 « Quand la perte d'un mortel est écrite dans le livre fatal de la destinée, quoi qu'il fasse, il n'échappera jamais à son funeste avenir... » (Epigraphe de la XIIIe des *Orientales*, *Le Derviche*.)

s'égarer sur ce qui demeure, et les concentre sur l'être d'un jour, qui passe et qui souffre.

Poëme riche de pensées et de sentiments, obscurci par un passage continuel du sens concret au sens symbolique et par des *chassez-croisez* d'images et de symboles, œuvre d'un penseur solitaire plus maître de son original système d'idées que de sa langue, *La Maison du Berger* reste encore d'une interprétation malaisée, malgré la pieuse exégèse des fervents de Vigny.

— Le poëte avait dû plus d'une fois rêver, comme des Grieux, dans *Manon Lescaut,* d'un « système de vie paisible et solitaire » et sentir « que pour n'avoir rien à désirer dans la charmante solitude, il fallait y être avec Manon ». Il avait songé à s'évader de la prison sociale, en compagnie de la femme aimée. Mais ce rêve de tout romantique s'était précisé encore à la lecture de Chateaubriand.

« Au bord du ruisseau, disait Velléda, au pied de l'arbre, le long de cette haie, de ces sillons, où rit la première verdure des blés que je ne verrai pas mûrir, nous aurions admiré le coucher du soleil... Tu croyais peut-être que, dans mes songes de félicité, je désirais des trésors, des palais, des pompes ? Hélas ! mes vœux étaient plus modestes, et ils n'ont point été exaucés ! Je n'ai jamais aperçu au coin d'un bois la hutte roulante d'un berger, sans songer qu'elle me suffirait avec toi. Plus heureux que ces Scythes dont les Druides m'ont conté l'histoire, nous promènerions aujourd'hui notre cabane de solitude en solitude, et notre demeure ne tiendrait pas plus à la terre que notre vie. » (*Les Martyrs,* X.)

Toute une génération avait lu, avait su par cœur le touchant épisode des *Martyrs,* il n'y a qu'une *Maison du Berger*, et c'est dans ce poëme, dont le germe était emprunté à Chateaubriand, que se lisent quelques-uns des plus beaux vers de la langue française.

I

Si ton cœur gémissant du poids de notre vie,
Se traîne et se débat comme un aigle blessé,

[1] Le poëme commence par un cri de douleur et de dégoût, par le désaveu de la réalité sociale qui obsède et opprime l'esprit.

[2] Cf. *Eloa* (la mort de l'aigle). Sainte-Beuve parle du « cri d'aigle blessé » de Pascal ; et Musset écrit dans *Namouna :*

Et puisque le désir se sent cloué à terre,
Comme un aigle blessé qui meurt dans la poussière,
L'aile ouverte et les yeux fixés sur le soleil ?

Portant comme le mien, sur son aile asservie
Tout un monde fatal, écrasant et glacé ;
S'il ne bat qu'en saignant par sa plaie immortelle, 5
S'il ne voit plus l'amour, son étoile fidèle,
Eclairer pour lui seul l'horizon effacé ;

Si ton âme enchaînée, ainsi que l'est mon âme,
Lasse de son boulet et de son pain amer,
Sur sa galère en deuil laisse tomber la rame, 10
Penche sa tête pâle et pleure sur la mer,
Et, cherchant dans les flots une route inconnue,
Y voit, en frissonnant, sur son épaule nue,
La lettre sociale écrite avec le fer ;

Si ton corps, frémissant des passions secrètes, 15
S'indigne des regards, timide et palpitant ;
S'il cherche à sa beauté de profondes retraites
Pour la mieux dérober au profane insultant ;
Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges,
Si ton beau front rougit de passer dans les songes 20
D'un impur inconnu qui te voit et t'entend,

Pars courageusement, laisse toutes les villes ;
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin,

3 *Aile asservie :* ce qui blesse l'aigle symbolique, c'est la servitude fatale. — « L'indépendance fut toujours mon désir, et la dépendance ma destinée. » (*Journal*, 1835.)

5 Lucrèce parlait déjà de « l'éternelle blessure d'amour... »

8 Le poëte compare la triste condition de son âme à celle d'un forçat, d'un galérien.

14 *La lettre sociale :* la marque infamante appliquée au fer rouge par la société sur l'épaule du condamné.

15 Peut-être ces vers renferment-ils une allusion au sort de la femme de théâtre souffrant d'être regardée indiscrètement par le public ? Ces vers avaient-ils été composés avant la rupture avec Mme Dorval ? On ne saurait l'affirmer. Aussi bien la pauvre Kitty Bell, au comptoir de sa pâtisserie, exhale de semblables plaintes, dans *Chatterton*.

22 Aux villes, séjours de servitude, le poëte oppose la libre nature, — Dans *Jean Sbogar*, Nodier écrivait déjà : « Il y a un grand obstacle à l'affranchissement des villes : ce sont les villes. — Montrez-moi une ville, une ruche ou une fourmilière, et je vous montrerai l'esclavage ; le lion et l'aigle seuls sont rois, parce qu'ils sont solitaires..., etc. » — Cf. Musset, *La coupe et les lèvres*, *Dédicace*.

Du haut de nos pensers vois les cités serviles
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain. 25
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs une fleur à la main.

La Nature t'attend dans un silence austère ;
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs, 30
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
Balance les beaux lis comme des encensoirs.
La forêt a voilé ses colonnes profondes,
La montagne se cache, et sur les pâles ondes
Le saule a suspendu ses chastes reposoirs. 35

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée,
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
Sous les timides joncs de la source isolée
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
Se balance en fuyant, dans les grappes sauvages, 40
Jette son manteau gris sur le bord des rivages,
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison.

Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
Où les pas du chasseur ont peine à se plonger,

23 Vigny se souvient sans doute ici et ailleurs encore de l'ode passionnée de Lamartine *A Némésis* (juillet 1831) où le poëte dit de sa muse :

> Non, non : je l'ai conduite au fond des solitudes
> Comme un amant jaloux d'une chaste beauté ;
> J'ai gardé ses beaux pieds des atteintes trop rudes
> Dont la terre eût blessé leur tendre nudité ;
> J'ai couronné son front d'étoiles immortelles...

24 *Serviles.* (Cf. *La Mort du Loup*, v. 69-70.)
32 1er texte : *lys.*
35 *Reposoirs :* cf. *La Sauvage*, v. 20. — « La Nature est un temple... » reprendra tel poëte après Vigny.
36 La Fable personnifiait le Crépuscule sous les traits d'un jeune homme ailé. — *Le crépuscule ami :* Vigny préférait les heures grises et noires à l'aube et à la lumière crue du soleil.
42 Les belles-de-nuit, fleurs qui s'épanouissent le soir.
43 Dans une lettre (8 août 1848) à la vicomtesse du Plessis, Vigny cite ces vers avec quelques variantes :

> Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
> Où les pas du chasseur aiment à se plonger...
> Viens y cacher ta vie et ta divine faute.

Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière, 45
Et garde dans la nuit le pâtre et l'étranger.
Viens-y cacher l'amour et ta divine faute ;
Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,
J'y roulerai pour toi la Maison du Berger.

Elle va doucement avec ses quatre roues, 50
Son toit n'est pas plus haut que ton front et tes yeux ;
La couleur du corail et celle de tes joues
Teignent le char nocturne et ses muets essieux.
Le seuil est parfumé, l'alcôve est large et sombre,
Et, là, parmi les fleurs, nous trouverons dans l'ombre 55
Pour nos cheveux unis, un lit silencieux.

Je verrai, si tu veux, les pays de la neige,
Ceux où l'astre amoureux dévore et resplendit,
Ceux que heurtent les vents, ceux que la mer assiège,
Ceux où le pôle obscur sous sa glace est maudit. 60
Nous suivrons du hasard la course vagabonde.
Que m'importe le jour ? que m'importe le monde ?
Je dirai qu'ils sont beaux quand tes yeux l'auront dit.

Que Dieu guide à son but la vapeur foudroyante
Sur le fer des chemins qui traversent les monts, 65

47 *L'amour... divine faute :* conception romantique. (Lamartine, Hugo, Musset, G. Sand.) — Dans *la Prison* (1821), Vigny faisait dire au Masque de fer :

> J'ai mes droits à l'amour et ma part au soleil ;
> Laissez-nous fuir ensemble. . . . . .
> . . . . . allez, dites au roi...
> Que je serai content si, près de ma compagne,
> Je puis errer longtemps de montagne en montagne,
> Sans jamais arrêter nos loisirs voyageurs !

62-63 Dans ses *Odes* (V, 19) V. Hugo adressait ces vers, *Le Voyage*, à sa femme :

> Qu'importe les bois verts, la maison, la colline,
> Et l'astre qui se lève et l'astre qui décline,
> Et la plaine et les monts, si tu ne les vois pas ?
> Que me font ces châteaux, ruines féodales,
> Si leur donjon moussu n'entend point sur ses dalles
> Tes pas légers courir à côté de mes pas ?

64 Vigny ne lance pas seulement ici l'anathème contre le « colossal wagon » ou le « coche humanitaire » — ainsi que le faisait Musset en 1838 dans *Dupont et Durand*. Comme l'a bien montré M. Charles

Qu'un Ange soit debout sur sa forge bruyante,
Quand elle va sous terre ou fait trembler les ponts,
Et de ses dents de feu dévorant ses chaudières,
Transperce les cités et saute les rivières,
Plus vite que le cerf dans l'ardeur de ses bonds ! 70

Oui, si l'Ange aux yeux bleus ne veille sur sa route,
Et le glaive à la main ne plane et la défend,
S'il n'a compté les coups du levier, s'il n'écoute
Chaque tour de la roue en son cours triomphant,
S'il n'a l'œil sur les eaux et la main sur la braise, 75
Pour jeter en éclats la magique fournaise,
Il suffira toujours du caillou d'un enfant.

Sur le taureau de fer qui fume, souffle et beugle,
L'homme a monté trop tôt. Nul ne connaît encor
Quels orages en lui porte ce rude aveugle, 80
Et le gai voyageur lui livre son trésor ;

Lesans (*Notes sur deux poëmes de Vigny, R. H. L. F.*, 1911, n° 4) ces strophes nous donnent le jugement du poëte sur les chemins de fer, après la catastrophe de la ligne de Versailles (8 mai 1842) et font écho aux débats qui avaient passionné la Chambre et le pays tout entier, aux plaidoiries des avocats, aux dépositions des témoins dans le grand procès qui s'en était suivi.

68 On avait d'abord attribué l'accident, qui avait fait 57 morts (parmi lesquels Dumont d'Urville) et 107 blessés, à un éclatement de chaudière. (Cf. v. 76.)

71 *L'Ange :* ainsi Vigny personnifie la Vigilance ; au lieu de la lampe que la Fable mettait à la main de cette divinité, il lui prête le glaive biblique.

77 Le dimanche de la Pentecôte, jour de grandes eaux, un convoi partit de Versailles à cinq heures et demie ; dix-sept voitures étaient remorquées par deux locomotives. L'essieu antérieur de la première se rompit à Bellevue, d'où le terrible déraillement.

78 Victor Hugo comparait le *remorqueur* — nom donné à la locomotive — à un cheval de fer qui souffle, se lamente, jappe en route : « Il sue, il tremble, il hennit, il se ralentit, il s'emporte... » — Vigny pense aux taureaux d'airain que Jason mit sous le joug. Ces taureaux, présent de Vulcain, avaient les pieds et les cornes d'airain, et vomissaient des tourbillons de feu et de flamme. — Harmonie imitative par allitération.

79 *L'homme a monté trop tôt.* Moins confiant que Lamartine dans les destinées des chemins de fer, Vigny, comme Sophocle dans un chœur célèbre d'*Antigone*, comme Horace, dans l'Ode au vaisseau qui portait Virgile, s'étonne de l'audace humaine. (Cf. v. 91.)

81 *Le gai voyageur :* l'accident avait eu lieu au retour d'une fête.

Son vieux père et ses fils, il les jette en otage
Dans le ventre brûlant du taureau de Carthage,
Qui les rejette en cendre aux pieds du dieu de l'or.

Mais il faut triompher du temps et de l'espace, 85
Arriver ou mourir. Les marchands sont jaloux.
L'or pleut sous les charbons de la vapeur qui passe,
Le moment et le but sont l'univers pour nous.
Tous se sont dit : « Allons ! » — Mais aucun n'est le maître
Du dragon mugissant qu'un savant a fait naître ; 90
Nous nous sommes joués à plus fort que nous tous.

Eh bien ! que tout circule et que les grandes causes
Sur des ailes de feu lancent les actions,
Pourvu qu'ouverts toujours aux généreuses choses,
Les chemins du vendeur servent les passions. 95
Béni soit le Commerce au hardi caducée,
Si l'Amour que tourmente une sombre pensée
Peut franchir en un jour deux grandes nations !

Mais, à moins qu'un ami menacé dans sa vie
Ne jette, en appelant, le cri du désespoir, 100
Ou qu'avec son clairon la France nous convie
Aux fêtes du combat, aux luttes du savoir ;

82 *Son vieux père et ses fils.* « Quel père de famille serait assez hardi pour confier sa personne, celle de ses enfants, aux hasards homicides que chaque wagon porterait dans son sein ? » disait un avocat plaidant contre la compagnie imprudente et trop soucieuse d'accroître les bénéfices de ce jour de fête. (M. Lesans.)

83 *Taureau de Carthage :* il ne s'agit point ici du taureau imaginé par le tyran sicilien Phalaris, mais du taureau d'airain dans lequel les Carthaginois, pour apaiser un dieu atroce, jetaient des enfants, qu'une fournaise dévorait. — Carthage, c'est la cité du commerce et du gain. (Cf. Chateaubriand, *Essai sur les révolutions.*)

85 Lieu commun de l'éloquence d'alors. « C'est la conquête du monde, des distances, des espaces, des temps... » (Lamartine.) « Le temps a triomphé de l'espace. » (Le duc de Nemours.) — Cf. v. 120.

90 George Stephenson (1781-1848), inventeur de la locomotive.

95 *Vendeur :* le mot porte une nuance de mépris ; se rappeler la scène de l'Evangile où le Christ chasse les *vendeurs* du temple. — *Passions :* sentiments.

102 *Aux fêtes du combat :* le soldat, las jadis d'être resté trop longtemps l'arme au pied, se réveille.

A moins qu'au lit de mort une mère éplorée
Ne veuille encor poser sur sa race adorée
Ces yeux tristes et doux qu'on ne doit plus revoir, 105

Evitons ces chemins. — Leur voyage est sans grâces
Puisqu'il est aussi prompt, sur ses lignes de fer,
Que la flèche lancée à travers les espaces
Qui va de l'arc au but en faisant siffler l'air.
Ainsi jetée au loin, l'humaine créature 110
Ne respire et ne voit, dans toute la nature,
Qu'un brouillard étouffant que traverse un éclair.

On n'entendra jamais piaffer sur une route
Le pied vif du cheval sur les pavés en feu :
Adieu, voyages lents, bruits lointains qu'on écoute, 115
Le rire du passant, les retards de l'essieu,

105 Vers écrits par le poëte avec ses larmes de fils.

106 Ainsi faisait Vigny quand il se rendait de Paris au Maine-Giraud. Il prenait la diligence, sans souci des lentes étapes. — Depuis J.-J. Rousseau, l'éloge des voyages à pied n'était plus à faire. Dans une page charmante sur l'*Utilité de la poésie*, Théophile Gautier écrivait, en 1842 : « Je consens néanmoins à ce que messieurs les commis-voyageurs commerciaux ou littéraires, dont le temps est si précieux, s'engrènent dans les rails des chemins de fer, et transportent leurs échantillons et leur stupidité d'un endroit à un autre avec la plus grande vitesse possible ; mais, pour Dieu, qu'il soit permis de s'en aller à petits pas en suivant la pente de sa rêverie, le long des rivières, à travers les bois et les prairies, s'arrêtant pour cueillir une marguerite emperlée de rosée, ou écouter siffler un merle ; quittant la grande route pour les petits sentiers, et n'en prenant qu'à son aise... »

112 La vitesse des premiers trains, tant dépassée depuis, paraissait excessive aux voyageurs.

113 Charmantes impressions de voyages en diligence. Les *Mémoires inédits* racontent la première visite que fit le poëte au « vieux manoir de ses pères maternels ». Parti d'Angoulême, dit-il, « je traversai avec assez de peine des chemins creusés dans les rocs et pleins de cailloux roulants, encombrés de branches d'arbres et de chênes rompus. Je me souviens qu'il y avait, entre autres obstacles, au milieu de ce sentier, dans la forêt de Claix, un gros rocher bleuâtre qui empêchait le passage de toute voiture. On fut obligé de dételer les chevaux de poste et de passer à bras le léger cabriolet qui m'emmenait, par-dessus cette barrière naturelle. Les routes sont plus commodes assurément, mais je ne sais pourquoi je regrette cette sauvagerie. Elle était plus en harmonie avec les vieux Maines du pays. » (E. Dupuy, *A. de V.*, III, 394.) — Dans ses *Causeries de voyage de Paris à Vienne*, V. Duruy soutenait encore la supériorité de la diligence sur les chemins de fer (Paris, 1864, p. 6).

Les détours imprévus des pentes variées,
Un ami rencontré, les heures oubliées,
L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.

La distance et le temps sont vaincus. La science 120
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.
Le Monde est rétréci par notre expérience,
Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.
Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne
Immobile au seul rang que le départ assigne, 125
Plongé dans un calcul silencieux et froid.

Jamais la Rêverie amoureuse et paisible
N'y verra sans horreur son pied blanc attaché ;
Car il faut que ses yeux sur chaque objet visible
Versent un long regard, comme un fleuve épanché, 130
Qu'elle interroge tout avec inquiétude,
Et, des secrets divins se faisant une étude,
Marche, s'arrête et marche avec le col penché.

II

Poésie ! ô trésor ! perle de la pensée !
Les tumultes du cœur, comme ceux de la mer, 135
Ne sauraient empêcher ta robe nuancée
D'amasser les couleurs qui doivent te former.

121-122 Cf. *Dupont et Durand*.

127 Cette rêverie, c'est la Muse du poëte. Cette Maison du Berger, isolée, dans la nature libératrice de toute servitude, qui va sans itinéraire, guidée par la fantaisie, symbolise l'existence idéale du poëte. Que les hommes ordinaires montent dans le wagon qui les mènera vite et directement au but précis que leur activité a hâte d'atteindre, le poëte penseur se contentera de son ermitage errant.

134 La poésie est une condensation de la pensée, elle a de la perle la dureté, l'éclat et le prix. Vigny revient plusieurs fois sur cette comparaison : « Chaque vague de l'Océan ajoute un voile blanchâtre aux beautés d'une perle ; chaque flot travaille lentement à la rendre plus parfaite ; chaque flocon d'écume qui se balance sur elle lui laisse une teinte mystérieuse à demi dorée, à demi transparente, où l'on peut seulement deviner un rayon intérieur qui part de son cœur. »

135-137 *mer*, *former*, rime normande.

Mais, sitôt qu'il te voit briller sur un front mâle,
Troublé de ta lueur mystérieuse et pâle,
Le vulgaire effrayé commence à blasphémer, 140

Le pur enthousiasme est craint des faibles âmes
Qui ne sauraient porter son ardeur et son poids.
Pourquoi le fuir ? — La vie est double dans les flammes.
D'autres flambeaux divins nous brûlent quelquefois :
C'est le Soleil du ciel, c'est l'Amour, c'est la Vie ; 145
Mais qui de les éteindre a jamais eu l'envie ?
Tout en les maudissant, on les chérit tous trois.

La Muse a mérité les insolents sourires
Et les soupçons moqueurs qu'éveille son aspect.
Dès que son œil chercha le regard des satyres, 150
Sa parole trembla, son serment fut suspect,
Il lui fut interdit d'enseigner la sagesse.
Au passant du chemin elle criait : « Largesse ! »
Le passant lui donna sans crainte et sans respect.

Ah ! fille sans pudeur, fille de saint Orphée, 155
Que n'as-tu conservé ta belle gravité !

140 Le vulgaire, y compris les hommes politiques, selon le poëte. « Ils ont, en général, des capacités de notaire et de clerc d'avoué, et s'en targuent comme de choses rares qui leur donnent droit de dédaigner les poëtes et les philosophes. » (*Journal*, 1844.)

143 Paraphrase d'une pensée de Mme de Staël : « L'homme a maudit le soleil, l'amour et la vie ; il a souffert, il s'est senti consumé par ces flambeaux de la nature ; mais voudrait-il pour cela les éteindre ? » (*De l'Allemagne*, III, I.) — Cf. L. Dorison, *A. de V., poëte philosophe.*

148 La Muse, pour Vigny, c'est l'Art.

154 Si digne et si fier, Vigny rougit en pensant aux défaillances morales de certains poëtes.

155 Ce cri de douleur passionnée vibre comme l'écho puissant d'une pièce des *Iambes* de Barbier, *Melpomène*, dédiée à Alfred de Vigny, en 1831. — Cf. *Revue universitaire*, 15 juin 1910, nos *Notes sur la Maison du Berger* :

O fille d'Euripide, ô belle fille antique,
O Muse ! qu'as-tu fait de ta blanche tunique? etc...

Ce rapprochement fait ressortir la rare vigueur de l'apostrophe de Vigny. — Orphée, le chantre légendaire de Thrace, dont la voix et la lyre faisaient merveille, charmant les animaux féroces, civilisant les hommes, faisant « danser les pierres avec le psaltérion » (*Stello*), est à dessein « canonisé » ici par le poëte.

Tu n'irais pas ainsi, d'une voix étouffée,
Chanter aux carrefours impurs de la cité ;
Tu n'aurais pas collé sur le coin de ta bouche
Le coquet madrigal, piquant comme une mouche, 160
Et, près de ton œil bleu, l'équivoque effronté.

Tu tombas dès l'enfance, et, dans la folle Grèce,
Un vieillard, t'enivrant de son baiser jaloux,
Releva le premier ta robe de prêtresse,
Et, parmi les garçons, t'assit sur ses genoux. 165
De ce baiser mordant ton front porte la trace ;
Tu chantas en buvant dans les banquets d'Horace
Et Voltaire à la cour te traîna devant nous.

Vestale aux feux éteints ! les hommes les plus graves
Ne posent qu'à demi ta couronne à leur front ; 170
Ils se croient arrêtés, marchant dans tes entraves,
Et n'être que poëte est pour eux un affront.
Ils jettent leurs pensers aux vents de la tribune,
Et ces vents, aveuglés comme l'est la Fortune
Les rouleront comme elle et les emporteront. 175

Ils sont fiers et hautains dans leur fausse attitude.
Mais le sol tremble aux pieds de ces tribuns romains.
Leurs discours passagers flattent avec étude
La foule qui les presse et qui leur bat des mains ;

160 Figure allégorique de la poésie de cour au XVIIIe siècle. (Cf. v. 168.)

163 Anacréon, qui a prêté son nom au genre badin et épicurien. Si Vigny se montre aussi sévère pour ce poëte charmant, comme pour Horace et Voltaire, c'est qu'il se fait une idée extraordinairement noble et élevée de la poésie « perle de la pensée ».

172 Dans l'*Art poétique* (406-407), Horace proclamait fièrement qu'on n'avait pas à rougir de la poésie.

175 Bien que Vigny ne désigne personne clairement, on a des raisons de croire qu'il songe à Lamartine, qu'il admirait tant comme poëte, mais auquel il en voulait de s'être lancé dans la vie politique. Dans son discours à l'Académie (3 juin 1841), Hugo avait traité de questions politiques. Agir de la sorte, aux yeux du poëte des *Destinées*, c'était déroger. — Dans le *Théétète*, Platon opposait de même la vie contemplative et les affaires, le soi-disant homme d'action et celui qui fait partie du chœur des philosophes. Vigny insista sans mesure sur cette opposition dans son discours de réception à l'Académie.

Toujours renouvelé sous ses étroits portiques 180
Ce parterre ne jette aux acteurs politiques
Que des fleurs sans parfums, souvent sans lendemains.

Ils ont pour horizon leur salle de spectacle ;
La chambre où ces élus donnent leurs faux combats
Jette en vain, dans son temple, un incertain oracle ; 185
Le peuple entend de loin le bruit de leurs débats,
Mais il regarde encor le jeu des assemblées
De l'œil dont ses enfants et ses femmes troublées
Voient le terrible essai des vapeurs aux cent bras.

L'ombrageux paysan gronde à voir qu'on dételle, 190
Et que pour le scrutin on quitte le labour.
Cependant le dédain de la chose immortelle
Tient jusqu'au fond du cœur quelque avocat d'un jour.
Lui qui doute de l'âme, il croit à ses paroles.
Poésie, il se rit de tes graves symboles, 195
O toi des vrais penseurs impérissable amour !

Comment se garderaient les profondes pensées
Sans rassembler leurs feux dans ton diamant pur,

181 *Parterre..., acteurs..., salle de spectacle* : comparaison satirique. Le poète répond au dédain par la satire.

185 Dans leur horizon borné, les hommes politiques, selon Vigny, tentent vainement de lire l'avenir ; seul le poëte peut prophétiser. Dans la pièce intitulée *Les Oracles*, l'auteur se félicite d'avoir prévu les événements, et reprend le vers 177 :

Il a croulé, *ce sol qui tremblait sous vos pieds*.

189 Dans la *Navigation*, Esménard parle du « commerce aux cent bras ».

190 Dans la *Divine épopée*, Alexandre Soumet, en 1840, invectivait contre « l'âge de l'industrie, avare et dur cyclope », cause de convulsions économiques et sociales :

Chacun de ses leviers paralyse cent bras.

Vigny se fait-il l'écho des plaintes des éleveurs, voyant déjà la traction animale abandonnée pour la traction mécanique ?

192 Le poëte oppose sans ménagement la poésie impérissable à l'action éphémère de quelque obscur représentant.

195 L'art des « graves symboles », définition de la poésie.

197 Sainte-Beuve cite dans *Chateaubriand et son groupe*, I, 59, une belle page de Daunou sur ce thème.

198 Dans les *Oracles* (1862), Vigny revenait sur cette comparaison :

Le Diamant ! c'est l'art des choses idéales,
Et ses rayons d'argent, d'or, de pourpre et d'azur,

Qui conserve si bien leurs splendeurs condensées ?
Ce fin miroir solide, étincelant et dur, 200
Reste des nations mortes, durable pierre
Qu'on trouve sous ses pieds lorsque dans la poussière
On cherche les cités sans en voir un seul mur.

Diamant sans rival, que tes feux illuminent
Les pas lents et tardifs de l'humaine Raison ! 205
Il faut, pour voir de loin les peuples qui cheminent,
Que le Berger t'enchâsse au toit de sa Maison.
Le jour n'est pas levé. — Nous en sommes encore
Au premier rayon blanc qui précède l'aurore
Et dessine la terre aux bords de l'horizon. 210

Les peuples tout enfants à peine se découvrent
Par-dessus les buissons nés pendant leur sommeil,
Et leur main, à travers les ronces qu'ils entr'ouvrent,
Met aux coups mutuels le premier appareil.
La barbarie encor tient nos pieds dans sa gaine. 215

Ne cessent de lancer les deux lueurs égales
Des pensers les plus beaux, de l'amour le plus pur.
Il porte du génie et transmet les empreintes.
Oui, de ce qui survit aux nations éteintes,
C'est lui le plus brillant trésor et le plus dur.

200 *Miroir* : nom donné à divers minéraux brillants.
203 Cf. Hugo, *Stella* :

Je suis ce qui renaît quand un monde est détruit,
O nations, je suis la poésie ardente.

206 Les poëtes, ce sont les *voyants* que dédaigne le pouvoir, « aveugle Pharaon ».
207 Il n'y a là, comme souvent chez Vigny, qu'un lien subtil entre des idées diverses. Au toit de sa *symbolique* « maison errante et solitaire », le poëte enchâsse ce diamant *symbolique*, non sans quelque préciosité.
208 Vigny salue l'aube des temps nouveaux, il évoque la Terre Promise où la postérité entrera plus tard, sans lui.
212 Les nations commencent à peine à s'éveiller à une vie commune. Elles se sont toujours ignorées, séparées par des barrières, cachées les unes aux autres par le foisonnement touffu des préjugés nationaux. Les peuples ont échangé des coups meurtriers, voici que sur ces blessures qui ont saigné longtemps, durant leur lourd sommeil, ils appliquent mutuellement le premier appareil guérisseur. — Lamartine parlait, en 1838 (Epître à M. Adolphe Dumas), de

Réveiller l'homme enfant emmaillotté de songes.

215 La fatalité du passé oppose à ce bel élan de fraternité une « immuable entrave ». Nous sommes rivés à notre passé ; l'ornière de

Le marbre des vieux temps jusqu'aux reins nous enchaîne,
Et tout homme énergique au dieu Terme est pareil.

Mais notre esprit rapide en mouvements abonde :
Ouvrons tout l'arsenal de ses puissants ressorts.
L'invisible est réel. Les âmes ont leur monde 220
Où sont accumulés d'impalpables trésors.
Le Seigneur contient tout dans ses deux bras immenses,
Son Verbe est le séjour de nos intelligences,
Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps.

III

Eva, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ? 225
Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir ?
Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,

marbre de l'histoire est trop profonde. La figure du dieu Terme symbolise le supplice de l'homme énergique qui ne peut réaliser le rêve conçu par son esprit. La raison décrète la fraternité, découvre la solidarité : il n'en résulte aucun effet, car la pratique n'est pas libre. — *Stello* se représente « la guerre éternelle que se font la *Propriété* et la *Capacité* : l'une pareille au dieu Terme et les jambes dans sa gaine, ne pouvant bouger... » Cf. Une lettre de Vigny, 10 novembre 1850 : « Moi qui suis comme le Dieu Terme, les pieds dans la terre, enfoncés jusqu'aux genoux, mais la tête ailleurs, je l'avoue, très près du ciel quelquefois... »

218 Mais si le corps, la matière sont soumis à un déterminisme fatal, l'esprit pur, dégagé de cette matière, ne serait-il pas libre, puissant, créateur, se demande le poëte, confiant quand même en la force des idées ? C'est par les idées seulement qu'on peut agir sur le monde. (Cf. *L'Esprit pur*, *La Bouteille à la mer*.)

223-224 « Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps », écrivait Malebranche dans la *Recherche de la Vérité*, III. — Affirmation idéaliste.

225 Vigny montre comment il conçoit la mission et le rôle de la femme, et nous fait part de sa philosophie de l'amour.

227 La Rochefoucauld a dit : « Dieu a permis, pour punir l'homme du péché originel, qu'il se fît un Dieu de son amour-propre, pour en être tourmenté dans toutes les actions de sa vie. » (Maxime prise dans une lettre à Mme de Sablé.) La paraphrase de Vigny porte toutefois sa marque personnelle. C'est l'expression, la mise en formule, plus que la pensée qu'il doit au moraliste du XVIIe siècle. (Cf. M. Jouglard, *Sur une source de la Maison du Berger*, *R. H. L. F.*, 1911, p. 441.) — Dans *Namouna*, Musset montre Lovelace

amoureux de lui-même
Et pour s'aimer toujours, voulant toujours qu'on l'aime.

— Dans les *Pensées d'une solitaire*, Mme Ackermann dit de Lamar-

D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,
Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même
En tout temps, à tout âge, il fit son bien suprême 230
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir ?

Mais, si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme !
Compagne délicate ! Eva ! sais-tu pourquoi ?
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,
Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi : 235
— L'enthousiasme pur dans une voix suave.
C'est afin que tu sois son juge et son esclave
Et règnes sur sa vie en vivant sous sa loi.

Ta parole joyeuse a des mots despotiques ;
Tes yeux sont si puissants, ton aspect est si fort, 240
Que les rois d'Orient ont dit dans leurs cantiques
Ton regard redoutable à l'égal de la mort ;
Chacun cherche à fléchir tes jugements rapides...
— Mais ton cœur, qui dément tes formes intrépides,
Cède sans coup férir aux rudesses du sort. 245

tine : « Les femmes n'ont été pour lui que des miroirs où il s'est regardé ; il s'y est même trouvé très beau »

228 *L'arbre du savoir* (*Genèse*, II, 17).

234 L'homme reprend confiance en soi-même et goût à la vie, en se voyant aimé. L'âme de la femme est le miroir qu'il interroge anxieusement. — Eva semble la compagne nécessaire du poëte homme d'action — la seule action efficace restant pour lui la pensée. (Cf. *Stello*.)

236 Moins raisonneuse que l'homme, la femme a plus de spontanéité, plus d'enthousiasme. — *Une voix suave* : comment l'auteur de *Chatterton* pourrait-il oublier celle qui avait incarné si parfaitement sa pensée dans le rôle de Kitty Bell ? « l'interprète la plus instinctive, la plus passionnée, la plus éloquente du génie romantique au théâtre. » (J. Autran.)

238 Cf. *Genèse*, III, 16. « Dieu dit aussi à la femme : ... Vous serez sous la puissance de votre mari et il vous dominera. »

240 Souvenirs du *Cantique des Cantiques*, VI, 9 : « Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore lorsqu'elle se lève... et qui est terrible comme une armée rangée en bataille ? » VIII, 6 : « Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras : parce que l'amour est fort comme la mort... »

243 Cf. Mme Necker de Saussure (1765-1841), *Etude de la vie des femmes*, I, IV : « Le principe passif et sensitif, au moyen duquel nous recevons involontairement les impressions, l'emporte, chez la femme, sur le principe actif qui nous sert à diriger notre attention et nos pensées. Il suit de là que dans tout ce qui demande des efforts puis-

Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles,
Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui.
Le sol meurtrit ses pieds, l'air fatigue ses ailes,
Son œil se ferme au jour dès que le jour a lui ;
Parfois sur les hauts lieux d'un seul élan posée, 250
Troublée au bruit des vents, ta mobile pensée
Ne peut seule y veiller sans crainte et sans ennui.

Mais aussi tu n'as rien de nos lâches prudences,
Ton cœur vibre et résonne au cri de l'opprimé,
Comme dans une église aux austères silences 255
L'orgue entend un soupir et soupire alarmé.
Tes paroles de feu meuvent les multitudes,
Tes pleurs lavent l'injure et les ingratitudes,
Tu pousses par le bras l'homme... Il se lève armé.

C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes 260
Que l'humanité triste exhale sourdement.
Quand le cœur est gonflé d'indignations saintes,
L'air des cités l'étouffe à chaque battement.
Mais de loin les soupirs des tourmentes civiles,
S'unissant au-dessus du charbon noir des villes, 265
Ne forment qu'un grand mot qu'on entend clairement.

sants et continus, les femmes ont évidemment du désavantage : leur organisation est trop mobile pour que la sensibilité ne prenne pas souvent les devants sur la volonté... Mais quoi de plus rapide, de plus fin que les aperçus de la femme ? Elle a plus de pénétration que l'homme. »

246 « Les femmes ont des mouvements inspirés on ne sait d'où. » (*Stello.*) — Pensée : allégorie pseudo-classique.

253-254 « Il n'y a pas une si belle pensée à laquelle ne soit supérieur un des élans de ton cœur chaleureux .. » dit le quaker à Kitty Bell dans *Chatterton* (I, 1). — Les élans de la pitié féminine vont droit au faible, à l'opprimé, au peuple esclave qui secoue le joug, en dépit des « lâches prudences » de la politique ou de la diplomatie.

255 *Austères silences*, cf. v. 29.

257 Combien d'héroïnes enflammèrent les peuples, aux sombres jours de l'histoire !

265 *Charbon noir* : cette fumée de houille symbolise l'âge sombre de l'industrie. — Cf. *La Sauvage*, v. 64. — Lire *Lazare* (1837) d'Auguste Barbier.

266 A force d'avoir vécu avec sa pensée, le poëte ne voit plus ce qu'elle peut garder d'énigmatique pour le lecteur. Le mot est sans doute *Fraternité*. (Cf. *Le Mont des Oliviers*, v. 46), peut-être *pitié* ?

Viens donc ! Le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend ;
La montagne est ton temple et le bois sa coupole,
L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent, 270
Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire ;
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Eva, j'aimerai tout dans les choses créées,
Je les contemplerai dans ton regard rêveur 275
Qui partout répandra ses flammes colorées,
Son repos gracieux, sa magique saveur :
Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
Ne me laisse jamais seul avec la Nature,

267 Vigny écrivait le 7 septembre 1856 à une amie qui voyageait alors et dont il enviait le bonheur :

« Je n'ai pas pu voir la nature que j'aurais aimé à contempler, et pour ne pas en avoir de regrets, j'ai fait des vers contre elle que je vous envoie, chère petite sœur bien-aimée. Je me suis persuadé, en maudissant la terre, ses bois et ses montagnes, que je la détestais, que je ne croyais plus *ni à l'air*, ni à la lumière, ni *aux grands horizons*, et que tout cela n'est, après tout, *qu'une toile de fond*, bonne *à servir de cadre à la beauté que l'on aime, à la personne qui vous accompagne dans la vie et près de qui tout doit n'être rien.* »

— Dans la douzième des *Etudes de la nature* (*De l'Amour*), Bernardin de Saint-Pierre avait écrit : « C'est aussi dans l'âge d'aimer que se développent toutes les affections naturelles au cœur humain. C'est alors que l'innocence, la candeur, la sincérité, la pudeur, la générosité, l'héroïsme, la foi sainte, la pitié, s'expriment en grâces ineffables dans l'attitude et les traits de deux jeunes amants. L'amour prend dans leurs âmes pures tous les caractères de la religion et de la vertu. Ils fuient les assemblées tumultueuses des villes, les routes corrompues de l'ambition, et cherchent dans les lieux les plus reculés quelque autel champêtre, où ils puissent jurer de s'aimer éternellement. Les fontaines, les bois, le lever de l'aurore, les constellations de la nuit reçoivent tour à tour leurs serments... Souvent... ils se prennent l'un l'autre pour une divinité. . L'herbe qu'ils foulent aux pieds, l'air qu'ils respirent, les ombrages où ils se reposent, leur paraissent consacrés par leur atmosphère... »

273 Aux yeux de l'héroïne des *Amants de Montmorency*, « la riche vallée » semblait

> Comme un large tapis à ses pieds étalée ;
> Beau tapis de velours chatoyant et changeant,
> Semé de clochers d'or et de maisons d'argent.

276 Cf. v. 312.

Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur. 280

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine 285
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

« Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations ;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre, 290
J'ignore en les portant les noms des nations.

280 Dans *Novissima verba*, Lamartine, disant adieu au monde fuyant, s'écriait :

Nous nous connaissons trop pour nous tromper encore !

Mais le sentiment de Vigny est autrement profond. C'est un frémissement d'horreur devant la nature. « J'aime l'humanité. J'ai pitié d'elle. La nature est pour moi une décoration dont la durée est insolente, et sur laquelle est jetée cette passagère et sublime marionnette appelée l'homme. » (*Journal*, 1835.) « Pour moi, je ne lui pardonne [à la nature] son immobilité, son éternité imprudente, sa fraîcheur et ses rajeunissements annuels sur les tombes de ceux qu'on aime, qu'en faveur de son silence et de ses magnifiques horizons... » (Lettre du 30 août 1848.)

281 Cette prosopopée de la Nature supporte victorieusement la comparaison avec les beaux vers de Lucrèce au troisième chant de son poème (920-950). Vigny y exhale sa douleur en présence du contraste entre l'éternité de la nature et la vie éphémère de l'homme. Au second chant de *Lara*, Byron avait exprimé, en passant, une tristesse semblable : « Homme immortel ! admire les beautés de la nature, et dis dans la joie de ton cœur : « Tout est à moi ! » Admire-les pendant qu'il est permis à tes yeux charmés de les voir encore : un jour viendra où elles ne t'appartiendront plus. Quels que soient les regrets qui s'exhalent sur la tombe muette, les cieux et la terre ne t'accorderont pas une larme ; aucun nuage ne deviendra plus sombre, aucune feuille ne tombera plus tôt, aucun zéphyr ne soupirera pour toi ; mais les vers rampants s'empareront de leur pâture et prépareront tes dépouilles à fertiliser la terre. » Lamartine, dans le *Dernier chant du pèlerinage d'Harold*, s'en inspira avec un rare bonheur :

Triomphe, disait-il, immortelle Nature,
Tandis que devant toi ta frêle créature,
Elevant ses regards de ta beauté ravis,
Va passer et mourir ! Triomphe, tu survis ! etc.

(Cf. E. Lauvrière, ouv. cité, p. 354.)

283 Toujours les périphrases clichées des pseudo-classiques !

287 Le ciel reste muet perpétuellement. (Cf. *Le Mont des Oliviers*.)

On me dit une mère, et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée, 295
J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers,
Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.
Après vous, traversant l'espace où tout s'élance,
J'irai seule et sereine, en un chaste silence 300
Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. »

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois. 305
Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
« Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois. »

292 *Une mère* : depuis Rousseau et Chateaubriand, tous les romantiques avaient cherché dans la nature un refuge maternel. Xavier de Maistre, au contraire, montre que la nature, « indifférente au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps et se pare de toute sa beauté autour du cimetière » où l'homme repose. (*Voyage autour de ma chambre*, XXI.) Vigny hait « l'abominable aurore », la nature éternelle pour son implacable et dédaigneuse sérénité, pour sa « verte immobilité », pour son silence.

298 *L'axe harmonieux :* déjà, en 1828, dans sa traduction du *Marchand de Venise*, Vigny avait écrit ces vers doux et chantants :

> Sur le dôme sans fin, vois la foule infinie
> Des diamants du ciel dans l'air même incrustés ;
> De ces globes suivant leurs chemins veloutés,
> Il n'en est pas un seul dont l'invisible roue
> Ne produise un concert qui se mêle et se joue
> Parmi les chants divins des anges aux yeux bleus ;
> Mais cet enchantement des sons miraculeux
> Ne se peut révéler qu'aux âmes délivrées
> Des corps, et pour toujours de bonheur enivrées.

301 Telle l'antique Cybèle.

306 S'il maudit la Nature, c'est qu'il la trouve belle, et qu'elle attire jalousement à elle les effusions de tendresse du poëte et parfois du philosophe.

308 Réplique à un sarcasme satanique de Byron : « Je te prends en pitié d'aimer ce qui doit périr ». dit Lucifer à Caïn. — Dans son *Histoire de France* (IV, 1840), Michelet méditait ainsi sur l'individu. Chaque homme est « une personne, un être unique, irréparable, que rien ne remplacera. Rien de tel avant, rien après ; Dieu ne recom-

Oh ! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
Ange doux et plaintif qui parle en soupirant ? 310
Qui naîtra comme toi portant une caresse
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
Dans les balancements de ta tête penchée,
Dans ta taille dolente et mollement couchée
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant ? 315

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
Sous nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi,
Vivez et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi ;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines, 320
J'aime la majesté des souffrances humaines ;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Mais toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
Rêver sur mon épaule en y posant ton front ?

mencera point. Il en viendra d'autres sans doute ; le monde, qui ne se lasse pas, amènera à la vie d'autres personnes, meilleures peut-être, mais semblables, jamais, jamais... » — Cet être qui passe, éphémère, unique, il faut l'aimer, dit le poëte.

309 Par sa pitié et sa spontanéité, la femme s'oppose à la nature fatale et impassible. Créature délicate, frêle, souffrante, toujours menacée, et pour ainsi dire « mourante », Eva concentre en elle les caractères de l'humanité éphémère.

310 Sur ces vers se sont appuyés les critiques qui ont voulu voir, dans Eva, Mme Dorval. M. Dupuy s'élève contre cette hypothèse. Il en propose plusieurs comme possibles. (*A. de V.*, II, 362.) Eva était peut-être originairement Mme Dorval, puis un fantôme idéal imaginé d'après elle. L'actrice, médiatrice entre le poëte et le public, lui avait laissé l'idée de la mission providentielle de la femme. Combien Vigny ne transfigurait-il pas l'objet de sa passion ! Pour des vers composés avant leur rupture, il avait sans doute extrait de son expérience sentimentale tout ce qui était pure idée. La symbolique Eva, à laquelle il adresse cette « lettre », conserverait ainsi quelques traits de la créature de chair qu'il avait aimée jadis jusqu'à la maudire.

314 *Indolente* : 1er texte.

319 *Qui dut* (latinisme fréquent au XVIIe siècle) : qui aurait dû.

321 « Ce vers est le sens de tous mes poëmes philosophiques. » (*Journal*, 1844.)

322 « Tu n'es pas le Créateur, tu es le Destructeur ; tu as créé la Mort ; tu n'édifies que le Néant... Tu reçois l'hommage de tout ce qui est : tu n'en recevras jamais de moi. » M. Lauvrière rapproche des vers de Vigny ces invectives adressées à Dieu par le Lucifer de Byron.

Viens du paisible seuil de la maison roulante 325
Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront.
Tous les tableaux humains qu'un Esprit pur m'apporte
S'animeront pour toi quand, devant notre porte,
Les grands pays muets longuement s'étendront.

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre 330
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines, 335
Ton amour taciturne et toujours menacé.

LA SAUVAGE

La Sauvage parut, le 15 janvier 1843, dans la *Revue des Deux Mondes*. C'était le premier des *Poëmes philosophiques* dont le recueil devait faire suite aux *Poëmes antiques et modernes*, mais qui ne vit le jour qu'après la mort de l'auteur : *les Destinées* (1864).

Dans ses *Nouveaux Lundis* (VI), Sainte-Beuve considère ce poëme comme l'expression du « contraste de la vie errante primitive avec la colonisation la plus civilisée », comme « l'éloge de la famille anglaise, du confort anglais, de la religion biblique anglicane ». S'il ajoute « l'idée est supérieure à l'exécution ; la

327 Cf. le poëme *L'Esprit pur* : tous mes poëmes.

329 « Voilà un vers à joindre au *Pontum adspectabant flentes* de Virgile, un vers presque égal lui-même à l'immensité », avait écrit Sainte-Beuve en marge de son exemplaire des *Destinées*. (Cf. *R. H. L. F.*, 1907, p. 138, et *Nouv. lundis*, VI.)

335 Réminiscence d'un mot de Rosalinde à Orlando, dans *Comme il vous plaira*, de Shakespeare : « Je pleurerai pour rien, comme Diane dans la fontaine... », charmante comparaison à laquelle Vigny a fait un sort.

336 Cette Eva ne serait-elle pas une « admirable idéalisation de la timide et toujours tremblante Mme de Vigny », maladive et fragile, jalouse de son époux, ne tenant qu'à lui ? M. Dupuy aime à la penser. Des deuils cruels et de communs regrets avaient resserré leur union. « Ne serait-ce pas le vrai sens, le sens profond de cette strophe dernière, si pénétrante de mélancolie et de grave douceur ? » Cet amour dévoué, mêlé de piété conjugale, aurait inspiré au poëte quelques-uns de ses plus beaux vers. Dans la *Revue Universitaire* du 15 juin 1913, M. Pierre Martino, étudiant *La Maison du Berger*, présente une hypothèse différente mais bien vraisemblable.

pièce paraît longue », il allait plus loin dans son quant à soi. Son exemplaire des *Destinées* porte sur *la Sauvage* cette condamnation : « C'est ennuyeux. »

Malgré ses longueurs, ses gaucheries, son prosaïsme, et la curiosité excessive de certains symboles, ce poëme reste intéressant. Vigny ne cachait point sa prédilection pour lui et, dans une lettre adressée le 31 janvier 1843 à Mlle C. Maunoir, il écrivait : « Je désire bien que *la Sauvage* vous occupe dans vos réflexions sérieuses. J'ai voulu prouver que la civilisation pouvait être chantée ainsi que la raison, et que les races sauvages étaient coupables envers la famille humaine de n'avoir pas su vénérer la Femme, la culture, l'hérédité, former une société durable, et qu'il était juste que l'Europe les forçât d'en recevoir une. Quoique j'aime Jean-Jacques Rousseau, ma conscience m'a forcé de prendre le thème contraire au sien. »

La couleur locale de *La Sauvage* ne vient pas seulement de Chateaubriand, comme nous l'avons montré dans la *Revue universitaire* du 15 juillet 1909 *(Alfred de Vigny et Chateaubriand, La Sauvage)*, mais aussi de Fenimore Cooper, le romancier de *La Prairie*, des *Pionniers*, des *Puritains d'Amérique*, du *Dernier des Mohicans*. Lecteur et admirateur d'A. de Tocqueville, Vigny s'inspira de plus d'une page de son livre : *De la démocratie en Amérique* (1836-1839). Tel article de la *Revue britannique* (juin 1840) reposait devant l'auteur de *Stello* la question des races sauvages. (Cf. *R. H. L. F.*, Jean Giraud, *Toujours les sources de Vigny*. I, *La genèse de « La Sauvage »*, 1913.)

I

Solitudes que Dieu fit pour le Nouveau Monde,
Forêts, vierges encor, dont la voûte profonde
A d'éternelles nuits que les brûlants soleils
N'éclairent qu'en tremblant par deux rayons vermeils
(Car le couchant peut seul et seule peut l'aurore 5
Glisser obliquement au pied du sycomore),
Pour qui, dans l'abandon, soupirent vos cyprès ?
Pour qui sont épaissis ces joncs luisants et frais ?

[1] Cf. *La Prairie* de J. F. Cooper : « L'auteur a placé un Américain qui regrette *la solitude, que Dieu*, comme il le dit lui-même, *a fait pour le désert*. » (Préface du traducteur.)

[3-4] Lointain reflet de la fameuse description de la forêt de Marseille, dans la *Pharsale* de Lucain.

[6] Dans *les Pionniers*, et dans *la Prairie*, il est souvent question de *sycomores*.

[7] On retrouve dans *Atala* « les grandes forêts de pins..., les bois de cyprès et de sapins », et jusqu'aux soupirs de la nature : « Aucun

Quels pas attendez-vous pour fouler vos prairies ?
De quels peuples éteints étiez-vous les patries ? 10
Les pieds de vos grands pins, si jeunes et si forts,
Sont-ils entrelacés sur la tête des morts ?
Et vos gémissements sortent-ils de ces urnes
Que trouve l'Indien sous ses pas taciturnes ?
Et ces bruits du désert, dans la plaine entendus, 15
Est-ce un soupir dernier des royaumes perdus ?
Votre nuit est bien sombre et le vent seul murmure.
— Une peur inconnue accable la nature.
Les oiseaux sont cachés dans le creux des pins noirs,
Et tous les animaux ferment leurs reposoirs 20
Sous l'écorce, ou la mousse, ou parmi les racines,
Ou dans le creux profond des vieux troncs en ruines.
— L'orage sonne au loin, le bois va se courber,
De larges gouttes d'eau commencent à tomber ;

bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnait dans la profondeur des bois ; on eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert.... Mille soupirs sortaient des corridors et des voûtes du mobile édifice.. » (Cf. v. 15.),

10-14 Si Chateaubriand évoque tel « peuple maintenant inconnu » c'est de Tocqueville que se souvient ici Vigny : « Une tradition obscure, mais répandue chez la plupart des tribus indiennes des bords de l'Atlantique, nous enseigne que jadis la demeure de ces mêmes peuplades avait été placée à l'ouest du Mississipi. Le long des rives de l'Ohio et dans toute la vallée centrale, on trouve encore chaque jour des monticules élevés par la main de l'homme. Lorsqu'on creuse jusqu'au centre de ces monuments, on ne manque guère, dit-on, de rencontrer des ossements humains, des instruments étranges, des armes, des ustensiles de tous genres faits d'un métal, ou rappelant des usages ignorés des races actuelles.

« Les Indiens de nos jours ne peuvent donner aucun renseignement sur l'histoire de ce peuple inconnu... » (*De la démocratie en Amérique.*)

— Voir dans *Atala* un cimetière indien planté de « grands bois de sapins... Les troncs de ces arbres..., montant sans branches jusqu'à leurs cimes, ressemblaient à de hautes colonnes et formaient le péristyle de ce temple de la mort... »

16 *Perdus :* au sens latin, *qui ont péri.* De même *taciturnes* pour *muets* (v. 14).

20 *Reposoirs :* vieilli dans cette acception.

23 Le décor est funèbre comme la scène à évoquer ; pour achever l'impression d'horreur, le poëte appelle un orage. — Cf. *Atala :* « Bientôt les roulements d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits

Le combat se prépare et l'immense ravage 25
Entre la nue ardente et la forêt sauvage.

II

Qui donc cherche sa route en ces bois ténébreux ?
Une pauvre Indienne au visage fiévreux,
Pâle et portant au sein un faible enfant qui pleure.
Sur un sapin tombé, pont tremblant qu'elle effleure, 30
Elle passe : et sa main tient sur l'épaule un poids
Qu'elle baise ; autre enfant pendu comme un carquois.
Malgré sa volonté, sa jeunesse et sa force,
Elle frissonne encor sous le pagne d'écorce
Et tient sur ses deux fils la laine aux plis épais, 35
Sa tunique et son lit dans la guerre et la paix.
— Après avoir longtemps examiné les herbes
Et la trace des pieds sur leurs épaisses gerbes
Ou sur le sable fin des ruisseaux abondants,
Elle s'arrête et cherche avec des yeux ardents 40
Quel chemin a suivi dans les feuilles froissées
L'homme de la *Peau-Rouge* aux guerres insensées.

sublimes... La nue se déchire et l'éclair trace un rapide losange de feu..., les forêts plient... »

[27] Cette pauvre Indienne rappelle la Céluta des *Natchez :* « Son front pâli était ombragé de ses cheveux noirs ; ses grands yeux exprimaient l'amour et la mélancolie ; son enfant, qu'elle portait avec grâce sur son sein, montrait son visage riant auprès du visage attristé de sa mère... Elle part ; elle franchit des ruisseaux sur des branches entrelacées, légers ponts que les sauvages jettent en passant... » — Faut-il ajouter que Vigny avait vu, comme tous les parisiens, les six sauvages (quatre hommes et deux femmes) de la tribu des Osages, qu'un missionnaire américain avait amenés en France en août 1827 ?

[32] Chactas évoque le temps où il était « porté dans une peau de castor aux épaules d'une mère ». (*Atala.*)

[34] 1er texte (*Revue des Deux Mondes*) : *la* pagne : selon l'usage de Voltaire et parfois de Chateaubriand. Il est question dans *Atala* de « robes d'écorce ».

[37] Cf. F. Cooper, ou même Chateaubriand.

[40] *Yeux ardents :* brillants comme ceux du jeune Conanchet dans les *Puritains d'Amérique.* (Chap. x.)

[42] *Aux guerres insensées :* cf. v. 130 ; ces guerres fratricides servaient d'argument aux Américains qui refoulaient sans trêve les Peaux-Rouges.

Comme la lice errante, affamée et chassant,
Elle flaire l'odeur du sauvage passant,
Indien, ennemi de sa race Indienne 45
Et de qui la famille a massacré la sienne.
Elle écoute, regarde et respire à la fois
La marche des Hurons sur les feuilles des bois ;
Un cri lointain l'effraie, et dans la forêt verte
Elle s'enfonce enfin par une route ouverte. 50

Elle sait que les blancs, par le fer et le feu,
Ont troué ces grands bois semés des mains de Dieu,
Et, promenant au loin la flamme qui calcine,
Pour labourer la terre ont brûlé la racine,
L'arbre et les joncs touffus que le fleuve arrosait. 55
Ces Anglais qu'autrefois sa tribu méprisait
Sont maîtres sur sa terre, et l'Osage indocile
Va chercher leur foyer pour demander asile.

III

Elle entre en une allée où d'abord elle voit
La barrière d'un parc. — Un chemin large et droit 60

47 *Respire : flaire* du v. 44.

51 Se rappeler la description du village fondé par le Père Aubry (*Atala*) : « Là régnait le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature ; au coin d'une cyprière de l'antique désert, on découvrait une culture naissante ; les épis roulaient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçait l'arbre de trois siècles. Partout on voyait les forêts livrées aux flammes pousser de grosses fumées dans les airs et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines... » — Voir aussi un défrichement par la cognée et par le feu dans les *Puritains*.

56 Cf. *les Puritains*. Le mépris des chasseurs indiens pour les pionniers Yengeeses (Anglais) éclate à plusieurs reprises.

57 Il est question des Osages dans les *Natchez*. C'était une tribu belliqueuse, réputée pour sa fierté.

59 Dans *les Pionniers* se trouve décrite une maison semblable, « carrée », on y accède par une avenue de peupliers ; elle est entourée d'un enclos. — Le *fort* des Puritains de la vallée de Wish-Ton-Wish offre bien des commodités : protégé par des barrières hautes et fortes de bois raboteux, percé de meurtrières offrant peu d'ouvertures, sauf sur le toit, il semblerait le modèle suivi par Vigny. Toutefois le poëte, par goût du contraste, a évoqué sur le seuil de la forêt vierge un cottage anglais, confortable comme « une maison de Londres » (v. 90).

C'est probablement telle page du *Voyage en Amérique* de Cha-

Conduit à la maison de forme britannique,
Où le bois est cloué dans les angles de brique,
Où le toit invisible entre un double rempart
S'enfonce, où le charbon fume de toute part,
Où tout est clos et sain, où vient blanche et luisante 65
S'unir à l'ordre froid la propreté décente.
Fermée à l'ennemi, la maison s'ouvre au jour,
Légère comme un kiosk, forte comme une tour.
Le chien de Terre-Neuve y hurle près des portes,
Et des blonds serviteurs les agiles cohortes 70
S'empressent en silence aux travaux familiers,
Et, les plateaux en mains, montent les escaliers.
Deux filles de six ans aux lèvres ingénues
Attachaient des rubans sur leurs épaules nues ;
Mais, voyant l'Indienne, elles courent ; leur main 75
L'appelle et l'introduit par le large chemin
Dont elles ont ouvert, à deux bras, la barrière ;
Et caressant déjà la pâle aventurière :
« As-tu de beaux colliers d'azaléa pour nous ?
Ces mocassins musqués, si jolis et si doux, 80

teaubriand qui servit de canevas à Vigny pour cette partie du poëme : « Les défrichements offraient un curieux mélange de l'état de nature et de l'état civilisé. Dans le coin d'un bois, qui n'avait jamais retenti que des cris du sauvage et des bruits de la bête fauve, on rencontrait une terre labourée ; on apercevait du même point de vue la cabane d'un Indien et l'habitation d'un planteur. Quelques-unes de ces habitations, déjà achevées, rappelaient la propreté des fermes anglaises et hollandaises...

« J'étais reçu dans ces demeures d'un jour ; j'y trouvais souvent une famille charmante, avec tous les agréments et toutes les élégances de l'Europe ; des meubles d'acajou, un piano, des tapis, des glaces ; tout cela à quatre pas de la hutte d'un Iroquois. Le soir, lorsque les serviteurs étaient revenus des bois ou des champs, avec la cognée ou la charrue, on ouvrait les fenêtres ; les jeunes filles de mon hôte chantaient, en s'accompagnant sur le piano, la musique de Paësiello et de Cimarosa, à la vue du désert... »

70 Véritables épithètes homériques. (Cf. *Odyssée*, I, 109.) — De même : *aux lèvres ingénues* (v. 73)

74 *Epaules nues :* comme les petits enfants de Kitty Bell.

77 1er texte : *à deux mains.* Vigny a supprimé la répétition.

78 *Aventurière* n'a pas son sens péjoratif. (Cf. *La Bouteille à la mer*, v. 136.)

79 et suiv. Les objets demandés à la Sauvage par les petites filles rappellent les présents offerts à Chactas prisonnier par les femmes

Que ma mère à ses pieds ne veut d'autre chaussure ?
Et les peaux de castor, les a-t-on sans morsure ?
Vends-tu le lait des noix et la sagamité [a] ?
Le pain anglais n'a pas tant de suavité.
C'est Noël aujourd'hui, Noël est notre fête, 85
A nous, enfants ; vois-tu? la Bible est déjà prête ;
Devant l'orgue ma mère et nos sœurs vont s'asseoir,
Mon frère est sur la porte et mon père au parloir. »

L'Indienne aux grands yeux leur sourit sans répondre,
Regarde tristement cette maison de Londre 90
Que le vent malfaiteur apporta dans ses bois,
Au lieu d'y balancer le hamac d'autrefois.
Mais elle entre à grands pas, de cet air calme et grave
Près duquel tout regard est un regard d'esclave.

Le parloir est ouvert, un pupitre au milieu ; 95
Le Père y lit la Bible à tous les gens du lieu.
Sa femme et ses enfants sont debout et l'écoutent,
Et des chasseurs de daims, que les Hurons redoutent,
Défricheurs de forêts et tueurs de bison,
Valets et laboureurs, composent la maison. 100

de « la Peau-Rouge » : « de la crème de noix, du sucre d'érable, de la sagamité, des jambons d'ours, des peaux de castor », ou les menus cadeaux qu'échangeaient Chactas et sa compagne : « Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, car j'étais presque nu. Elle me broda des mocassines de peau de rat musqué avec du poil de porc-épic... Tantôt je lui faisais des colliers avec des graines rouges d'azaléa. » Une note de Chateaubriand notait au pied de la page d'*Atala* pour *sagamité* « sorte de pâte de maïs ». — La forme *mocassin* était plus courante.

83 1er texte : Azaléa, Sagamité. — Vigny tenait à ces majuscules.

86-7 *Bible..., orgue :* nous sommes chez un puritain anglo-américain.

89 Taciturnes sont les Indiens, dans la réalité et dans le roman.

90 *Londre* : p. *Londres* (licence autorisée par Voltaire, Chénier).

91 *Le malfaiteur*, plus expressif que *malfaisant*, qui ferait ici cacophonie.

93-94 Cf. *les Puritains*, ch. XXII : « Il est rare que la philosophie d'un chef indien l'abandonne assez pour détruire le *calme* et de *gravité* convenable à leur rang. »

98-100 Cette maison rappelle celle du vieux Mark Heathcote dans la vallée de Wish-Ton-Wish.

a) [Pâte de maïs].

Le Maître est jeune et blond, vêtu de noir, sévère
D'aspect, et d'un maintien qui veut qu'on le révère.
L'Anglais-Américain, nomade et protestant,
Pontife en sa maison, y porte, en l'habitant,
Un seul livre, et partout où, pour l'heure, il réside, 105
De toute question sa papauté décide :
Sa famille est croyante, et, sans autels, il sert,
Prêtre et père à la fois, son Dieu dans un désert.

Celui qui règne ici d'une façon hautaine
N'a point voulu parer sa maison puritaine, 110
Mais l'œil trouve un miroir sur les aciers brunis,
La main se réfléchit sur les meubles vernis ;
Nul tableau sur les murs ne fait briller l'image
D'un pays merveilleux, d'un grand homme ou d'un sage,
Mais sous un cristal pur, orné d'un noir feston, 115
Un billet en dix mots qu'écrivit Washington.

103 et suiv. Cf. Tocqueville : « Aux extrêmes limites des Etats confédérés, sur les confins de la société et du désert, se tient une population de hardis aventuriers qui... n'ont pas craint de s'enfoncer dans les solitudes de l'Amérique et d'y chercher une nouvelle patrie. A peine arrivé sur le lieu qui doit lui servir d'asile, le pionnier abat quelques arbres à la hâte, et élève une cabane sous la feuillée... C'est un homme très civilisé, qui, pour un temps, se soumet à vivre au milieu des bois, et qui s'enfonce dans les déserts du Nouveau Monde avec la Bible, une hache et des journaux. » — Suivant une expression célèbre, l'Anglais, *roi et pontife entre ses quatre murs*, prend pour devise : *My house is my castle*.

107 1er texte : *autel*.

110 Dans les *Pionniers*, la demeure d'un anglo-américain est ornée d'une « bibliothèque de forme antique en acajou... et de « cadres de bois noirci ». On y remarque des bustes : Homère, Shakespeare, Franklin, Washington.

115 Mauvaises périphrases descriptives.

116 Washington, héros de prédilection de Vigny. Ne le cite-t-il pas spécialement ici pour ses nobles et vertueuses paroles rapportées par Tocqueville ? « Nous sommes plus éclairés et plus puissants que les nations indiennes ; il est de notre honneur de les traiter avec bonté et même avec générosité. » — *Washington* rime ici pour l'œil seulement, et *Shakspeare* seulement pour l'oreille, au vers suivant.

117 Cf. Tocqueville : « Le génie littéraire de la Grande-Bretagne darde encore ses rayons jusqu'au fond des forêts du Nouveau Monde. Il n'y a guère de cabane de pionnier où l'on ne rencontre quelques tomes dépareillés de Shakspeare. Je me rappelle avoir lu pour la première fois le drame féodal d'Henri V dans une *log-house*. »

Quelques livres rangés, dont le premier Shakspeare
(Car des deux bords anglais ses deux pieds ont l'empire),
Attendent dans un angle, à leur taille ajusté,
Les lectures du soir et les heures du thé. 120
Tout est prêt et rangé dans sa juste mesure,
Et la maîtresse, assise au coin d'une embrasure,
D'un sourire angélique et d'un doigt gracieux
Fait signe à ses enfants de baisser leurs beaux yeux.

IV

— La sauvage Indienne au milieu d'eux s'avance ; 125
« Salut, maître. Moi, femme et seule en ta présence,
Je te viens demander asile en ta maison ;
Nourris mes deux enfants ; tiens-moi, dans ta prison,
Esclave de tes fils et de tes filles blanches,
Car ma tribu n'est plus, et ses dernières branches 130
Sont mortes. Les Hurons, cette nuit, ont scalpé
Mes frères; mon mari ne s'est point échappé ;
Nos hameaux sont brûlés comme aussi la prairie.
J'ai sauvé mes deux fils à travers la tuerie ;
Je n'ai plus de hamac, je n'ai plus de maïs, 135
Je n'ai plus de parents, je n'ai plus de pays. »
— Elle dit sans pleurer et sur le seuil se pose,
Sans que sa ferme voix ajoute aucune chose.
Le Maître, d'un regard intelligent, humain,
Interroge sa femme en lui serrant la main. 140

118 Vigny évoque Shakspeare comme le colosse de Rhodes.

119-121 *Du goût du bien-être matériel en Amérique*, tel est le titre d'un chapitre de l'ouvrage de Tocqueville (III, 258). — Dans le roman de Gustave de Beaumont, *Marie* ou *l'Esclavage aux Etats-Unis*, tableau de mœurs américaines, Vigny avait pu trouver maints détails intéressants : la prière en commun chez les Puritains de la Nouvelle Angleterre ; l'heure du thé ; « Washington seul a des bustes, des inscriptions » ; les pionniers américains, etc.

126 *Femme et seule en ta présence :* elle tient à rassurer l'homme blanc.

131 *Scalpé :* le Peau-Rouge, remarque Tocqueville, « s'attache à la barbarie comme à un signe distinctif de sa race... », l'usage sanguinaire du scalp se perpétuait toujours.

138 Vers bien plat.

« Ma sœur, dit-il ensuite, entre dans ma famille ;
Tes pères ne sont plus ; que leur dernière fille
Soit sous mon toit solide accueillie, et chez moi
Tes enfants grandiront innocents comme toi.
Ils apprendront de nous, travailleurs, que la terre 145
Est sacrée et confère un droit héréditaire
A celui qui la sert de son bras endurci.
Caïn le laboureur a sa revanche ici,
Et le chasseur Abel va, dans ses forêts vides,
Voir errer et mourir ses familles livides, 150

141 Tocqueville indique que les Jésuites au Canada, et les puritains dans la Nouvelle Angleterre, ont essayé de civiliser les Indiens.

145 Souvenir d'*Atala :* « Des arpenteurs avec de longues chaînes allaient mesurant le terrain ; des arbitres établissaient les premières propriétés... [dans le village où le P. Aubry a installé des « familles vagabondes, dont les mœurs étaient féroces et la vie fort misérable »).

« ... J'admirais le triomphe du christianisme sur la vie sauvage : je voyais l'Indien se civilisant à la voix de la religion ; j'assistais aux noces primitives de l'homme et de la terre ; l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs, et la terre s'engageant en retour à porter fidèlement les moissons, les fils et les cendres de l'homme...

« Je sentis la supériorité de cette vie stable et occupée sur la vie errante et oisive du sauvage .. »

146 Cf. *Paris*, v. 127 et note.

148 Comme le remarque Sainte-Beuve, Abel chasseur n'est pas juste ; — suivant la Genèse, il était pasteur de brebis. — Dans son *Journal*, Vigny avait écrit, un jour d'amertume byronienne : « Dans l'affaire de Caïn et d'Abel, il est évident que Dieu eut les premiers torts, car il refusa l'offrande du laborieux laboureur pour accepter celle du fainéant pasteur. — Justement indigné, le premier-né se vengea. » — Dans *Caïn*, de Byron, le laboureur offre les fruits de la terre, et Abel le pasteur verse le sang de ses agneaux sur l'autel ; est-ce à quoi pensait ici Vigny ?

149 et suiv. Le poëte s'était documenté chez Tocqueville : « Les Européens, après avoir dispersé au loin les tribus indiennes dans les déserts, les ont condamnées à une vie errante et vagabonde, pleine d'inexprimables misères... » Le gibier recule devant la civilisation et l'industrie européenne ; aussi les tribus disparaissent, décimées par la famine : « On rencontre alors ces infortunés rôdant comme des loups affamés au milieu de leurs bois déserts. L'amour instinctif de la patrie les attache au sol qui les a vus naître. »

Les *peuples chasseurs* sont ceux « chez lesquels la civilisation parvient le plus difficilement à fonder son empire ». « Les Indigènes de l'Amérique du Nord ne considèrent pas seulement le travail comme un mal, mais comme un déshonneur, et leur orgueil lutte contre la civilisation presque aussi obstinément que leur paresse. » — Cf. *Les Puritains :* « Ils ont des habitudes cruelles et sauvages... La femme

Comme des loups perdus qui se mordent entre eux,
Aveuglés par la rage, affamés, malheureux,
Sauvages animaux sans but, sans loi, sans âme,
Pour avoir dédaigné le Travail et la Femme.

« Hommes à la peau rouge ! Enfants, qu'avez-vous fait ? 155
Dans l'air d'une maison votre cœur étouffait,
Vous haïssiez la paix, l'ordre et les lois civiles
Et la sainte union des peuples dans les villes,
Et vous voilà cernés dans l'anneau grandissant.
C'est la Loi qui, sur vous, s'avance en vous pressant. 160
La Loi d'Europe est lourde, impassible et robuste ;
Mais son cercle est divin, car au centre est le Juste.
Sur les deux bords des mers vois-tu de tout côté
S'établir lentement cette grave beauté ?

n'est point aimée parmi eux..., car la force de corps y est plus respectée que de tendres liens. »

155 Contestant le droit de possession des Indiens, John Quincey-Adams disait : « Quel est le droit d'un chasseur sur la forêt immense qu'il a parcourue en poursuivant sa proie ?... Le sein fécond de la mère patrie... sera-t-il exclusivement réservé à quelques centaines d'enfants paresseux ? Non content de mépriser en paix les devoirs et les bienfaits de la civilisation, faut-il que l'orgueilleux sauvage élève devant elle des barrières infranchissables ? Lui sera-t-il permis d'empêcher que la solitude se peuple ? que les chênes de la forêt tombent sous la hache intelligente pour se métamorphoser en habitations élégantes et commodes » Vigny avait rencontré ce texte capital dans un article de la *Revue Britannique : Les Peaux-Rouges* (juin 1840).

157 « Pour lui, être libre, c'est échapper à presque tous les liens des sociétés. Il se complaît dans cette indépendance barbare, et il aimerait mieux périr que d'en sacrifier la moindre partie. La civilisation a peu de prise sur un pareil homme. » (Tocqueville.) — Cf. *Le dernier des Mohicans*.

158 Contre-partie des vers 24-25 de *La Maison du Berger*. — Cf. aussi *La Mort du Loup*, 69-70.

159 La civilisation les enserre de tout côté ; cf. « cercle », v. 162 ; *cyclique*, v. 165.

161 Dans la *Prairie*, un pionnier appelle la loi « un ami » et parlant à une jeune fille, il ajoute : « C'est une triste chose sans doute ; mais je pense quelquefois que c'est encore pis là où elle ne se trouve nulle part. Oui, oui, la loi est nécessaire pour prendre soin de ceux qui ne sont doués ni de force ni de prudence... ». — D'après la fable pseudo-classique, la Loi, divinité allégorique, fille de Jupiter et de Thémis, était une « femme majestueuse..., diadème sur la tête..., un sceptre en main... » Sa devise : *In legibus salus*.

163 Dans la conclusion du *Voyage en Amérique*, Chateaubriand faisait un bel éloge de la liberté et des républiques américaines (Etats-Unis et Républiques espagnoles).

Prudente fée, elle a, dans sa marche cyclique, 165
Sur chacun de ses pas mis une République.
Elle dit, en fondant chaque neuve cité :
« Vous m'appelez la Loi, je suis la Liberté. »
Sur le haut des grands monts, sur toutes les collines,
De la Louisiane aux deux sœurs Carolines, 170
L'œil de l'Européen qui l'aime et la connaît
Sait voir planer de loin sa pique et son bonnet,
Son bonnet phrygien, cette pourpre où s'attache,
Pour abattre les bois, une puissante hache.
Moi, simple pionnier, au nom de la raison 175
J'ai planté cette pique au seuil de ma maison,
Et j'ai, tout au milieu des forêts inconnues,
Avec ce fer de hache ouvert des avenues ;
Mes fils, puis, après eux, leurs fils et leurs neveux,
Faucheront tout le reste avec leurs bras nerveux, 180
Et la terre où je suis doit être aussi leur terre ;
Car de la sainte Loi tel est le caractère,
Qu'elle a de la nature interprété les cris.
Tourne sur tes enfants tes grands yeux attendris,

167 *Neuve cité :* New-York, la Nouvelle-Orléans, etc.

168 Formule digne d'un Spinoza ou d'un Locke.

172 Toujours l'allégorie : Vigny attache un sens symbolique à chaque partie du faisceau de la Liberté, emblème républicain. — Les puritains (*pilgrims*) professaient des théories démocratiques et républicaines (Tocqueville).

175 La hache, instrument de défrichement, et, partant, de civilisation. Cf. v. 103, note.

179 *Neveux* (*nepotes*) : petits-fils, descendants. — « La fiction nécessaire de toute propriété n'existe pas si elle n'est revêtue du caractère de Perpétuité. La Perpétuité seule est juste, je le répète. Lequel de nous concevrait la loi qui dépouillerait son petit-fils de la terre qu'elle laissait à son fils ? » (Vigny, *De la propriété littéraire, Post-scriptum*, 15 janvier 1843.)

181 Chez Chateaubriand, le P. Aubry montrait quelques velléités communistes. Vigny, d'accord avec Cooper (dans les *Puritains*, les *Pionniers*, etc.), et avec J. Quincey Adams, admet que la culture et la mise en valeur créent un titre de propriété plénière. « C'est par l'agriculture que l'homme s'approprie le sol », écrit aussi Tocqueville. A Proudhon, qui, dans sa fameuse brochure : *Qu'est-ce que la propriété ?* niait que « la loi, en constituant la propriété », ait été « le développement d'une loi de la nature », Vigny répond par cette comparaison charmante, qui peut rivaliser avec telle stance de *Childe Harold* (IV, 149).

Ma sœur, et sur ton sein. Cherche bien si la vie 185
Y coule pour toi seule. Es-tu donc assouvie
Quand brille la santé sur ton front triomphant ?
Que dit le sein fécond de la mère à l'enfant ?
Que disent, en tombant des veines azurées,
Que disent en courant les gouttes épurées ? 190
Que dit le cœur qui bat et les pousse à grands flots ?
— Ah ! le sein et le cœur, dans leurs divins sanglots
Où les soupirs d'amour aux douleurs se confondent,
Aux morsures d'enfant le cœur, le sein, répondent :
« A toi mon âme, à toi ma vie, à toi mon sang 195
« Qui du cœur de ma mère au fond du tien descend,
« Et n'a passé par moi, par mes chastes mamelles,
« Qu'issu du philtre pur des sources maternelles ;
« Que tout ce qui fut mien soit tien, ainsi que lui ! »

. . . . . .

Oui ! dit la blonde Anglaise en l'interrompant. — Oui ! 200
Répéta l'Indienne en offrant le breuvage
De son sein nud et brun à son enfant sauvage,
Tandis que l'autre fils lui tendait les deux bras.
— « Sois donc notre convive, avec nous tu vivras,
Poursuivit le jeune homme, et peut-être, chrétienne 205
Un jour, ma forte loi, femme, sera la tienne,

189-190 1er texte :

Que disent *en courant* les veines azurées,
Que disent *en tombant* les gouttes épurées ?

192-194 Reprise, avec cet entrecroisement que les grammairiens anciens appelaient chiasme.

202 *Nud :* licence p. nu.

203 *Ses :* 1er texte.

204 Vigny essaie de rendre tout son sens au mot *convive*.

206 De même chez Cooper, lorsqu'on amène dans le fort de la vallée de Wish-Ton-Wish un jeune indien captif, Miantonimoh : « Je vois le doigt sage et prévoyant de la Providence dans tout ceci, dit le vieux Mark Heathcote d'un air solennel ; l'enfant a été privé d'un parent qui aurait pu le plonger davantage encore dans les ténèbres du paganisme, et il a été conduit ici afin d'être mis dans la voie droite. Il vivra parmi nous, et nous essaierons de faire pénétrer une instruction religieuse dans son esprit. Qu'il soit nourri également des choses spirituelles et des choses temporelles. Qui sait ce qui lui est réservé ? » (Chap. v.)

Et tu célébreras avec nous, tes amis,
La fête de Noël au foyer de tes fils. »

LA COLÈRE DE SAMSON

Ce poëme posthume fut révélé au public dans la *Revue des Deux Mondes* (15 janvier 1864). Vigny l'a daté de son séjour en Angleterre (1839), six mois au moins après la rupture définitive de sa liaison avec Mme Dorval. C'est la *Nuit d'Octobre* d'un poëte jaloux de cacher sa vie et de se détacher de soi-même.

Trahi, vendu, les yeux dessillés, il dégage avec une discrétion hautaine et un pessimisme irrémédiable la leçon symbolique de sa douloureuse aventure. Il s'élève à une vue d'ensemble : l'antagonisme éternel de l'homme et de la femme, le néant de l'amour dans le cœur féminin. De ses douleurs passées, il anime un immortel symbole.

Il transfigure le Samson du *Livre des Juges* (XVI) et même le *Samson Agonistes* de Milton « déchu et dégradé par la concupiscence ». (E. Dupuy, *La jeunesse des romantiques,* p. 313.) Le Samson de Vigny se plaint ; il accuse la nature, lance sa malédiction à la loi de la vie, « poésie implacable et brûlante, coulée puissante et sombre de pessimisme dont rien dans les écrits en vers du XIXe siècle, ne passe la vigueur et ne peut faire oublier la beauté ».

. . . . . .

« Une lutte éternelle en tout temps, en tout lieu
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,

[208] La méthode préconisée par l'article cité de la *Revue britannique* « consisterait à prendre soin, comme ferait un père de famille, de l'existence matérielle que doivent mener dans une patrie nouvelle les malheureux débris de la tribu que l'on évince... » C'est ce que fait le puritain imaginé par Vigny. — C'est parce qu'il s'était si consciencieusement renseigné et parce qu'il avait médité plus de vingt ans sur la destinée des races sauvages que le poëte ne cachait point sa prédilection pour cette pièce parfois bien gauche, mais fort intéressante.

[1] Après avoir évoqué, en se souvenant sans doute d'une toile de Mantegna, Samson séduit par Dalila,

... le maître jeune et grave
Dont la force divine obéit à l'esclave,

Vigny formule la loi de la lutte perpétuelle entre les deux sexes — avec un mépris biblique et primitif de la femme, et aussi un préjugé d'homme.

Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme...

. . . . . .

Et, plus ou moins, la Femme est toujours DALILA.

. . . . . .

— Donc ce que j'ai voulu, Seigneur, n'existe pas ! — 5
Celle à qui va l'amour, et de qui vient la vie,
Celle-là, par orgueil, se fait notre ennemie...
« Eternel ! Dieu des forts ! vous savez que mon âme
N'avait pour aliment que l'amour d'une femme,
Puisant dans l'amour seul plus de sainte vigueur 10
Que mes cheveux divins n'en donnaient à mon cœur.
— Jugez-nous. — La voilà sur mes pieds endormie.
Trois fois elle a vendu mes secrets et ma vie,
Et trois fois a versé des pleurs fallacieux
Qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux ; 15
Honteuse qu'elle était plus encor qu'étonnée,
De se voir découverte ensemble et pardonnée ;
Car la bonté de l'Homme est forte, et sa douceur
Ecrase, en l'absolvant, l'être faible et menteur.

Mais enfin je suis las. J'ai l'âme si pesante, 20
Que mon corps gigantesque et ma tête puissante

[4] Alfred de Musset avait déjà écrit dans *Le fils du Titien* (*Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1838) : « Et les femmes ont toutes plus ou moins un peu de l'instinct de Dalila ; elles savent saisir à propos le secret des cheveux de Samson. » — Boutade chez l'un, sombre lamento chez l'autre poëte.

[5] C'est Samson qui parle : — ou du moins le poëte n'exhale sa plainte que « sous un masque grandiose, hébraïque, impersonnel ». (Sainte-Beuve.) Nous sommes loin de la *Nuit de Décembre* ou de la *Nuit d'Octobre*.

[11] « Si l'on me rase la tête, toute ma force m'abandonnera », dit à Dalila le Samson du *Livre des Juges*. — *Divins :* consacrés à Dieu.

[13] « Vous m'avez déjà menti par trois fois », dit Dalila au héros d'Israël.

[18-19] « Votre générosité m'écrase », dit la duchesse de *Quitte pour la peur* à son époux ; puis encore après le départ de ce galant homme : « Il m'a sauvée, il m'a traitée comme une enfant, avec une pitié dédaigneuse qui m'anéantit et me punit bien plus que la sévérité d'un autre. » N'y a-t-il pas la façon de pardonner ?

[20] « Samson à bout, non de pardon, mais de courage, donnerait sa vie pour rien. » (Sainte-Beuve.)

Qui soutiennent le poids des colonnes d'airain
Ne la peuvent porter avec tout son chagrin.
Toujours voir serpenter la vipère dorée
Qui se traîne en sa fange et s'y croit ignorée ; 25
Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr...
Toujours mettre sa force à garder sa colère
Dans son cœur offensé, comme en un sanctuaire
D'où le feu s'échappant irait tout dévorer ;
Interdire à ses yeux de voir ou de pleurer, 30
C'est trop ! Dieu, s'il le veut, peut balayer ma cendre.
J'ai donné mon secret, Dalila va le vendre.
Qu'ils seront beaux les pieds de celui qui viendra
Pour m'annoncer la mort ! — Ce qui sera, sera ! »

Il dit et s'endormit près d'elle jusqu'à l'heure 35
Où les guerriers, tremblant d'être dans sa demeure,
Payant au poids de l'or chacun de ses cheveux,
Attachèrent ses mains et brûlèrent ses yeux,
Le traînèrent sanglant et chargé d'une chaîne
Que douze grands taureaux ne tiraient qu'avec peine, 40
Le placèrent debout, silencieusement,
Devant Dagon, leur Dieu, qui gémit sourdement,
Et deux fois, en tournant, recula sur sa base
Et fit pâlir deux fois ses prêtres en extase,
Allumèrent l'encens, dressèrent un festin 45
Dont le bruit s'entendait du mont le plus lointain,

22 « Samson n'avait-il pas pris sur ses épaules les deux portes de la ville de Gaza pour les porter sur le haut d'une montagne ?

24 Souvenir du *Samson Agonistes* de Milton : « Cette vipère, cette femme d'audace, l'impie Dalila... »

33 Cf. *Isaïe*, LII, 7 : « Qu'ils sont beaux les pieds de celui... qui annonce la bonne nouvelle. » — Fénelon s'était déjà souvenu de cette expression si simplement belle : « Ils sont beaux les pieds de ces hommes qui vont porter jusqu'au bout du monde les lumières de la vérité et de la foi. » (Sermon sur l'Epiphanie.)

34 Résignation. — Cf. Préface de *Cromwell* : « Che sara, sara. »

38 « Les Philistins... lui arrachèrent aussitôt les yeux ; et l'ayant mené à Gaza chargé de chaînes, ils l'enfermèrent dans une prison. » (*Juges*, XVI, 21.)

40 Comme le vers 46, rappelle le goût de V. Hugo.

42 Cf. *Rois*, V, 3. Placée auprès de Dagon, l'arche d'alliance fait tomber par un prodige la statue du dieu des Philistins.

45 Sacrifice, festin, réjouissance, tout est indiqué dans la Bible.

Et près de la génisse aux pieds du Dieu tuée
Placèrent Dalila, pâle prostituée,
Couronnée, adorée et reine du repas,
Mais tremblante, et disant : IL NE ME VERRA PAS ! 50

Terre et ciel ! avez-vous tressailli d'allégresse
Lorsque vous avez vu la menteuse maîtresse
Suivre d'un œil hagard les yeux tachés de sang
Qui cherchaient le soleil d'un regard impuissant ?
Et quand enfin Samson, secouant les colonnes 55
Qui faisaient les soutiens des immenses pylônes,
Ecrasa d'un seul coup, sous les débris mortels,
Ses trois mille ennemis, leurs dieux et leurs autels ?

Terre et ciel ! punissez par de telles justices
La trahison ourdie en des amours factices, 0
Et la délation du secret de nos cœurs
Arraché dans nos bras par des baisers menteurs.

Ecrit à Shavington (Angleterre), 7 avril 1839.

LA MORT DU LOUP

Non content de se rappeler les chasses au loup de son grand-père, de son père et de ses oncles, Vigny dut prendre plus d'une fois le fusil en main. Peut-être est-ce un souvenir personnel qu'il met en œuvre dans cette pièce, la plus parfaite qui soit sortie de sa plume ? (*Revue des Deux Mondes,* 1er février 1843.) Dès longtemps il avait été frappé de la résignation « stoïque » des animaux devant la mort. (Cf. *le Déluge*, v. 162.)

Avant lui, Rousseau et Byron avaient fait la même observation ; mais le germe de *La Mort du Loup* pourrait bien être un des *Lays of ancient Rome* de Macaulay, « La prophétie de Capys » (1842) : « Le bœuf trace le sillon, obéissant à l'aiguillon ; ... avec

Mais Vigny s'inspire également de Milton. La fin héroïque de Samson est racontée par un messager. Dalila triomphante s'était jointe aux ennemis de Samson ; on eût dit une déesse, à la voir.

56 *Pylônes :* Vigny s'intéressait dès longtemps à l'art égyptien.

59 Il est bien difficile de ne pas voir dans cet appel à la vengeance implacable un cri de colère du poëte trahi. « La forme est idéale toujours, écrivait Sainte-Beuve, mais le vase porte, cette fois, les marques de la flamme. » L'heure du pardon n'avait pas encore sonné.

cris et bonds l'épagneul répond au sifflet de son maître..., mais ta nourrice [la louve qui a allaité Romulus et Rémus] ne répond à nul maître, ta nourrice ne porte nul fardeau... ; quand toute la meute, en aboyant, cerne son repaire plein de sang, elle meurt en silence, jetant de rudes morsures au milieu des limiers mourants. » Cette hypothèse de A. A. Digeon [*R. H. L. F.*, 1909, 2] paraît assez probable. Macaulay servit-il d'intermédiaire entre Byron et Vigny ? Vigny et Macaulay s'inspirèrent-ils du même vers de Byron ?

And the wolf dies in silence...

Il est difficile de le dire. — D'ailleurs l'originalité du poëte français reste entière.

I

Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes, 5
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués.
Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine 10
Ne poussaient un soupir dans les airs ; seulement
Le girouette en deuil criait au firmament ;
Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés, 15
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.

1-3 Décor sombre et sinistre. Dans *L'enlèvement de la redoute*, de Mérimée, un vieux soldat tire un mauvais augure de la couleur rouge de la lune. (Cf. *La Frégate la Sérieuse*, v. 189.)

5 *Brandes :* bruyères séchées sur pied, en Poitou. (Le Duchat.)

6 1er texte : *landes.*

14 *De ses pieds* : allégorie mythologique.

16 *Sur leurs coudes...* Cf. V. Hugo, *Les voix intérieures, A Albert Durer* :

Une forêt pour toi, c'est un monde hideux.
Le songe et le réel s'y mêlent tous les deux.
Là se penchent rêveurs les vieux pins, les grands ormes
Dont les rameaux tordus font cent coudes difformes...

Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
A regardé le sable en s'y couchant ; bientôt,
Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut, 20
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches 25
Nous allions pas à pas en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères, 30
Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable et semblable la danse ;
Mais les enfants du Loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi, 35
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
Sa Louve reposait comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus. 40
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.

20 *En défaut* : terme de chasse, perdre la piste.

29 *Quatre formes légères* : il n'y a que deux louveteaux (v. 23), mais le clair de lune projette leurs deux ombres.

30-32 Echos probables des vers de Macaulay cités plus haut.

36 *L'homme leur ennemi.* Dans son *Histoire des quadrupèdes*, Buffon écrit que le loup meurt souvent de faim, « parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même proscrit en mettant sa tête à prix, le force à fuir, à demeurer dans les bois... »

38-40 Suivant la tradition, Romulus et Rémus, exposés sur le Tibre, furent portés par les eaux au pied du Palatin et nourris par une louve. Dans *Childe-Harold* (IV, 88), Byron salue cette nourrice de Rome : « Toi dont les mamelles de bronze semblent encore contenir le lait des conquérants, dans le palais où nous t'admirons comme un antique monument de l'art !... » Cette statue célèbre avait été souvent reproduite : elle était en bronze.

Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris ;
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante, 45
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles, 50
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon, tout baigné dans son sang ; 55
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri. 60

II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
A poursuivre sa Louve et ses fils, qui, tous trois,
Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve 65
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve ;
Mais son devoir était de les sauver, afin
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,

46 *Pantelante* : haletante.

47 « Le loup a beaucoup de force, surtout dans les parties antérieures du corps, dans les muscles du cou et de la mâchoire .. Il mord cruellement... » (Buffon)

59-60 « Lorsqu'on le tire et que la balle lui casse quelque membre, il crie ; et cependant, lorsqu'on l'achève à coups de bâton, il ne se plaint pas comme le chien : il est plus dur, moins sensible... » (Buffon.) — Noter la résignation hautaine (*sans daigner savoir...*) de ce loup symbolique, dont les « grands yeux » semblent dicter la fière consigne du silence.

68 Cf. v. 36 (note).

A ne jamais entrer dans le pacte des villes
Que l'homme a fait avec les animaux serviles 70
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

III

Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes !
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux, 75
C'est vous qui le savez, sublimes animaux !
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.
— Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur ! 80
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche. 85
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche

69-72 Le loup ne s'apprivoise jamais. L'homme a pu, au contraire, domestiquer le chien et s'en faire un précieux auxiliaire pour la chasse. — Le poète idéalise la louve : il appelle *devoir* ce que le naturaliste appelle *instinct*.

73 Vigny se souvient ici de J.-J. Rousseau et de Byron. — Cf. *L'Emile* : « La première loi de la résignation nous vient de la nature. Les sauvages, ainsi que les bêtes, se débattent fort peu contre la mort, et l'endurent presque sans se plaindre. Celle-là détruite, il s'en forme une autre, tirée de la raison ; mais peu savent l'en tirer, et cette résignation factice n'est jamais aussi pleine et entière que la première. » (J. Langlais.)

Cf. *Childe-Harold* (IV, st. XXI) : ... « Le chameau supporte sans se plaindre les plus pesants fardeaux, et le loup sait mourir en silence... De tels exemples nous seraient-ils donnés en vain ? Si des animaux d'une race ignoble et sauvage souffrent avec résignation, ne pourrions-nous pas, nous qui sommes formés avec des éléments plus nobles, braver les malheurs de la vie ?... »

85 En 1823, Vigny écrivait déjà dans *Dolorida* :

> . . . mais les fortes douleurs
> Ignorent les sanglots, les soupirs et les pleurs :
> Elle reste immobile et, sous un air paisible,
> Mord, d'une dent jalouse, une main insensible...

Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

Ecrit au château du M***

LA FLUTE

Sainte-Beuve trouve dans cette pièce, qui parut dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 mars 1843, une « poésie familière, un sentiment d'humilité et de fraternité peu habituel à Vigny ». Qu'on relise le *Pauvre diable*, de Voltaire, ou *Dupont et Durand*, de Musset, et on appréciera davantage la pitié et l'indulgence du poëte de *La Flûte*. Il nous y présente ce que nous appelons familièrement un « raté » ; mais avec quel respect et quelle délicatesse il nous raconte les tristes aventures de cette épave humaine, quelles circonstances atténuantes il sait trouver pour les fautes ou les erreurs du pauvre mendiant !

Mais le principal intérêt de ce « poëme philosophique » lui vient de la méditation développée dans la IIIe partie. Pour expliquer l'existence du mal moral et l'imperfection de toute œuvre, de tout acte humains, Vigny a recours à une image sensible, à un symbole tout platonicien. L'âme se sert du corps, disait Socrate à Cébès dans le *Phédon*, mais les sens l'égarent et la troublent... « La philosophie recevant l'âme liée véritablement et pour ainsi dire collée au corps et forcée de considérer les choses non par elle-même, mais par l'intermédiaire des organes, comme à travers les murs d'un cachot et dans une obscurité absolue, reconnaissant que toute la force du cachot vient des passions qui font que le prisonnier aide lui-même à serrer sa chaîne ; la philosophie, dis-je, recevant l'âme en cet état, l'exhorte doucement et travaille à la délivrer... » Si Vigny semble admettre ce dualisme, il ne croit pas encore à une telle efficacité de la philosophie. Il croit le mal incurable ; ce ne serait que dans un monde meilleur que l'âme retrouverait la vue claire des choses et la liberté.

Durant cette vie, l'esprit a beau concevoir le bien et rêver l'idéal, mal servi par les organes, il multiplie, dans la réalisation, les fautes, les désaccords, les erreurs. Platon appelait l'âme

[87] *Le sort* : la destinée ; Vigny ne dit pas la Providence.

[88] « Les chasseurs en savent là-dessus plus long que moi ; mais ici il me paraît qu'il y a un peu trop de désaccord entre la bête prise pour exemple et la moralité trop quintessenciée. » (Sainte-Beuve.) Le critique se montre sévère pour cette « stoïque idéalisation de l'animal féroce. » Leconte de Lisle en sentait mieux la grandeur : « *La Mort du Loup* est un cri de douleur autrement fier et viril que les lamentations élégiaques acclamées par la foule contemporaine... »

l'harmonie d'une lyre ; Vigny compare l'âme à l'artiste qui ne réussit jamais à tirer de sa flûte, instrument chétif, imparfait, les sons qu'il lui demande. « Il s'en prend moins au joueur qu'à la flûte. » Les gaucheries d'exécution de ce poëme d'intéressante conception viennent comme à l'appui de sa thèse.

Le poëte tenait à ce symbole de la Flûte, qui lui permettait de discuter une théorie du métaphysicien Maine de Biran, en illustrant telle Maxime d'un pessimiste du grand siècle, La Rochefoucauld : « La force et la faiblesse de l'esprit sont mal nommées ; elles ne sont, en effet, que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps. » (XLIV.)

Un ferme propos de pitié et d'humilité s'impose comme conclusion de cette méditation.

I

Un jour je vis s'asseoir au pied de ce grand arbre
Un Pauvre qui posa sur ce vieux banc de marbre
Son sac et son chapeau, s'empressa d'achever
Un morceau de pain noir, puis se mit à rêver.
Il paraissait chercher dans les longues allées 5
Quelqu'un pour écouter ses chansons désolées ;
Il suivait à regret la trace des passants
Rares et qui, pressés, s'en allaient en tous sens.
Avec eux s'enfuyait l'aumône disparue,
Prix douteux d'un lit dur en quelque étroite rue 10
Et d'un amer souper dans un logis malsain.
Cependant il tirait lentement de son sein,
Comme se préparait au martyre un apôtre,
Les trois parts d'une Flûte et liait l'une à l'autre,
Essayait l'embouchure à son menton tremblant, 15
Faisait mouvoir la clef, l'épurait en soufflant,

8 1er texte : tout sens.

10-11 On lit dans le *Journal d'un poëte* (1839) : « Oui, dit Stello..., je hais la misère, non parce qu'elle est la *privation*, mais parce qu'elle est la *saleté*. Si la misère était ce que David a peint dans *les Horaces*, une froide maison de pierres, toute vide, ayant pour meubles deux chaises de paille, un lit de bois dur, une charrue dans un coin, une coupe de bois pour boire de l'eau pure et un morceau de pain sur un couteau grossier, je bénirais cette misère parce que je suis stoïcien. Mais quand la misère est un grenier avec une sorte de lit à rideaux sales, des enfants dans un berceau d'osier, une soupe sur un poêle et du beurre sur les draps, dans un papier, — la bière et le cimetière me semblent préférables. »

Sur ses genoux ployés frottait le bois d'ébène,
Puis jouait. — Mais son front en vain gonflait sa veine,
Personne autour de lui pour entendre et juger
L'humble acteur d'un public ingrat et passager. 20
J'approchais une main du vieux chapeau d'artiste,
Sans attendre un regard de son œil doux et triste
En ce temps de révolte et d'orgueil si rempli ;
Mais, quoique pauvre, il fut modeste et très poli.

II

Il me fit un tableau de sa pénible vie. 25
Poussé par ce démon qui toujours nous convie,
Ayant tout essayé, rien ne lui réussit,
Et le chaos entier roulait dans son récit.
Ce n'était qu'élan brusque et qu'ambitions folles,
Qu'entreprise avortée et grandeur en paroles. 30
D'abord, à son départ, orgueil démesuré,
Gigantesque écriteau sur un front assuré,
Promené dans Paris d'une façon hautaine ;
Bonaparte et Byron, poëte et capitaine,
Législateur aussi, chef de religion 35
(De tous les écoliers c'est la contagion),
Père d'un panthéisme orné de plusieurs choses,
De quelques âges d'or et des métempsycoses
De Bouddha, qu'en son cœur il croyait inventer ;
Il l'appliquait à tout, espérant importer 40
Sa révolution dans sa philosophie ;
Mais des contrebandiers notre âge se défie ;

23-24 Quelque amertume dans ces vers.

26 « Deux démons à leur gré partagent notre vie... J'appelle l'un l'Amour, et l'autre l'Ambition », écrivait La Fontaine. (*Le Berger et le Roi.*)

32 « Ecriteau... » : l'image n'est pas très heureuse ; — on comprend toutefois qu'il s'agit des prétentions présomptueuses qu'affiche le jeune homme.

34 Voir E. Estève : *Byron et le romantisme français*. — *Bonaparte et Byron*, les deux dieux des « enfants du siècle ».

35 Cf. dans les *Œuvres choisies* de Musset, *Dupont et Durand*, satire assez cruelle des utopistes humanitaires, Fouriéristes et Saint-Simoniens.

Bientôt par nos fleurets le défaut est trouvé ;
D'un seul argument fin son ballon fut crevé.

Pour hisser sa nacelle il en gonfla bien d'autres 45
Que le vent dispersa. Fatigué des apôtres,
Il dépouilla leur froc. (Lui-même le premier
Souriait tristement de cet air cavalier
Dont sa marche, au début, avait été fardée
Et, pour d'obscurs combats, si pesamment bardée : 50
Car, plus grave à présent, d'une double lueur
Semblait se réchauffer et s'éclairer son cœur ;
Le Bon Sens qui se voit, la Candeur qui l'avoue,
Coloraient en parlant les pâleurs de sa joue.)
Laissant donc les couvents, panthéistes ou non, 55
Sur la poupe d'un drame il inscrivit son nom
Et vogua sur ces mers aux trompeuses étoiles ;
Mais, faute de savoir, il sombra sous ses voiles
Avant d'avoir montré son pavillon aux airs.
Alors rien devant lui que flots noirs et déserts, 60
L'océan du travail si chargé de tempêtes
Où chaque vague emporte et brise mille têtes.
Là, flottant quelques jours sans force et sans fanal,
Son esprit surnagea dans les plis d'un journal,
Radeau désespéré que trop souvent déploie 65
L'équipage affamé qui se perd et se noie.
Il s'y noya de même, et de même, ayant faim,
Fit ce que fait tout homme invalide et sans pain.

44 *Ballon* à rapprocher de *nacelle* (v. 45). Image semblable dans le *Journal* (1833) : « C'est un grand malheur que de porter avec soi dans l'avenir son maladroit critique comme un ballon sa nacelle. »

47 *Froc* : les saint-simoniens portaient un costume spécial, rehaussé de bleu-barbeau.

49 *Fardée* : chargée (vieilli).

56 Vigny affectionne les comparaisons nautiques. Dans la *Lettre à MM. les Députés*, écrite le 15 janvier 1841 — sur la propriété littéraire — on lit déjà : « Sur ce mot vide de sens [Carrière des lettres] se sont embarqués, pour faire naufrage dans la mer perfide de la publicité, des milliers de jeunes gens dont le cœur généreux était déçu par un espoir chimérique et les yeux fascinés par je ne sais quel phare toujours errant. »

« Je gémis, disait-il, d'avoir une pauvre âme
Faible autant que serait l'âme de quelque femme, 70
Qui ne peut accomplir ce qu'elle a commencé
Et s'abat au départ sur tout chemin tracé.
L'idée à l'horizon est à peine entrevue,
Que sa lumière écrase et fait ployer ma vue.
Je vois grossir l'obstacle en invincible amas, 75
Je tombe ainsi que Paul en marchant vers Damas.
— Pourquoi, me dit la voix qu'il faut aimer et craindre,
Pourquoi me poursuis-tu, toi qui ne peux m'étreindre ?
— Et le rayon me trouble et la voix m'étourdit,
Et je demeure aveugle et je me sens maudit. » 80

III

« Non, criai-je en prenant ses deux mains dans les miennes,
Ni dans les grandes lois des croyances anciennes,
Ni dans nos dogmes froids, forgés à l'atelier,
Entre le banc du maître et ceux de l'écolier,
Ces faux Athéniens dépourvus d'atticisme, 85
Qui nous soufflent aux yeux des bulles de sophisme,
N'ont découvert un mot par qui fût condamné
L'homme aveuglé d'esprit plus que l'aveugle-né.

70 1er texte : *femme.*

73-74 Vigny ne se confesse-t-il pas par la bouche de son pauvre joueur de flûte ? Ebloui par son idée, le poëte a souvent désespéré d'achever sa tâche « d'ouvrier en livres » ; et même, une fois l'œuvre terminée, il souffrait de constater l'imperfection de son art — comme de tout art humain.

76-80 Cf. *Actes des Apôtres*, IX. Vigny paraphrase le récit de la conversion de saint Paul. « Mais lorsqu'il était en chemin, et qu'il approchait déjà de Damas, il fut tout d'un coup environné et frappé d'une lumière du ciel.

Et tombant par terre, il entendit une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ?...

« ... Le Seigneur lui répondit.. Or les hommes qui l'accompagnaient demeurèrent tout étonnés ; car ils entendaient une voix ; mais ils ne voyaient personne. »

83 *Nos dogmes froids...* « L'éclectisme est une lumière sans doute, mais une lumière comme celle de la lune, qui éclaire sans échauffer. » (*Journal*, 1829.)

86 Bons vers satiriques.

88 Souvenir des Evangiles.

« C'est assez de souffrir sans se juger coupable
Pour avoir entrepris et pour être incapable ; 90
J'aime, autant que le fort, le faible courageux
Qui lance un bras débile en des flots orageux,
De la glace d'un lac plonge dans la fournaise
Et d'un volcan profond va tourmenter la braise.
Ce Sisyphe éternel est beau, seul, tout meurtri, 95
Brûlé, précipité, sans jeter un seul cri,
Et n'avouant jamais qu'il saigne et qu'il succombe
A toujours ramasser son rocher qui retombe.
Si, plus haut parvenus, de glorieux esprits
Vous dédaignent jamais, méprisez leur mépris ; 100
Car ce sommet de tout, dominant toute gloire,
Ils n'y sont pas, ainsi que l'œil pourrait le croire.
On n'est jamais en haut. Les forts, devant leurs pas,
Trouvent un nouveau mont inaperçu d'en bas,
Tel que l'on croit complet et maître en toute chose 105
Ne dit pas les savoirs qu'à tort on lui suppose,
Et qu'il est tel grand but qu'en vain il entreprit.
— Tout homme a vu le mur qui borne son esprit.

« Du corps et non de l'âme accusons l'indigence.
Des organes mauvais servent l'intelligence 110

[91] N'est-ce pas l'intention, l'effort qu'on apprécie dans la conduite d'un homme, plus que le résultat, indépendant de la volonté ?

[92] Vigny pensait sans cesse à montrer aux prises l'*homme* et la *destinée*. « L'une l'emportant comme la mer, et l'autre grand parce qu'il la devance, ou grand parce qu'il lui résiste. » (*Journal*, 1829.) — Cf. *Les Destinées*, v. 83.

[95] Le poëte prête à la fable antique un sens symbolique qu'elle n'avait point chez Homère. (*Odyssée*, XI, 593.) On songe à Lucrèce (III, 993), ou à Dante. — Mme de Staël, pensant aux adversaires de la perfectibilité, écrit : « Quel triste spectacle que ces générations s'occupant sur la terre, comme Sisyphe dans les enfers, à des travaux constamment inutiles ! Et que serait donc la destinée de la race humaine, si elle ressemblait au supplice le plus cruel que l'imagination des poëtes ait conçu ? » (*De l'Allemagne*, III, XXI.) — Dans ses *Réflexions sur la vérité dans l'Art*, Vigny montrait les philosophies « roulant sans cesse leur rocher, qui n'arrive jamais et retombe sur elles ».

[108] *Tout homme...* aussi le vrai mérite est-il modeste et indulgent. Lamartine avait écrit dans *L'homme* :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux...

[110] Maine de Biran définissait, on le sait, l'homme : « une intelli-

Et touchent, en tordant et tourmentant leur nœud,
Ce qu'ils peuvent atteindre et non ce qu'elle veut.
En traducteurs grossiers de quelque auteur céleste
Ils parlent... Elle chante et désire le reste.
Et, pour vous faire ici quelque comparaison, 115
Regardez votre flûte, écoutez-en le son.
Est-ce bien celui-là que voulait faire entendre
La lèvre ? Etait-il pas ou moins rude ou moins tendre ?
Eh bien ! c'est au bois lourd que sont tous les défauts,
Votre souffle était juste et votre chant est faux. 120
Pour moi qui ne sais rien et vais du doute au rêve,
Je crois qu'après la mort, quand l'union s'achève,
L'âme retrouve alors la vue et la clarté,
Et que, jugeant son œuvre avec sérénité,
Comprenant sans obstacle et s'expliquant sans peine, 125
Comme ses sœurs du ciel elle est puissante et reine,
Se mesure au vrai poids, connaît visiblement
Que son souffle était faux par le faux instrument,

gence servie par des organes », Vigny rectifie : « mal servie ». — Citant ce vers dans le *Journal*, le poëte ajoute un exemple : « Malebranche était idiot jusqu'à l'âge de dix-sept ans. — Une chute le blesse à la tête, on le trépane, il devient un homme de génie. Descartes trépané fut devenu peut-être idiot. (1842.) » Dans une lettre du 2 avril 1843 à Léon de Wailly, Vigny rappelle l'histoire de Malebranche, puis ajoute : « N'est-ce pas là vraiment un trou de la Flûte qui se débouche ? »

111 *Leur nœud* : les liens qui les retiennent prisonniers de la matière (?). On trouverait dans *La mort de Socrate*, et dans *Novissima verba* de Lamartine des images et une conception semblables. — Cf. *Le mont des Oliviers*, v. 106.

113 *En traducteurs grossiers*..., c'est la doctrine platonicienne. Héraclite avait déjà dit : « Ce sont de mauvais témoins pour l'homme que l'œil et l'oreille ; ils ont des âmes barbares. » — Ecrivant un jour à une jeune Anglaise qui lui avait demandé un autographe, Vigny disait : « L'écriture grossière représente aussi mal la Parole que la lente parole représente la pensée, mais nous devons les bénir jusqu'au jour où nous connaîtrons la langue céleste que rien ici-bas ne nous fait deviner, si ce n'est l'Amour et la Prière. »

115 Transition bien gauche, mais révélatrice de la méthode du poëte.

121 Cf. *Paris*, v. 251.

122 *S'achève* : prend fin. — Idéalisme platonicien.

123 *La vue et la clarté* : la vue claire. Vigny a écrit ailleurs :

Le cristal, c'est la vue et la clarté du JUSTE.

N'était ni glorieux ni vil, n'étant pas libre ;
Que le corps seulement empêchait l'équilibre ; 130
Et calme, elle reprend, dans l'idéal bonheur,
La sainte égalité des esprits du Seigneur. »

IV

Le Pauvre alors rougit d'une joie imprévue,
Et contempla sa Flûte avec une autre vue ;
Puis, me connaissant mieux, sans craindre mon aspect, 135
Il la baisa deux fois en signe de respect,
Et joua, pour quitter ses airs anciens et tristes,
Ce *Salve Regina* que chantent les Trappistes.
Son regard attendri paraissait inspiré,
La note était plus juste et le souffle assuré. 140

LE MONT DES OLIVIERS

Ce poëme parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1843. Après un retour éphémère aux croyances chrétiennes, devant la tombe de sa mère, Vigny n'avait pas tardé à retomber dans son incrédulité. Il avait lu *La vie de Jésus* de Strauss, traduite par E. Littré. Plus que jamais, « la religion du Christ » lui paraissait une « religion de désespoir ». (*Journal*, 1834.) Estimant sans doute que « le *mythe* peut être bon à conserver comme mythologie philosophique » (*ibid.*, 1839), il évoqua dans cette pièce admirable les souffrances *humaines* du Christ au mont des Oliviers. Il s'en prend à Dieu des angoisses du Fils de l'homme ; il accuse l'Etre tout-puissant, éternellement silencieux, impassible, à l'heure fatidique où Jésus adressait

son dernier soupir et sa dernière voix,
Une plainte à son Père, un pourquoi sans réponse...
(Lamartine.)

Quel développement puissant et quelle signification inattendue le poëte penseur donne à telle scène de la *Messiade* où Klopstock

129 Le corps supprime toute liberté, et partant toute culpabilité. C'est assez d'avoir souffert, il est impossible qu'on soit encore « maudit ».

138 Vigny, amateur enthousiaste de musique, avait dû être ravi en une « pure extase » par le chant grave et mesuré, d'une beauté solennelle, du *Salve Regina*, qu'on pouvait entendre à l'office du soir dans les couvents de la Trappe.

évoquait le supplice du Christ, le silence qui régnait sur la création plongée dans l'ombre, la désolation universelle... et le silence, toujours le silence de la nature et de l'Eternel ! Si de ce fragment du chant VIII du « Messie », cité avec enthousiasme par Chateaubriand *(Essai sur les Révolutions)*, on passe au *Songe de Jean-Paul*, vision d'épouvante et de désespoir que Mme de Staël avait dévoilée aux lecteurs de *l'Allemagne*, on n'en ressentira que plus d'admiration encore pour le talent poétique, la vigueur de conception et la profondeur de pensée de Vigny. Son œuvre paraît plus vraiment originale et plus belle, à mesure qu'on la compare avec la rêverie saisissante, apocalyptique et bizarre de l'humoriste, ou avec l'épisode de Klopstock. — On comprend, en outre, l'amertume du poëte devant l'indifférence du public de 1843, et aussi la confiance avec laquelle il espérait en la postérité.

I

Alors il était nuit, et Jésus marchait seul,
Vêtu de blanc ainsi qu'un mort de son linceul ;
Les disciples dormaient au pied de la colline.
Parmi les oliviers, qu'un vent sinistre incline,
Jésus marche à grands pas en frissonnant comme eux ; 5
Triste jusqu'à la mort, l'œil sombre et ténébreux,
Le front baissé, croisant les deux bras sur sa robe
Comme un voleur de nuit cachant ce qu'il dérobe ;
Connaissant les rochers mieux qu'un sentier uni,
Il s'arrête en un lieu nommé Gethsémani. 10

[1] Vigny prête cette attitude au Christ : dans les Evangiles, il est agenouillé, à environ un jet de prière de ses disciples. (S. Luc.) Chez S. Matthieu, il revient plusieurs fois vers eux et les trouve endormis. — *Seul* : l'abandon où le laissent ses fidèles redouble sa tristesse.

[2] Touche romantique.

[4] La nature semble associée aux sentiments du personnage : les oliviers frissonnent, le vent seul répondra à la voix du Fils de l'homme (v. 30). — Cf Klopstock : « Un vaste silence régnoit dans toute l'étendue de la création .. Le calme effrayant qui régnoit dans la nature étoit l'image de la mort... Bientôt l'obscurité couvrit la terre, où régnoit un profond silence, et ce silence morne augmentoit avec les ténèbres..., la nature entière étoit ensevelie dans un calme sinistre... » (Cité par Chateaubriand.)

[6] « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » (S. Matthieu.)

[7] Attitude insolite.

[8] « Comme un voleur de nuit... » : comparaison familière employée par S. Paul, *Aux Thessaloniciens*, v, 2.

[9] Jésus aimait à se retirer sur la montagne des Oliviers.

[10] Paraphrase des versets évangéliques.

Il se courbe, à genoux, le front contre la terre ;
Puis regarde le ciel en appelant : « Mon Père ! »
— Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas.
Il se lève étonné, marche encore à grands pas,
Froissant les oliviers qui tremblent. Froide et lente 15
Découle de sa tête une sueur sanglante.
Il recule, il descend, il crie avec effroi :
« Ne pouviez-vous prier et veiller avec moi ? »
Mais un sommeil de mort accable les apôtres.
Pierre à la voix du maître est sourd comme les autres. 20
Le Fils de l'homme alors remonte lentement.
Comme un pasteur d'Egypte, il cherche au firmament
Si l'Ange ne luit pas au fond de quelque étoile.
Mais un nuage en deuil s'étend comme le voile
D'une veuve, et ses plis entourent le désert. 25
Jésus, se rappelant ce qu'il avait souffert
Depuis trente-trois ans, devint homme, et la crainte
Serra son cœur mortel d'une invincible étreinte.
Il eut froid. Vainement il appela trois fois :
« Mon Père ! » Le vent seul répondit à sa voix. 30

11 « Et s'en allant un peu plus loin, il se prosterna le visage contre terre, priant et disant : Mon Père... » (Matthieu, 39.) — *Se courbe...* semble gauche.

13 Vigny se souvient du *Songe de Jean Paul.* Le Christ qui a regardé dans l'abîme, aux dernières limites de l'univers, s'est écrié : — Père, où es-tu ? — « Mais je n'ai entendu que la pluie qui tombait goutte à goutte dans l'abîme, et l'éternelle tempête... m'a seule répondu. Relevant ensuite mes regards vers la voûte des cieux, je n'y ai trouvé qu'une orbite vide, noire et sans fond... » (Mme de Staël.) Cf. F. Baldensperger, *A. de V., Le « Songe de Jean Paul », dans le Romantisme français.*

16 « Et il lui vint une sueur comme de gouttes de sang, qui coulait jusqu'à terre. » (Luc.)

18 « Il vint ensuite vers ses disciples, et les ayant trouvés endormis, il dit à Pierre : Quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? » (Matthieu.)

22-23 Chez S. Luc on lit : « Alors il lui apparut un ange du ciel qui vint le fortifier. Et étant tombé en agonie, il redoublait ses prières. » — Vigny montre un Christ plus abandonné, interrogeant en vain le ciel, cherchant l'ange qui doit venir le soutenir dans son angoisse. — Cf. *Le Déluge*, v. 123.

29 *Trois fois* : « Il s'en alla encore prier pour la troisième fois, disant les mêmes paroles. » (S. Matthieu.)

Il tomba sur le sable assis, et, dans sa peine,
Eut sur le monde et l'homme une pensée humaine.
— Et la terre trembla, sentant la pesanteur
Du Sauveur qui tombait aux pieds du Créateur.

II

Jésus disait : « O Père, encor laisse-moi vivre ! 35
Avant le dernier mot ne ferme pas mon livre !
Ne sens-tu pas le monde et tout le genre humain
Qui souffre avec ma chair et frémit dans ta main ?
C'est que la Terre a peur de rester seule et veuve,
Quand meurt celui qui dit une parole neuve ; 40
Et que tu n'as laissé dans son sein desséché
Tomber qu'un mot du ciel par ma bouche épanché.
Mais ce mot est si pur, et sa douceur est telle,
Qu'il a comme enivré la famille mortelle
D'une goutte de vie et de divinité, 45
Lorsqu'en ouvrant les bras j'ai dit : « Fraternité. »

« Père, oh ! si j'ai rempli mon douloureux message,
Si j'ai caché le Dieu sous la face du sage,
Du sacrifice humain si j'ai changé le prix,
Pour l'offrande des corps recevant les esprits, 50
Substituant partout aux choses le symbole,
La parole au combat, comme aux trésors l'obole,

31 *Assis* : attitude de la désolation chez les Israélites.
32 *Humaine*, cf. v. 27.
33-34 Vers d'un retentissement admirable.
35 *Encor laisse-moi* : inversion maladroite.
36 *Le dernier mot* : le mot capital, essentiel.
40 *Qui dit* (au passé). — *Une parole neuve* : l'évangile (bonne nouvelle).
42 *Epanché* : le terme est joli, mais convient mal à *un mot* ; Vigny a dans l'idée une liqueur de vie, un breuvage (v. 44, *enivré*).
44 *La famille mortelle* : Cf. *Paris*, v. 170 : « famille humaine », l'expression porte sa date, mais n'était point sans beauté.
47 *Message* : mission ; plus harmonieux que le mot propre, il est préféré par Vigny ; cf. *Eloa* :

Tandis qu'ils remplissaient les messages de Dieu...

49 *Humain* : fait par l'homme. Défaillances d'expression.
52 *Au trésor* (1864).

Aux flots rouges du sang les flots vermeils du vin,
Aux membres de la chair le pain blanc sans levain ;
Si j'ai coupé les temps en deux parts, l'une esclave 55
Et l'autre libre ; — au nom du passé que je lave,
Par le sang de mon corps qui souffre et va finir,
Versons-en la moitié pour laver l'avenir !
Père libérateur ! jette aujourd'hui, d'avance,
La moitié de ce sang d'amour et d'innocence 60
Sur la tête de ceux qui viendront en disant :
« Il est permis, pour tous, de tuer l'innocent. »
Nous savons qu'il naîtra, dans le lointain des âges,
Des dominateurs durs escortés de faux sages
Qui troubleront l'esprit de chaque nation 65
En donnant un faux sens à ma Rédemption.

53 Les couleurs ont une valeur morale aux yeux des romantiques : *rouge* est brutal, sanglant ; *vermeil* radieux et favorable.

54 *Aux membres de la chair* : aux agneaux, aux pigeons qu'on sacrifiait. — Le nouveau sacrifice se fera sous les espèces du pain et du vin.

55 Cf. *Les Destinées*.

58 Expression médiocre. — « J'étais comme le Jésus de Manzoni, se souvenant de l'avenir », écrit Vigny dans sa correspondance.

60 *Sang d'amour et d'innocence* : tour emprunté à la Bible, et dont on trouve maint exemple chez d'Aubigné, Racine, etc.

61 Style évangélique : « car plusieurs viendront sous mon nom, et diront... » (S. Marc, XIII, 6)

62 Vigny pense aux paradoxes de Joseph de Maistre. (Cf. *Stello*, infra.) Il proteste, de toute son âme ardente de justice et de pitié, contre la souffrance de l'innocent. (Cf. *La fille de Jephté*.) — Cf. S. Jean, XI, 50 : « Vous ne considérez pas, dit Caïphe, qu'il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse point. »

64 *Dominateurs des peuples*, dit la Bible. — Le poëte pense aux Inquisiteurs, aux massacreurs de la Saint-Barthélemy (cf. *Madame de Soubise*), aux guerres de religion, aux bûchers d'Espagne, de France ou de Genève, etc.

65 Cf. *Journal*, infra ; — et dans *l'Hymne au Christ* de Lamartine (*Harmonies poétiques et religieuses*), dont Vigny cite, dans une lettre, le premier vers :

O Christ, il est trop vrai, ton éclipse est bien sombre

une allusion à la Sainte-Alliance :

L'imposture a terni la vérité suprême,
Et les tyrans, prenant ta foi pour diadème,
Ont doré de ton nom le joug des nations.

—Hélas ! je parle encor que déjà ma parole
Est tournée en poison dans chaque parabole ;
Eloigne ce calice impur et plus amer
Que le fiel, ou l'absinthe, ou les eaux de la mer. 70
Les verges qui viendront, la couronne d'épine,
Les clous des mains, la lance au fond de ma poitrine,
Enfin toute la croix qui se dresse et m'attend,
N'ont rien, mon Père, oh ! rien qui m'épouvante autant !

Quand les Dieux veulent bien s'abattre sur les mondes, 75
Ils n'y doivent laisser que des traces profondes ;
Et, si j'ai mis le pied sur ce globe incomplet,
Dont le gémissement sans repos m'appelait,
C'était pour y laisser deux Anges à ma place
De qui la race humaine aurait baisé la trace, 80
La Certitude heureuse et l'Espoir confiant,
Qui, dans le paradis marchent en souriant.
Mais je vais la quitter, cette indigente terre,
N'ayant que soulevé ce manteau de misère

67-68 Les princes des prêtres et les anciens du peuple ont déjà décidé l'arrestation de Jésus, dont les paraboles *subversives* les inquiètent.

69 « Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi... » (S. Matthieu.) — *L'absinthe* : comparaison biblique (*Apocalypse*, VIII, 11) comme le fiel.

71 *Qui viendront* : à venir, auxquelles je serai fatalement livré ; — *d'épine* (au singulier). Cf. *Paris*, v. 100.

73 *Toute la croix* : l'instrument de la passion, ou la passion elle-même.

74 Noter l'exclamation romantique au milieu du vers.

75 *S'abattre* : le mot convenait mieux aux Destinées qu'à un rédempteur ; — *les mondes* : Vigny pense-t-il qu'il y aurait pluralité de mondes à sauver ? Il songe à la cosmographie mythique d'*Eloa*. — Cf. ici, v. 101.

77 *Incomplet* : imparfait.

78 *Sans repos* : le mot indique l'effort pénible, la perpétuelle angoisse de l'humanité.

79 Allégories pseudo-classiques, à la Louis Racine (*La Religion*) :

> La foi, fille du Ciel, devant moi se présente
> Sur une ancre appuyée, elle a le front voilé.

La Fable représentait l'Espérance, sous les traits d'une jeune Nymphe, « l'air serein, souriant avec grâce... » — Plus bas *le Doute* et *le Mal*. — « On parle de la foi. Qu'est-ce, après tout, que cette chose si rare ? — Une espérance fervente. — Je l'ai sondée dans tous les prêtres qui disaient la posséder, et n'ai trouvé que cela. — Jamais la certitude. » (*Journal*, 1843.)

Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal, 85
Que d'un bout tient le Doute et de l'autre le Mal.

« Mal et Doute ! En un mot je puis les mettre en poudre.
Vous les aviez prévus, laissez-moi vous absoudre
De les avoir permis. — C'est l'accusation
Qui pèse de partout sur la création ! — 90
Sur son tombeau désert faisons monter Lazare.
Du grand secret des morts qu'il ne soit plus avare,
Et de ce qu'il a vu donnons-lui souvenir ;
Qu'il parle. — Ce qui dure et ce qui doit finir,
Ce qu'a mis le Seigneur au cœur de la Nature, 95
Ce qu'elle prend et donne à toute créature,
Quels sont avec le ciel ses muets entretiens,
Son amour ineffable et ses chastes liens,
Comment tout s'y détruit et tout s'y renouvelle,
Pourquoi ce qui s'y cache et ce qui s'y révèle ; 100
Si les astres des cieux tour à tour éprouvés
Sont comme celui-ci coupables et sauvés ;
Si la terre est pour eux ou s'ils sont pour la terre ;
Ce qu'a de vrai la fable et de clair le mystère,
D'ignorant le savoir et de faux la raison ; 105
Pourquoi l'âme est liée en sa faible prison,

85 Cf. *Paris*, v. 237-238.

86 Dans l'*Espoir en Dieu* (1838), Musset adressait une pressante prière à la Divinité qui a permis le Mal, le Doute, la Mort. Pour moins profonde et moins élevée qu'elle soit, cette pièce reste révélatrice de l'état d'âme de toute une génération.

89 Cf. *Journal*, 1835 : L'âme d'un jeune homme qui s'est suicidé dit à Dieu : « Pourquoi avez-vous créé le mal de l'âme, le péché, et le mal du corps, la souffrance ? Fallait-il vous donner plus longtemps le spectacle de mes douleurs ? »

91 *Tombeau* est inexact (S. Jean, XI, 38). Lazare avait été enseveli dans un sépulcre creusé dans le roc. Toutefois l'impression donnée par le vers est plus vaste et plus juste.

92 *Grand* : à mettre en valeur par la diction.

94 Vigny formule ici les problèmes que pose la philosophie et la métaphysique : problèmes du bien et du mal, de la vérité et du doute, de la vie et de la mort, de la Providence et du hasard, « tous les pourquoi possibles » (Sainte-Beuve) sur Dieu, la Nature et l'Homme. — *Qu'il parle* : la prière du Christ devient pressante et impérative ; que Lazare révèle les secrets d'outre-tombe.

97-98 *Muets..., chastes* : touches propres au poëte.

106 Cf. *La Flûte*.

Et pourquoi nul sentier entre deux larges voies,
Entre l'ennui du calme et des paisibles joies
Et la rage sans fin des vagues passions,
Entre la léthargie et les convulsions ; 110
Et pourquoi pend la Mort comme une sombre épée
Attristant la Nature à tout moment frappée ;
Si le juste et le bien, si l'injuste et le mal
Sont de vils accidents en un cercle fatal,
Ou si de l'univers ils sont les deux grands pôles, 115
Soutenant terre et cieux sur leurs vastes épaules ;
Et pourquoi les Esprits du mal sont triomphants
Des maux immérités, de la mort des enfants ;
Et si les Nations sont des femmes guidées
Par les étoiles d'or des divines idées, 120
Ou de folles enfants sans lampes dans la nuit,
Se heurtant et pleurant, et que rien ne conduit ;
Et si, lorsque des temps l'horloge périssable
Aura jusqu'au dernier versé ses grains de sable,
Un regard de vos yeux, un cri de votre voix, 125
Un soupir de mon cœur, un signe de ma croix,
Pourra faire ouvrir l'ongle aux Peines éternelles,

109 *Vagues* : vagabondes.

110 Cf. Voltaire, *Candide* : « Martin surtout conclut que l'homme était né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude, ou dans la léthargie de l'ennui. » Senancour, avant Vigny, s'était souvenu de cette phrase dans *Obermann*.

111 Souvenir de l'épée de Damoclès. — Cf. *Le Malheur*.

> Vers les astres mon œil se lève,
> Mais il y voit pendre le glaive
> De l'antique fatalité.

114 *Cercle fatal* : expression obscure. Vigny pense-t-il au cercle symbole de l'Eternité, comme plus bas il décrit le symbole du temps, le sablier ?

115 *Pôles... épaules* : fusion malencontreuse de deux images : celle des pôles, pivots du monde, et celle d'Atlas.

117 *Les Esprits du mal* : les mauvais anges, les démons.

118 Cf. v. 62 (note). — *La Mort des enfants* : cas particulier de l'injustice qui frappe l'innocence.

120 Cf. Chatterton. — Image évangélique : l'étoile a guidé les mages. — Cf. *Stella* de V. Hugo.

121 Cf. la parabole des vierges folles et des vierges sages. (S. Matthieu, xxv.)

127 Les *Destinées* étaient-elles déjà partiellement écrites, ou simplement ébauchées ?

Lâcher leur proie humaine et reployer leurs ailes.
— Tout sera révélé dès que l'homme saura
De quels lieux il arrive et dans quels il ira. » 130

III

Ainsi le divin Fils parlait au divin Père.
Il se prosterne encore, il attend, il espère,
Mais il renonce et dit : « Que votre volonté
Soit faite et non la mienne et pour l'éternité ! »
Une terreur profonde, une angoisse infinie 135
Redoublent sa torture et sa lente agonie.
Il regarde longtemps, longtemps cherche sans voir.
Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir ;
La Terre sans clartés, sans astres et sans aurore,
Et sans clartés de l'âme ainsi qu'elle est encore, 140
Frémissait. — Dans le bois il entendit des pas,
Et puis il vit rôder la torche de Judas.

LE SILENCE

S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Ecritures,
Le Fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté ;

129 Napoléon disait à un théophilanthrope : « Oh ! ne me parlez pas d'une religion qui ne me prend qu'à vie, sans m'enseigner d'où je viens et où je vais. » (*Premiers lundis*, II, 195.) C'est ce que Vigny demanderait à une révélation. — « Je sais d'où je viens et où je vais », dit Jésus. (S. Jean, VIII.)

133 *Il remonte* (1864) : faute évidente.

136 « Et étant tombé en agonie, il redoublait ses prières. » (S. Luc.) Le poëte se souvient du *Songe de Jean Paul*.

138 Cf. Lamennais, *Paroles d'un croyant*, XII : « C'étoit dans une nuit sombre ; un ciel sans astres pesoit sur la terre, comme un couvercle de marbre noir sur un tombeau. »

142 « Judas... vient en ce lieu avec des lanternes, des flambeaux et des armes » (S. Jean, XVIII, 3.) Vigny avait pu admirer chez lady Blessington, à Londres, le chef-d'œuvre de Mantegna intitulé l'*Agonie du Jardin*, entré depuis à la *National Gallery*. (E. Dupuy. *A. de V.*, II, 358.)

143 Ce codicille, qui formule superbement la consigne stoïque du silence, n'avait point paru du vivant du poëte. Sainte-Beuve compare le silence de Vigny au silence d'Ajax chez Homère, au silence de Didon chez Virgile. (*Nouv. lundis*, VI.)

Muet, aveugle et sourd au cri des créatures, 145
Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le juste opposera le dédain à l'absence,
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

2 avril 1862.

LA BOUTEILLE A LA MER

CONSEIL A UN JEUNE HOMME INCONNU.

Ce poëme, « détaché du volume inédit des poëmes philosophiques », parut dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1854. Quel est ce jeune homme inconnu ? Serait-ce le jeune Armand B..., auquel Vigny voulait écrire en novembre 1849, pour le réconforter, à l'Hospice de Tours ? [Cf. *Correspondance*, éd. Sakellaridès, p. 175.] Le poëte pensait qu'on devait encourager les jeunes gens (*Journal*, infra), mais il écrivait à Mlle Maunoir : « J'ai reproché à quelques-uns de mes illustres amis les fades compliments par lesquels ils enivraient et égaraient des jeunes hommes dont ils n'avaient pas lu les œuvres, Je n'ai jamais oublié Escousse ; cet enfant gâté fut vraiment asphyxié par d'insensés éloges qui le plaçaient auprès de Shakspeare, si ce n'est un peu plus haut. Lorsque son second ouvrage tomba, croyant qu'il n'avait plus qu'à mourir, il se tua, comme vous savez, en compagnie d'un autre enfant perdu par le compliment parisien. »

Vigny répond au jeune poëte par un mâle conseil stoïcien, qu'il rend plus saisissant par le choix d'un merveilleux symbole. Pessimiste, il a foi dans la science, et dans la destinée de l'idée. Celui-là n'a point perdu sa vie qui a lancé sa bouteille à la mer !

Cette foi idéaliste a inspiré au poëte des *Destinées* quelques-unes de ses plus belles stances.

145 « Aveugle et sourd » est déjà le destin chez Mme de Staël. — Pratiquement, aux yeux de Vigny, le ciel est vide.

146 « Il est certain que la création est une œuvre manquée ou à demi accomplie, et marchant vers sa perfection à grand'peine. Dans les deux cas, soyons humbles et incertains. Il n'y a de sûr que notre ignorance et notre abandon, — peut-être éternel !... » (*Journal*, 1835.)

147 Cette idée revient à plusieurs reprises dans le *Journal*. — Cf. *La Mort du Loup*, et dans le *Journal inédit* (cité par M. Dorison) : « Faites comme Bouddha; silence sur Celui qui ne parle pas. »

I

Courage, ô faible enfant, de qui ma solitude
Reçoit ces chants plaintifs, sans nom, que vous jetez
Sous mes yeux ombragés du camail de l'étude.
Oubliez les enfants par la mort arrêtés ;
Oubliez Chatterton, Gilbert et Malfilâtre ; 5
De l'œuvre d'avenir saintement idolâtre,
Enfin, oubliez l'homme en vous-même. — Ecoutez :

II

Quand un grave marin voit que le vent l'emporte
Et que les mâts brisés pendent tous sur le pont,
Que dans son grand duel la mer est la plus forte 10
Et que par des calculs l'esprit en vain répond ;

[1] *Ma solitude* : Vigny vivait alors retiré dans son ermitage de Charente.

[3] Souffrant des yeux, le poëte protégeait sa vue par une visière. Toujours la périphrase. — « Je ne suis qu'un étudiant perpétuel. » (Vigny.)

[4] C'est à l'auteur de *Stello* et de *Chatterton* que le « faible enfant » s'était adressé. Vigny tremble que l'exemple de ces malheureux ne lui soit funeste.

[5] Malfilâtre, que « la faim mit au tombeau », dit Gilbert à l'hôpital (Cf. *Stello* et la satire de Gilbert : *Le dix-huitième siècle*); mort en 1767, auteur d'une ode : *Le soleil fixe au milieu des planètes*, qui n'est pas sans mérite.

[6] C'est en songeant à l'avenir que Vigny s'est consolé de vivre. Cf. *Journal* : « Il ne faut désirer la popularité que dans la postérité, non dans le temps présent. »

[7] Conseil stoïcien. — *Ecoutez* : le poëte a hâte d'en venir au symbole dont on retrouve le premier germe dans le *Journal* (1842) : « Un livre est une bouteille jetée en pleine mer, sur laquelle il faut coller cette étiquette : « Attrape qui peut. »

[8] *Grave* : cf. *Journal*. *Bisson*, *infra*. — Le mouvement rappelle un peu *Canaris*, des *Orientales* :

Lorsqu'un vaisseau vaincu dérive en pleine mer.
Que ses voiles carrées
Pendent le long des mâts. . . . . .
Qu'on n'y voit que des morts, tombés de toutes parts...
Grands mâts rompus. . . . . .

[10] et suiv. Souvenir de Pascal : « L'homme n'est qu'un roseau... Mais, quand l'univers l'écraserait... »

Que le courant l'écrase et le roule en sa course,
Qu'il est sans gouvernail et partant sans ressource,
Il se croise les bras dans un calme profond.

III

Il voit les masses d'eau, les toise et les mesure, 15
Les méprise en sachant qu'il en est écrasé,
Soumet son âme au poids de la matière impure
Et se sent mort ainsi que son vaisseau rasé.
— A de certains moments, l'âme est sans résistance ;
Mais le penseur s'isole et n'attend d'assistance 20
Que de la forte foi dont il est embrasé.

IV

Dans les heures du soir, le jeune Capitaine
A fait ce qu'il a pu pour le salut des siens.
Nul vaisseau n'apparaît sur la vague lointaine,
La nuit tombe, et le brick court aux rocs indiens. 25
— Il se résigne, il prie ; il se recueille, il pense
A celui qui soutient les pôles et balance
L'équateur hérissé des longs méridiens.

V

Son sacrifice est fait ; mais il faut que la terre
Recueille du travail le pieux monument. 30

14 Dans *Novissima verba* (*Harmonies poétiques et religieuses*), Lamartine avait adressé à la vérité ces vers de résignation désespérée :

Je ne cherche plus rien à tes clartés funèbres,
Je m'abandonne en paix à ces flots de ténèbres.
Comme le nautonier, quand le pôle est perdu,
Quand sur l'étoile même un voile est étendu,
Laissant flotter la barre au gré des vagues sombres,
Croise les bras et siffle et se résigne aux ombres.
Sûr de trouver partout la ruine et la mort,
Indifférent au moins par quel vent, sur quel bord...

17 Liée au corps, l'âme en partage les destinées.
20 *Le penseur s'isole* : une des idées maîtresses de Vigny.
22 *Dans les heures du soir* : pendant ses veilles.
25 *Indiens* : cf. v. 87.
27-28 Evocation anthropomorphique d'un dieu maintenant le globe.
30 *Monument* (sens étymologique).

C'est le journal savant, le calcul solitaire,
Plus rare que la perle et que le diamant ;
C'est la carte des flots faite dans la tempête,
La carte de l'écueil qui va briser sa tête :
Aux voyageurs futurs sublime testament. 35

VI

Il écrit : « Aujourd'hui, le courant nous entraîne,
Désemparés, perdus, sur la Terre de Feu.
Le courant porte à l'est. Notre mort est certaine :
Il faut cingler au nord pour bien passer ce lieu.
— Ci-joint est mon journal, portant quelques études 40
Des constellations des hautes latitudes.
Qu'il aborde, si c'est la volonté de Dieu ! »

VII

Puis immobile et froid, comme le cap des brumes
Qui sert de sentinelle au détroit Magellan,
Sombre comme ces rocs au front chargé d'écumes, 45
Ces pics noirs dont chacun porte un deuil castillan,

32 Mêmes comparaisons que pour la poésie. (Cf. *La Maison du Berger*, II.)

36 M. Baldensperger remarque que Vigny situe ce naufrage « dans les parages mêmes où Bougainville avait lutté contre les difficultés les plus hostiles ; dans le détroit de Magellan. » C'est le 2 décembre 1767 que le grand explorateur (mort en 1811) parvint au détroit. Vigny avait lu le *Voyage autour du monde de la frégate du roi et la Boudeuse », la Flûte et l'Etoile.* (Paris, 1771.) A la page 257, on trouve : « Un fort courant nous entraînoit dans un grand enfoncement de la terre de Feu... » Mais n'avait-il pas eu la curiosité de parcourir le *Journal de la navigation de la frégate* Thétis *et de la corvette* Espérance *pendant les années* 1824-1826 (Paris, 1837, in-4°) ? Le capitaine de vaisseau baron de Bougainville y racontait son exploration de la Terre de Feu. On y trouvait mention du cap San Diego, des îles de Saint-Ildefonse, des brusques sautes de vent, des courants violents du détroit de Magellan, où il faut cingler au nord à tel passage dangereux.

39 Les courants, au cap Horn, portent de l'Ouest à l'Est.

42 Résignation fataliste, confiante pourtant. Cf. le vers final.

43 Le cap Horn, une des îles de la Terre de Feu, énorme rocher noir, falaise verticale, haute de 580 mètres, « se révélant au loin aux navires par sa grandeur morne et solitaire ». (Hall.)

45 *Les pics San-Diego, San-Ildefonso* (note de l'auteur). — Le premier domine un passage dangereux du détroit de Lemaire, le second une île de l'océan Antarctique, à 130 kil. O. du cap Horn.

Il ouvre une bouteille et la choisit très forte,
Tandis que son vaisseau que le courant emporte
Tourne en un cercle étroit comme un vol de milan.

VIII

Il tient dans une main cette vieille compagne, 50
Ferme, de l'autre main, son flanc noir et terni.
Le cachet porte encor le blason de Champagne,
De la mousse de Reims son col vert est jauni.
D'un regard, le marin en soi-même rappelle
Quel jour il assembla l'équipage autour d'elle, 55
Pour porter un grand toste au pavillon béni.

IX

On avait mis en panne, et c'était grande fête ;
Chaque homme sur son mât tenait le verre en main ;
Chacun à son signal se découvrit la tête,
Et répondit d'en haut par un hourra soudain. 60
Le soleil souriant dorait les voiles blanches ;
L'air ému répétait ces voix mâles et franches,
Ce noble appel de l'homme à son pays lointain.

X

Après le cri de tous, chacun rêve en silence.
Dans la mousse d'Aï luit l'éclair d'un bonheur ; 65
Tout au fond de son verre il aperçoit la France.
La France est pour chacun ce qu'y laissa son cœur :

51 *Ferme... son flanc* : bouche ; expression contournée et inexacte.
53 *Mousse de Reims* : papier doré, imitant la mousse, qui revêt le col de la bouteille.
56 *Toste* : admis par l'Académie (1762). Musset employait le mot dans *La Nuit de Décembre*.
58 *Sur son mât* : point n'est besoin d'être marin pour chicaner Vigny Quand l'équipage se range à la bande ou dans la mâture, en signe de fête, pour rendre les honneurs, l'usage n'est point de « tenir le verre en main ». S'agit-il des gabiers perchés dans les hunes ? — Toujours un chassé-croisé d'images.
60 *Hourrah* : 1er texte. — Vigny ne recule point devant le néologisme. — Ce souvenir d'une fête joyeuse, par un temps radieux, fait contraste avec l'heure sombre du naufrage.

L'un y voit son vieux père assis au coin de l'âtre,
Comptant ses jours d'absence ; à la table du pâtre,
Il voit sa chaise vide à côté de sa sœur. 70

XI

Un autre y voit Paris, où sa fille penchée
Marque avec les compas tous les souffles de l'air,
Ternit de pleurs la glace où l'aiguille est cachée,
Et cherche à ramener l'aimant avec le fer.
Un autre y voit Marseille. Une femme se lève, 75
Court au port et lui tend un mouchoir de la grève,
Et ne sent pas ses pieds enfoncés dans la mer.

XII

O superstition des amours ineffables,
Murmures de nos cœurs qui nous semblez des voix,
Calculs de la science, ô décevantes fables ! 80
Pourquoi nous apparaître en un jour tant de fois ?
Pourquoi vers l'horizon nous tendre ainsi des pièges ?
Espérances roulant comme roulent les neiges ;
Globes toujours pétris et fondus sous nos doigts !

XIII

Où sont-ils à présent ? où sont ces trois cents braves ? 85
Renversés par le vent dans les courants maudits,

71-74 L'enfant s'amuse tristement avec les instruments du marin : compas et boussole, et s'inquiète à la lecture du bulletin météorologique.

78 Telle l'Ariane de Catulle sur la grève de Naxos. — Millevoye évoquait une scène semblable :

> Du bord des mers quand la jeune Africaine
> Croit découvrir la pirogue lointaine
> Qui lui rendra l'aspect du bien-aimé,
> Les flots en vain mouillent ses pieds d'ébène...

82 Mirages.

84 Telle une Danaïde, la science recommence perpétuellement son œuvre, que Vigny compare à la boule de neige qui fond sous les doigts d'enfant qui la pétrissent. — « J'évite d'être plat et je deviens obscur », dit Boileau.

Aux harpons indiens ils portent pour épaves
Leurs habits déchirés sur leurs corps refroidis.
Les savants officiers, la hache à la ceinture,
Ont péri les premiers en coupant la mâture ; 90
Ainsi, de ces trois cents, il n'en reste que dix.

XIV

Le Capitaine encor jette un regard au pôle
Dont il vient d'explorer les détroits inconnus.
L'eau monte à ses genoux et frappe son épaule ;
Il peut lever au ciel l'un de ses deux bras nus. 95
Son navire est coulé, sa vie est révolue :
Il lance la Bouteille à la mer, et salue
Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus.

XV

Il sourit en songeant que ce fragile verre
Portera sa pensée et son nom jusqu'au port ; 100
Que d'une île inconnue il agrandit la terre ;
Qu'il marque un nouvel astre et le confie au sort ;
Que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
De perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées ;
Et qu'avec un flacon il a vaincu la mort. 105

87-88 *Indiens* : fuégiens, de la Terre de Feu ou plutôt *des feux*. — Le poëte se souvient du naufrage de la Pérouse (vers 1788) à l'île de Vanikoro. En 1828, Dumont d'Urville avait recueilli quelques débris pillés jadis par les indigènes.

89 Ces *savants* ont payé de leur personne, à l'heure de l'action.

98 C'est sur une vision d'espoir confiant quand même que ses yeux se ferment. — Dans la pièce VIIIe du *Livre d'Amour*, Sainte-Beuve a employé ce même symbole de la bouteille à la mer :

> Et ceci, dans mon chant, quelquefois m'a souri
> Qu'après ces soins pieux de s'aimer, de s'écrire,
> Nous, passagers en deuil, chacun dans son navire,
> A l'heure inévitable où rouleront sur nous
> La tempête funèbre et le gouffre jaloux,
> Quelque flacon scellé, revomi par l'abîme,
> Sauvera nos deux noms. . . . . .

Dans le sonnet final de *La Mer*, *Adieu-vat*, Jean Richepin a illustré de nouveau ce symbole.

XVI

Tout est dit. A présent, que Dieu lui soit en aide !
Sur le brick englouti l'onde a pris son niveau.
Au large flot de l'est le flot de l'ouest succède,
Et la Bouteille y roule en son vaste berceau.
Seule dans l'Océan la frêle passagère 110
N'a pas pour se guider une brise légère ;
— Mais elle vient de l'arche et porte le rameau.

XVII

Les courants l'emportaient, les glaçons la retiennent
Et la couvrent des plis d'un épais manteau blanc.
Les noirs chevaux de mer la heurtent, puis reviennent 115
La flairer avec crainte, et passent en soufflant.
Elle attend que l'été, changeant ses destinées,
Vienne ouvrir le rempart des glaces obstinées,
Et vers la ligne ardente elle monte en roulant.

XVIII

Un jour, tout était calme et la mer Pacifique, 120
Par ses vagues d'azur, d'or et de diamant,

106 « La pauvre petite *Bouteille* qui porte une science de plus à notre pauvre espèce humaine est l'héroïne du poëme autant que le brave *Capitaine*. » Lettre du 15 mars 1862, publiée par P.-M. Masson, *Alfred de Vigny*, p. 93.

109 *Berceau* : malgré l'épithète *vaste*, le mot convient peu à l'immense Océan ; Vigny y voyait surtout l'idée de *bercer*. — Cf. *Le Déluge*, v. 232.

112 Comme la colombe de la Genèse.

116 *En soufflant* : d'où le nom de souffleurs donné à certains petits cétacés. Voir une jolie page de J. Thoulet sur ces animaux : « Dans les régions intertropicales de l'Atlantique, j'en ai vu entourant le bâtiment par troupeaux d'une centaine d'individus... Quelquefois ils s'arrêtent, se redressent verticalement, sortent en partie de l'eau et considèrent curieusement le bateau, cet autre animal encore plus gros qu'eux, puis ils s'enfoncent doucement..., etc. » *L'Océan, ses lois et ses problèmes* (Hachette, 1904), p. 276. Sur les bouteilles à la mer d'aujourd'hui, *ibid.*, p. 355.

120 *La mer Pacifique* : ainsi disait Bougainville.

Renvoyait ses splendeurs au soleil du tropique.
Un navire y passait majestueusement ;
Il a vu la Bouteille aux gens de mer sacrée :
Il couvre de signaux sa flamme diaprée : 125
Lance un canot en mer et s'arrête un moment.

XIX

Mais on entend au loin le canon des Corsaires ;
Le Négrier va fuir s'il peut prendre le vent.
Alerte ! et coulez bas ces sombres adversaires !
Noyez or et bourreaux du couchant au levant ! 130
La Frégate reprend ses canots et les jette
En son sein, comme fait la sarigue inquiète,
Et par voile et vapeur vole et roule en avant.

XX

Seule dans l'Océan, seule toujours ! — Perdue
Comme un point invisible en un mouvant désert, 135
L'aventurière passe errant dans l'étendue,
Et voit tel cap secret qui n'est pas découvert.
Tremblante voyageuse à flotter condamnée,
Elle sent sur son col que depuis une année
L'algue et les goémons lui font un manteau vert. 140

[123] *Majestueusement* : adverbe lui-même plein de majesté. Il devait plaire à Sainte-Beuve qui le loue chez Chênedollé.

[125] L'expression serait-elle moins impropre, quel besoin de hisser tant de signaux pour correspondre avec... la Bouteille ?

[129] On sent l'indignation de Vigny contre les marchands d'esclaves.

[132] Jolie comparaison, souvenir d'une fable de Florian (II, 1) : *La mère, l'enfant et les sarigues*, dont voici la morale :

L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.

— Cf. *Chatterton*, III, 6.

[133] Harmonie imitative par allitérations.

[136] *L'aventurière* : cf. *La Sauvage*, v. 78.

[140] « Tout, dans cette admirable pièce, donne l'impression forte de l'humanité énorme et aveugle à travers laquelle flotte au hasard, sans savoir si elle abordera jamais, une pensée précieuse, frêle et humble, imperceptible dans les immenses remous des forces brutales. » (E. Faguet.)

XXI

Un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides
L'entraînent vers la France et ses bords pluvieux.
Un pêcheur accroupi sous des rochers arides
Tire dans ses filets le flacon précieux.
Il court, cherche un savant et lui montre sa prise, 145
Et, sans l'oser ouvrir, demande qu'on lui dise
Quel est cet élixir noir et mystérieux.

XXII

Quel est cet élixir ? Pêcheur, c'est la science,
C'est l'élixir divin que boivent les esprits,
Trésor de la pensée et de l'expérience ; 150
Et si tes lourds filets, ô pêcheur, avaient pris
L'or qui toujours serpente aux veines du Mexique,
Les diamants de l'Inde et les perles d'Afrique,
Ton labeur de ce jour aurait eu moins de prix.

XXIII

Regarde. — Quelle joie ardente et sérieuse ! 155
Une gloire de plus luit sur la nation.
Le canon tout-puissant et la cloche pieuse
Font sur les toits tremblants bondir l'émotion.
Aux héros du savoir plus qu'à ceux des batailles
On va faire aujourd'hui de grandes funérailles. 160
Lis ce mot sur les murs : « Commémoration ! »

142 Les côtes bretonnes sans doute, dont le gulf-stream tempère le climat, et qu'arrosent abondamment les pluies de l'Atlantique.

149 Cf. *Journal, L'élixir*, infra. — Le mot se prenait au figuré : « Il est impossible que de tels élixirs d'âme restent scellés », écrit Sainte-Beuve des *Pensées de Joubert.*

153 Cf. v. 32.

157-158 L'écho d'une salve joyeuse retentit puissamment dans ces vers.

159-160 Ce distique fait sans doute écho au vers de V. Hugo, dans l'*Ode à la Colonne* (1830) :

Oh va ! nous te ferons de belles funérailles !

160 Vigny reprend ici une idée chère au XVIIIe siècle et qu'on retrouve dans l'*Hermès* de Chénier.

XXIV

Souvenir éternel ! gloire à la découverte
Dans l'homme ou la nature, égaux en profondeur,
Dans le Juste et le Bien, source à peine entr'ouverte,
Dans l'Art inépuisable, abîme de splendeur ! 165
Qu'importe oubli, morsure, injustice insensée,
Glaces et tourbillons de notre traversée ?
Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur.

XXV

Cet arbre est le plus beau de la terre promise,
C'est votre phare à tous, Penseurs laborieux ! 170
Voguez sans jamais craindre ou les flots ou la brise
Pour tout trésor scellé du cachet précieux.
L'or pur doit surnager, et sa gloire est certaine ;
Dites en souriant comme ce capitaine :
« Qu'il aborde, si c'est la volonté des Dieux. » 175

XXVI

Le vrai Dieu, le Dieu fort, est le Dieu des idées,
Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort,
Répandons le Savoir en fécondes ondées ;
Puis, recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,

161 C'est un service national *à la mémoire* des héros du savoir.

164-165 *Le vrai, le beau, le bien* : triple objet de la philosophie.

166 Le poëte donne ici le sens de tous les symboles qu'il a patiemment filés dans les stances XVI et suivantes.

168 « La Gloire | Cette plante tardive, amante des tombeaux. » (Musset.)

173 *L'or pur doit surnager...*, bizarre inadvertance, si l'on prend *l'or pur* au sens propre ; mais au sens figuré, on comprend aisément la pensée du poëte.

175 *Dieux* donne à ce souhait une forme antique. — Vers cornélien.

176 Cf. v. 103-104. — *Le Dieu fort* : expression biblique, appliquée au *Dieu des armées*.

177-178 *Sur nos fronts* : si l'image est maladroite, le sens ne paraît pas douteux : c'est le sort qui dépose le germe de l'intelligence — ou du génie — dans les cerveaux. Les « penseurs laborieux » fertilisent ce germe par l'affusion des connaissances.

179 Publions l'œuvre telle que nous l'avons conçue, sans l'altérer pour l'adapter au goût, ni aux exigences du public.

Tout empreint du parfum des saintes solitudes, 180
Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes :
— Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

Au Maine-Giraud, octobre 1853.

L'ESPRIT PUR

A EVA.

Comme épigraphe au XXe chapitre de *Cinq-Mars*, Vigny avait fixé cette pensée de Lamennais : « Les circonstances dévoilent pour ainsi dire la royauté du génie, dernière ressource des peuples éteints. Les grands écrivains..., ces rois qui n'en ont pas le nom, mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la grandeur des pensées, sont élus par les événements auxquels ils doivent commander. Sans ancêtres et sans postérité, seuls de leur race, leur mission remplie, ils disparaissent en laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera fidèlement. » — Hugo avait déjà choisi ce texte pour le placer en tête de sa sixième Ode : *Le Génie*. Il figurerait volontiers comme épigraphe de l'*Esprit pur*.

Ainsi que *la Maison du Berger*, ce poëme est dédié à Eva, la mystérieuse amie du poëte.

La première esquisse n'en serait-elle pas un sonnet dédié jadis par l'auteur à Mme Dorval ?

Si des siècles mon nom perce la nuit obscure,
Ce livre, écrit pour vous, sous votre nom vivra.
Ce que le temps présent tout bas déjà murmure
Quelqu'un, dans l'avenir, tout haut le redira...

Sur le seuil de la mort, juge confiant de l'œuvre qu'il laisse, le poëte penseur grave son *Exegi monumentum*. Comme Corneille, dans l'*Excuse à Ariste*, il dit :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée...

Comme celle de don Carlos dans *Don Sanche d'Aragon*, sa fierté sonne haut :

Se pare qui voudra du nom de ses aïeux ;
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux.
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître...

180 *Empreint* : imprégné serait plus juste. — « La solitude est sainte », disait Stello, après André Chénier.

181 Cf. v. 7 (note).

182 Cet acte de foi du poëte réconfortera son jeune correspondant. — Ce pessimiste croyait en l'avenir de l'humanité, au progrès de la science, au rôle bienfaisant des grands hommes.

Pontife austère et convaincu de la pensée, poëte fier de n'avoir été que poëte, orgueilleux, mais sans vanité, dans cette apothéose de « l'esprit pur », il évoque ses ancêtres pour se préférer à eux, puis il forme avec confiance un dernier vœu : celui de vivre dans la mémoire des hommes, du moins dans la mémoire d'une élite. Le succès croissant de ses œuvres ne lui permettait-il pas d'espérer qu'il ne mourrait pas tout entier ?

I

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme,
Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.
J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme,
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire. 5
Qu'il soit ancien, qu'importe ? Il n'aura de mémoire
Que du jour seulement où mon front l'a porté.

II

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes,
J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi.
J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes 10
Empreintes sur le flanc des sceaux de chaque roi.
A peine une étincelle a relui dans leur cendre.
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre ;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

III

Ils furent opulents, seigneurs de vastes terres, 15
Grands chasseurs devant Dieu, comme Nemrod, jaloux

[3] *Cimier* : la cime du casque, et aussi la partie la plus élevée des ornements de l'écu, « plus grande marque de noblesse que l'armoirie » en style héraldique. — Vigny n'était point exempt d'une certaine vanité nobiliaire. Sainte-Beuve l'appelait malignement « le gentilhomme ». — Voir E. Dupuy, *La jeunesse des romantiques*, p. 145 et suiv.

[6] *Qu'il soit ancien...* Vigny s'exagérait l'ancienneté de sa noblesse. — *Il n'aura de mémoire* : il ne laissera de souvenir durable.

[11] C'est sous Charles IX que fut anobli François de Vigny, receveur de la ville de Paris.

[15] On lit dans des *Fragments de Mémoires* datant de 1847 : « Mon père était le cadet de douze enfants, et mon grand-père (M. Guy-

Des beaux cerfs qu'ils lançaient des bois héréditaires
Jusqu'où voulait la mort les livrer à leurs coups ;
Suivant leur forte meute à travers deux provinces
Coupant les chiens du roi, déroutant ceux des princes, 20
Forçant les sangliers et détruisant les loups ;

IV

Galants guerriers sur terre et sur mer, se montrèrent
Gens d'honneur en tout temps comme en tous lieux, cherchant
De la Chine au Pérou les Anglais, qu'ils brûlèrent
Sur l'eau qu'ils écumaient du levant au couchant ; 25
Puis, sur leur talon rouge, en quittant les batailles,
Parfumés et blessés revenaient à Versailles
Jaser à l'Œil-de-Bœuf avant de voir leur champ.

V

Mais les champs de la Beauce avaient leurs cœurs, leur âmes,
Leurs soins. Ils les peuplaient d'innombrables garçons, 30

Victor de Vigny) un des meilleurs gentilshommes et des plus riches propriétaires de la Beauce.

« Ses terres, dont je n'ai en ma possession que les noms écrits sur ma généalogie, y sont inscrites ainsi, après son nom :

« *Seigneur du Tronchet, de Moncharville, des deux Emerville, Isy, Frêne, Joinville, Folleville, Gravelle et autres lieux.* »

16-21 Cf. *Genèse*, x, 8-9. « Et Chus engendra Nemrod... Il fut un grand chasseur devant l'Eternel. De là est venu ce qu'on dit : comme Nemrod, le grand chasseur devant l'Eternel. » — Le grand-père d'A. de Vigny, rencontrant un jour les veneurs du roi, soutint contre eux le droit du gentilhomme. — « Au Tronchet, écrit Vigny, j'appris de mon père à tirer un coup de fusil..., mais les récits des chasses passées me plaisaient plus que le spectacle des chasses mesquines que je voyais. » (*Journal.*)

23-25 L'aïeul maternel de Vigny, le chevalier de Baraudin, était capitaine de vaisseau dans « cette grande marine de Louis XVI qui rivalisait avec celle d'Angleterre et partageait l'Océan avec elle ». (*Ibid.*)

26-28 Blessé pendant la guerre de Sept Ans, le père de notre poète était chevalier de la croix de Saint-Louis. « Je ne me lassais pas d'entendre *sa* conversation, écrit Vigny, toute pareille à un livre d'anecdotes qu'on nomme *Paris, Versailles et les Provinces.* J'y ai retrouvé quelques-unes des histoires de l'Œil-de-Bœuf que savait et redisait chaque salon de Paris. »

29 Vigny évoque « l'existence de l'homme noble volontairement enchaîné à la glèbe » (E. Dupuy), en Beauce, « au milieu de cette province plate et féconde en blés ». (Vigny.)

De filles qu'ils donnaient aux chevaliers pour femmes,
Dignes de suivre en tout l'exemple et les leçons ;
Simples et satisfaits si chacun de leur race
Apposait saint Louis en croix sur sa cuirasse,
Comme leurs vieux portraits qu'aux murs noirs nous [plaçons. 35

VI

Mais aucun, au sortir d'une rude campagne,
Ne sut se recueillir, quitter le destrier,
Dételer pour un jour ses palefrois d'Espagne,
Ni des coursiers de chasse enlever l'étrier,
Pour graver quelque page et dire en quelque livre 40
Comme son temps vivait et comment il sut vivre,
Dès qu'ils n'agissaient plus, se hâtant d'oublier.

VII

Tous sont morts en laissant leur nom sans auréole ;
Mais sur le disque d'or voilà qu'il est écrit,
Disant : « Ici passaient deux races de la Gaule 45
Dont le dernier vivant monte au temple et s'inscrit,
Non sur l'obscur amas des vieux noms inutiles,
Des orgueilleux méchants et des riches futiles,
Mais sur le pur tableau des héros de l'Esprit. »

32 Quelque gaucherie.

32 Vigny se rappelait le vieux manoir du Tronchet, près d'Etampes : « Une grande salle de billard où étaient rangés les portraits de mes grands-pères, de leurs femmes et de leurs enfants, me resta dans la mémoire, et j'ai toujours eu du plaisir à les revoir à la Briche, chez M. de Saint-Pol, mon parent, qui, lorsque ce dernier château de mon père fut vendu, donna asile chez lui à cette famille de chevaliers cuirassés. » (*Journal.*)

37-38 Style troubadour. Cf. *Le Cor*, v. 54.

44 Nous lirions volontiers avec Georges Ascoli « sur le *livre* d'or... » — *Voilà qu'il est écrit* : style biblique, mais « disant », au vers suivant, est bien gauche.

45 Dans ses *Mémoires* (inédits), Vigny, parlant de ses origines paternelles et maternelles, ajoutait : « Ces deux sangs nobles... se sont réunis dans mes veines pour y mourir. »

46 *Au temple* de Mémoire.

49 Nous adoptons la conjecture de G. Ascoli : *héros* ; le texte de 1864, souvent fautif, porte : *des livres de l'ESPRIT.*

VIII

Ton règne est arrivé, Pur Esprit, roi du monde ! 50
Quand ton aile d'azur dans la nuit nous surprit,
Déesse de nos mœurs, la guerre vagabonde
Régnait sur nos aïeux. Aujourd'hui, c'est l'Ecrit,
L'Ecrit universel, parfois impérissable,
Que tu graves au marbre ou traces sur le sable, 55
Colombe au bec d'airain ! Visible Saint-Esprit !

IX

Seul et dernier anneau de deux chaînes brisées,
Je reste. Et je soutiens encor dans les hauteurs,
Parmi les maîtres purs de nos savants musées,
L'Idéal du poëte et des graves penseurs. 60
J'éprouve sa durée en vingt ans de silence,
Et toujours, d'âge en âge encor je vois la France
Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs.

50 « L'esprit pur », pour Malebranche, c'est l'entendement. Suivant la *Recherche de la vérité*, l'homme comme pur esprit peut voir en Dieu, s'unir au Verbe de Dieu, à la sagesse et à la vérité éternelles. Malebranche se souvenait d'ailleurs de saint Augustin, qui entend par *mens... purissima* l'esprit, l'âme dégagée du corps, des contingences de la matière, l'esprit pensant. — Lamartine avait dit de même, dès 1842 (*Ressouvenir du lac Léman*) :

> Mais ce n'est plus le glaive, Huber, c'est la pensée
> Par qui des nations la force est balancée.
> Le règne de l'esprit est à la fin venu...

53 Vigny appelle l'intelligence « cette Reine du monde actuel ». (A Maximilien de Bavière, 17 sept. 1839.)

55 1864 : « *traînes* sur le sable ». Nous adoptons la correction de notre ancien maître Georges Dalmeyda.

58 *Musées* : au sens primitif : temples des Muses.

59 Les maîtres *purs*. (Cf. v. 49 le *pur* tableau.)

60 Pouvait-on mieux caractériser le rôle de Vigny qu'il ne le fait ici lui-même ?

61 *Vingt ans de silence* : le poëte n'avait rien publié de nouveau depuis *La Maison du Berger* (1844), que *La Bouteille à la mer* — et encore dans la *Revue des Deux Mondes*.

63 Fusion fâcheuse de deux images.

X

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime !
Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés ; 65
Je peux en ce miroir *me connaître moi-même*,
Juge toujours nouveau de nos travaux passés !
Flots d'amis renaissants ! Puissent mes Destinées
Vous amener à moi, de dix en dix années,
Attentifs à mon œuvre, et pour moi, c'est assez ! 70

10 mars 1863.

64 *Jeune postérité...* C'est en pontife de « la religion de l'esprit » que Vigny lance cette apostrophe solennelle. —Cf. *Esther*, v. 114, où Racine imite Sophocle.

66 *Me connaître moi-même.* — Cf. *La Maison du Berger*, v. 227-234.

68 *Mes Destinées* : mon destin, ou plutôt *mon* recueil *Les Destinées*, dont ce poëme est l'épilogue. — *La Bouteille à la mer* (v. 6). — Le succès croissant de son œuvre lui permettait de concevoir au déclin de sa vie ce réconfortant espoir. Déjà, en 1842, dans une lettre inédite (E. Dupuy, *A. de V.*, II, 110), il écrivait de ses poëmes à paraître : « L'espoir qu'ils se graveront dans des âmes choisies et qu'ils vivront après moi est, en vérité, le seul que mon cœur nourrisse avec chaleur... Ma chère patrie m'en sait gré, je ne demande rien de plus... »

PROSE

CINQ-MARS

Cinq-Mars ou *Une conjuration sous Louis XIII*, roman visiblement inspiré de Walter Scott, parut en avril 1826. « Ce qui fait l'originalité de ce livre, écrit l'auteur dans son *Journal*, c'est que tout y a l'air roman et que tout y est histoire. Mais c'est un tour de force de composition dont on ne sait pas gré et qui, tout en rendant la lecture de l'histoire plus touchante par le jeu des passions, la fait suspecter de fausseté et quelquefois la fausse en effet. »

Œuvre longtemps et sérieusement méditée, copieusement documentée, elle a les charmes, comme aussi les défauts du roman historique. Avec sa belle « imagination de poëte », Vigny ne se montra point romancier puissant, « praticien consommé dans la science de la vie ». Sainte-Beuve le signalait avec franchise dans *le Globe* du 8 juillet 1826, sans méconnaître les beautés supérieures, l'intérêt dramatique, les vives et curieuses couleurs de l'œuvre — non plus que la grandeur et la grâce des personnages. Les malheurs d'Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, favori de Louis XIII, son amour pour Marie de Gonzague, le noble dévouement de de Thou, firent verser bien des larmes. Alfred de Vigny devint « l'auteur de Cinq-Mars ». — On apprécie surtout de ce roman quelques portraits et de fort belles descriptions.

[LA TOURAINE]

Né à Loches, Vigny peint les rives de la Loire, telles qu'on pouvait les voir, sinon du temps de Louis XIII, du moins du temps de la Restauration.

Connaissez-vous cette contrée que l'on a surnommée le jardin de la France ? ce pays où l'on respire un air pur dans des plaines verdoyantes arrosées par un grand fleuve ? Si vous avez traversé, dans les mois d'été, la belle Touraine, vous aurez longtemps suivi la Loire paisible avec enchantement, vous aurez regretté de ne pouvoir déterminer, entre les deux rives, celle

où vous choisiriez votre demeure, pour y oublier les hommes auprès d'un être aimé. Lorsque l'on accompagne le flot jaune et lent du beau fleuve, on ne cesse de perdre ses regards dans les riants détails de la rive droite. Des vallons peuplés de jolies maisons blanches qu'entourent des bosquets, des coteaux jaunis par les vignes, ou blanchis par les fleurs du cerisier, de vieux murs couverts de chèvrefeuilles naissants, des jardins de roses d'où sort tout à coup une tour élancée, tout rappelle la fécondité de la terre ou l'ancienneté de ses monuments, et tout intéresse dans les œuvres de ses habitants industrieux. Rien ne leur a été inutile : il semble que, dans leur amour d'une aussi belle patrie, seule province de France que n'occupa jamais l'étranger [1], ils n'aient pas voulu perdre le moindre espace de son terrain, le plus léger grain de son sable. Vous croyez que cette vieille tour démolie n'est habitée que par les oiseaux hideux de la nuit ? Non. Au bruit de vos chevaux, la tête riante d'une jeune fille sort du lierre poudreux, blanchi sous la poussière de la grande route ; si vous gravissez un coteau hérissé de raisins, une petite fumée vous avertit tout à coup qu'une cheminée est à vos pieds ; c'est que le rocher même est habité, et que des familles de vignerons respirent dans ses profonds souterrains, abritées dans la nuit par la terre nourricière qu'elles cultivent laborieusement durant le jour. Les bons Tourangeaux sont simples comme leur vie, doux comme l'air qu'ils respirent, et forts comme le sol puissant qu'ils fertilisent. On ne voit sur leurs traits bruns ni la froide immobilité du Nord, ni la vivacité grimacière du Midi ; leur visage a, comme leur caractère, quelque chose de la candeur du vrai peuple de saint Louis ; leurs cheveux châtains sont encore longs et arrondis autour des oreilles comme les statues de pierre de nos vieux rois ; leur langage est le plus pur français, sans lenteur, sans vitesse, sans accent ; le berceau de la langue est là, près du berceau de la monarchie.

Mais la rive gauche de la Loire se montre plus sérieuse dans ses aspects : ici, c'est Chambord que l'on aperçoit de loin, et qui, avec ses dômes bleus et ses petites coupoles, ressemble à une

[1] Cf. P.-L. Courier, *Pétition aux deux Chambres.*

grande ville de l'Orient ; là, c'est Chanteloup, suspendant au milieu de l'air son élégante pagode. Non loin de ce palais, un bâtiment plus simple attire les yeux du voyageur par sa position magnifique et sa masse imposante, c'est le château de Chaumont. Construit sur la colline la plus élevée du rivage de la Loire, il encadre ce large sommet avec ses hautes murailles et ses énormes tours ; de longs clochers d'ardoise les élèvent aux yeux, et donnent à l'édifice cet air de couvent, cette forme religieuse de tous nos vieux châteaux, qui imprime un caractère plus grave aux paysages de la plupart de nos provinces. Des arbres noirs et touffus entourent de tous côtés cet ancien manoir, et de loin ressemblent à ces plumes qui environnent le chapeau du roi Henri ; un joli village s'étend au pied du mont, sur le bord de la rivière, et l'on dirait que ses maisons blanches sortent du sable doré ; il est lié au château qui le protège par un étroit sentier qui circule dans le rocher ; une chapelle est au milieu de la colline ; les seigneurs descendaient et les villageois montaient à son autel : terrain d'égalité, placé comme une ville neutre entre la misère et la grandeur, qui se sont trop souvent fait la guerre... (Chap. I.)

[RÊVERIE ROMANTIQUE]

Cinq-Mars, les yeux attachés sur la grande croisée de la salle à manger, regardait avec tristesse le magnifique paysage qu'il avait sous les yeux. Le soleil était dans toute sa splendeur et colorait les sables de la Loire, les arbres et les gazons, d'or et d'émeraude [1] ; le ciel était d'azur, les flots d'un jaune transparent, les îles d'un vert plein d'éclat ; derrière leurs têtes arrondies, on voyait s'élever les grandes voiles latines des bateaux marchands comme une flotte en embuscade [2]. — O nature, nature ! se disait-il, belle nature, adieu ! Bientôt mon cœur ne sera plus assez simple pour te sentir, et tu ne plairas plus qu'à mes yeux ; ce cœur est déjà brûlé par une passion profonde, et le récit des intérêts des hommes y jette un trouble inconnu... (Chap. I.)

[1] *Emeraude*, pour herbe ou verdure, était *cliché* depuis le XVIIIe siècle.
[2] La Loire n'était pas encore ensablée, on la remontait en coche d'eau.

LE CABINET

Vigny décrit le cabinet du cardinal de Richelieu, à Narbonne.

Voyez la Méditerranée, qui étend, non loin de là, ses flots bleuâtres sur des rives sablonneuses. Pénétrez dans cette cité semblable à celle d'Athènes ; mais pour trouver celui qui y règne, suivez cette rue inégale et obscure, montez les degrés du vieux archevêché, et entrons dans la première et la plus grande des salles.

Elle était fort longue, mais éclairée par une suite de hautes fenêtres en ogive, dont la partie supérieure seulement avait conservé les vitraux bleus, jaunes et rouges, qui répandaient une lueur mystérieuse dans l'appartement. Une table ronde, énorme, la remplissait dans toute sa largeur, du côté de la grande cheminée ; autour de cette table, couverte d'un tapis bariolé et chargée de papiers et de portefeuilles, étaient assis et courbés sur leurs plumes huit secrétaires occupés à copier des lettres qu'on leur passait d'une table plus petite. D'autres hommes debout rangeaient les papiers dans les rayons d'une bibliothèque, que des livres reliés en noir ne remplissaient pas tout entière, et ils marchaient avec précaution sur le tapis dont la salle était garnie.

Malgré cette quantité de personnes réunies, on eût entendu les ailes d'une mouche. Le seul bruit qui s'élevât était celui des plumes qui couraient rapidement sur le papier, et une voix grêle qui dictait, en s'interrompant pour tousser. Elle sortait d'un immense fauteuil à grands bras, placé au coin du feu, allumé en dépit des chaleurs de la saison et du pays. C'était un de ces fauteuils qu'on voit encore dans quelques vieux châteaux, et qui semblent faits pour s'endormir en lisant, sur eux, quelque livre que ce soit, tant chaque compartiment en est soigné : un croissant de plumes y soutient les reins ; si la tête se penche, elle trouve ses joues reçues par des oreillers couverts de soie, et le coussin du siège déborde tellement les coudes, qu'il est permis de croire que les prévoyants tapissiers de nos pères avaient pour but d'éviter que le livre ne fît du bruit et ne les réveillât en tombant.

Mais quittons cette digression pour parler de l'homme qui s'y

trouvait et qui n'y dormait pas. Il avait le front large et quelques cheveux fort blancs, des yeux grands et doux, une figure pâle et effilée à laquelle une petite barbe blanche et pointue donnait cet air de finesse que l'on remarque dans tous les portraits du siècle de Louis XIII. Une bouche presque sans lèvres, et nous sommes forcé d'avouer que Lavater [1] regarde ce signe comme indiquant la méchanceté à n'en pouvoir douter ; une bouche pincée, disons-nous, était encadrée par deux petites moustaches grises et une *royale*, ornement alors à la mode, et qui ressemble assez à une virgule par sa forme. Ce vieillard avait sur la tête une calotte rouge et était enveloppé dans une vaste robe de chambre, portait des bas de soie pourprée, et n'était rien moins qu'Armand Duplessis, cardinal de Richelieu.

Il avait très-près de lui, autour de la plus petite table dont il a été question, quatre jeunes gens de quinze à vingt ans : ils étaient pages ou domestiques, selon l'expression du temps, qui signifiait alors familier, ami de la maison. Cet usage était un reste de patronage féodal demeuré dans nos mœurs... Les pages dont nous parlons rédigeaient des lettres dont le Cardinal leur avait donné la substance ; et, après un coup d'œil du maître, ils les passaient aux secrétaires, qui les mettaient au net. Le Cardinal-duc, de son côté, écrivait sur son genou des notes secrètes sur de petits papiers, qu'il glissait dans presque tous les paquets avant de les fermer de sa propre main... (Chap. vii.)

[CONFIDENCE DU CARDINAL MINISTRE AU PÈRE JOSEPH]

Tandis qu'il dictait son instruction, en la lisant sur un petit papier écrit de sa main, une tristesse profonde paraissait s'emparer de lui à chaque mot ; et, lorsqu'il fut au bout, il tomba au fond de son fauteuil, les bras croisés et la tête penchée sur son estomac.

Le Père Joseph, interrompant son écriture, se leva, et allait

[1] Le système de Lavater et la *phrénologie* de Gall étaient fort en vogue sous la Restauration. — 1er texte : *le docteur* Lavater.

lui demander s'il se trouvait mal, lorsqu'il entendit sortir du fond de sa poitrine ces paroles lugubres et mémorables :

— Quel ennui profond ! quelles interminables inquiétudes ! Si l'ambitieux me voyait, il fuirait dans un désert. Qu'est-ce que ma puissance ? Un misérable reflet du pouvoir royal ; et que de travaux pour fixer sur mon étoile ce rayon qui flotte sans cesse ! Depuis vingt ans, je le tente inutilement. Je ne comprends rien à cet homme ! Il n'ose pas me fuir, mais on me l'enlève : il me glisse entre les doigts... Que de choses j'aurais pu faire avec ses droits héréditaires, si je les avais eus ! Mais employer tant de calculs à se tenir en équilibre ! que reste-t-il de génie pour les entreprises ? J'ai l'Europe dans ma main, et je suis suspendu à un cheveu qui tremble. Qu'ai-je affaire de porter mes regards sur les cartes du monde, si tous mes intérêts sont renfermés dans mon étroit cabinet ? Ses six pieds d'espace me donnent plus de peine à gouverner que toute la terre. Voilà donc ce qu'est un premier ministre ! Enviez-moi mes gardes à présent !

Ses traits étaient décomposés de manière à faire craindre quelque accident, et il lui prit une toux violente et longue, qui finit par un crachement de sang... (Chap. vii.)

[LOUIS XIII]

Devant une très petite table, entourée de fauteuils dorés, était debout le Roi Louis XIII, environné des grands officiers de la couronne ; son costume était fort élégant : une sorte de veste de couleur chamois, avec les manches ouvertes et ornées d'aiguillettes et de rubans bleus, le couvrait jusqu'à la ceinture. Un haut-de-chausses large et flottant [1] ne lui tombait qu'aux genoux, et son étoffe jaune et rayée de rouge était ornée en bas de rubans bleus. Ses bottes à l'écuyère, ne s'élevant guère à plus de trois pouces au-dessus de la cheville du pied, étaient doublées d'une telle profusion de dentelles, et si larges, qu'elles semblaient les porter comme un vase porte des fleurs. Un petit manteau de velours bleu, où la croix du Saint-Esprit était

[1] 1er texte : Un pantalon large et flottant, comme ceux des Turcs de nos jours. — La correction précise par le mot propre.

brodée, couvrait le bras gauche du Roi, appuyé sur le pommeau de son épée.

Il avait la tête découverte, et l'on voyait parfaitement sa figure pâle et noble éclairée par le soleil que le haut de sa tente laissait pénétrer. La petite barbe pointue que l'on portait alors augmentait encore la maigreur de son visage, mais en accroissait aussi l'expression mélancolique ; à son front élevé, à son profil antique, à son nez aquilin, on reconnaissait un prince de la grande race des Bourbons ; il avait tout de ses ancêtres, hormis la force du regard ; ses yeux semblaient rougis par des larmes et voilés par un sommeil perpétuel, et l'incertitude de sa vue lui donnait l'air un peu égaré.

Il affecta en ce moment d'appeler autour de lui et d'écouter avec attention les plus grands ennemis du Cardinal, qu'il attendait à chaque minute, en se balançant un peu d'un pied sur l'autre, habitude héréditaire de sa famille ; il parlait avec assez de vitesse, mais s'interrompant pour faire un signe de tête gracieux ou un geste de la main à ceux qui passaient devant lui en le saluant profondément... (Chap. viii.)

[RICHELIEU SOUS LES MURS DE PERPIGNAN]

« Pour assouvir le premier emportement du chagrin royal, avait dit Richelieu ; pour ouvrir une source d'émotions qui détourne de la douleur cette âme incertaine, que cette ville soit assiégée, j'y consens ; que Louis parte ; je lui permets de frapper quelques pauvres soldats des coups qu'il voudrait et n'ose me donner ; que sa colère s'éteigne dans ce sang obscur, je le veux ; mais ce caprice de gloire ne dérangera pas mes immuables desseins, cette ville ne tombera pas encore, elle ne sera française pour toujours que dans deux ans ; elle viendra dans mes filets seulement au jour marqué dans ma pensée. Tonnez, bombes et canons ; méditez vos opérations, savants capitaines ; précipitez-vous, jeunes guerriers ; je ferai taire votre bruit, évanouir vos projets, avorter vos efforts ; tout finira par une vaine fumée, et je vais vous conduire pour vous égarer. »

Voilà à peu près ce que roulait sous sa tête chauve [1] le Car-

[1] 1er texte : Ces pensées et de bien plus profondes encore roulaient sous la tête chauve du vieux cardinal.

dinal-Duc avant l'attaque dont on vient de voir une partie. Il s'était placé à cheval, au nord de la ville, sur une des montagnes de Salces ; de ce point il pouvait voir la plaine du Roussillon devant lui, s'inclinant jusqu'à la Méditerranée ; Perpignan, avec ses remparts de brique, ses bastions, sa citadelle et son clocher, y formait une masse ovale et sombre sur des prés larges et verdoyants, et les vastes montagnes l'enveloppaient avec la vallée comme un arc énorme [1] courbé du nord au sud, tandis que, prolongeant sa ligne blanchâtre à l'orient, la mer semblait en être la corde argentée. A sa droite s'élevait ce mont immense que l'on appelle le Canigou, dont les flancs épanchent deux rivières dans la plaine. La ligne française s'étendait jusqu'au pied de cette barrière de l'occident. Une foule de généraux et de grands seigneurs se tenaient à cheval derrière le ministre, mais à vingt pas de distance et dans un silence profond. Il avait commencé par suivre au plus petit pas la ligne d'opérations, et ensuite était revenu se placer immobile sur cette hauteur, d'où son œil et sa pensée planaient sur les destinées des assiégeants et des assiégés. L'armée avait les yeux sur lui, et de tout point on pouvait le voir. Chaque homme portant les armes le regardait comme son chef immédiat et attendait son geste pour agir. Dès longtemps la France était ployée à son joug, et l'admiration avait exclu de toutes ses actions le ridicule auquel un autre eût été quelquefois soumis. Ici, par exemple, il ne vint à l'esprit d'aucun homme de sourire ou même de s'étonner que la cuirasse revêtit un prêtre, et la sévérité de son caractère et de son aspect réprima toute idée de rapprochements ironiques ou de conjectures injurieuses. Ce jour-là le Cardinal parut revêtu d'un costume entièrement guerrier ; c'était un habit couleur de feuille morte, brodé en or ; une cuirasse de couleur d'eau ; l'épée au côté, des pistolets à l'arçon de sa selle, et un chapeau à plumes qu'il mettait rarement sur sa tête, où il conservait toujours la calotte rouge. Deux pages étaient derrière lui : l'un portait ses gantelets, l'autre son casque, et le capitaine de ses gardes était à son côté. (Chap. x.)

[1] 1er texte : *immense*.

[PLAIRE AU ROI]

Légèrement blessé dans une affaire où il a remporté l'avantage, Cinq-Mars rentre au camp en songeant : « Tout son avenir était dans ce seul mot : *plaire au Roi ;* il se mit à réfléchir à tout ce qu'il a d'amer. »

En ce moment il vit arriver son ami M. de Thou, qui, inquiet de ce qu'il était resté en arrière, le cherchait dans la plaine et accourait pour le secourir s'il l'eût fallu.

— Il est tard, mon ami, la nuit s'approche ; vous vous êtes arrêté bien longtemps ; j'ai craint pour vous. Qui amenez-vous donc ? Pourquoi vous êtes-vous arrêté ? Le Roi va vous demander bientôt.

Telles étaient les questions rapides du jeune conseiller, que l'inquiétude avait fait sortir de son calme accoutumé, ce que n'avait pu faire le combat.

— J'étais un peu blessé, j'amène un prisonnier, et je songeais au Roi. Que peut-il me vouloir, mon ami ? Que faut-il faire s'il veut m'approcher du trône ? il faudra plaire. A cette idée, vous l'avouerai-je ? je suis tenté de fuir, et j'espère que je n'aurai pas l'honneur fatal de vivre près de lui. Plaire ! que ce mot est humiliant ! obéir ne l'est pas autant. Un soldat s'expose à mourir, et tout est dit. Mais que de souplesse, de sacrifices de son caractère, que de compositions avec sa conscience, que de dégradations de sa pensée, dans la destinée d'un courtisan [1] ! Ah ! de Thou, mon cher de Thou ! je ne suis pas fait pour la cour, je le sens, quoique je ne l'aie vue qu'un instant ; j'ai quelque chose de sauvage au fond du cœur, que l'éducation n'a poli qu'à la surface. De loin, je me suis cru propre à vivre dans ce monde tout-puissant ; je l'ai même souhaité, guidé par un projet bien chéri de mon cœur ; mais je recule au premier pas ; la vue du Cardinal m'a fait frémir ; le souvenir du dernier de ses crimes auquel j'assistai m'a empêché de lui parler ; il me fait horreur, je ne le pourrai jamais. La faveur du Roi a aussi je ne sais quoi qui m'épouvante, comme si elle devait m'être funeste.

[1] Ce sont des passages de ce genre qui faisaient juger l'auteur comme un *libéral*. Peut-être y a-t-il ici une profession de foi.

— Je suis heureux de vous voir cet effroi : il vous sera salutaire peut-être, reprit de Thou en cheminant. Vous allez entrer en contact et en commerce avec la Puissance ; vous ne la sentiez pas, vous allez la toucher ; vous verrez ce qu'elle est, et par quelle main la foudre est portée. Hélas ! fasse le ciel qu'elle ne vous brûle pas ! Vous assisterez peut-être à ces conseils où se règle la destinée des nations ; vous verrez, vous ferez naître ces caprices d'où sortent les guerres sanglantes, les conquêtes et les traités ; vous tiendrez dans votre main la goutte d'eau qui enfante les torrents. C'est d'en haut que l'on apprécie bien les choses humaines, mon ami ; il faut avoir passé sur les points élevés pour connaître la petitesse de celles que nous voyons grandes.

— Eh ! si j'en étais là, j'y gagnerais du moins cette leçon dont vous parlez, mon ami, mais ce Cardinal, cet homme auquel il me faut avoir une obligation, cet homme que je connais trop par son œuvre, que sera-t-il pour moi ?

— Un ami, un protecteur, sans doute, répondit de Thou.

— Plutôt la mort mille fois que son amitié ! J'ai tout son être et jusqu'à son nom même en haine ; il verse le sang des hommes avec la croix du Rédempteur [1].

— Quelles horreur, dites-vous, mon cher ! Vous vous perdrez si vous montrez au roi ces sentiments pour le Cardinal.

— N'importe, au milieu de ces sentiers tortueux, j'en veux prendre un nouveau, la ligne droite. Ma pensée entière, la pensée de l'homme juste, se dévoilera aux regards du Roi même, s'il l'interroge, dût-elle me coûter la tête. Je l'ai vu ce Roi, que l'on m'avait peint si faible ; je l'ai vu, et son aspect m'a touché le cœur malgré moi ; certes, il est bien malheureux, mais il ne peut être cruel, il entendrait la vérité...

— Oui, mais il n'oserait la faire triompher, répondit le sage de Thou. Garantissez-vous de cette chaleur de cœur qui vous entraîne souvent par des mouvements subits et bien dangereux. N'attaquez pas un colosse tel que Richelieu sans l'avoir mesuré.

— Vous voilà comme mon gouverneur, l'abbé Quillet ; mon

[1] Cf. *Stello* (p. 200) et le *Mont des Oliviers* (v. 64).

cher et prudent ami, vous ne me connaissez ni l'un ni l'autre ; vous ne savez pas combien je suis las de moi-même, et jusqu'où j'ai jeté mes regards. Il me faut monter ou mourir.

— Quoi ! déjà ambitieux ! s'écria de Thou avec une extrême surprise.

Son ami inclina la tête sur ses mains en abandonnant les rênes de son cheval, et ne répondit pas.

— Quoi ! cette égoïste [1] passion de l'âge mûr s'est emparée de vous, à vingt ans, Henry ! L'ambition est la plus triste des espérances.

— Et cependant elle me possède à présent tout entier, car je ne vis que par elle, tout mon cœur en est pénétré.

— Ah ! Cinq-Mars, je ne vous reconnais plus ! que vous étiez différent autrefois ! Je ne vous le cache pas, vous me semblez bien déchu : dans ces promenades de notre enfance, où la vie et surtout la mort de Socrate faisaient couler de nos yeux des larmes d'admiration et d'envie, lorsque, nous élévant jusqu'à l'idéal de la plus haute vertu, nous désirions pour nous dans l'avenir ces malheurs illustres, ces infortunes sublimes qui font les grands hommes ; quand nous composions pour nous des occasions imaginaires de sacrifices et de dévouement ; si la voix d'un homme eût prononcé entre nous deux, tout à coup, le mot seul d'ambition, nous aurions cru toucher un serpent...

De Thou parlait avec la chaleur de l'enthousiasme et du reproche. Cinq-Mars continuait à marcher sans rien répondre, et la tête dans ses mains ; après un instant de silence, il les ôta et laissa voir des yeux pleins de généreuses larmes ; il serra fortement la main de son ami et lui dit avec un accent pénétrant :

— Monsieur de Thou, vous m'avez rappelé les plus belles pensées de ma première jeunesse ; croyez que je ne suis pas déchu, mais un secret espoir me dévore que je ne puis confier même à vous : je méprise autant que vous l'ambition qui paraîtra me posséder ; la terre entière le croira, mais que m'importe la terre ? Pour vous, noble ami, promettez-moi que vous ne cesse-

[2] *Egoïste* : le mot n'apparaît qu'au XVIIIe siècle ; — au XVIIe, on ne connaissait que l'*amour-propre*. (Cf. La Rochefoucauld.)

rez pas de m'estimer, quelque chose que vous me voyiez faire. Je jure par le ciel que mes pensées sont pures comme lui.

— Eh bien ! dit de Thou, je jure par lui que je vous en crois aveuglément, vous me rendez la vie !

Ils se serraient encore la main avec effusion de cœur, lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils étaient arrivés presque devant la tente du Roi.

Le jour était entièrement tombé, mais on aurait pu croire qu'un jour plus doux se levait, car la lune sortait de la mer dans toute sa splendeur ; le ciel transparent du Midi ne se chargeait d'aucun nuage, et semblait un voile d'un bleu pâle semé de paillettes argentées ; l'air encore enflammé n'était agité que par le rare passage de quelques brises de la Méditerranée, et tous les bruits avaient cessé sur la terre. L'armée fatiguée reposait sous les tentes dont les feux marquaient la ligne, et la ville assiégée semblait accablée du même sommeil ; on ne voyait, sur ses remparts que le bout des armes des sentinelles qui brillaient aux clartés de la lune, ou le feu errant des rondes de nuit ; ou n'entendait que quelques cris sombres et prolongés de ces gardes qui s'avertissaient de ne pas dormir.

C'était seulement autour du roi que tout veillait, mais à une assez grande distance de lui. Ce prince avait fait éloigner toute sa suite ; il se promenait seul devant sa tente, et s'arrêtant quelquefois à contempler la beauté du ciel, il paraissait plongé dans une mélancolique méditation... (Chap. xi.)

LA PARTIE DE CHASSE

Partie de ce chapitre parut dans le *Musée des familles* (I, 217) sous ce titre : *Chambord en 1639*.

Cependant la maladie du Roi jetait la France dans un trouble que ressentent toujours les Etats mal affermis aux approches de la mort des princes...

L'amour du peuple se réveillait aussi pour le fils d'Henri IV ; on courait dans les églises, on priait, et même on pleurait beaucoup. Les princes malheureux sont toujours aimés. La mélancolie de Louis et sa douleur mystérieuse intéressaient toute la France, et, vivant encore, on le regrettait déjà, comme si cha-

cun eût désiré de recevoir la confidence de ses peines, avant qu'il n'emportât avec lui le grand secret de ce que souffrent ces hommes placés si haut, qu'ils ne voient dans leur avenir que leur tombe [1].

Le Roi, voulant rassurer la nation entière, fit annoncer le rétablissement momentané de sa santé, et voulut que la cour se préparât à une grande partie de chasse donnée à Chambord, domaine royal où son frère, le duc d'Orléans, le priait de revenir.

Ce beau séjour était la retraite favorite du Roi, sans doute parce que, en harmonie avec sa personne, il unissait comme elle la grandeur à la tristesse. Souvent il y passait des mois entiers sans voir qui que ce fût, lisant et relisant sans cesse des papiers mystérieux, écrivant des choses inconnues, qu'il enfermait dans un coffre de fer dont lui seul avait le secret. Il se plaisait quelquefois à n'être servi que par un seul domestique, à s'oublier ainsi lui-même par l'absence de suite et à vivre pendant plusieurs jours comme un homme pauvre ou comme un citoyen exilé, aimant à se figurer la misère ou la persécution, pour respirer de la royauté. Un autre jour, changeant tout à coup de pensée, il voulait vivre dans une solitude plus absolue ; et, lorsqu'il avait interdit son approche à tout être humain, revêtu de l'habit d'un moine, il courait s'enfermer dans la chapelle voûtée ; là, relisant la vie de Charles-Quint, il se croyait à Saint-Just, et chantait sur lui-même cette messe de la mort qui, dit-on, la fit descendre autrefois sur la tête de l'empereur espagnol. Mais, au milieu de ces chants et de ces méditations même, son faible esprit était poursuivi et distrait par des images contraires. Jamais le monde et la vie ne lui avaient paru plus beaux que dans la solitude et près de la tombe. Entre ses yeux et les pages qu'il s'efforçait de lire, passaient de brillants cortèges, des armées victorieuses, des peuples transportés d'amour ; il se voyait puissant, combattant, triomphateur, adoré ; et, si un rayon du soleil, échappé des vitraux, venait à tomber sur lui, se levant tout à coup du pied de l'autel, il se sentait emporté par une soif du jour ou du grand air qui l'arrachait de

Cf. *Moïse*.

ces lieux sombres et étouffés ; mais, revenu à la vie, il y retrouvait le dégoût et l'ennui, car les premiers hommes qu'il rencontrait lui rappelaient sa puissance par leurs respects. C'était alors qu'il croyait à l'amitié et l'appelait à ses côtés ; mais à peine était-il sûr de sa possession véritable, qu'un grand scrupule s'emparait tout à coup de son âme : c'était celui d'un attachement trop fort pour la créature, qui le détournait de l'adoration divine, ou, plus souvent encore, le reproche secret de s'éloigner trop des affaires d'Etat ; l'objet de son affection momentanée lui semblait alors un être despotique, dont la puissance l'arrachait à ses devoirs ; il se créait une chaîne imaginaire et se plaignait intérieurement d'être opprimé ; mais, pour le malheur de ses favoris, il n'avait pas la force de manifester contre eux ses ressentiments par une colère qui les eût avertis ; et, continuant à les caresser, il attisait, par cette contrainte, le feu secret de son cœur, et le poussait jusqu'à la haine ; il y avait des moments où il était capable de tout contre eux.

Cinq-Mars connaissait parfaitement la faiblesse de cet esprit, qui ne pouvait se tenir ferme dans aucune ligne, et la faiblesse de ce cœur [1], qui ne pouvait ni aimer ni haïr complètement ; aussi la position du favori, enviée de la France entière, et l'objet de la jalousie même du grand ministre, était-elle si chancelante et si douloureuse, que, sans son amour pour Marie, il eût brisé sa chaîne d'or avec plus de joie qu'un forçat n'en ressent dans son cœur lorsqu'il voit tombé le dernier anneau qu'il a limé pendant deux années avec un ressort d'acier caché dans sa bouche. Cette impatience d'en finir avec le sort qu'il voyait de si près hâta l'explosion de cette mine patiemment creusée, comme il l'avait avoué à son ami ; mais sa situation était alors celle d'un être qui, placé à côté du livre de vie, verrait tout le jour y passer la main qui doit tracer sa damnation ou son salut. Il partit avec Louis XIII pour Chambord, décidé à choisir la première occasion favorable à son dessein. Elle se présenta.

[1] 1er texte : *son* esprit..., *son* cœur. Vigny a supprimé l'amphibologie.

La matin même du jour fixé pour la chasse, le Roi lui fit dire qu'il l'attendait à l'escalier du Lis ; il ne sera peut-être pas inutile de parler de cette étonnante construction [1].

A quatre lieues de Blois, à une heure de la Loire, dans une petite vallée fort basse, entre des marais fangeux et un bois de grands chênes, loin de toutes les routes, on rencontre tout à coup un château royal, ou plutôt magique. On dirait que, contraint par quelque lampe merveilleuse, un génie de l'Orient l'a enlevé pendant une des mille nuits, et l'a dérobé aux pays du soleil pour le cacher dans ceux du brouillard avec les amours d'un beau prince. Ce palais est enfoui comme un trésor ; mais à ses dômes bleus, à ses élégants minarets arrondis sur de larges murs ou élancés dans l'air, à ses longues terrasses qui dominent les bois, à ses flèches légères que le vent balance, à ses croissants entrelacés partout sur les colonnades, on se croirait dans les royaumes de Bagdad ou de Cachemire, si les murs noircis, leur tapis de mousse et de lierre, et la couleur pâle et mélancolique du ciel n'attestaient un pays pluvieux. Ce fut bien un génie qui éleva ces bâtiments ; mais il vint d'Italie et se nomma le Primatice ; ce fut bien un beau prince dont les amours s'y cachèrent, mais il était roi, et se nommait François Ier. Sa salamandre y jette ses flammes partout ; elle étincelle mille fois sur les voûtes et y multiplie ses flammes comme les étoiles d'un ciel ; elle soutient les chapiteaux avec sa couronne ardente ; elle colore les vitraux de ses feux ; elle serpente avec les escaliers secrets, et partout semble dévorer de ses regards flamboyants les triples croissants d'une Diane mystérieuse, cette Diane de Poitiers, deux fois déesse et deux fois adorée dans ces bois voluptueux.

Mais la base de cet étrange monument est comme lui pleine d'élégance et de mystère ; c'est un double escalier qui s'élève en deux spirales, entrelacées depuis les fondements les plus lointains de l'édifice jusqu'au dessus des plus hauts clochers, et se

[1] Il avait souvent été question de Chambord, depuis la souscription nationale qui avait racheté le domaine et le château, pour l'offrir au duc de Bordeaux (5 mars 1821), fils posthume du duc de Berry, héritier présomptif de la couronne de France. — Qui ne connaît le pamphlet de Courier ?

termine par une lanterne ou cabinet à jour couronnée d'une fleur de lis colossale, aperçue de bien loin ; deux hommes peuvent y monter en même temps sans se voir.

Cet escalier lui seul semble un petit temple isolé ; comme nos églises, il est soutenu et protégé par les arcades de ses ailes minces, transparentes, et pour ainsi dire brodées à jour. On croirait que la pierre docile s'est ployée sous le doigt de l'architecte ; elle paraît, si l'on peut le dire, pétrie selon les caprices de son imagination. On conçoit à peine comment les plans en furent tracés, et dans quels termes les ordres furent expliqués aux ouvriers ; cela semble une pensée fugitive, une rêverie brillante qui aurait pris tout à coup un corps durable ; c'est un songe réalisé...

Après une dramatique entrevue avec Cinq-Mars, Louis XIII part pour la chasse. Vigny évoque cette scène.

Bientôt Monsieur arriva, suivi des siens, et une heure ne s'était pas écoulée, que le Roi parut, pâle, languissant, et appuyé sur quatre hommes. Cinq-Mars, mettant pied à terre, l'aida à monter dans une sorte de petite voiture fort basse, que l'on appelait *brouette*, et dont Louis XIII conduisait lui-même les chevaux très-dociles et très-paisibles. Les piqueurs à pied, aux portières, tenaient les chiens en laisse ; et au bruit du cor, des centaines de jeunes gens montèrent à cheval, et tout partit pour le rendez-vous de la chasse.

C'était à une ferme nommée l'Ormage que le Roi l'avait fixé, et toute la cour, accoutumée à ses usages, se répandit dans les allées du parc, tandis que le Roi suivait lentement un sentier isolé, ayant à sa portière le grand Ecuyer et quatre personnages auxquels il avait fait signe de s'approcher.

L'aspect de cette partie de plaisir était sinistre ; l'approche de l'hiver avait fait tomber presque toutes les feuilles des grands chênes du parc, et les branches noires se détachaient sur un ciel gris, comme les branches de candélabres funèbres ; un léger brouillard semblait annoncer une pluie prochaine ; à travers le bois éclairci et les tristes rameaux, on voyait passer lentement les pesants carrosses de la cour, remplis de femmes vêtues de

noir uniformément [1], et condamnées à attendre le résultat d'une chasse qu'elles ne voyaient pas ; les meutes donnaient *des voix* éloignées, et le cor se faisait entendre quelquefois comme un soupir ; un vent froid et piquant obligeait chacun à se couvrir ; et quelques femmes, mettant sur leur visage un voile ou un masque de velours noir pour se préserver de l'air que n'arrêtaient pas les rideaux de leurs carrosses (car ils n'avaient point de glaces encore), semblaient porter le costume que nous appelons *domino*. Tout était languissant et triste. Seulement quelques groupes de jeunes gens, emportés par la chasse, traversaient comme le vent l'extrémité d'une allée en jetant des cris ou donnant du cor ; puis tout retombait dans le silence, comme, après la fusée du feu d'artifice, le ciel paraît plus sombre...

(Chap. xix.)

LES PYRÉNÉES

Au milieu de cette longue et superbe chaîne des Pyrénées, qui forme l'isthme crénelé de la Péninsule, au centre de ces pyramides bleues chargées de neige, de forêts et de gazons, s'ouvre un étroit défilé, un sentier taillé dans le lit desséché d'un torrent perpendiculaire ; il circule parmi les rocs, se glisse sous des ponts de neige épaissie, serpente au bord des précipices inondés, pour escalader les montagnes voisines d'Urdoz et d'Oloron, et, s'élevant enfin sur leur dos inégal, laboure leur cime nébuleuse ; pays nouveau qui a encore ses monts et ses profondeurs, tourne à droite, quitte la France et descend en Espagne. Jamais le fer relevé de la mule n'a laissé sa trace dans ces détours ; l'homme peut à peine s'y tenir debout, il lui faut la chaussure de corde qui ne peut pas glisser, et le trèfle du bâton ferré qui s'enfonce dans les fentes des rochers.

Dans les beaux mois de l'été, le *pastour*, vêtu de sa cape brune, et le bélier noir à la longue barbe y conduisent des troupeaux dont la laine tombante balaye le gazon. On n'entend plus dans ces lieux escarpés que le bruit des grosses clochettes

[1] Un édit de 1639 avait déterminé le costume de la cour. Il était simple et noir.

que portent les moutons et dont les tintements inégaux produisent des accords imprévus, des gammes fortuites, qui étonnent le voyageur et réjouissent leur berger sauvage et silencieux. Mais lorsque vient le long mois de septembre, un linceul de neige se déroule de la cime des monts jusqu'à leur base, et ne respecte que ce sentier profondément creusé, quelques gorges ouvertes par des torrents, et quelques rocs de granit qui allongent leur forme bizarre comme les ossements d'un monde enseveli.

C'est alors qu'on voit accourir de légers troupeaux d'isards qui, renversant sur leur dos leurs cornes recourbées, s'élancent de rocher en rocher, comme si le vent les faisait bondir devant lui, et prennent possession de leur désert aérien ; des volées de corbeaux et de corneilles tournent sans cesse dans les gouffres et les puits naturels, qu'elles transforment en ténébreux colombiers, tandis que l'ours brun, suivi de sa famille velue qui se joue et se roule autour de lui sur la neige, descend avec lenteur de sa retraite envahie par les frimas. Mais ce ne sont là ni les plus sauvages ni les plus cruels habitants que ramène l'hiver dans ces montagnes ; le contrebandier rassuré se hasarde jusqu'à se construire une demeure de bois sur la barrière même de la nature et de la politique ; là, des traités inconnus, des échanges occultes, se font entre les deux Navarres, au milieu des brouillards et des vents...

L'ORAGE

... L'orage était dans toute sa force, et c'était un orage des Pyrénées ; d'immenses éclairs partaient ensemble des quatre points de l'horizon, et leurs feux se succédaient si vite qu'on n'en voyait pas l'intervalle, et qu'ils paraissaient immobiles et durables ; seulement la voûte flamboyante s'éteignait quelquefois tout à coup, puis reprenait ses lueurs constantes. Ce n'était plus la flamme qui semblait étrangère à cette nuit, c'était l'obscurité. L'on eût dit que, dans ce ciel naturellement lumineux, il se faisait des éclipses d'un moment, tant les éclairs étaient longs et tant leur absence était rapide ! Les pics allongés et les rochers blanchis se détachaient sur ce fond rouge comme des blocs de marbre sur une coupole d'airain brûlant et simulant au milieu des frimas les prodiges du volcan ; les eaux jaillissaient comme

des flammes, les neiges s'écoulaient comme une lave éblouissante... (Chap. xxii.)

L'ABSENCE

La princesse Marie de Mantoue rêve à Cinq-Mars absent, pour l'amour duquel elle dédaigne le Palatin, roi de Pologne. Assez sévère pour le roman, Sainte-Beuve trouvait à cet épisode un « charme infini ».

L'absence est le plus grand des maux ;
Non pas pour vous, cruelle !

La Fontaine.

Qui de nous n'a trouvé du charme à suivre des yeux les nuages du ciel ? Qui ne leur a envié la liberté de leurs voyages au milieu des airs, soit, lorsque, roulés en masse par les vents et colorés par le soleil, ils s'avancent paisiblement comme une flotte de sombres navires dont la proue serait dorée ; soit lorsque, parsemés en légers groupes, ils glissent avec vitesse, sveltes et allongés comme des oiseaux de passage, transparents comme de vaste opales détachées du trésor des cieux, ou bien éblouissants de blancheur comme les neiges des monts que les vents emporteraient sur leurs ailes ? L'homme est un lent voyageur qui envie ces passagers rapides ; rapides moins encore que son imagination, ils ont vu pourtant, en un seul jour, tous les lieux qu'il aime par le souvenir ou l'espérance, ceux qui furent témoins de son bonheur ou de ses peines, et ces pays si beaux que l'on ne connaît pas, et où l'on croit tout rencontrer à la fois. Il n'est pas un endroit de la terre, sans doute, un rocher sauvage, une plaine aride où nous passons avec indifférence, qui n'ait été consacré dans la vie d'un homme et ne se peigne dans ses souvenirs ; car, pareils à des vaisseaux délabrés, avant de trouver l'infaillible naufrage, nous laissons un débris de nous-mêmes sur tous les écueils.

Où vont-ils les nuages bleus et sombres de cet orage des Pyrénées ? C'est le vent d'Afrique qui les pousse devant lui avec une haleine enflammée ; ils volent, ils roulent sur eux-mêmes en grondant, jettent des éclairs devant eux, comme leurs flambeaux, et laissent pendre à leur suite une longue traînée de pluie comme une robe vaporeuse. Dégagés avec efforts

des défilés de rochers qui avaient un moment arrêté leur course, ils arrosent, dans le Béarn, le pittoresque patrimoine de Henri IV ; en Guyenne, les conquêtes de Charles VII ; dans la Saintonge, le Poitou, la Touraine, celles de Charles V et de Philippe-Auguste, et se ralentissant enfin au-dessus du vieux domaine de Hugues Capet, s'arrêtent en murmurant sur les tours de Saint-Germain.

— Oh ! Madame, disait Marie de Mantoue à la Reine, voyez-vous quel orage vient du Midi ?

— Vous regardez souvent de ce côté, ma chère, répondit Anne d'Autriche, appuyée sur le balcon.

— C'est le côté du soleil, Madame.

— Et des tempêtes, dit la Reine, vous le voyez ; croyez-en mon amitié, mon enfant, ces nuages ne peuvent avoir rien vu d'heureux pour vous. J'aimerais mieux vous voir tourner les yeux vers le côté de la Pologne. Regardez à quel beau peuple vous pourriez commander.

En ce moment, pour éviter la pluie qui commençait, le prince Palatin passait rapidement sous les fenêtres de la Reine avec une suite nombreuse de jeunes Polonais à cheval ; leurs vestes turques, couvertes de boutons de diamants, d'émeraudes et de rubis, leurs manteaux verts et gris de lin, les hautes plumes de leurs chevaux et leur air d'aventure les faisaient briller d'un singulier éclat auquel la cour s'était habituée sans peine [1]. Ils s'arrêtèrent un moment, et le prince salua deux fois, pendant que le léger animal qu'il montait marchait de côté, tournant toujours le front vers les princesses ; se cabrant et hennissant, il agitait les crins de son cou et semblait saluer en mettant sa tête entre ses jambes. Toute sa suite répéta cette même évolution en passant. La princesse Marie s'était d'abord jetée en arrière, de peur que l'on ne distinguât les larmes de ses yeux ; mais ce spectacle brillant et flatteur la fit revenir sur le balcon, et elle ne pût s'empêcher de s'écrier :

— Que le Palatin monte avec grâce ce joli cheval ! Il semble n'y pas songer.

[1] Le 1er texte était plus terne, la magnificence et le pittoresque des diamants et des manteaux y manquaient.

La Reine sourit : — Il songe à celle qui serait sa reine demain si elle voulait faire un signe de tête, et laisser tomber sur ce trône un regard de ses grands yeux noirs en amande, au lieu d'accueillir toujours ces pauvres étrangers avec ce petit air boudeur, et en faisant la moue comme à présent.

Anne d'Autriche donnait en parlant un petit coup d'éventail sur les lèvres de Marie, qui ne put s'empêcher de sourire aussi ; mais à l'instant, elle baissa la tête en se le reprochant, et se recueillit pour reprendre sa tristesse qui commençait à lui échapper. Elle eut même besoin de contempler encore les gros nuages qui planaient sur le château.

— Pauvre enfant, continua la Reine, tu fais tout ce que tu peux pour être bien fidèle et te bien maintenir dans la mélancolie de ton roman ; tu te fais mal en ne dormant plus, pour pleurer, et en cessant de manger à table ; tu passes la nuit à rêver ou à écrire ; mais je t'en avertis, tu ne réussiras à rien, si ce n'est à maigrir, à être moins belle et à n'être pas reine. Ton Cinq-Mars est un petit ambitieux qui s'est perdu.

Voyant Marie cacher sa tête dans son mouchoir pour pleurer encore, Anne d'Autriche rentra un moment dans sa chambre en la laissant au balcon, et feignit de s'occuper à chercher des bijoux dans sa toilette ; elle revint bientôt lentement et gravement se remettre à la fenêtre ; Marie était plus calme, et regardait tristement la campagne, les collines de l'horizon, et l'orage qui s'étendait peu à peu... (Chap. xxiii.)

[ALERTE AU CAMP]

Un soir, devant Perpignan, il se passa une chose inaccoutumée. Il était dix heures, et tout dormait. Les opérations, lentes et presque suspendues, du siège avaient engourdi le camp et la ville. Chez les Espagnols on s'occupait peu des Français, toutes les communications étant libres vers la Catalogne, comme en temps de paix ; et dans l'armée française tous les esprits étaient travaillés par cette secrète inquiétude qui annonce les grands événements. Cependant tout était calme en apparence ; on n'entendait que le bruit des pas mesurés des sentinelles. On ne voyait, dans la nuit sombre, que la petite lumière rouge de la mèche toujours fumante de leurs fusils, lorsque tout à coup les

trompettes des Mousquetaires, des Chevau-légers et des Gens d'armes sonnèrent presque en même temps *boute-selle* et *à cheval*. Tous les factionnaires crièrent aux armes, et on vit les sergents de bataille portant des flambeaux, aller de tente en tente, une longue pique à la main, pour réveiller les soldats, les ranger en ligne et les compter. De longs pelotons marchaient dans un sombre silence, circulaient dans les rues du camp et venaient prendre leur place de bataille ; on entendait le choc des bottes pesantes et le bruit du trot des escadrons, annonçant que la cavalerie faisait les mêmes dispositions. Après une demi-heure de mouvements, les bruits cessèrent, les flambeaux s'éteignirent et tout rentra dans le calme ; seulement l'armée était debout... (Chap. xxiv).

LES PRISONNIERS

Parmi ces vieux châteaux dont la France se dépouille à regret chaque année, comme des fleurons de sa couronne, il y en avait un d'un aspect sombre et sauvage sur la rive gauche de la Saône. Il semblait une sentinelle formidable placée à l'une des portes de Lyon, et tenait son nom de l'énorme rocher de Pierre-Encise, qui s'élève à pic comme une sorte de pyramide naturelle, et dont la cime recourbée sur la route et penchée jusque sur le fleuve, se réunissait jadis, dit-on, à d'autres roches que l'on voit sur la rive opposée, formant comme l'arche naturelle d'un pont ; mais le temps, les eaux et la main des hommes n'ont laissé debout que le vieux amas de granit qui servait de piédestal à la forteresse, détruite aujourd'hui. Les archevêques de Lyon l'avaient élevée autrefois, comme seigneurs temporels de la ville, et y faisaient leur résidence ; depuis, elle devint une place de guerre, et, sous Louis XIII, une prison d'Etat. Une seule tour colossale, où le jour ne pouvait pénétrer que par trois longues meurtrières, dominait l'édifice ; et quelques bâtiments irréguliers l'entouraient de leurs épaisses murailles dont les lignes et les angles suivaient les formes de la roche immense et perpendiculaire.

Ce fut là que le Cardinal de Richelieu, avare de sa proie, voulut bientôt incarcérer et conduire lui-même ses jeunes ennemis. Laissant Louis le précéder à Paris, il les enleva de Nar-

bonne, les traînant à sa suite pour orner son dernier triomphe, et venant prendre le Rhône à Tarascon, presque à son embouchure, comme pour prolonger ce plaisir de la vengeance que les hommes ont osé nommer celui des dieux ; étalant, aux yeux des deux rives, le luxe de sa haine, il remonta le fleuve avec lenteur sur des barques à rames dorées et pavoisées de ses armoiries et de ses couleurs, couché dans la première, et remorquant ses deux victimes dans la seconde, au bout d'une longue chaîne.

Souvent le soir, lorsque la chaleur était passée, les deux nacelles étaient dépouillées de leur tente, et l'on voyait dans l'une Richelieu, pâle et décharné, assis sur la poupe ; dans celle qui suivait, les deux jeunes prisonniers, debout, le front calme, appuyés l'un sur l'autre, et regardant s'écouler les flots rapides du fleuve. Jadis les soldats de César, qui campèrent sur ces mêmes bords, eussent cru voir l'inflexible batelier des enfers conduisant les ombres amies de Castor et Pollux [1] ; des chrétiens n'eurent pas même l'audace de réfléchir et d'y voir un prêtre menant ses deux ennemis au bourreau : c'était le premier ministre qui passait [2].

En effet, il passa, les laissant en garde à cette ville même où les conjurés avaient proposé de le faire périr. Il aimait à se jouer ainsi, en face, de la destinée et à planter un trophée où elle avait voulu mettre sa tombe....

LETTRE A LORD ***,

SUR LA SOIRÉE DU 24 OCTOBRE 1829, ET SUR UN SYSTEME DRAMATIQUE

Dans cette lettre datée du 1er novembre 1829, Vigny oppose à la *machine* surannée qu'est une tragédie la traduction de Shakspeare qu'il avait réussi à faire jouer au Théâtre-Français : *Le More de Venise, Othello.*

...Un lecteur a bien des ressources contre vous, comme, par exemple, de jeter son livre au feu ou par la fenêtre : on ne connaît aucun moyen de répression contre cet acte d'indignation ;

[1] Trait à la Chateaubriand.

[2] Cf. *Marion de Lorme* :

Regardez tous ! Voilà l'homme rouge qui passe !

mais contre le spectateur, on est bien plus fort ; une fois entré, il est pris comme dans une souricière... La *soirée* finie, trois mille intelligences ont été remplies de vos idées. N'est-ce pas là une invention merveilleuse ?

Or, voici le fond de ce que j'avais à dire aux intelligences, le 24 octobre 1829 :

« Une simple question est à résoudre. La voici.

« *La scène française s'ouvrira-t-elle, ou non, à une tragédie moderne produisant ; — dans sa conception, un tableau large de la vie, au lieu du tableau resserré de la catastrophe d'une intrigue ; — dans sa composition, des caractères, non des rôles, des scènes paisibles sans drame, mêlées à des scènes comiques et tragiques ; — dans son exécution, un style familier, comique, tragique et parfois épique ?*

« Pour résoudre cette triple question, une tragédie inventée serait insuffisante, parce que, dans une première représentation, le public, cherchant toujours à porter son examen sur l'action, marche à la découverte, et, ignorant l'ensemble de l'œuvre, ne comprend pas ce qui motive les variations du style.

« Une fable neuve ne serait pas une autorité capable de consacrer une exécution neuve comme elle, et succomberait nécessairement sous une double critique ; des essais honorables l'ont prouvé.

« Une œuvre nouvelle prouverait seulement que j'ai inventé une tragédie bonne ou mauvaise , mais les contestations s'élèveraient infailliblement pour savoir si elle est un exemple satisfaisant du système à établir, et ces contestations seraient interminables pour nous, le seul arbitre étant la postérité.

« Or la postérité a prononcé sur la tombe de Shakspeare les paroles qui font le grand homme ; donc, une de ses œuvres faite dans le système auquel j'ai foi est le seul exemple suffisant.

« Ne m'attachant, pour cette première fois, qu'à la question du style, j'ai voulu choisir une composition consacrée par plusieurs siècles et chez tous les peuples.

« Je la donne, non comme un modèle pour notre temps, mais comme la représentation d'un monument étranger, élevé autrefois par la main la plus puissante qui ait jamais créé pour la scène, et selon le système que je crois convenable à notre

époque, à cela près des différences que les progrès de l'esprit général ont apportées dans la philosophie et les sciences de notre âge, dans quelques usages de la scène et dans la chasteté du discours.

« Ecoutez ce soir le langage que je pense devoir être celui de la tragédie moderne ; dans lequel chaque personnage parlera selon son caractère, et, dans l'art comme dans la vie, passera de la simplicité habituelle à l'exaltation passionnée, du *récitatif* au *chant.* »

Voilà quel fut le sens de cette entreprise très désintéressée de ma part, malgré le succès ; car il est possible qu'après avoir touché, essayé et bien examiné avec un prélude de Shakspeare, cet orgue aux cent voix qu'on appelle théâtre, je ne me décide jamais à le prendre pour faire entendre mes idées. L'art de la scène appartient trop à l'action pour ne pas troubler le recueillement du poëte [1]...

... Parlons des systèmes en général et, en particulier, de ce système de réforme dramatique.

Il est incroyable qu'à force de dénaturer les mots, on en soit venu à prendre quelquefois ce mot système en mauvaise part. *Système* (σύστημα de σὺν ἵστημι) signifie par sa racine, si j'ai bonne mémoire du grec, *ordre*, enchaînement de principes et de conséquences composant une doctrine, un dogme. Tout homme qui a des idées et ne les enchaîne pas dans un système entier est un homme incomplet ; il ne produira rien que de vague ; s'il fait quelque chose de passable, ce sera au hasard, et comme par bouffées ; il marchera toujours à tâtons dans le brouillard. Voyez au contraire une pensée neuve germer dans une tête fortement organisée ; elle s'y multiplie et se coordonne d'une manière admirable, en un seul instant, tant la chaleur et le travail continu d'un esprit vigoureux la font rapidement mûrir ; hardiment fécondée, elle enfante à son tour des générations non interrompues de pensées qui lui ressemblent et dépendent uniquement d'elle. Tout involontaire qu'est l'inspiration du poëte, cependant elle l'entraîne souvent à son insu, et sans qu'il puisse s'en rendre compte, dans une succession

[1] Vigny mettra pourtant plus tard *Chatterton* à la scène.

d'idées qui forment un entier système, une ordonnance parfaite sans laquelle il ne serait rien, sans laquelle il ne serait pas. Ainsi, je pense que tel homme qui vous paraît tout instinctif et incapable d'écrire une théorie sur ses propres œuvres dès que l'enivrement de l'enthousiasme est apaisé ; cet homme même, fît-il serment qu'il n'a pas de système, est plus dépendant du sien que tout autre homme, précisément parce qu'il ne se connaît pas, n'a pas analysé le système qui l'entraîne et n'est pas libre de le démolir pour en construire un second supérieur au premier.

L'histoire du monde n'est que celle de plusieurs systèmes en action, et chacun de ces systèmes étant réduit à son idée première, on pourrait réduire cette histoire elle-même à une vingtaine d'idées tout au plus ! Pas un grand homme n'a surgi, homme de pensée ou homme d'action, qui n'ait créé et mis en œuvre un système; avec cette différence que le *penseur* est bien supérieur à l'autre en ce qu'il vit dans les idées [1], règne par les idées, les présente toutes nues, pures des souillures de la vie, libres de ses accidents, et ne leur devant rien ; tandis que l'autre, capitaine ou législateur, jeté dans un océan de circonstances, élevé par une vague, précipité par l'autre, entraîné par un courant dont il cherche à profiter, change vingt fois de route, de projets et de plans, oubliant le principe qu'il a voulu mettre au jour, et faisant souvent céder sa conviction à sa fortune.

Le mot justifié, redescendons pour l'appliquer aux deux systèmes dramatiques qui occupent quelques esprits, l'un par son agonie, l'autre par sa naissance.

Je veux suivre avec vous le même ordre que j'ai établi tout à l'heure et parler d'abord de la composition des œuvres.

Grâce au ciel, le vieux trépied des unités sur lequel s'asseyait Melpomène, assez gauchement quelquefois [2], n'a plus aujourd'hui que la seule base solide que l'on ne puisse lui ôter : l'unité d'intérêt dans l'action. On sourit de pitié quand on lit dans un de nos écrivains : *Le spectateur n'est que trois heures à la*

[1] Sans doute, mais le poëte se montre ici comme partout ailleurs injuste envers l'homme d'action.

[2] Allégorie nuancée d'ironie. Il y a de l'humour dans cette lettre adressée à un Anglais.

comédie ; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures[1]. Car autant eût valu dire : Le lecteur ne met que quatre heures à lire tel poëme ou tel roman, il ne faut donc pas que son action dure plus de quatre heures. Cette phrase résume toutes les erreurs qui naquirent de la première. Mais il ne suffit pas de s'être affranchi de ces entraves pesantes ; il faut encore effacer l'esprit étroit qui les a créées.

> Venez, et qu'un sang pur par mes mains épanché
> Lave jusques au marbre où ses pas ont touché[2].

Considérez d'abord que, dans le système qui vient de s'éteindre, toute tragédie était une catastrophe et un dénouement d'une action déjà mûre au lever du rideau, qui ne tenait plus qu'à un fil et n'avait plus qu'à tomber. De là est venu ce défaut qui vous frappe ainsi que tous les étrangers dans les tragédies françaises ; cette parcimonie de scènes et de développements, ces faux retardements, et puis tout à coup cette hâte d'en finir, mêlée à cette crainte que l'on sent presque partout de manquer d'étoffe pour remplir le cadre de cinq actes. Loin de diminuer mon estime pour tous les hommes qui ont suivi ce système, cette considération l'augmente ; car il a fallu, à chaque tragédie, une sorte de tour d'adresse prodigieux, et une foule de ruses pour déguiser la misère à laquelle ils se condamnaient ; c'était chercher à employer et à étendre pour se couvrir le dernier lambeau d'une pourpre gaspillée et perdue.

Ce ne sera pas ainsi qu'à l'avenir procédera le poète dramatique. D'abord il prendra dans sa large main beaucoup de temps et y fera mouvoir des existences entières ; il créera l'homme, non comme *espèce*, mais, comme *individu*[3], seul moyen d'intéresser à l'humanité ; il laissera ses créatures vivre de leur propre vie, et jettera seulement dans leur cœur ces germes de passions par où se préparent les grands événements ; puis lorsque l'heure en sera venue et seulement alors, sans que l'on sente que son doigt la hâte, il montrera la destinée enveloppant ses victimes dans des nœuds inextricables et multipliés. Alors, bien

[1] Cf. Corneille, *Discours sur les trois unités.*
[2] Racine, *Athalie*, II, 8.
[3] Caractère essentiel du romantisme.

loin de trouver ses personnages trop petits pour l'espace, il gémira, il s'écriera qu'ils manquent d'air et d'espace ; car l'art sera tout semblable à la vie, et dans la vie une action principale entraîne autour d'elle un tourbillon de faits nécessaires et innombrables. Alors, le créateur trouvera dans ses personnages assez de têtes pour répandre toutes ses idées, assez de cœurs à faire battre de tous ses sentiments, et partout on sentira son âme entière agitant la masse. *Mens agitat molem* [1].

Je suis juste, tout était bien en harmonie dans l'ex-système de tragédie ; mais tout était d'accord aussi dans le système féodal et théocratique, et pourtant il fut [2]. Pour exécuter une longue catastrophe qui n'avait de corps que parce qu'elle était enflée, il fallait substituer des rôles aux caractères, des abstractions de passions personnifiées à des hommes ; or, la nature n'a jamais produit une famille d'hommes, une maison entière, dans le sens des anciens (*domus*) où père et enfants, maîtres et serviteurs se soient trouvés également sensibles, agités au même degré par le même événement, s'y jetant à corps perdu, prenant au sérieux et de bonne foi toutes les surprises et les pièges les plus grossiers, et en éprouvant une satisfaction solennelle, ou une douleur solennelle, ou une fureur solennelle ; conservant précieusement le sentiment unique qui les anime depuis la première phase de l'événement jusqu'à son accomplissement, sans permettre à leur imagination de s'en écarter d'un pas, et s'occupant enfin d'une affaire unique, celle de commencer un dénoûment et de le retarder sans pourtant cesser d'en parler.

Donc, il fallait dans des vestibules qui ne menaient à rien, des personnages n'allant nulle part, parlant de peu de chose, avec des idées indécises et des paroles vagues, un peu agités par des sentiments mitigés, des passions paisibles, et arrivant ainsi à une mort gracieuse ou à un soupir faux. O vaine fantasmagorie ! ombres d'hommes dans une ombre de nature ! vides royaumes !... *Inania regna* [3] !

Aussi n'est-ce qu'à force de génie ou de talent que les pre-

[1] Virgile, *Enéide*, VI, 727.
[2] Il est bien fini !
[3] Virgile, *Enéide*, VI, 269.

miers de chaque époque sont parvenus à jeter de grandes lueurs dans ces ombres, à arrêter de belles formes dans ce chaos ; leurs œuvres furent de magnifiques exceptions, on les prit pour des règles. Le reste est tombé dans l'ornière commune de cette fausse route...

Vigny se raille de la prétendue Politesse du langage tragique, de la fausse noblesse, du style « *noble, poli et harmonieux* ».

Cette harmonie qu'on cherchait est faite, je pense, pour le poëme et non pour le drame. Le poëte lyrique peut psalmodier ses vers, je crois même qu'il le doit, enlevé par son inspiration. C'est à lui qu'on peut appliquer ceci :

Les vers sont enfants de la lyre ,
Il faut les chanter, non les lire.

Mais un drame ne présentera jamais au peuple que des personnages réunis pour se parler de leurs affaires ; ils doivent donc parler [1]. Que l'on fasse pour eux ce *récitatif* simple et franc dont Molière est le plus beau modèle de notre langue ; lorsque la passion et le malheur viendront animer leur cœur, élever leurs pensées, que le vers s'élève un moment jusqu'à ces mouvements sublimes de la passion qui semblent un *chant*, tant ils emportent nos âmes hors de nous-mêmes !

Chaque homme, dans sa conversation habituelle, n'a-t-il pas ses formules favorites, ses mots coutumiers nés de son éducation, de sa profession, de ses goûts, appris en famille, inspirés par ses amours et ses aversions naturelles, par son tempérament bilieux, sanguin ou nerveux ; dictés par un esprit passionné ou froid, calculateur ou candide ? N'a-t-il pas des comparaisons de prédilection et tout un vocabulaire journalier auquel un ami le reconnaîtrait, sans entendre sa voix, à la tournure seule d'une phrase qu'on lui redirait ? Faut-il donc toujours que chaque personnage se serve des mêmes mots, des mêmes

[1] Cf. Hugo : « Il faudra à la scène un vers où les charnières soient assez multipliées pour qu'on puisse les plier et les superposer à toutes les formes les plus brusques et les plus saccadées du dialogue et de la passion. La prose en relief, c'est un besoin du théâtre ; le vers brisé, c'est un besoin du drame. » (*Littérat. et philos. mêlées*, I, 24.)

images, que tous les autres emploient aussi ? Non, il doit être concis ou diffus, négligé ou calculé, prodigue ou avare d'ornements selon son caractère, son âge, ses penchants. Molière ne manqua jamais à donner ces touches fermes et franches qu'apprend l'observation attentive des hommes, et Shakspeare ne livre pas un proverbe, un juron au hasard. — Mais ni l'un ni l'autre de ces grands hommes n'eût pu encadrer le langage vrai dans le *vers épique* de notre tragédie ; ou, s'ils avaient adopté ce vers par malheur, il leur eût fallu déguiser le *mot simple* sous le manteau de la périphrase ou le masque du mot antique.

STELLO

OU LES DIABLES BLEUS (BLUE DEVILS)

Le 15 octobre 1831, la *Revue des Deux Mondes* commençait la publication d'une œuvre du Comte Alfred de Vigny. *Les Consultations du Docteur Noir, Petit fragment d'un gros livre. Première consultation.*

Le 1er avril 1832 paraissait la troisième partie et bientôt après le volume in-8° chez Gosselin et Renduel.

Les conversations philosophiques du poëte, souffrant de « vapeurs », — nous dirions de neurasthénie, — tourmenté par les « *diables bleus* », avec le docteur, constituent une œuvre profondément originale. L'imitation de Sterne et d'Hoffmann ne s'y joue qu'à la surface.

« Le poëte méconnu, étouffé, ulcéré, que les gouvernements haïssent ou dédaignent, et que la foule ne couronne pas » était devenu pour Vigny un « héros favori » dont il « revendique les douleurs et dont il venge l'angoisse ». (Sainte-Beuve.)

Nous voyons mourir sous nos yeux Gilbert, Chatterton, Chénier. La royauté absolue, la royauté constitutionnelle, la république démocratique, laissent périr de faim ou de misère, quand elles ne le tuent pas, l'être rare qui a reçu le don fatal de poésie. A ces infortunes — que Vigny narre avec complaisance, mais avec infiniment de charme, de passion et de fraîcheur — la Destinée réserve une compensation posthume : l'immortalité du nom.

« Quel est ce Stello ? quel est ce Docteur-Noir ? » se demande Vigny à la dernière page de son livre. « Stello ne ressemble-t-il pas à quelque chose comme le *sentiment* ? Le Docteur-Noir à quelque chose comme le *raisonnement* ?

« Ce que je crois, c'est que si mon cœur et ma tête avaient,

entre eux, agité la même question, ils ne se seraient pas autrement parlé. »

UN CREDO

« Etes-vous Poëte ? » demande le Docteur-Noir à Stello. « Examinez-vous bien, et dites-moi si vous vous sentez intérieurement Poëte. »

Stello poussa un profond soupir, et répondit, après un moment de recueillement, sur le ton monotone d'une prière du soir, demeurant le front appuyé sur un oreiller, comme s'il eût voulu y ensevelir sa tête entière :

« Je crois en moi, parce que je sens au fond de mon cœur une puissance secrète, invisible et indéfinissable, toute pareille à un pressentiment de l'avenir et à une révélation des causes mystérieuses du temps présent. Je crois en moi, parce qu'il n'est dans la nature aucune beauté, aucune grandeur, aucune harmonie qui ne me cause un frisson prophétique, qui ne porte l'émotion profonde dans mes entrailles, et ne gonfle mes paupières par des larmes toutes divines et inexplicables. Je crois fermement en une vocation ineffable qui m'est donnée, et j'y crois, à cause de la pitié sans bornes que m'inspirent les hommes, mes compagnons en misère, et aussi à cause du désir que je me sens de leur tendre la main et de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour. Comme une lampe toujours allumée ne jette qu'une flamme très incertaine et vacillante lorsque l'huile qui l'anime cesse de se répandre dans ses veines avec abondance, et puis lance jusqu'au faîte du temple des éclairs, des splendeurs et des rayons, lorsqu'elle est pénétrée de la substance qui la nourrit ; de même je sens s'éteindre les éclairs de l'inspiration et les clartés de la pensée lorsque la force indéfinissable qui soutient ma vie, l'Amour, cesse de me remplir de sa chaleureuse puissance ; et lorsqu'il circule en moi, toute mon âme en est illuminée ; je crois comprendre toute à la fois l'Eternité, l'Espace, la Création, les créatures et la Destinée ; c'est alors que l'Illusion, phénix [1] au plumage doré, vient se poser sur mes lèvres, et chante.

[1] 1er texte : l'éternité, l'espace, la création... la destinée..., l'illusion, Phénix.

Mais je crois que lorsque le don de fortifier les faibles commencera de tarir dans le Poëte, alors aussi tarira sa vie ; car, s'il n'est bon à tous, il n'est plus bon au monde.

Je crois au combat éternel de notre vie intérieure, qui féconde et appelle, contre la vie extérieure, qui tarit et repousse, et j'invoque la pensée d'en haut, la plus propre à concentrer et rallumer les forces poétiques de ma vie : le Dévouement et la Pitié. (CHAP. VII.)

Le Docteur-Noir raconte à Stello la mort du poëte Gilbert (1751-1780), romancée par la légende. Dans *Les plaintes d'un malheureux*, l'auteur du *XVIIIe siècle*, de *Mon apologie* écrivait lui-même :

Et moi... sur un grabat arrosé de mes larmes
Je veille, je languis par la faim dévoré.

UN GRABAT

Il était à demi couché, le pauvre malade, sur un lit de sangle placé au milieu d'une chambre vide[1]. Cette chambre était aussi toute noire, et il n'y avait pour l'éclairer qu'une chandelle placée dans un encrier, en guise de flambeau, et élevée sur une grande cheminée de pierre. Il était assis dans son lit de mort, sur son matelas mince et enfoncé, les jambes chargées d'une couverture de laine en lambeaux, la tête nue, les cheveux en désordre, le corps droit, la poitrine découverte, et creusée par les convulsions douloureuses de l'agonie. Moi, je vins m'asseoir sur le lit de sangle, parce qu'il n'y avait pas de chaise ; j'appuyai mes pieds sur une petite malle de cuir noir, sur laquelle je posai un verre et deux petites [2] fioles d'une potion, inutile pour le sauver, mais bonne à le faire moins souffrir. Sa figure était très noble et très belle ; il me regardait fixement, et il avait au-dessus des joues, entre le nez et les yeux, cette contraction nerveuse que nulle convulsion ne peut imiter, que nulle maladie ne donne, qui dit au médecin : Va-t'en ! et qui est comme l'étendard que la Mort plante sur sa conquête. Il serrait dans l'une de ses

[1] Dans *Les Tristes*, par Louis Belmontet (Paris, 1824), on lisait une Elégie, *Gilbert mourant*. Cf. *La Muse française*, réimpression de la Société des textes français modernes, par J. Marsan, p. 288.

[2] 1er texte : deux fioles.

mains sa plume, sa dernière, sa pauvre plume, bien tachée d'encre, bien pelée, et toute hérissée, dans l'autre main, une croûte bien dure de son dernier morceau de pain. Ses deux jambes se choquaient et tremblaient de manière à faire craquer le lit mal assuré. J'écoutais avec attention le souffle embarrassé de la respiration du malade, et j'entendis le râle avec son enrouement caverneux ; je reconnus la Mort à ce bruit, comme un marin expérimenté reconnaît la tempête au petit sifflement du vent qui la précède.

— Tu viendras donc toujours la même avec tous ? dis-je à la mort, assez bas pour que mes lèvres ne fissent, aux oreilles du mourant, qu'un bourdonnement incertain. Je te reconnais partout à ta voix creuse que tu prêtes au jeune et au vieux. Ah ! comme je te connais, toi et tes terreurs qui n'en sont plus pour moi ; je sens la poussière que tes ailes secouent dans l'air en approchant, j'en respire l'odeur fade ; et j'en vois voler la cendre pâle, imperceptible aux yeux des autres hommes — Te voilà bien, l'Inévitable, c'est bien toi ! — Tu viens sauver cet homme de la douleur ; prends-le dans tes bras comme un enfant, et emporte-le, sauve-le, je te le donne ; sauve-le de la dévorante douleur qui nous accompagne sans cesse sur la terre, jusqu'à ce que nous nous reposions en toi, bienfaisante amie !

C'était elle, je ne me trompais pas ; car le malade cessa de souffrir, et jouit tout à coup de ce divin moment de repos qui précède l'éternelle immobilité du corps ; ses yeux s'agrandirent et s'étonnèrent, sa bouche se desserra et sourit ; il y passa sa langue deux fois, comme pour goûter encore, dans quelque coupe invisible, une dernière goutte du baume de la vie, et dit de cette voix rauque des mourants qui vient des entrailles, et semble venir des pieds :

Au banquet de la vie infortuné convive...

— C'était Gilbert ! s'écria Stello en frappant des mains.

— Ce n'était plus Gilbert, poursuivit le Docteur-Noir en souriant d'un seul côté de la bouche ; car il ne put en dire davantage ; son menton tomba sur sa poitrine, et ses deux mains broyèrent à la fois la croûte de pain et la plume du Poëte. Le bras droit me resta longtemps dans les mains, et j'y cherchais le

pouls inutilement ; je pris la plume et la posai sur sa bouche : un léger souffle l'agita encore, comme si l'âme l'eût baisée en passant, ensuite rien ne bougea dans le duvet hérissé de la plume. Je présentai sous sa bouche le verre de ma tabatière, qui ne fut pas terni par la moindre vapeur. Alors je fermai les yeux du mort et je pris mon chapeau. (CHAP. XI.)

Dans ce chapitre intitulé *Tristesse et pitié*, Stello médite sur la nuit douce et bienveillante à l'esprit du poëte, puis, en vrai romantique, il accuse l'ordre social des souffrances du « paria intelligent ».

[LES HEURES DE LA NUIT]

Paris était plongé dans le silence du sommeil, et l'on n'entendait au dehors que la voix rouillée d'une horloge sonnant lourdement les trois quarts d'une heure très avancée au delà de minuit. Stello s'arrêta tout à coup au milieu de l'appartement, écoutant le marteau dont le bruit parut lui plaire : il passa ses doigts dans ses cheveux comme pour s'imposer les mains à lui-même et calmer sa tête. On aurait pu dire, en l'examinant bien, qu'il ressaisissait intérieurement les rênes de son âme, et que sa volonté redevenait assez forte pour contenir la violence de ses sentiments désespérés. — Ses yeux se rouvrirent, s'arrêtèrent fixement sur les yeux du Docteur, et il se mit à parler avec tristesse, mais avec fermeté :

— Les heures de la nuit, quand elles sonnent, sont pour moi comme les voix douces de quelques tendres amies, qui m'appellent et me disent, l'une après l'autre : *Qu'as-tu ?*

Jamais je ne les entends avec indifférence quand je me trouve seul, à cette place où vous êtes, dans ce dur fauteuil où vous voilà. — Ce sont les heures des Esprits, des Esprits légers qui soutiennent nos idées sur leurs ailes transparentes, et les font étinceler de clartés plus vives.

Je sens que je porte la vie librement durant l'espace de temps qu'elles mesurent ; elles me disent que tout ce que j'aime est endormi, qu'à présent il ne peut arriver malheur à qui m'inquiète. Il me semble alors que je suis seul chargé de veiller, et qu'il m'est permis de prendre sur ma vie ce que je voudrai du sommeil. — Certes, cette part m'appartient ; je la dévore avec joie,

et je n'en dois pas compte à des yeux fermés. — Ces heures m'ont fait du bien. Il est rare que ces chères compagnes ne m'apportent pas, comme un bienfait, quelque sentiment ou quelque pensée du ciel. Peut-être que le temps, invisible comme l'air, et qui se pèse et se mesure comme lui, comme lui aussi apporte aux hommes des influences inévitables. Il y a des heures néfastes. Telle est pour moi celle de l'aube humide, tant célébrée, qui ne m'amène que l'affliction et l'ennui, parce qu'elle éveille tous les cris de la foule, pour toute la démesurée longueur du jour, dont le terme me semble inespéré. Dans ce moment, si vous voyez revenir la vie dans mes regards, elle y revient par des larmes. Mais c'est la vie enfin, et c'est le calme adoré des heures noires qui me la rend[1].

Ah ! je sens en mon âme une ineffable pitié pour ces glorieux pauvres dont vous avez vu l'agonie[2], et rien ne m'arrête dans ma tendresse pour ces morts bien aimés.

J'en vois, hélas ! d'aussi malheureux qui prennent de diverses sortes leur destinée amère. Il y en a chez qui le chagrin devient bouffonnerie et grosse gaîté ; ce sont les plus tristes à mes yeux. Il y en a d'autres à qui le désespoir tourne sur le cœur. Il les rend méchants. Eh ! sont-ils bien coupables de l'être ?

En vérité, je vous le dis : l'homme a rarement tort, et l'ordre social toujours. (Chap. xix.)

SUR LA SUBSTITUTION DES SOUFFRANCES EXPIATOIRES

Par la bouche du Docteur-Noir, Vigny répond à tel paradoxe patibulaire des *Soirées de Saint-Pétersbourg* (1821) de Joseph de Maistre. (Cf. le 10e Entretien.) Voir les pages que M. Baldensperger consacre à cette question. (*A. de V.*, p. 49.)

En ce temps-là même dont je parle, au temps du vertueux Saint-Just (car il était, dit-on, sans vices, sinon sans crimes),

[1] « C'est toujours vers minuit, à l'heure des esprits, que la Poésie devient ma souveraine maîtresse.

Le travail du jour n'est guère qu'un prélude, il me semble, tant que le soleil est sur l'horizon, que j'attends quelqu'un qui ne doit venir que plus tard.

C'est une fatale habitude qui date de ma première jeunesse. Je suis devenu une sorte d'oiseau de nuit. » Lettre à Mlle Maunoir, 9 fév. 1852.

[2] Gilbert, *Chatterton*. Chatterton.

vivait et écrivait un autre homme vertueux, implacable adversaire de la Révolution. Cet autre Esprit sombre, Esprit falsificateur, je ne dis pas faux, car il avait conscience du vrai ; cet Esprit obstiné, impitoyable, audacieux et subtil, armé comme le sphynx, jusqu'aux ongles et jusqu'aux dents, de sophismes métaphysiques et énigmatiques, cuirassé de dogmes de fer, empanaché d'oracles nébuleux et foudroyants ; cet autre Esprit grondait comme un orage prophétique et menaçant, et tournait autour de la France. Il avait nom : Joseph de Maistre [1].

... Voici en substance ce qu'il écrivait :

La chair est coupable, maudite et ennemie de Dieu. — Le sang est un fluide vivant. Le ciel ne peut être apaisé que par le sang. — L'innocent peut payer pour le coupable... L'effusion du sang est expiatrice... La Croix atteste le SALUT PAR LE SANG...

C'était ainsi qu'un homme doué d'une des plus hardies et des plus trompeuses imaginations philosophiques qui jamais aient fasciné l'Europe, était arrivé à rattacher au pied même de la Croix le premier anneau d'une chaîne effrayante et interminable de sophismes ambitieux et impies, qu'il semblait adorer consciencieusement, et qu'il avait fini peut-être par regarder du fond du cœur comme les rayons d'une sainte vérité. C'était à genoux sans doute et en se frappant la poitrine qu'il s'écriait : « La terre, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin jusqu'à l'extinction du mal ! — Le bourreau est la pierre angulaire de la société : sa mission est sacrée. — L'inquisition est bonne, douce et conservatrice...

« La guerre est divine : elle doit régner éternellement pour purger le monde. — Les races sauvages sont dévouées et frappées d'anathème. J'ignore leur crime, ô Seigneur ! Mais, puisqu'elles sont malheureuses et insensées, elles sont criminelles et justement punies de quelque faute d'un ancien chef. Les Européens, au siècle de Colomb, eurent raison de ne pas les compter dans l'espèce humaine comme leurs semblables.

[1] Dans *La veillée de Vincennes*. Vigny nie, malgré les paroles de ce « sophiste », que la guerre soit *divine*, que la *terre soit avide de sang*. — Voir sur J. de Maistre la pénétrante et très équitable étude de M. E. Faguet. (*Politiques et moralistes.*)

« La Terre est un autel qui doit être éternellement imbibé de sang. »

O pieux Impie ! qu'avez-vous fait ?...

... L'orgueil humain sera éternellement tourmenté du désir de trouver au Pouvoir temporel absolu une base incontestable, et il est dit que toujours les sophistes tourbillonneront autour de ce problème, et s'y viendront brûler les ailes. Qu'ils soient tous absous, excepté ceux qui osent toucher à la vie ! la vie, le feu sacré, le feu trois fois saint, que le Créateur lui seul a droit de reprendre ! droit terrible de la peine sinistre, que je conteste même à la justice [1] !...

Et prévoyait-il, le prophète orthodoxe, que de son temps même croîtrait et se multiplierait à l'infini la monstrueuse famille de ses sophismes, et que, parmi les petits de cette tigresse race, il s'en trouverait dont le cri serait celui-ci :

« Si la *substitution des souffrances expiatoires* est juste, ce n'est pas assez, pour le salut des peuples, des substitutions et des dévouements *volontaires* et très rares. L'innocent immolé pour le coupable sauve sa nation ; donc il est juste et bon qu'il soit immolé par elle et pour elle ; et lorque cela fut, cela fut bien. »

Entendez-vous le cri de la bête carnassière, sous la voix de l'homme ? Voyez-vous par quelles courbes, partis de deux points opposés, ces purs idéologues sont arrivés d'en bas et d'en haut à un même point où ils se touchent : à l'échafaud ? Voyez-vous comme ils honorent et caressent le Meurtre ?... »

Après avoir évoqué les « massacreurs de tous les temps », le Docteur-Noir voit en eux des victimes de la *synthèse*.

Dans cette violente passion de tout rattacher, à tout prix, à une cause, à une *synthèse*, de laquelle on descend à tout, et par laquelle tout s'explique, je vois encore l'extrême faiblesse des hommes qui, pareils à des enfants qui vont dans l'ombre, se sentent tous saisis de frayeur, parce qu'ils ne voient pas le fond de l'abîme que ni Dieu créateur ni Dieu sauveur n'ont voulu nous faire connaître. Ainsi je trouve que ceux-là même qui se croient les plus forts, en construisant le plus de systèmes, sont

[1] Cf. *Cinq-Mars*, p. 173.

les plus faibles et les plus effrayés de *l'analyse*, dont ils ne peuvent supporter la vue, parce qu'elle s'arrête à des effets certains, et ne contemple qu'à travers l'ombre, dont le ciel a voulu l'envelopper, la Cause... la Cause pour toujours incertaine.

Or, je vous le dis, ce n'est que dans l'Analyse que les esprits justes, les seuls dignes d'estime, ont puisé et puiseront jamais les idées durables, les idées qui frappent par le sentiment de bien-être que donne la rare et pure présence du vrai. L'Analyse est la destinée de l'éternelle ignorante, l'Ame humaine.

L'Analyse est une sonde. Jetée profondément dans l'Océan, elle épouvante et désespère le Faible ; mais elle rassure et conduit le Fort, qui la tient fermement en main [1]... (Chap. xxxii.)

[LA MORT D'ANDRÉ CHÉNIER]

Au chapitre intitulé *Un soir d'été*, Vigny nous fait assister à la mort d'André Chénier, le 7 thermidor an II. C'est le Docteur-Noir qui parle.

Le soleil était voilé comme par un commencement d'orage. La chaleur était étouffante. Je rôdai autour de ma maison de la place de la Révolution, et, pensant tout d'un coup qu'après deux nuits ce serait là qu'on me chercherait le moins, je passai l'arcade, et j'entrai. Toutes les portes étaient ouvertes ; les portiers dans les rues. Je montai, j'entrai seul ; je trouvai tout comme je l'avais laissé : mes livres épars et un peu poudreux, mes fenêtres ouvertes. Je me reposai un moment près de la fenêtre qui donnait sur la place.

Tout en réfléchissant, je regardais d'en haut ces Tuileries éternellement régnantes et tristes, avec leurs marronniers verts, et la longue maison sur la longue terrasse des Feuillants ; les arbres des Champs-Elysées, tout blancs de poussière ; la place toute noire de têtes d'hommes, et, au milieu, l'une devant l'autre, deux choses de bois peint : la statue de la Liberté et la Guillotine.

Cette soirée était pesante. Plus le soleil se cachait derrière les arbres, et sous le nuage lourd et bleu, en se couchant, plus il lançait des rayons obliques et coupés sur les bonnets rouges et

[1] Epigraphe de *Stello*.

les chapeaux noirs, lueurs tristes qui donnaient à cette foule agitée l'aspect d'une mer sombre tachetée par des flaques de sang. Les voix confuses n'arrivaient plus à la hauteur de mes fenêtres les plus voisines du toit, que comme la voix des vagues de l'Océan ; et le roulement lointain du tonnerre ajoutait à cette sombre illusion. Les murmures prirent tout à coup un accroissement prodigieux, et je vis toutes les têtes et les bras se tourner vers les boulevards, que je ne pouvais apercevoir. Quelque chose qui venait de là excitait les cris et les huées, le mouvement et la lutte. Je me penchai inutilement, rien ne paraissait, et les cris ne cessaient pas. Un désir invincible de voir me fit oublier ma situation ; je voulus sortir, mais j'entendis sur l'escalier une querelle qui me fit bientôt fermer la porte. Des hommes voulaient monter, et le portier, convaincu de mon absence, leur montrait, par ses clefs doubles, que je n'habitais plus la maison. Deux voix nouvelles survinrent et dirent que c'était vrai, qu'on avait tout retourné il y avait une heure. J'étais arrivé à temps. On descendait avec grand regret. A leurs imprécations je reconnus de quelle part étaient venus ces hommes. Force me fut de retourner tristement à ma fenêtre, prisonnier chez moi.

Le grand bruit croissait de minute en minute, et un bruit supérieur s'approchait de la place, comme le bruit des canons au milieu de la fusillade. Un flot immense de peuple armé de piques enfonça la vaste mer du peuple désarmé de la place, et je vis enfin la cause de ce tumulte sinistre.

C'était une charrette, mais une charrette peinte de rouge et chargée de plus de quatre-vingts corps vivants. Ils étaient tous debout, pressés l'un contre l'autre. Toutes les tailles, tous les âges étaient liés en faisceau. Tous avaient la tête découverte, et l'on voyait des cheveux blancs, des têtes sans cheveux, de petites têtes blondes à hauteur de ceinture, des robes blanches, des habits de paysans, d'officiers, de prêtres, de bourgeois ; j'aperçus même deux femmes qui portaient leur enfant à la mamelle et nourrissaient jusqu'à la fin, comme pour léguer à leurs fils tout leur lait, tout leur sang et toute leur vie, qu'on allait prendre. Je vous l'ai dit, cela s'appelait une *fournée*.

La charge était si pesante, que trois chevaux ne pouvaient la traîner. D'ailleurs, et c'était la cause du bruit, à chaque pas

on arrêtait la voiture, et le peuple jetait de grands cris. Les chevaux reculaient l'un sur l'autre, et la charrette était comme assiégée. Alors, par-dessus leurs gardes, les condamnés tendaient les bras à leurs amis.

On eût dit une nacelle surchargée qui va faire naufrage et que, du bord, on veut sauver. A chaque essai des gendarmes et des Sans-Culottes pour marcher en avant, le peuple jetait un cri immense, et refoulait le cortège avec toutes ses poitrines et toutes ses épaules ; et, interposant devant l'arrêt son tardif et terrible *veto*, il criait d'une voix longue, confuse, croissante, qui venait à la fois de la Seine, des ponts, des quais, des avenues, des arbres, des bornes et des pavés : NON ! NON ! NON !

A chacune de ces grandes marées d'hommes, la charrette se balançait sur ses roues comme un vaisseau sur ses ancres, et elle était presque soulevée avec toute sa charge. J'espérais toujours la voir verser. Le cœur me battait violemment ; j'étais tout entier hors de ma fenêtre, enivré, étourdi par la grandeur du spectacle. Je ne respirais pas. J'avais toute l'âme et toute la vie dans les yeux.

Dans l'exaltation où m'élevait cette grande vue, il me semblait que le ciel et la terre y étaient acteurs. De temps à autre venait, du nuage, un petit éclair, comme un signal. La face noire des Tuileries devenait rouge et sanglante, les deux grands carrés d'arbres se renversaient en arrière comme ayant horreur. Alors le peuple gémissait ; et, après sa grande voix, celle du nuage reprenait et roulait tristement.

L'ombre commençait à s'étendre, celle de l'orage avant celle de la nuit. Une poussière sèche volait au-dessus des têtes et cachait souvent à mes yeux tout le tableau. Cependant je ne pouvais arracher ma vue de cette charrette ballottée. Je lui tendais les bras d'en haut, je jetais des cris inentendus ; j'invoquais le peuple ! Je lui disais : « Courage ! » et ensuite je regardais si le ciel ne ferait pas quelque chose.

Je m'écriai :

« Encore trois jours ! encore trois jours ! ô Providence ! ô Destin ! ô Puissances à jamais inconnues ! ô vous le Dieu ! vous les Esprits ! vous les Maîtres ! les Éternels ! si vous entendez ! arrêtez-les pour trois jours encore ! »

La charrette allait toujours pas à pas, lentement, heurtée, arrêtée, mais, hélas ! en avant. Les troupes s'accroissaient autour d'elle. Entre la Guillotine et la Liberté, des baïonnettes luisaient en masse. Là semblait être le port où la chaloupe était attendue. Le peuple, las du sang, le peuple irrité, murmurait davantage, mais il agissait moins qu'en commençant. Je tremblai, mes dents se choquèrent.

Avec mes yeux j'avais vu l'ensemble du tableau, pour voir le détail je pris une *longue-vue*. La charrette était déjà éloignée de moi, en avant. J'y reconnus pourtant un homme en habit gris, les mains derrière le dos. Je ne sais si elles étaient attachées. Je ne doutai pas que ce ne fût André Chénier. La voiture s'arrêta encore. On se battait. Je vis un homme en bonnet rouge monter sur les planches de la Guillotine et arranger un panier.

Ma vue se troublait : je quittai ma lunette pour essuyer le verre et mes yeux.

L'aspect général de la place changeait à mesure que la lutte changeait de terrain. Chaque pas que les chevaux gagnaient semblait au peuple une défaite qu'il éprouvait. Les cris étaient moins furieux et plus douloureux. La foule s'accroissait pourtant et empêchait la marche plus que jamais par le nombre plus que par la résistance.

Je repris la longue-vue, et je revis les malheureux embarqués qui dominaient de tout le corps les têtes de la multitude. J'aurais pu les compter en ce moment. Les femmes m'étaient inconnues. J'y distinguai de pauvres paysannes, mais non les femmes que je craignais d'y voir. Les hommes, je les avais vus à Saint-Lazare. André causait en regardant le soleil couchant. Mon âme s'unit à la sienne et tandis que mon œil suivait de loin le mouvement de ses lèvres, ma bouche disait tout haut ses derniers vers :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud, j'essaie encor ma lyre,
Peut-être est-ce bientôt mon tour.

Tout à coup un mouvement violent qu'il fit me força de quitter ma lunette et de regarder toute la place, où je n'entendais plus de cris.

Le mouvement de la multitude était devenu rétrograde tout à coup.

Les quais, si remplis, si encombrés, se vidaient. Les masses se coupaient en groupes, les groupes en familles, les familles en individus. Aux extrémités de la place, on courait, pour s'enfuir, dans une grande poussière. Les femmes couvraient leurs têtes et leurs enfants de leurs robes. La colère était éteinte... Il pleuvait.

Qui connaît Paris comprendra ceci. Moi, je l'ai vu. Depuis encore je l'ai revu dans des circonstances graves et grandes.

Aux cris tumultueux, aux jurements, aux longues vociférations, succédèrent des murmures plaintifs qui semblaient un sinistre adieu, de lentes et rares exclamations, dont les notes prolongées, basses et descendantes exprimaient l'abandon de la résistance et gémissaient sur leur faiblesse. La Nation, humiliée, ployait le dos et roulait par troupeaux, entre une fausse statue, une Liberté, qui n'était que l'image d'une image, et un réel Echafaud teint de son meilleur sang.

Ceux qui se pressaient voulaient voir ou voulaient s'enfuir. Nul ne voulait rien empêcher. Les bourreaux saisirent le moment. La mer était calme, et leur hideuse barque arriva à bon port. La Guillotine leva son bras.

En ce moment plus aucune voix, plus aucun mouvement sur l'étendue de la place. Le bruit clair et monotone d'une large pluie était le seul qui se fît entendre, comme celui d'un immense arrosoir. Les larges rayons d'eau s'étendaient devant mes yeux et sillonnaient l'espace. Mes jambes tremblaient : il me fut nécessaire d'être à genoux.

Là je regardais et j'écoutais sans respirer. La pluie était encore assez transparente pour que ma lunette me fît apercevoir la couleur du vêtement qui s'élevait entre les poteaux. Je voyais aussi un jour blanc entre le bras et le billot, et, quand une ombre comblait cet intervalle, je fermais les yeux. Un grand cri des spectateurs m'avertissait de les rouvrir.

Trente-deux fois je baissai la tête ainsi, disant tout haut une prière désespérée, que nulle oreille humaine n'entendra jamais, et que moi seul j'ai pu concevoir.

Après le trente-troisième cri, je vis l'habit gris tout debout.

Cette fois je résolus d'honorer le courage de son génie, en ayant le courage de voir toute sa mort : je me levai.

La tête roula, et ce qu'il *avait là* s'enfuit avec le sang.

(Chap. xxxv.)

Le Docteur-Noir, après s'être montré souverainement dédaigneux pour les hommes politiques, exalte le rôle du vrai poëte et rédige l'ordonnance que Stello lui promet de suivre.

Les premiers des hommes seront toujours ceux qui feront d'une feuille de papier, d'une toile, d'un marbre, d'un son, des choses impérissables.

Ah ! s'il arrive qu'un jour vous ne sentiez plus se mouvoir en vous la première et la plus rare des facultés, l'Imagination ; si le chagrin ou l'âge la dessèchent dans votre tête comme l'amande au fond du noyau ; s'il ne vous reste plus que Jugement et Mémoire ; lorsque vous vous sentirez le courage de démentir cent fois par an vos actions publiques par vos paroles publiques, vos paroles par vos actions, vos actions l'une par l'autre, et l'une par l'autre vos paroles, comme tous les hommes politiques ; alors faites comme tant d'autres bien à plaindre, désertez le ciel d'Homère, il vous restera encore plus qu'il ne faudra pour la politique et l'action, à vous qui descendrez d'en-haut. Mais, jusque-là, laissez aller d'un vol libre et solitaire l'Imagination qui peut être en vous. — Les œuvres immortelles sont faites pour duper la mort en faisant survivre nos idées à notre corps. — Ecrivez-en de telles si vous pouvez, et soyez sûr que, s'il s'y rencontre une idée ou seulement une parole utile au progrès civilisateur, que vous ayez laissée tomber comme une plume de votre aile, il se trouvera assez d'hommes pour la ramasser, l'exploiter, la mettre en œuvre jusqu'à satiété. Laissez-les faire. L'application des idées aux choses n'est qu'une perte de temps pour les créateurs de pensées.

Stello, debout encore, regarda le Docteur-Noir avec recueillement, sourit enfin, et tendit la main à son sévère ami.

— Je me rends, dit-il, écrivez votre ordonnance.

... Voici ce que le Docteur-Noir écrivait, motivant chaque point de son ordonnance, usage fort louable et assez rare.

ORDONNANCE DU DOCTEUR-NOIR.

« Séparer la vie poétique de la vie politique. »

Et, pour y parvenir :

I. Laisser à César ce qui appartient à César, c'est-à-dire le droit d'être, à chaque heure de chaque jour, honni dans la rue, trompé dans le palais ; combattu sourdement, miné longuement, battu promptement et chassé violemment.

Parce que, l'attaquer ou le flatter avec la triple puissance des arts, ce serait avilir son œuvre et l'empreindre de ce qu'il y a de fragile et de passager dans les événements du jour. Il convient de laisser cette tâche à la critique du matin, qui est morte le soir, ou à celle du soir, qui est morte le matin. — Laisser à tous les Césars la place publique, et les laisser jouer leur rôle, et passer, tant qu'ils ne troubleront ni les travaux de vos nuits, ni le repos de vos jours. — Plaignez-les de toute votre pitié s'ils ont été forcés de se mettre au front cette couronne Césarienne, qui n'a plus de feuilles et déchire la tête. Plaignez-les encore s'ils l'ont désirée ; leur réveil en est plus cruel après un long et beau rêve. Plaignez-les s'ils sont pervertis par le Pouvoir ; car il n'est rien qui ne puisse fausser cette antique et peut-être nécessaire fausseté, d'où viennent tant de maux. — Regardez cette lumière s'éteindre, et veillez : heureux si vos veilles peuvent aider l'humanité à se grouper et s'unir autour d'une clarté plus pure !

II. Seul et libre, accomplir sa mission. Suivre les conditions de son être, dégagé de l'influence des Associations, même les plus belles.

Parce que la Solitude est la source des inspirations.

La solitude est sainte. Toutes les Associations ont tous les défauts des couvents.

Elles tendent à classer et diriger les intelligences, et fondent peu à peu une autorité tyrannique qui, ôtant aux intelligences la liberté et l'individualité, sans lesquelles elles ne sont rien, étoufferait le génie même sous l'empire d'une communauté jalouse.

Dans les Assemblées, les Corps, les Compagnies, les Écoles, les Académies et tout ce qui leur ressemble, les médiocrités

intrigantes arrivent par degrés à la domination par leur activité grossière et matérielle, et cette sorte d'adresse à laquelle ne peuvent descendre les esprits vastes et généreux.

L'Imagination ne vit que d'émotions spontanées et particulières à l'organisation et aux penchants de chacun.

La République des lettres est la seule qui puisse jamais être composée de citoyens vraiment libres, car elle est formée de penseurs isolés, séparés, et souvent inconnus les uns aux autres.

Les Poëtes et les Artistes ont seuls, parmi tous les hommes, le bonheur de pouvoir accomplir leur mission dans la solitude. Qu'ils jouissent de ce bonheur de ne pas être confondus dans une société qui se presse autour de la moindre célébrité, se l'approprie, l'enserre, l'englobe, l'étreint, et lui dit : NOUS.

Oui, l'imagination du Poëte est inconstante autant que celle d'une créature de quinze ans, recevant les premières impressions de l'amour. L'Imagination du Poëte ne peut être conduite, puisqu'elle n'est pas enseignée. Otez-lui ses ailes, et vous la ferez mourir.

La mission du Poëte ou de l'Artiste est de produire, et tout ce qu'il produit est utile, si cela est admiré.

Un Poëte donne sa mesure par son œuvre, un homme attaché au Pouvoir ne la peut donner que par les fonctions qu'il remplit. Bonheur pour le premier, malheur pour l'autre ; car, s il se fait un progrès dans les deux têtes, l'un s'élance tout à coup en avant par une œuvre, l'autre est forcé de suivre la lente progression des occasions de la vie et les pas graduels de sa carrière.

SEUL ET LIBRE, ACCOMPLIR SA MISSION.

III. Éviter le rêve maladif et inconstant qui égare l'esprit, et employer toutes les forces de la volonté à détourner sa vue des entreprises trop faciles de la vie active.

Parce que l'homme découragé tombe souvent, par paresse de penser, dans le désir d'agir et de se mêler aux intérêts communs, voyant comme ils lui sont inférieurs et combien il semble facile d'y prendre son ascendant. C'est ainsi qu'il sort de sa route, et, s'il en sort souvent, il la perd pour toujours.

La Neutralité du penseur solitaire est une NEUTRALITÉ ARMÉE qui s'éveille au besoin.

Il met un doigt sur la balance et l'emporte. Tantôt il presse, tantôt il arrête l'esprit des nations ; il inspire les actions publiques ou proteste contre elles, selon qu'il lui est révélé de le faire par la conscience qu'il a de l'avenir. Que lui importe si sa tête est exposée en se jetant en avant ou en arrière ?

Il dit le mot qu'il faut dire, et la lumière se fait.

Il dit ce mot de loin en loin, et tandis que le mot fait son bruit, il rentre dans son silencieux travail et ne pense plus à ce qu'il a fait.

IV. Avoir toujours présentes à la pensée les images, choisies entre mille, de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier.

Parce que, ces trois jeunes ombres étant sans cesse devant vous, chacune d'elles gardera l'une des routes politiques où vous pourriez égarer vos pieds. L'un des trois fantômes adorables vous montrera sa clef, l'autre sa fiole de poison, et l'autre sa guillotine. Ils vous crieront ceci :

— Le Poëte a une malédiction sur sa vie et une bénédiction sur son nom. Le Poëte, apôtre de la vérité toujours jeune, cause un éternel ombrage à l'homme du Pouvoir, apôtre d'une vieille fiction, parce que l'un a l'inspiration, l'autre seulement l'attention ou l'aptitude d'esprit ; parce que le Poëte laissera une œuvre où sera écrit le jugement des actions publiques et de leurs acteurs ; parce qu'au moment même où ces acteurs disparaissent pour toujours à la mort, l'auteur commence une longue vie. Suivez votre vocation. Votre royaume n'est pas de ce monde, sur lequel vos yeux sont ouverts, mais de celui qui sera quand vos yeux seront fermés.

L'Espérance est la plus grande de nos folies.

Eh ! qu'attendre d'un monde où l'on vient avec l'assurance de voir mourir son père et sa mère ?

D'un monde où de deux êtres qui s'aiment et se donnent leur vie, il est certain que l'un perdra l'autre et le verra mourir ?

Puis ces fantômes douloureux cesseront de parler et uniront leurs voix en chœur comme en un hymne sacré ; car la Raison parle, mais l'Amour chante.

Et vous entendrez encore ceci :

SUR LES HIRONDELLES.

Voyez ce que font les hirondelles, oiseaux de passage aussi bien que nous. Elles disent aux hommes : *Protégez-nous, mais ne nous touchez pas.*

Et les hommes ont pour elles, comme pour nous, un respect superstitieux.

Les hirondelles choisissent leur asile dans le marbre d'un palais ou dans le chaume d'une cabane ; mais l'homme du palais ni l'homme de la cabane n'oseraient toucher à leur nid, parce qu'ils perdraient pour toujours l'oiseau qui porte bonheur à leur habitation, comme nous aux terres des peuples qui nous vénèrent.

Les hirondelles ne posent qu'un moment leurs pieds sur la terre, et nagent dans le ciel toute leur vie, aussi aisément que les dauphins dans la mer.

Et si elles voient la terre, c'est du haut du firmament qu'elles la voient, et les arbres et les montagnes, et les villes et les monuments, ne sont pas plus élevés à leurs yeux que les plaines et les ruisseaux, comme aux regards célestes du Poëte tout ce qui est de la terre se confond en un seul globe éclairé par un rayon d'en haut.

— Les écouter, et, si vous êtes inspiré, faire un livre.

Ne pas espérer qu'un grand œuvre soit contemplé, qu'un livre soit lu, comme ils ont été faits.

Si votre livre est écrit dans la solitude, l'étude et le recueillement, je souhaite qu'il soit lu dans le recueillement, l'étude et la solitude ; mais soyez à peu près certain qu'il sera lu à la promenade, au café, en calèche, entre les causeries, les disputes, les verres, les jeux et les éclats de rire, ou pas du tout.

Et, s'il est original, Dieu vous puisse garder des pâles imitateurs, troupe nuisible et innombrable de singes salissants et maladroits.

Et, après tout cela, vous aurez mis au jour quelque volume qui, pareil à toutes les œuvres des hommes, lesquelles n'ont jamais exprimé qu'une question et un soupir, pourra se résumer infailliblement par les deux mots qui ne cesseront jamais d'exprimer notre destinée de doute et de douleur :

POURQUOI ? ET HÉLAS ! (CHAP. XXXIX-XL.)

CHATTERTON

DRAME EN TROIS ACTES,

Représenté pour la première fois sur le Théâtre-Français, le 12 février 1835,

Despair and die.
SHAKSPEARE.
Désespère et meurs.

Ce drame, qui mettait à la scène un épisode de *Stello,* enrichi et développé avec maîtrise, eut 42 représentations. Ce fut un grand succès. Alfred de Musset et Berlioz y applaudissaient de tout cœur ; d'émotion, Maxime Ducamp s'évanouit. Tous les artistes, tous les fervents de la poésie, vibrèrent à l'unisson. « Cette exaltation était sincère, écrit Théophile Gautier dans son *Histoire du romantisme*, et plusieurs l'ont prouvé, sur qui, depuis longtemps, l'herbe pousse épaisse et verte. »

— Dans *Chatterton* Vigny traite une crise morale éminemment romantique — n'a-t-on pas rapproché son héros du Torquato Tasso de Gœthe ? (Cf. G. Dalmeyda, *Gœthe et le drame antique,* p. 236) — dans la manière sobre et condensée des classiques, en se soumettant sans effort aux trois unités, si violemment combattues naguère.

Lecteur averti de Diderot et de Beaumarchais, le poëte donne à chaque personnage le costume qui convient à sa situation et à son caractère, multiplie indications scéniques et conseils utiles à la composition des rôles.

Repris en 1840, en 1857, en 1877, et tout récemment encore, ce drame, dont certains passages ont vieilli, reste émouvant. Le personnage du Quaker, si bon sous la rudesse de l'écorce, la figure de Kitty Bell, vraie sœur de Monime par la pureté exquise et la tendresse, intéressent plus que Chatterton lui-même, dont la susceptibilité et la vanité déplaisent à l'esprit positif de notre temps.

— Sur le vrai Chatterton voir *Une nouvelle biographie de Thomas Chatterton*, par Th. de Wyzewa. (*Revue des Deux Mondes*, 15 déc. 1910.)

DERNIÈRE NUIT DE TRAVAIL

DU 29 AU 30 JUIN 1834.

Ceci est la question.

Vigny, dans son *Journal*, explique pourquoi il publia cette préface.

« Ce qui manque aux lettres, c'est la *sincérité*.

« Après avoir vu clairement que le travail des livres et la recherche de l'expression nous conduisent tous au paradoxe, j'ai résolu de ne sacrifier jamais qu'à la conviction et à la vérité, afin que cet élément de sincérité complète et profonde dominât dans mes livres et leur donnât le caractère sacré que doit donner la présence divine du vrai, ce caractère qui fait venir des larmes sur le bord de nos yeux lorsqu'un enfant nous atteste ce qu'il a vu. — C'est d'après cette pensée, que pendant la nuit du 29 au 30 juin, je me laissai aller au besoin de dire au public, comme à un ami, ce que je venais de faire pour lui. — J'étais encore tout ému de l'enthousiasme fiévreux du travail, et je ne pouvais m'empêcher de dépasser la barrière du dernier mot du drame. Le moule était plein et il me restait encore de la matière à employer.

« A présent, au moment de l'imprimer, et, relisant à froid ces pages, j'ai été tenté de les brûler comme j'ai fait souvent de beaucoup de mes œuvres. Je pensai que cet enivrement paraîtrait sans doute ridicule, présenté à des lecteurs distraits ; mais aussi je songeai à ceux qui se pénètrent plus profondément des émotions qui naissent d'une œuvre sérieuse, et il me sembla que je leur devais un compte fidèle du travail que je venais de faire, et qu'il fallait les faire remonter jusqu'à la source même des idées dont ils avaient suivi le cours.

« C'est pour cela que, m'attendant bien à paraître extraordinaire, j'ai voulu passer par-dessus ce qu'il y a de puéril ou d'exagéré dans l'inspiration aux yeux des gens froids. »

Je viens d'achever cet ouvrage austère dans le silence d'un travail de dix-sept nuits. Les bruits de chaque jour l'interrompaient à peine, et, sans s'arrêter, les paroles ont coulé dans le moule qu'avait creusé ma pensée.

A présent que l'ouvrage est accompli, frémissant encore des souffrances qu'il m'a causées, et dans un recueillement aussi saint que la prière, je le considère avec tristesse, et je me demande s'il sera inutile, ou s'il sera écouté des hommes. — Mon âme s'effraye pour eux en considérant combien il faut de temps à la plus simple idée d'un seul pour pénétrer dans les cœurs de tous.

Déjà, depuis deux années, j'ai dit par la bouche de *Stello* ce que je vais répéter bientôt par celle de *Chatterton*, et quel bien ai-je fait ? Beaucoup ont lu ce livre et l'ont aimé comme livre ; mais peu de cœurs, hélas ! en ont été changés.

Les étrangers ont bien voulu en traduire les mots par les mots de leur langue, et leurs pays m'ont ainsi prêté l'oreille. Parmi les hommes qui m'ont écouté, les uns ont applaudi la composition des trois drames suspendus à un même principe, comme trois tableaux à un même support ; les autres ont approuvé la manière dont se nouent les arguments aux preuves, les règles aux exemples, les corollaires

aux propositions ; quelques-uns se sont attachés particulièrement à considérer les pages où se pressent les idées laconiques, serrées comme les combattants d'une épaisse phalange ; d'autres ont souri à la vue des couleurs chatoyantes ou sombres du style ; mais les cœurs ont-ils été attendris ? — Rien ne me le prouve. L'endurcissement ne s'amollit point tout à coup par un livre. Il fallait Dieu lui-même pour ce prodige. Le plus grand nombre a dit, en jetant ce livre : « Cette idée pouvait en effet se défendre. Voilà qui est un assez bon plaidoyer ! » Mais la cause, ô grand Dieu ! la cause pendante à votre tribunal, ils n'y ont plus pensé !

La cause ? c'est le martyre perpétuel et la perpétuelle immolation du Poëte. — La cause ? c'est le droit qu'il aurait de vivre. — La cause ? c'est le pain qu'on ne lui donne pas. — La cause ? c'est la mort qu'il est forcé de se donner.

D'où vient ce qui se passe ? Vous ne cessez de vanter l'intelligence, et vous tuez les plus intelligents. Vous les tuez, en leur refusant le pouvoir de vivre selon les conditions de leur nature. — On croirait, à vous voir en faire si bon marché, que c'est une chose commune qu'un Poëte. — Songez donc que, lorsqu'une nation en a deux en dix siècles, elle se trouve heureuse et s'enorgueillit. Il y a tel peuple qui n'en a pas un, et n'en aura jamais. D'où vient donc ce qui se passe ? Pourquoi tant d'astres éteints dès qu'ils commençaient à poindre ? C'est que vous ne savez pas ce que c'est qu'un Poëte, et vous n'y pensez pas.

> Auras-tu donc toujours des yeux pour ne pas voir,
> Jérusalem [1] !

Trois sortes d'hommes, qu'il ne faut pas confondre, agissent sur les sociétés par les travaux de la pensée, mais se remuent dans des régions qui me semblent éternellement séparées.

L'homme habile aux choses de la vie, et toujours apprécié, se voit, parmi nous, à chaque pas. Il est convenable à tout et convenable en tout. Il a une souplesse et une facilité qui tiennent du prodige. Il fait justement ce qu'il a résolu de faire, et dit proprement et nettement ce qu'il veut dire. Rien n'empêche que sa vie ne soit prudente et compassée comme ses travaux. Il a l'esprit libre, frais et dispos, toujours présent et prêt à la riposte. Dépourvu d'émotions réelles, il renvoie promptement la balle élastique des bons mots. Il écrit les affaires comme la littérature, et rédige la littérature comme les affaires. Il peut s'exercer indifféremment à l'œuvre d'art et à la critique, prenant dans l'une la forme à la mode, dans l'autre la dissertation sentencieuse. Il sait le nombre de paroles que l'on peut réunir pour faire les apparences de la passion, de la mélancolie, de la gravité, de l'érudition et de l'enthousiasme. — Mais il n'a que de froides velléités de ces choses, et les devine plus qu'il ne les sent ; il

[1] Souvenir inexact d'*Athalie*, I, 1.

les respire de loin comme de vagues odeurs de fleurs inconnues. Il sait la place du mot ou du sentiment, et les chiffrerait au besoin. Il se fait le langage des genres, comme on se fait le masque des visages. Il peut écrire la comédie et l'oraison funèbre, le roman et l'histoire, l'épître et la tragédie, le couplet et le discours politique. Il monte de la grammaire à l'œuvre, au lieu de descendre de l'inspiration au style ; il sait façonner tout dans un goût vulgaire et joli, et peut tout ciseler avec agrément, jusqu'à l'éloquence de la passion. — C'est L'HOMME DE LETTRES.

Cet homme est toujours aimé, toujours compris, toujours en vue ; comme il est léger et ne pèse à personne, il est porté dans tous les bras où il veut aller ; c'est l'aimable roi du moment, tel que le XVIIIe siècle en a tant couronné. — Cet homme n'a nul besoin de pitié.

Au-dessus de lui est un homme d'une nature plus forte et meilleure. Une conviction profonde et grave est la source où il puise ses œuvres et les répand à larges flots sur un sol dur et souvent ingrat. Il a médité dans la retraite sa philosophie entière ; il la voit toute d'un coup d'œil ; il la tient dans sa main comme une chaîne, et peut dire à quelle pensée il va suspendre son premier anneau, à laquelle aboutira le dernier, et quelles œuvres pourront s'attacher à tous les autres dans l'avenir. Sa mémoire est riche, exacte et presque infaillible ; son jugement est sain, exempt de troubles autres que ceux qu'il cherche, de passions autres que ses colères contenues ; il est studieux et calme. Son génie, c'est l'attention portée au degré le plus élevé, c'est le bon sens à sa plus magnifique expression. Son langage est juste, net, franc, grand dans son allure et vigoureux dans ses coups. Il a surtout besoin d'ordre et de clarté, ayant toujours en vue le peuple auquel il parle, et la voie où il conduit ceux qui croient en lui. L'ardeur d'un combat perpétuel enflamme sa vie et ses écrits. Son cœur a de grandes révoltes et des haines larges et sublimes qui le rongent en secret, mais que domine et dissimule son exacte raison. Après tout, il marche le pas qu'il veut, sait jeter des semences à une grande profondeur, et attendre qu'elles aient germé, dans une immobilité effrayante. Il est maître de lui et de beaucoup d'âmes qu'il entraîne du nord au sud, selon son bon vouloir ; il tient un peuple dans sa main, et l'opinion qu'on a de lui le tient dans le respect de lui-même, et l'oblige à surveiller sa vie. — C'est le véritable, LE GRAND ÉCRIVAIN.

Celui-là n'est pas malheureux ; il a ce qu'il a voulu avoir ; il sera toujours combattu, mais avec des armes courtoises ; et, quand il donnera des armistices à ses ennemis, il recevra les hommages des deux camps. Vainqueur ou vaincu, son front est couronné. — Il n'a nul besoin de votre pitié.

Mais il est une autre sorte de nature, nature plus passionnée, plus pure et plus rare. Celui qui vient d'elle est inhabile à tout ce qui n'est pas l'œuvre divine, et vient au monde à de rares intervalles, heureusement pour lui, malheureusement pour l'espèce humaine. Il y vient

pour être à charge aux autres. quand il appartient complètement à cette race exquise et puissante qui fut celle des grands hommes inspirés. — L'émotion est née avec lui si profonde et si intime, qu'elle l'a plongé, dès l'enfance, dans des extases involontaires, dans des rêveries interminables, dans des inventions infinies. L'imagination le possède par-dessus tout. Puissamment construite, son âme retient et juge toute chose avec une large mémoire et un sens droit et pénétrant ; mais l'imagination emporte ses facultés vers le ciel aussi irrésistiblement que le ballon enlève la nacelle. Au moindre choc, elle part ; au plus petit souffle, elle vole et ne cesse d'errer dans l'espace qui n'a pas de routes humaines. Fuite sublime vers des mondes inconnus, vous devenez l'habitude invincible de son âme ! — Dès lors, plus de rapports avec les hommes qui ne soient altérés et rompus sur quelques points. Sa sensibilité est devenue trop vive ; ce qui ne fait qu'effleurer les autres le blesse jusqu'au sang ; les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées ; ses enthousiasmes excessifs l'égarent ; ses sympathies sont trop vraies ; ceux qu'il plaint souffrent moins que lui, et il se meurt des peines des autres. Les dégoûts, les froissements et les résistances de la société humaine le jettent dans des abattements profonds, dans de noires indignations, dans des désolations insurmontables, parce qu'il comprend tout trop complètement et trop profondément, et parce que son œil va droit aux causes qu'il déplore ou dédaigne, quand d'autres yeux s'arrêtent à l'effet qu'ils combattent. De la sorte, il se tait, s'éloigne, se retourne sur lui-même et s'y renferme comme en un cachot. Là, dans l'intérieur de sa tête brûlée, se forme et s'accroît quelque chose de pareil à un volcan. Le feu couve sourdement et lentement dans ce cratère, et laisse échapper ses laves harmonieuses, qui d'elles-mêmes sont jetées dans la divine forme des vers. Mais le jour de l'éruption, le sait-il ? On dirait qu'il assiste en étranger à ce qui se passe en lui-même, tant cela est imprévu et céleste ! Il marche consumé par des ardeurs secrètes et des langueurs inexplicables. Il va comme un malade et ne sait où il va ; il s'égare trois jours, sans savoir où il s'est traîné, comme fit jadis celui qu'aime le mieux la France [1] ; il a besoin de *ne rien faire*, pour faire quelque chose en son art. Il faut qu'il ne fasse rien d'utile et de journalier pour avoir le temps d'écouter les accords qui se forment lentement dans son âme, et que le bruit grossier d'un travail positif et régulier interrompt et fait infailliblement évanouir. — C'est LE POÈTE. — Celui-là est retranché dès qu'il se montre : toutes vos larmes, toute votre pitié pour lui !

Pardonnez-lui et sauvez-le. Cherchez et trouvez pour lui une vie assurée, car à lui seul il ne saura trouver que la mort ! — C'est dans la première jeunesse qu'il sent sa force naître, qu'il pressent l'avenir

[1] La Fontaine. — *Ne rien faire :* allusion à l'épitaphe badine que s'était composée le futur auteur des *Fables*.

de son génie, qu'il étreint d'un amour immense l'humanité et la nature, et c'est alors qu'on se défie de lui et qu'on le repousse.

Il crie à la multitude : « C'est à vous que je parle, faites que je vive ! » Et la multitude ne l'entend pas ; elle répond : « Je ne te comprends point ! » Et elle a raison.

Car son langage choisi n'est compris que d'un petit nombre d'hommes choisi lui-même. Il leur crie : « Ecoutez-moi, et faites que je vive ! » Mais les uns sont enivrés de leurs propres œuvres, les autres sont dédaigneux et veulent dans l'enfant la perfection de l'homme ; la plupart sont distraits et indifférents, tous sont impuissants à faire le bien. Ils répondent : « Nous ne pouvons rien ! » Et ils ont raison.

— Il crie au pouvoir : « Ecoutez-moi, et faites que je ne meure pas. » Mais le pouvoir déclare qu'il ne protège que les intérêts positifs, et qu'il est étranger à l'intelligence, dont il a ombrage ; et cela hautement déclaré et imprimé, il répond : « Que ferais-je de vous ? » Et il a raison. Tout le monde a raison contre lui. Et lui, a-t-il tort ? — Que faut-il qu'il fasse ? — Je ne sais ; mais voici ce qu'il peut faire.

Il peut, s'il a de la force, se faire soldat et passer sa vie sous les armes ; une vie agitée, grossière, où l'activité physique *tuera* l'activité morale. Il peut, s'il en a la patience, se condamner aux travaux du chiffre, où le calcul *tuera* l'illusion. Il peut encore, si son cœur ne se soulève pas trop violemment, courber et amoindrir sa pensée, et cesser de chanter pour écrire. Il peut être Homme de lettres, ou mieux encore ; si la philosophie vient à son aide et s'il peut se dompter, il deviendra utile et grand écrivain ; mais, à la longue, le jugement aura *tué* l'imagination, et avec elle, hélas ! le vrai Poëme qu'elle portait dans son sein.

Dans tous les cas, il *tuera* une partie de lui-même ; mais, pour ces demi-suicides, pour ces immenses résignations, il faut encore une force rare. Si elle ne lui a pas été donnée, cette force, ou si les occasions de l'employer ne se trouvent pas sur sa route, et lui manquent, même pour s'immoler ; si plongé dans cette lente destruction de lui-même, il ne s'y peut tenir, quel parti prendre ?

Celui que prit Chatterton : se tuer tout entier ; il reste peu à faire.

Le voilà donc criminel ! criminel devant Dieu et les hommes. Car LE SUICIDE EST UN CRIME RELIGIEUX ET SOCIAL. Qui veut le nier ? qui pense à dire autre chose ? — C'est ma conviction, comme c'est, je crois, celle de tout le monde. Voilà qui est bien entendu. — Le devoir et la raison le disent. Il ne s'agit que de savoir si le désespoir n'est pas quelque chose d'un peu plus fort que la raison et le devoir.

Certes, on trouverait des choses bien sages à dire à Roméo sur la tombe de Juliette ; mais le malheur est que personne n'oserait ouvrir la bouche pour les prononcer devant une telle douleur. Songez à ceci ! la Raison est une puissance froide et lente qui nous lie peu à peu par les idées qu'elle apporte l'une après l'autre, comme les liens subtils, déliés et innombrables de Gulliver ; elle

persuade, elle impose quand le cours ordinaire des jours n'est que peu troublé ; mais le Désespoir véritable est une puissance dévorante, irrésistible, hors des raisonnements, et qui commence par tuer la pensée d'un seul coup. Le Désespoir n'est pas une idée ; c'est une chose, une chose qui torture, qui serre et qui broie le cœur d'un homme comme une tenaille, jusqu'à ce qu'il soi fou et se jette dans la mort comme dans les bras d'une mère.

Est-ce lui qui est coupable, dites-le-moi ? ou bien est-ce la société qui le traque ainsi jusqu'au bout ?

Examinons ceci ; on peut trouver que c'en est la peine.

Il y a un jeu atroce, commun aux enfants du Midi ; tout le monde le sait. On forme un cercle de charbons ardents ; on saisit un scorpion avec des pinces et on le pose au centre. Il demeure d'abord immobile jusqu'à ce que la chaleur le brûle ; alors il s'effraye et s'agite. On rit. Il se décide vite, marche droit à la flamme, et tente courageusement de se frayer une route à travers les charbons ; mais la douleur est excessive, il se retire. On rit. Il fait lentement le tour du cercle et cherche partout un passage impossible. Alors il revient au centre et rentre dans sa première mais plus sombre immobilité. Enfin, il prend son parti, retourne contre lui-même son dard empoisonné, et tombe mort sur-le-champ. On rit plus fort que jamais [1].

C'est lui sans doute qui est cruel et coupable, et ces enfants sont bons et innocents.

Quand un homme meurt de cette manière, est-il donc suicide ? C'est la société qui le jette dans le brasier.

Je le répète, la religion et la raison, idées sublimes, sont des idées cependant, et il y a telle cause de désespoir extrême qui tue les idées d'abord et l'homme ensuite : la faim, par exemple. — J'espère être assez positif. Ceci n'est pas de l'idéologie.

Il me sera donc permis peut-être de dire timidement qu'il serait bon de ne pas laisser un homme arriver jusqu'à ce degré de désespoir.

Je ne demande à la société que ce qu'elle peut faire. Je ne la prierai point d'empêcher les peines de cœur et les infortunes idéales, de faire que Werther et Saint-Preux n'aiment ni Charlotte ni Julie d'Etanges ; je ne la prierai pas d'empêcher qu'un riche désœuvré, roué et blasé, ne quitte la vie par dégoût de lui-même et des autres [2]. Il y a, je le sais, mille idées de désolation auxquelles on ne peut rien. — Raison de plus, ce me semble, pour penser à celles auxquelles on peut quelque chose.

L'infirmité de l'inspiration est peut-être ridicule et malséante ; je le veux. Mais on pourrait ne pas laisser mourir cette sorte de malades. Ils sont toujours peu nombreux, et je ne puis me refuser à croire qu'ils ont quelque valeur, puisque l'humanité est unanime sur leur

[1] Cf. E. Dupuy, *La jeunesse des romantiques*, p. 362. Développement d'un passage du *Giaour*, où Byron figure par ce curieux symbole les affres du remords.

[2] Tel le *Rolla* de Musset.

grandeur, et les déclare immortels sur quelques vers : quand ils sont morts, il est vrai.

Je sais bien que la rareté même de ces hommes inspirés et malheureux semblera prouver contre ce que j'ai écrit. — Sans doute, l'ébauche imparfaite que j'ai tentée de ces natures divines ne peut retracer que quelques traits des grandes figures du passé. On dira que les symptômes du génie se montrent sans enfantement ou ne produisent que des œuvres avortées ; que tout homme jeune et rêveur n'est pas Poëte pour cela ; que des essais ne sont pas des preuves ; que quelques vers ne donnent pas des droits. — Et qu'en savons-nous ? Qui donc nous donne à nous-mêmes le droit d'étouffer le gland en disant qu'il ne sera pas chêne ?

Je dis, moi, que quelques vers suffiraient à les faire reconnaître de leur vivant, si l'on savait y regarder. Qui ne dit à présent qu'il eût donné tout au moins une pension alimentaire à André Chénier sur l'ode de *la Jeune Captive* seulement, et l'eût déclaré poëte sur les trente vers de *Myrto ?* Mais je suis assuré que, durant sa vie (et il n'y a pas longtemps de cela), on ne pensait pas ainsi ; car il disait :

Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asile souhaité.

Jean La Fontaine a gravé pour vous d'avance sur sa pierre avec son insouciance désespérée [1] :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu.

Mais, sans ce *fonds*, qu'eût-il fait ? à quoi, s'il vous plaît, *était-il bon ?* Il vous le dit : à dormir et ne rien faire. Il fût infailliblement mort de faim.

Les beaux vers, il faut dire le mot, sont une marchandise qui ne plaît pas au commun des hommes. Or, la multitude seule multiplie le salaire ; et, dans les plus belles des nations, la multitude ne cesse qu'à la longue d'être *commune* dans ses goûts et d'aimer ce qui est *commun*. Elle ne peut arriver qu'après une lente instruction donnée par les esprits d'élite ; et, en attendant, elle écrase sous tous ses pieds les talents naissants, dont elle n'entend même pas les cris de détresse.

Eh ! n'entendez-vous pas le bruit des pistolets solitaires ? Leur explosion est bien plus éloquente que ma faible voix. N'entendez-vous pas ces jeunes désespérés qui demandent le pain quotidien, et dont personne ne paye le travail ? Eh quoi ! les nations manquent-elles à ce point de superflu ? Ne prendrons-nous pas, sur les palais et les milliards que nous donnons, une mansarde et un pain pour ceux qui tentent sans cesse d'idéaliser leur nation malgré elle ? Cesserons-nous de leur dire : « Désespère et meurs ; *despair and die ?* » — C'est au législateur à guérir cette plaie, l'une des plus vives et des plus

[1] Vigny prête un désespoir romantique à La Fontaine, type des « poëtes faibles et distraits », ce qui est plus juste, dans le *Journal*.

profondes de notre corps social ; c'est à lui qu'il appartient de réaliser dans le présent une partie des jugements meilleurs de l'avenir, en assurant quelques années d'existence seulement à tout homme qui aurait donné un seul gage du talent divin. Il ne lui faut que deux choses : la vie et la rêverie ; le PAIN et le TEMPS.

Voilà le sentiment et le vœu qui m'a fait écrire ce drame ; je ne descendrai pas de cette question à celle de la forme d'art que j'ai créée. La vanité la plus vaine est peut-être celle des théories littéraires.

Je ne cesse de m'étonner qu'il y ait eu des hommes qui aient pu croire de bonne foi, durant un jour entier, à la durée des règles qu'ils écrivaient. Une idée vient au monde tout armée, comme Minerve ; elle revêt en naissant la seule armure qui lui convienne et qui doive dans l'avenir être sa forme durable : l'une, aujourd'hui, aura un vêtement composé de mille pièces, l'autre, demain, un vêtement simple. Si elle paraît belle à tous, on se hâte de calquer sa forme et de prendre sa mesure ; les rhéteurs notent ses dimensions pour qu'à l'avenir on en taille de semblables. Soin puéril ! — Il n'y a ni maître ni école en Poésie ; le seul maître, c'est celui qui daigne faire descendre dans l'homme l'émotion féconde, et faire sortir les idées de nos fronts, qui en sont brisés quelquefois.

Puisse cette forme ne pas être renversée par l'assemblée qui la jugera dans six mois ! Avec elle périrait un plaidoyer en faveur de quelques infortunés inconnus ; mais je crois trop pour craindre beaucoup. — Je crois surtout à l'avenir et au besoin universel de choses sérieuses ; maintenant que l'amusement des yeux par des surprises enfantines fait sourire tout le monde au milieu même de ses grandes aventures, c'est, ce me semble, le temps du DRAME DE LA PENSÉE.

Une idée qui est l'examen d'une blessure de l'âme devait avoir dans sa forme l'unité la plus complète, la simplicité la plus sévère. S'il existait une intrigue moins compliquée que celle-ci, je la choisirais. L'action matérielle est assez peu de chose pourtant. Je ne crois pas que personne la réduise à une plus simple expression que, moi-même, je ne le vais faire : — C'est l'histoire d'un homme qui a écrit une lettre le matin et qui attend la réponse jusqu'au soir ; elle arrive, et le tue. — Mais ici l'action morale est tout. L'action est dans cette âme livrée à de noires tempêtes ; elle est dans les cœurs de cette jeune femme et de ce vieillard qui assistent à la tourmente, cherchant en vain à retarder le naufrage, et luttent contre un ciel et une mer si terribles que le bien est impuissant, et entraîné lui-même dans le désastre inévitable.

J'ai voulu montrer l'homme spiritualiste étouffé par une société matérialiste, où le calculateur avare exploite sans pitié l'intelligence et le travail. Je n'ai point prétendu justifier les actes désespérés des malheureux, mais protester contre l'indifférence [1] qui les y contraint.

[1] Dénoncée par Lamennais comme le *mal du siècle*.

Peut-on frapper trop fort sur l'indifférence si difficile à éveiller, sur la distraction si difficile à fixer ? Y a-t-il un autre moyen de toucher la société que de lui montrer la torture de ses victimes ?

Le Poëte était tout pour moi ; Chatterton n'était qu'un nom d'homme, et je viens d'écarter à dessein des faits exacts de sa vie pour ne prendre de sa destinée que ce qui la rend un exemple à jamais déplorable d'une noble misère [1].

Toi que tes compatriotes appellent aujourd'hui *merveilleux enfant !* que tu aies été juste ou non, tu as été malheureux ; j'en suis certain, et cela me suffit. — Ame désolée, pauvre âme de dix-huit ans ! pardonne-moi de prendre pour symbole le nom que tu portais sur la terre, et de tenter le bien en ton nom.

Ecrit du 29 au 30 juin 1834.

Caractères et costumes des rôles principaux.
Epoque, 1770.
La scène est à Londres.

CHATTERTON.

Caractère. — Jeune homme de dix-huit ans, pâle, énergique de visage, faible de corps, épuisé de veilles et de pensées, simple et élégant à la fois dans ses manières, timide et tendre devant Kitty Bell, amical et bon avec le Quaker, fier avec les autres, et sur la défensive avec tout le monde ; grave et passionné dans l'accent et le langage.

Costume. — Habit noir, veste noire, pantalon gris, bottes molles, cheveux bruns, sans poudre, tombant un peu en désordre ; l'air à la fois militaire et ecclésiastique.

KITTY BELL.

Caractère. — Jeune femme de vingt-deux ans environ, mélancolique, gracieuse, élégante par nature plus que par éducation, réservée, religieuse, timide dans ses manières, tremblante devant son mari, expansive et abandonnée seulement dans son amour maternel. Sa pitié pour Chatterton va devenir de l'amour, elle le sent, elle en frémit ; la réserve qu'elle s'impose en devient plus grande ; tout doit indiquer, dès qu'on la voit, qu'une douleur imprévue et une subite terreur peuvent la faire mourir tout à coup.

Costume. — Chapeau de velours noir, de ceux qu'on nomme à la Paméla ; robe longue, de soie grise ; rubans noirs ; longs cheveux bouclés dont les repentirs flottent sur le sein.

LE QUAKER.

Caractère. — Vieillard de quatre-vingts ans, sain et robuste de corps et d'âme, énergique et chaleureux dans son accent, d'une

[1] *Chatterton* devient un symbole.

bonté paternelle pour ceux qui l'entourent, les surveillant en silence et les dirigeant sans vouloir les heurter ; humoriste et misanthropique lorsqu'il voit les vices de la société, irrité contre elle et indulgent pour chaque homme en particulier, il ne se sert de son esprit mordant que lorsque l'indignation l'emporte ; son regard est pénétrant, mais il feint de n'avoir rien vu pour être maître de sa conduite ; ami de la maison et attentif à l'accomplissement de tous les devoirs et au maintien de l'ordre et de la paix, chacun en secret l'avoue pour directeur de son âme et de sa vie.

Costume. — Habit, veste, culotte, bas couleur noisette, brun clair ou gris ; grand chapeau rond à larges bords ; cheveux blancs, aplatis et tombants.

JOHN BELL.

Caractère. — Homme de 45 à 50 ans ; vigoureux, rouge de visage, gonflé d'ale, de porter et de roastbeef ; étalant dans sa démarche l'aplomb de sa richesse ; le regard soupçonneux, dominateur ; avare et jaloux, brusque dans ses manières, et faisant sentir le maître à chaque geste et à chaque mot.

Costume. — Cheveux plats sans poudre, large et simple habit brun.

LORD BECKFORD.

Caractere. — Vieillard riche, important ; figure de protecteur sot ; des joues orgueilleuses, satisfaites, pendantes sur une cravate brodée ; un pas ferme et imposant. Rempli d'estime pour la richesse et de mépris pour la pauvreté.

Costume. — Collier de lord-maire au cou ; habit riche, veste de brocart, grande canne à pomme d'or.

LORD TALBOT.

Caractère. — Fat et bon garçon à la fois, joyeux compagnon, étourdi et vif de manières, ennemi de toute application et heureux surtout d'être délivré de tout spectacle triste et de toute affaire sérieuse.

Costume. — Habit de chasse rouge, ceinture de chamois, culotte de peau, cheveux à grosse queue légèrement poudrés, casquette noire vernie.

ACTE PREMIER

SCÈNE V

La scène représente un vaste appartement ; arrière-boutique opulente et confortable de la maison de John Bell. A gauche du spectateur, une cheminée, pleine de charbon de terre allumé. A droite, la porte de la chambre à coucher de Kitty Bell. Au fond, une

grande porte vitrée : à travers les petits carreaux, on aperçoit une riche boutique ; un grand escalier tournant conduit à plusieurs portes étroites et sombres, parmi lesquelles se trouve la porte de la petite chambre de Chatterton. Le Quaker lit dans un coin de la chambre, à gauche du spectateur. A droite est assise Kitty Bell ; à ses pieds un enfant assis sur un tabouret ; une jeune fille debout à côté d'elle.

Depuis trois mois Chatterton loge incognito dans une petite chambre que lui loue John Bell, dont la femme dirige une pâtisserie.

Pendant que Kitty Bell, dans une chambre voisine, rend à son mari les comptes de la journée d'hier, le jeune et malheureux poëte paraît.

LE QUAKER, RACHEL (*petite fille de Kitty Bell*), CHATTERTON.

CHATTERTON, *après avoir embrassé Rachel, qui court au-devant de lui, donne la main au Quaker.* — Bonjour, mon sévère ami.

LE QUAKER. — Pas assez comme ami, et pas assez comme médecin.

Ton âme te ronge le corps. Tes mains sont brûlantes et ton visage est pâle. — Combien de temps espères-tu vivre ainsi ?

CHATTERTON. — Le moins possible. — Mistress Bell n'est-elle pas ici ?

LE QUAKER. — Ta vie n'est-elle donc utile à personne ?

CHATTERTON. — Au contraire, ma vie est de trop à tout le monde.

LE QUAKER. — Crois-tu fermement ce que tu dis ?

CHATTERTON. — Aussi fermement que vous croyez à la charité chrétienne.

Il sourit avec amertume.

LE QUAKER. — Quel âge as-tu donc ? Ton cœur est pur et jeune comme celui de Rachel, et ton esprit expérimenté est vieux comme le mien.

CHATTERTON. — J'aurai demain dix-huit ans.

LE QUAKER. — Pauvre enfant !

CHATTERTON. — Pauvre? oui. — Enfant ? non... J'ai vécu mille ans !

LE QUAKER. — Ce ne serait pas assez pour savoir la moitié de ce qu'il y a de mal parmi les hommes. — Mais la science universelle, c'est l'infortune.

CHATTERTON. — Je suis donc bien savant !... Mais j'ai cru que mistress Bell était ici. — Je viens d'écrire une lettre qui m'a bien coûté.

LE QUAKER. — Je crains que tu ne sois trop bon. Je t'ai bien dit de prendre garde à cela. Les hommes sont divisés en deux parts : martyrs et bourreaux. Tu seras toujours martyr de tous, comme la mère de cette enfant-là.

CHATTERTON, *avec un élan violent.* — La bonté d'un homme ne le rend victime que jusqu'où il le veut bien, et l'affranchissement est dans sa main.

LE QUAKER. — Qu'entends-tu par là ?

CHATTERTON, *embrassant Rachel, dit de la voix la plus tendre* : — Voulons-nous faire peur à cette enfant ? et si près de l'oreille de sa mère.

LE QUAKER. — Sa mère a l'oreille frappée d'une voix moins douce que la tienne, elle n'entendrait pas. — Voilà trois fois qu'il la demande !

CHATTERTON, *s'appuyant sur le fauteuil où le Quaker est assis.* — Vous me grondez toujours ; mais dites-moi seulement pourquoi on ne se laisserait pas aller à la pente de son caractère, dès qu'on est sûr de quitter la partie quand la lassitude viendra ? Pour moi, j'ai résolu de ne me point masquer et d'être moi-même jusqu'à la fin, d'écouter, en tout, mon cœur dans ses épanchements comme dans ses indignations, et de me résigner à bien accomplir ma loi. A quoi bon feindre le rigorisme, quand on est indulgent ? On verrait un sourire de pitié sous ma sévérité factice, et je ne saurais trouver un voile qui ne fût transparent. — On me trahit de tout côté, je le vois, et me laisse tromper par dédain de moi-même, par ennui de prendre ma défense. J'envie quelques hommes en voyant le plaisir qu'ils trouvent à triompher de moi par des ruses grossières ; je les vois de loin en ourdir les fils, et je ne me baisserais pas pour en rompre un seul, tant je suis devenu indifférent à ma vie. Je suis d'ailleurs assez vengé par leur abaissement, qui m'élève à mes yeux, et il me semble que la Providence ne peut laisser aller longtemps les choses de la sorte, N'avait-elle pas son but en me créant ? Ai-je le droit de me roidir contre elle pour réformer la nature ? Est-ce à moi de démentir Dieu ?

Le Quaker. — En toi, la rêverie continuelle a tué l'action.

Chatterton. — Eh! qu'importe, si une heure de cette rêverie produit plus d'œuvres que vingt jours de l'action des autres ! Qui peut juger entre eux et moi? N'y a-t-il pour l'homme que le travail du corps ? et le labeur de la tête n'est-il pas digne de quelque pitié ? Eh ! grand Dieu ! la seule science de l'esprit, est-ce la science des nombres ? Pythagore est-il le dieu du monde ? Dois-je dire à l'inspiration ardente : « Ne viens pas, tu es inutile ? »

Le Quaker. — Elle t'a marqué au front de son caractère fatal. Je ne te blâme pas, mon enfant, mais je te pleure.

Chatterton. *Il s'assied.* — Bon Quaker, dans votre société fraternelle et spiritualiste, a-t-on pitié de ceux que tourmente la passion de la pensée ? Je le crois ; je vous vois indulgent pour moi, sévère pour tout le monde ; cela me calme un peu. (*Ici Rachel va s'asseoir sur les genoux de Chatterton.*)

En vérité, depuis trois mois, je suis presque heureux ici : on n'y sait pas mon nom, on ne m'y parle pas de moi, et je vois de beaux enfants sur mes genoux.

Le Quaker. — Ami, je t'aime pour ton caractère sérieux. Tu serais digne de nos assemblées religieuses; où l'on ne voit pas l'agitation des papistes, adorateurs d'images. où l'on n'entend pas les chants puérils des protestants. Je t'aime, parce que je devine que le monde te hait. Une âme contemplative est à charge à tous les désœuvrés remuants qui couvrent la terre : l'imagination et le recueillement sont deux maladies dont personne n'a pitié ! — Tu ne sais seulement pas les noms des ennemis secrets qui rôdent autour de toi ; mais j'en sais qui te haïssent d'autant plus qu'ils ne te connaissent pas.

Chatterton, *avec chaleur.* — Et cependant n'ai-je pas quelque droit à l'amour de mes frères, moi qui travaille pour eux nuit et jour ; moi qui cherche avec tant de fatigues, dans les ruines nationales, quelques fleurs de poésie dont je puisse extraire un parfum durable ; moi qui veux ajouter une perle de plus à la couronne d'Angleterre, et qui plonge dans tant de mers et de fleuves pour la cherche ? (*Ici Rachel quitte Chatterton ; elle va s'asseoir sur un tabouret aux pieds du Quaker et regarde des gravures.*) — Si vous saviez mes travaux ?... J'ai

fait de ma chambre la cellule d'un cloître ; j'ai béni et sanctifié ma vie et ma pensée ; j'ai raccourci ma vue, et j'ai éteint devant mes yeux les lumières de notre âge ; j'ai fait mon cœur plus simple ; je me suis appris le parler enfantin du vieux temps ; j'ai écrit, comme le roi Harold au duc Guillaume, en vers à demi saxons et francs ; et ensuite, cette muse du dixième siècle, cette muse religieuse, je l'ai placée dans une châsse comme une sainte. — Ils l'auraient brisée s'ils l'avaient crue faite de ma main : ils l'ont adorée comme l'œuvre d'un moine qui n'a jamais existé, et que j'ai nommé Rowley.

Le Quaker. — Oui, ils aiment assez à faire vivre les morts et mourir les vivants.

Chatterton. — Cependant on a su que ce livre était fait par moi. On ne pouvait plus le détruire, on l'a laissé vivre ; mais il ne m'a donné qu'un peu de bruit, et je ne puis faire d'autre métier que celui d'écrire. — J'ai tenté de me ployer à tout, sans y parvenir. — On m'a parlé de travaux exacts ; je les ai abordés, sans pouvoir les accomplir. — Puissent les hommes pardonner à Dieu de m'avoir ainsi créé ! — Est-ce excès de force, ou n'est-ce que faiblesse honteuse ? Je n'en sais rien, mais jamais je ne pus enchaîner dans des canaux étroits et réguliers les débordements tumultueux de mon esprit, qui toujours inondait ses rives malgré moi. J'étais incapable de suivre les lentes opérations des calculs journaliers, j'y renonçai le premier. J'avouai mon esprit vaincu par le chiffre, et j'eus dessein d'exploiter mon corps. Hélas ! mon ami ! autre douleur ! autre humiliation ! — Ce corps, dévoré dès l'enfance par les ardeurs de mes veilles, est trop faible pour les rudes travaux de la mer ou de l'armée ; trop faible même pour la moins fatigante industrie. *Il se lève avec une agitation involontaire.*

Et d'ailleurs, eussé-je les forces d'Hercule, je trouverais toujours entre moi et mon ouvrage l'ennemie fatale née avec moi ; la Fée malfaisante, trouvée sans doute dans mon berceau, la Distraction, la Poésie ! — Elle se met partout ; elle me donne et m'ôte tout ; elle charme et détruit toute chose pour moi ; elle m'a sauvé... elle m'a perdu !

Le Quaker. — Et à présent que fais-tu donc ?

Chatterton. — Que sais-je ?... J'écris. — Pourquoi ? Je n'en

sais rien... Parce qu'il le faut. *Il tombe assis, et n'écoute plus la réponse du Quaker. Il regarde Rachel et l'appelle près de lui.*

Le Quaker. — La maladie est incurable !

Chatterton. — La mienne ?

Le Quaker. — Non, celle de l'humanité. — Selon ton cœur, tu prends en bienveillante pitié ceux qui te disent : « Sois un autre homme que celui que tu es » ; moi, selon ma tête, je les ai en mépris, parce qu'ils veulent dire : « Retire-toi de notre soleil ; il n'y a pas de place pour toi. » Les guérira qui pourra. J'espère peu en moi ; mais du moins, je les poursuivrai.

. . . . . .

Mécontent d'une erreur qu'il relève dans les comptes tenus par sa femme, John Bell la blesse par ses soupçons. La présence de cet étranger misérable et énigmatique lui déplaît fort.

ACTE DEUXIÈME

Chatterton, qui se croyait en sûreté dans sa retraite, se voit dépisté par un ami d'antan, lord Talbot, qui survient en grand tapage avec ses compagnons de chasse. Ces jeunes écervelés multiplient les insinuations blessantes pour Kitty Bell, comme pour le poëte, qu'ils croient flatter ainsi.

« Que le Ciel confonde à jamais cette race de sauterelles qui s'abat à travers champs, et qu'on appelle les hommes aimables ! Voilà bien du mal en un moment », dit le Quaker après leur départ. Kitty rougit de les voir s'emparer de son nom, sans respect ni égard ; Chatterton reste désemparé.

SCÈNE IV

. . . . . .

Chatterton, *rentrant comme un fou, sans chapeau. Il traverse la chambre et marche en parlant sans voir personne...* Et d'ailleurs, et d'ailleurs, ils ne possèdent pas plus leurs richesses que je ne possède cette chambre. — Le monde n'est qu'un mot. — On peut perdre ou gagner le monde sur parole, en un quart d'heure ! Nous ne possédons tous que nos six pieds, c'est le vieux Will[1] qui l'a dit.— Je vous rendrai votre chambre quand vous voudrez ; j'en veux une encore plus petite. Pourtant je voulais encore attendre le succès d'une certaine lettre. Mais n'en parlons plus. *Il se jette dans un fauteuil.*

1. Shakespeare.

Le Quaker *se lève et va à lui, lui prenant la tête. A demi-voix.* — Tais-toi, ami, tais-toi, arrête. — Calme, calme ta tête brûlante. Laisse passer en silence tes emportements, et n'épouvante pas cette jeune femme qui t'est étrangère.

Chatterton *se lève vivement sur le mot « étrangère » et dit avec une ironie frémissante.* — Il n'y a personne sur la terre à présent qui ne me soit étranger. Devant tout le monde je dois saluer et me taire. Quand je parle, c'est une hardiesse bien inconvenante, et dont je dois demander humblement pardon... Je ne voulais qu'un peu de repos dans cette maison, le temps d'achever de coudre l'une à l'autre quelques pages que je dois ; à peu près comme un menuisier doit à l'ébéniste quelques planches péniblement passées au rabot. — Je suis ouvrier en livres, voilà tout. — Je n'ai pas besoin d'un plus grand atelier que le mien, et M. Bell est trop attendri de l'amitié de lord Talbot pour moi ; on peut l'aimer ici, cela se conçoit. — Mais son amitié pour moi, ce n'est rien. Cela repose sur une ancienne idée que je lui ôterai d'un mot; sur un vieux chiffre que je rayerai de sa tête, et que mon père a emporté dans le pli de son linceul ; un chiffre assez considérable, ma foi, et qui me valait beaucoup de révérences et de serrements de main. — Mais tout cela est fini, je suis ouvrier en livres. — Adieu, madame : adieu, monsieur. Ha ! ha ! — Je perds bien du temps ! A l'ouvrage ! à l'ouvrage ! *Il monte à grands pas l'escalier de sa chambre et s'y enferme*

SCÈNE V

. . . . . .

Le Quaker, Kitty Bell, *consternés.*

Le Quaker... — Je dois te dire toute ma pensée, Kitty Bell. Il n'y a pas d'ange au ciel qui soit plus pur que toi. La Vierge mère ne jette pas sur son enfant un regard plus chaste que le tien. Et pourtant, tu as fait, sans le vouloir, beaucoup de mal autour de toi.

Kitty Bell. — Puissances du ciel ! Est-ce possible ?

Le Quaker. — Ecoute, écoute, je t'en prie. — Comment le mal sort du bien, et le désordre de l'ordre même, voilà ce que tu ne peux t'expliquer, n'est-ce pas ? Eh bien ! sache, ma chère fille, qu'il a suffi pour cela d'un regard de toi, inspiré par la plus belle vertu qui siège à la droite de Dieu, la pitié. — Ce

jeune homme, dont l'esprit a trop vite mûri sous les ardeurs de la poésie, comme dans une serre brûlante, a conservé le cœur naïf d'un enfant. Il n'a plus de famille, et, sans se l'avouer, il en cherche une ; il s'est accoutumé à te voir vivre près de lui, et peut-être s'est habitué à s'inspirer de ta vue et de ta grâce maternelle. La paix qui règne autour de toi a été aussi dangereuse pour cet esprit rêveur que le sommeil sous la blanche tubéreuse ; ce n'est pas ta faute si, repoussé de tous côtés, il s'est cru heureux d'un accueil bienveillant ; mais enfin cette existence de sympathie silencieuse et profonde est devenue la sienne. — Te crois-tu donc le droit de la lui ôter ?

Kitty Bell. — Hélas ! croyez-vous donc qu'il ne nous ait pas trompés ?

Le Quaker. — Lovelace[1] avait plus de dix-huit ans, Kitty. Et ne lis-tu pas sur le front de Chatterton la timidité de la misère ? Moi, je l'ai sondée, elle est profonde.

Kitty Bell. — Oh ! mon Dieu ! quel mal a dû lui faire ce que j'ai dit tout à l'heure !

Le Quaker. — Je le crois, madame.

Kitty Bell. — Ah ! ne vous fâchez pas. Si vous saviez ce que j'ai fait et ce que j'allais faire !

Le Quaker. — Je veux bien le savoir.

Kitty Bell. — Je me suis cachée de mon mari, pour quelques sommes que j'ai données pour M. Chatterton. Je n'osais pas les lui demander et je ne les ai pas reçues encore. Mon mari s'en est aperçu. Dans ce moment même, j'allais peut-être me déterminer à en parler à ce jeune homme. Oh ! que je vous remercie de m'avoir épargné cette mauvaise action ! Oui, c'eût été un crime assurément, n'est-ce pas ?

Le Quaker. — Il en aurait fait un, lui, plutôt que de ne pas vous satisfaire. Fier comme je le connais, cela est certain. Mon amie, ménageons-le. Il est atteint d'une maladie toute morale et presque incurable, et quelquefois contagieuse ; maladie terrible qui se saisit surtout des âmes jeunes, ardentes et toutes neuves à la vie, éprises de l'amour du juste et du beau, et venant dans le monde pour y rencontrer, à chaque pas, toutes les

[1] Le séducteur de *Clarisse Harlowe*, dans le roman de Richardson.

iniquités et toutes les laideurs d'une société mal construite. Ce mal, c'est la haine de la vie et l'amour de la mort : c'est l'obstiné Suicide.

Kitty Bell. — Oh ! que le Seigneur lui pardonne ! serait-ce vrai ? *Elle se cache la tête pour pleurer.*

Le Quaker. — Je dis obstiné, parce qu'il est rare que ces malheureux renoncent à leur projet quand il est arrêté en eux-mêmes.

Kitty Bell. — En est-il là ? En êtes-vous sûr ? Dites-moi vrai. Dites-moi tout. Je ne veux pas qu'il meure ! — Qu'a-t-il fait ? que veut-il ? Un homme si jeune ! une âme céleste ! la bonté des anges ! la candeur des enfants ! une âme tout éclatante de pureté, tomber ainsi dans le crime des crimes, celui que le Christ hésiterait lui-même à pardonner ! Non, cela ne sera pas, il ne se tuera pas. Que lui faut-il ? est-ce de l'argent? Eh bien ! j'en aurai. — Nous en trouverons bien quelque part pour lui. Tenez, tenez, voilà des bijoux, que jamais je n'ai daigné porter, prenez-les, vendez tout. — Se tuer ! Là, devant moi et mes enfants ! — Vendez, vendez, je dirai ce que je pourrai. Je recommencerai à me cacher ; enfin je ferai mon crime aussi, moi ; je mentirai : voilà tout.

Le Quaker. — Tes mains ! tes mains ! ma fille, que je les adore ! *Il baise les deux mains réunies.* Tes fautes sont innocentes, et, pour cacher ton mensonge miséricordieux, les saintes tes sœurs étendraient leurs voiles ; mais garde tes bijoux, c'est un homme à mourir vingt fois devant un or qu'il n'aurait pas gagné ou tenu de sa famille. J'essayerais bien inutilement de lutter contre sa faute unique, vice presque vertueux, noble imperfection, péché sublime : l'orgueil de la pauvreté.

Kitty Bell. — Mais n'a-t-il pas parlé d'une lettre qu'il aurait écrite à quelqu'un dont il attendrait du secours ?

Le Quaker. — Ah ! c'est vrai ! Cela était échappé à mon esprit, mais ton cœur avait entendu. Oui, voilà une ancre de miséricorde. Je m'y appuierai avec lui. *Il veut sortir.*

Kitty Bell. — Mais... que voulait-il dire en parlant de lord Talbot : « On peut l'aimer ici, cela se conçoit ! »

Le Quaker. — Ne songe point à ce mot-là ! Un esprit absorbé comme le sien dans ses travaux et ses peines est inaccessible

aux petitesses d'un dépit jaloux, et plus encore aux vaines fatuités de ces coureurs d'aventures. Que voudrait dire cela ? Il faudrait donc supposer qu'il regarde ce Talbot comme essayant ses séductions près de Kitty Bell et avec succès, et supposer que Chatterton se croit le droit d'en être jaloux ; supposer que ce charme d'intimité serait devenu en lui une passion ?... Si cela était...

Kitty Bell. — Oh ! ne me dites plus rien... laissez-moi m'enfuir. *Elle se sauve en fermant ses oreilles, et il la poursuit de sa voix.*

Le Quaker. — Si cela était, sur ma foi ! j'aimerais mieux le laisser mourir !

ACTE TROISIÈME

La chambre de Chatterton, sombre, petite, pauvre, sans feu ; un lit misérable et en désordre.

SCÈNE PREMIÈRE

Chatterton. — *Il est assis sur le pied de son lit et écrit sur ses genoux.* Il est certain qu'elle ne m'aime pas. — Et moi... je n'y veux plus penser. — Mes mains sont glacées, ma tête est brûlante. — Me voilà seul en face de mon travail. — Il ne s'agit plus de sourire et d'être bon ! de saluer et de serrer la main ! toute cette comédie est jouée : j'en commence une autre avec moi-même. — Il faut, à cette heure, que ma volonté soit assez puissante pour saisir mon âme, et l'emporter tour à tour dans le cadavre ressuscité des personnages que j'évoque et dans le fantôme de ceux que j'invente ! Ou bien il faut que, devant Chatterton malade, devant Chatterton qui a froid, qui a faim, ma volonté fasse poser avec prétention un autre Chatterton, gracieusement paré pour l'amusement du public, et que celui-là soit décrit par l'autre ; le troubadour par le mendiant. Voilà les deux poésies possibles, ça ne va pas plus loin que cela ! Les divertir ou leur faire pitié ; faire jouer de misérables poupées, ou l'être soi-même et faire trafic de cette singerie ! Ouvrir son cœur pour le mettre en étalage sur un comptoir ! S'il a des blessures, tant mieux ! il a plus de prix ; tant soit peu mutilé, on l'achète plus cher ! *Il se lève.*

Lève-toi, créature de Dieu, faite à son image, et admire-toi encore dans cette condition ! *Il rit et se rassied. Une vieille horloge sonne une demi-heure, deux coups.* Non, non !

L'heure t'avertit ; assieds-toi, et travaille, malheureux ! Tu perds ton temps en réfléchissant ; tu n'as qu'une réflexion à faire, c'est que tu es un pauvre. — Entends-tu bien ? un pauvre !

Chaque minute de recueillement est un vol que tu fais ; c'est une minute stérile. — Il s'agit bien de l'idée ! grand Dieu ! ce qui rapporte, c'est le mot. Il y a tel mot qui peut aller jusqu'à un schelling ; la pensée n'a pas cours sur la place.

Oh ! loin de moi, — loin de moi, je t'en supplie, découragement glacé ! mépris de moi-même, ne viens pas achever de me perdre ! détourne-toi ! détourne-toi ! car, à présent, mon nom et ma demeure, tout est connu ; et, si demain ce livre n'est pas achevé, je suis perdu ! oui, perdu ! sans espoir ! — Arrêté, jugé, condamné ! jeté en prison !

O dégradation ! ô honteux travail ! *Il écrit.*

Il est certain que cette jeune femme ne m'aimera jamais. — Eh bien ! ne puis-je cesser d'avoir cette idée ? *Long silence.*

J'ai bien peu d'orgueil d'y penser encore. — Mais qu'on me dise donc pourquoi j'aurais de l'orgueil. De l'orgueil de quoi ? Je ne tiens aucune place dans aucun rang. Et il est certain que ce qui me soutient, c'est cette fierté naturelle. Elle me crie toujours à l'oreille de ne pas ployer et de ne pas avoir l'air malheureux. — Et pour qui donc fait-on l'heureux quand on ne l'est pas ? Je crois que c'est pour les femmes. Nous posons tous devant elles. — Les pauvres créatures, elles te prennent pour un trône, ô Publicité ! vile Publicité ! toi qui n'es qu'un pilori où le profane passant peut nous souffleter. En général, les femmes aiment celui qui ne s'abaisse devant personne. Eh bien, par le Ciel, elles ont raison. — Du moins celle-ci qui a les yeux sur moi ne me verra pas baisser la tête. — Oh ! si elle m'eût aimé ! *Il s'abandonne à une longue rêverie dont il sort violemment.* Ecris donc, malheureux, évoque donc ta volonté ! — Pourquoi est-elle si faible ? N'avoir pu encore lancer en avant cet esprit rebelle qu'elle excite et qui s'arrête ! Voilà une humiliation toute nouvelle pour moi — Jusqu'ici, je

l'avais toujours vu partir avant son maître ; il fallait un frein, et, cette nuit, c'est l'éperon qu'il lui faut. — Ah ! ah ! l'immortel ! ah ! ah ! le rude maître du corps ! Esprit superbe, seriez-vous paralysé par ce misérable brouillard qui pénètre dans une chambre délabrée ? suffit-il, orgueilleux, d'un peu de vapeur froide pour vous vaincre ? *Il jette sur ses épaules la couverture de son lit.* L'épais brouillard ! il est tendu au dehors de ma fenêtre comme un rideau blanc, comme un linceul. — Il était pendu ainsi à la fenêtre de mon père la nuit de sa mort. *L'horloge sonne trois quarts.* Encore ! le temps me presse ; et rien n'est écrit ! *Il lit.* « Harold ! Harold !... ô Christ ! Harold... le duc Guillaume... »

Eh ! que me fait cet Harold, je vous prie ? — Je ne puis comprendre comment j'ai écrit cela. *Il déchire le manuscrit en parlant. — Un peu de délire le prend.* J'ai fait le catholique ; j'ai menti. Si j'étais catholique, je me ferais moine et trappiste. Un trappiste n'a pour lit qu'un cercueil, mais au moins il y dort. — Tous les hommes ont un lit où ils dorment : moi, j'en ai un où je travaille pour de l'argent. *Il porte la main à sa tête.* Où vais-je ? où vais-je ? Le mot entraîne l'idée malgré elle... O Ciel ! la folie ne marche-t-elle pas ainsi ? Voilà qui peut épouvanter le plus brave... Allons ! calme-toi. — Je relisais ceci... Oui !... Ce poëme-là n'est pas assez beau !... Ecrit trop vite ! — Ecrit pour vivre ! — O supplice ! La bataille d'Hastings !... Les vieux Saxons !... Les jeunes Normands !... Me suis-je intéressé à cela ? Non. Et pourquoi donc en as-tu parlé ? — Quand j'avais tant à dire sur ce que je vois. *Il se lève et marche à grands pas.* — Réveiller de froides cendres, quand tout frémit et souffre autour de moi ; quand la Vertu appelle à son secours et se meurt à force de pleurer ; quand le pâle Travail est dédaigné ; quand l'Espérance a perdu son ancre ; la Foi, son calice ; la Charité, ses pauvres enfants ; quand la Loi est athée et corrompue comme une courtisane ; lorsque la Terre crie et demande justice au Poëte de ceux qui la fouillent sans cesse pour avoir son or, et lui disent qu'elle peut se passer du Ciel.

Et moi ! qui sens cela, je ne lui répondrais pas ! Si ! par le Ciel ! je lui répondrai. Je frapperai du pied les méchants et les hypocrites. Je dévoilerai Jérémiah-Miles et Warton.

Ah ! misérable ! Mais... c'est la Satire ! tu deviens méchant. *Il pleure longtemps avec désolation.* Ecris plutôt sur ce brouillard qui s'est logé à ta fenêtre comme à celle de ton père. *Il s'arrête. Il prend une tabatière sur sa table.* Le voilà, mon père ! — Vous voilà ! Bon vieux marin ! franc capitaine de haut-bord, vous dormiez la nuit, vous, et, le jour, vous vous battiez ! vous n'étiez pas un Paria intelligent comme l'est devenu votre pauvre enfant. Voyez-vous, voyez-vous ce papier blanc ? s'il n'est pas rempli demain, j'irai en prison, mon père, et je n'ai pas dans la tête un mot pour noircir ce papier, parce que j'ai faim. — J'ai vendu, pour manger, le diamant qui était là, sur cette boîte, comme une étoile sur votre beau front. Et à présent, je ne l'ai plus et j'ai toujours la faim. Et j'ai aussi votre orgueil, mon père, qui fait que je ne le dis pas. — Mais, vous qui étiez vieux et qui saviez qu'il faut de l'argent pour vivre et que vous n'en aviez pas à me laisser, pourquoi m'avez-vous créé ? *Il jette la boîte. — Il court après, se met à genoux et pleure.* Ah ! pardon, pardon, mon père ! mon vieux père en cheveux blancs ! Vous m'avez tant embrassé sur vos genoux ! — C'est ma faute ! j'ai cru être poëte ! C'est ma faute ; mais je vous assure que mon nom n'ira pas en prison ! Je vous le jure, mon vieux père. Tenez, tenez, voilà de l'opium ! si j'ai par trop faim... je ne mangerai pas, je boirai. *Il fond en larmes sur la tabatière où est le portrait.*

Quelqu'un monte lourdement mon escalier de bois. — Cachons ce trésor. *Cachant l'opium.*

Et pourquoi ? ne suis-je donc pas libre ? plus libre que jamais ?

— Caton n'a pas caché son épée. Reste comme tu es, Romain, et regarde en face. *Il pose l'opium au milieu de sa table.*

SCÈNE II

CHATTERTON, LE QUAKER.

LE QUAKER, *jetant les yeux sur la fiole.* — Ah !

CHATTERTON. — Eh bien ?

LE QUAKER. — Je connais cette liqueur. — Il y a là au moins soixante grains d'opium. Cela te donnerait une certaine exaltation qui te plairait d abord assez comme poëte, et puis un peu

de délire, et puis un bon sommeil bien lourd et sans rêve, je t'assure. — Tu es resté bien longtemps seul, Chatterton. *Le Quaker pose le flacon sur la table. Chatterton le reprend à la dérobée.*

Chatterton. — Et si je veux rester seul pour toujours, n'en ai-je pas le droit ?

Le Quaker. — *Il s'assied sur le lit ; Chatterton reste debout, les yeux fixes et hagards.* — Les païens disaient cela.

Chatterton. — Qu'on me donne une heure de bonheur et je redeviendrai un excellent chrétien. Ce que... ce que vous craignez, les stoïciens l'appelaient *sortie raisonnable*.

Le Quaker. — C'est vrai ; et ils disaient même que, les causes qui nous retiennent à la vie n'étant guère fortes, on pouvait bien en sortir pour des causes légères. Mais il faut considérer, ami, que la Fortune change souvent et peut beaucoup, et que si elle peut faire quelque chose pour quelqu'un, c'est pour un vivant.

Chatterton. — Mais aussi elle ne peut rien contre un mort. Moi, je dis qu'elle fait plus de mal que de bien, et qu'il n'est pas mauvais de la fuir.

Le Quaker. — Tu as bien raison : mais seulement c'est un peu poltron. — S'aller cacher sous une grosse pierre, dans un grand trou, par frayeur d'elle, c'est de la lâcheté.

Chatterton. — Connaissez-vous beaucoup de lâches qui se soient tués ?

Le Quaker. — Quand ce ne serait que Néron.

Chatterton. — Aussi, sa lâcheté, je n'y crois pas. Les nations n'aiment pas les lâches, et c'est le seul nom d'empereur populaire en Italie.

Le Quaker. — Cela fait bien l'éloge de la popularité. — Mais, du reste, je ne te contredis nullement. Tu fais bien de suivre ton projet, parce que cela va faire la joie de tes rivaux. Il s'en trouvera d'assez impies pour égayer le public par d'agréables bouffonneries sur le récit de ta mort, et ce qu'ils n'auraient jamais pu accomplir, tu le fais pour eux ; tu t'effaces. Tu fais bien de leur laisser ta part de cet os vide de la gloire que vous rongez tous. C'est généreux.

Chatterton. — Vous me donnez plus d'importance que je n'en ai. Qui sait mon nom ?

Le Quaker, *à part.* — Cette corde vibre encore. Voyons ce que j'en tirerai.

(*A Chatterton*). — On sait d'autant mieux ton nom que tu l'as voulu cacher.

Chatterton — Vraiment ? Je suis bien aise de savoir cela. Eh bien, on le prononcera plus librement après moi.

Le Quaker, *à part.* — Toutes les routes le ramènent à son idée fixe. (*Haut.*) Mais il m'avait semblé, ce matin, que tu espérais quelque chose d'une lettre ?

Chatterton. — Oui, j'avais écrit au lord maire, M. Beckford, qui a connu mon père assez intimement. On m'avait souvent offert sa protection, je l'avais toujours refusée, parce que je n'aime pas être protégé. — Je comptais sur des idées pour vivre. Quelle folie ! Hier, elles m'ont manqué toutes ; il ne m'en est resté qu'une, celle d'essayer du protecteur.

Le Quaker. — M. Beckford passe pour le plus honnête homme et l'un des plus éclairés de Londres. Tu as bien fait. Pourquoi y as-tu renoncé depuis ?

Chatterton. — Il m'a suffi depuis de la vue d'un homme.

Le Quaker. — Essaye de la vue d'un sage après celle d'un fou. — Que t'importe ?

Chatterton. — Eh ! pourquoi ces retards ? Les hommes d'imagination sont éternellement crucifiés ; le sarcasme et la misère sont les clous de leur croix. Pourquoi voulez-vous qu'un autre soit enfoncé dans ma chair, le remords de s'être inutilement abaissé ? — Je veux *sortir raisonnablement.* J'y suis forcé.

Le Quaker *se lève.* — Que le Seigneur me pardonne ce que je vais faire. Ecoute ! Chatterton, je suis très vieux, je suis chrétien et de la secte la plus pure de la république universelle du Christ. J'ai passé tous mes jours avec mes frères dans la méditation, la charité et la prière. Je vais te dire, au nom de Dieu, une chose vraie, et, en la disant, je vais, pour te sauver, jeter une tache sur mes cheveux blancs.

Chatterton ! Chatterton ! tu peux perdre ton âme, mais tu n'as pas le droit d'en perdre deux. — Or, il y en a une qui s'est attachée à la tienne et que ton infortune vient d'attirer comme

les Ecossais disent que la paille attire le diamant radieux. Si tu t'en vas, elle s'en ira ; et cela, comme toi, sans être en état de grâce et indigne pour l'éternité de paraître devant Dieu.

Chatterton ! Chatterton ! tu peux douter de l'éternité, mais elle n'en doute pas ; tu seras jugé selon tes malheurs et ton désespoir, et tu peux espérer miséricorde, mais non pas elle, qui était heureuse et toute chrétienne. Jeune homme, je te demande grâce pour elle, à genoux, parce qu'elle est pour moi sur la terre comme mon enfant.

Chatterton. — Mon Dieu ! mon ami, mon père, que voulez-vous dire ?... Serait-ce donc ?... Levez-vous !... vous me faites honte... Serait-ce ?

Le Quaker. — Grâce ! car, si tu meurs, elle mourra...

Chatterton. — Mais qui donc ?

Le Quaker. — Parce qu'elle est faible de corps et d'âme, forte de cœur seulement.

Chatterton. — Nommez-la ! aurais-je osé croire !...

Le Quaker. (*Il se relève.*) — Si jamais tu lui dis ce secret, malheureux ! tu es un traître, et tu n'auras pas besoin de suicide ; ce sera moi qui te tuerai.

Chatterton. — Est-ce donc... ?

Le Quaker. — Oui, la femme de mon vieil ami, de ton hôte... la mère des beaux enfants.

Chatterton. — Kitty Bell !

Le Quaker. — Elle t'aime, jeune homme. Veux-tu te tuer encore ?

Chatterton, *tombant dans les bras du Quaker.* — Hélas ! je ne puis donc plus vivre ni mourir ?

Le Quaker, *fortement.* — Il faut vivre, te taire et prier Dieu !

Après une scène entre Kitty et le Quaker, lord Talbot revient et apprend à John Bell la détresse du poëte. Il a promis un manuscrit à un Shylock qui s'appelle Skirner, et s'il meurt dans l'intervalle, il a signé qu'il vendait son cadavre à l'Ecole de chirurgie, pour payer sa dette.

Chatterton subit ensuite l'obligeance sans bonté de Talbot. La Poésie est une maladie du cerveau, il s'en dit guéri, n'écrira plus un seul vers. Pourtant il compte sur le gouvernement, sur le lord-maire qui représente à ses yeux l'Angleterre. Quelle réponse recevra sa lettre à M. Beckford ?

On annonce le lord-maire.

SCÈNE VI

. . . . . .

M. Beckford. — John Bell, n'avez-vous pas chez vous un jeune homme nommé Chatterton, pour qui j'ai voulu venir moi-même ?

Chatterton. — C'est moi, milord, qui vous ai écrit.

M. Beckford. — Ah ! c'est vous, mon cher ! Venez donc ici un peu, que je vous voie en face. J'ai connu votre père, un digne homme s'il en fut ; un pauvre soldat, mais qui avait bravement fait son chemin. Ah ! c'est vous qui êtes Thomas Chatterton ? Vous vous amusez à faire des vers, mon petit ami ; c'est bon pour une fois, mais il ne faut pas continuer. Il n'y a personne qui n'ait eu cette fantaisie. Hé ! hé ! j'ai fait comme vous dans mon printemps, et jamais Littleton, Swift et Wilkes n'ont écrit pour les belles dames des vers plus galants et plus badins que les miens.

Chatterton. — Je n'en doute pas, milord.

M. Beckford. — Mais je ne donnais aux Muses que le temps perdu. Je savais bien ce qu'en dit Ben Johnson : que la plus belle muse du monde ne peut suffire à nourrir son homme, et qu'il faut avoir ces demoiselles-là pour maîtresses, mais jamais pour femmes. (*Lauderdale, Kingston et les lords rient.*)

Lauderdale. — Bravo, milord ! c'est bien vrai !

Le Quaker, *à part.* — Il veut le tuer à petit feu.

Chatterton. — Rien de plus vrai, je le vois aujourd'hui, milord.

M. Beckford. — Votre histoire est celle de mille jeunes gens ; vous n'avez rien pu faire que vos maudits vers, et à quoi sont-ils bons, je vous prie ? Je vous parle en père, moi, à quoi sont-ils bons ? — Un bon Anglais doit être utile au pays. — Voyons un peu, quelle idée vous faites-vous de nos devoirs à tous, tant que nous sommes ?

Chatterton, *à part.* — Pour elle ! pour elle ! je boirai le calice jusqu'à la lie. (*Haut.*) Je crois les comprendre, milord. — L'Angleterre est un vaisseau. Notre île en a la forme : la proue tournée au nord, elle est comme à l'ancre au milieu des mers, surveillant le continent. Sans cesse elle tire de ses flancs d'autres vaisseaux faits à son image, et qui vont la représenter sur toutes

les côtes du monde. Mais c'est à bord du grand navire qu'est notre ouvrage à tous. Le roi, les lords, les communes sont au pavillon, au gouvernail et à la boussole ; nous autres, nous devons tous avoir les mains aux cordages, monter aux mâts, tendre les voiles et charger les canons : nous sommes tous de l'équipage, et nul n'est inutile dans la manœuvre de notre glorieux navire.

M. Beckford. — Pas mal ! pas mal ! quoiqu'il fasse encore de la poésie ; mais en admettant votre idée, vous voyez que j'ai encore raison. Que diable peut faire le Poëte dans la manœuvre ? (*Un moment d'attente.*)

Chatterton. — Il lit dans les astres la route que nous montre le doigt du Seigneur.

Lord Talbot. — Qu'en dites-vous, milord ? Lui donnez-vous tort ? Le pilote n'est pas inutile.

M. Beckford. — Imagination, mon cher ! ou folie, c'est la même chose ; vous n'êtes bon à rien, et vous vous êtes rendu tel par ces billevesées. — J'ai des renseignements sur vous... à vous parler franchement... et...

Lord Talbot. — Milord, c'est un de mes amis, et vous m'obligerez en le traitant bien...

M. Beckford. — Oh ! vous vous y intéressez ! George ? Eh bien, vous serez content ; j'ai fait quelque chose pour votre protégé, malgré les recherches de Bale... Chatterton ne sait pas qu'on a découvert ses petites ruses de manuscrit ; mais elles sont bien innocentes, et je les lui pardonne de bon cœur. Le *Magisterial* est un bien bon écrit ; je vous l'apporte pour vous convertir, avec une lettre où vous trouverez mes propositions : il s'agit de cent livres sterling par an. Ne faites pas le dédaigneux, mon enfant ; que diable ! votre père n'était pas sorti de la côte d'Adam, il n'était pas frère du roi, votre père ; et vous n'êtes bon à rien qu'à ce qu'on vous propose, en vérité. C'est un commencement ; vous ne me quitterez pas, et je vous surveillerai de près. *Kitty Bell supplie Chatterton, par un regard, de ne pas refuser. Elle a deviné son hésitation.*)

Chatterton. (*Il hésite un moment ; puis, après avoir regardé Kitty.*) — Je consens à tout, milord.

. . . . . .

Chatterton semble accepter, puis il se retire pour brûler quelques papiers. « Il se corrige de la poésie », dit M. Beckford ; Kitty Bell pressent un malheur.

SCÈNE VII

CHATTERTON, *seul, se promenant.* — Allez, mes bons amis. — Il est bien étonnant que ma destinée change ainsi tout à coup. J'ai peine à m'y fier ; pourtant les apparences y sont. — Je tiens là ma fortune. — Qu'a voulu dire cet homme en parlant de mes ruses ? Ah ! toujours ce qu'ils disent tous. Ils ont deviné ce que je leur avouais moi-même, que je suis l'auteur de mon livre. Finesse grossière ! je les reconnais là ! Que sera cette place ? quelque emploi de commis ? Tant mieux, cela est honorable ! Je pourrai vivre sans écrire les choses communes qui font vivre. — Le Quaker rentrera dans la paix de son âme que j'ai troublée, et elle ! Kitty Bell, je ne la tuerai pas, s'il est vrai que je l'eusse tuée. — Dois-je le croire ? J'en doute : ce que l'on renferme toujours ainsi est un peu violent ; et pour être si aimante, son âme est bien maternelle. N'importe, cela vaut mieux, et je ne la verrai plus. C'est convenu... autant eût valu me tuer. Un corps est aisé à cacher. — On ne le lui eût pas dit. Le Quaker y eût veillé, il pense à tout. Et à présent, pourquoi vivre ? pour qui ?... — Pour qu'elle vive, c'est assez... Allons... arrêtez-vous, idées noires, ne revenez pas... Lisons ceci... (*Il lit le journal.*)

« Chatterton n'est pas l'auteur de ses œuvres... Voilà qui est bien prouvé. — Ces poëmes admirables sont réellement d'un moine nommé Rowley, qui les avait traduits d'un autre moine du xe siècle, nommé Turgot... Cette imposture, pardonnable à un écolier, serait criminelle plus tard... Signé... *Bale...* » Bale ? Qu'est-ce que cela ? que lui ai-je fait ? — De quel égout sort ce serpent ?

Quoi ! mon nom est étouffé ! ma gloire éteinte ! mon honneur perdu ! — Voilà le juge !... Et le bienfaiteur ! voyons, qu'offre-t-il ? (*Il décachète la lettre, lit... et s'écrie avec indignation.*)

Une place de premier valet de chambre dans sa maison !...

Ah !... pays damné ! terre du dédain ! sois maudite à jamais ! (*Prenant la fiole d'opium.*) O mon âme, je t'avais vendue ! je te rachète avec ceci. (*Il boit l'opium.*) Skirner sera payé ! — Libre de tous ! égal à tous, à présent ! — Salut, première heure de

repos que j'aie goûtée ! — Dernière heure de ma vie, aurore du jour éternel, salut ! — Adieu, humiliations, haines, sarcasmes, travaux dégradants, incertitudes, angoisses, misères, tortures du cœur, adieu ! Oh ! quel bonheur, je vous dis adieu ! — Si l'on savait ! si l'on savait ce bonheur que j'ai... on n'hésiterait pas si longtemps ! (*Ici, après un instant de recueillement durant lequel son visage prend une expression de béatitude, il joint les mains et poursuit.*) O Mort, Ange de délivrance, que ta paix est douce ! j'avais bien raison de t'adorer, mais je n'avais pas la force de te conquérir. — Je sais que tes pas seront lents et sûrs. Regarde-moi, Ange sèvère, leur ôter à tous la trace de mes pas sur la terre. (*Il jette au feu tous ses papiers.*)

Allez, nobles pensées écrites pour tous ces ingrats dédaigneux, purifiez-vous dans la flamme et remontez au ciel avec moi. (*Il lève les yeux au ciel et déchire lentement ses poëmes dans l'attitude grave et exaltée d'un homme qui fait un sacrifice solennel.*)

Chatterton ne meurt pas seul. Kitty Bell, après un pathétique entretien, meurt de l'avoir vu mourir. Le Quaker, à genoux, adresse à Dieu cette prière : « Oh ! dans ton sein ! dans ton sein ! Seigneur, reçois ces deux martyrs ! »

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES

Ce fut la *Revue des Deux Mondes* qui offrit la primeur de ce pur chef-d'œuvre à ses lecteurs. Le 1er mars 1833, elle donnait *Laurette* ou *Le cachet rouge* ; le 1er avril 1834, *La Veillée de Vincennes,* et le 1er octobre 1835, *La Vie et la Mort du capitaine Renaud*, ou *la Canne de jonc*. Le volume paraissait aussitôt après.

Prenant la Franchise pour muse, et choisissant dans ses souvenirs, comme dans ceux des humbles héros qu'il avait coudoyés, ceux qui se présentaient à lui « comme un vêtement assez décent et d'une forme digne d'envelopper une pensée choisie », émue d'une fraternelle pitié et d'une admiration clairvoyante, il dressa ce pieux et noble monument à l'abnégation de soi, au sacrifice.

Faut-il ajouter que l'audace de sa pensée, la vigueur passionnée de sa critique étonne encore aujourd'hui ? L'œuvre est à lire tout entière, et à méditer. Ce serait un sacrilège, si ce n'était une nécessité, d'en détacher des fragments.

[LA GÉNÉRATION DU SIÈCLE]

... J'appartiens à cette génération née avec le siècle [1], qui, nourrie de bulletins par l'Empereur, avait toujours devant les yeux une épée nue, et vint la prendre au moment même où la France la remettait dans le fourreau des Bourbons...

Vers la fin de l'Empire, je fus un lycéen distrait. La guerre était debout dans le lycée ; le tambour étouffait à mes oreilles la voix des maîtres, et la voix mystérieuse des livres ne nous parlait qu'un langage froid et pédantesque. Les logarithmes et les tropes n'étaient à nos yeux que des degrés pour monter à l'étoile de la Légion-d'Honneur, la plus belle étoile des cieux pour des enfants.

Nulle méditation ne pouvait enchaîner longtemps des têtes étourdies sans cesse par les canons et les cloches des *Te Deum !* Lorsqu'un de nos frères, sorti depuis quelques mois du collège, reparaissait en uniforme de housard et le bras en écharpe, nous rougissions de nos livres et nous les jetions à la tête des maîtres. Les maîtres mêmes ne cessaient de nous lire les bulletins de la Grande Armée, et nos cris de *Vive l'Empereur !* interrompaient Tacite et Platon. Nos précepteurs ressemblaient à des hérauts d'armes, nos salles d'études à des casernes, nos récréations à des manœuvres, et nos examens à des revues.

Il me prit alors plus que jamais un amour vraiment désordonné de la gloire des armes ; passion d'autant plus malheureuse que c'était le temps précisément où, comme je l'ai dit, la France commençait à s'en guérir. Mais l'orage grondait encore, et ni mes études sévères, rudes, forcées, et trop précoces, ni le bruit du grand monde, où, pour me distraire de ce penchant, on m'avait jeté tout adolescent, ne me purent ôter cette idée fixe.

Bien souvent j'ai souri de pitié sur moi-même en voyant avec quelle force une idée s'empare de nous, comme elle nous fait sa dupe, et combien il faut de temps pour l'user. La satiété même ne parvint qu'à me faire désobéir à celle-ci, non à la détruire en moi, et ce livre aussi me prouve que je prends plaisir encore à la caresser, et que je ne serais pas éloigné d'une rechute. Tant les impressions d'enfance sont profondes, et tant s'était bien

[1] Cf. *La Confession d'un enfant du siècle*, de Musset. (I, 2.)

gravée sur nos cœurs la marque brûlante de l'Aigle Romaine !

Ce ne fut que très tard que je m'aperçus que mes services n'étaient qu'une longue méprise, et que j'avais porté dans une vie tout active une nature toute contemplative. Mais j'avais suivi la pente de cette génération de l'Empire, née avec le siècle, et de laquelle je suis.

La guerre nous semblait si bien l'état naturel de notre pays, que lorsque échappés des classes, nous nous jetâmes dans l'Armée, selon le cours accoutumé de notre torrent, nous ne pûmes croire au calme durable de la paix. Il nous parut que nous ne risquions rien en faisant semblant de nous reposer, et que l'immobilité n'était pas un mal sérieux en France. Cette impression nous dura autant qu'a duré la Restauration. Chaque année apportait l'espoir d'une guerre [1] ; et nous n'osions quitter l'épée, dans la crainte que le jour de la démission ne devînt la veille d'une campagne. Nous traînâmes et perdîmes ainsi des années précieuses, rêvant le champ de bataille dans le Champ-de-Mars, et épuisant dans des exercices de parade et dans des querelles particulières une puissante et inutile énergie.

Accablé d'un ennui que je n'attendais pas dans cette vie si vivement désirée, ce fut alors pour moi une nécessité que de me dérober, dans les nuits, au tumulte fatigant et vain des journées militaires : de ces nuits, où j'agrandis en silence ce que j'avais reçu de savoir de nos études tumultueuses et publiques, sortirent mes poëmes et mes livres ; de ces journées, il me reste ces souvenirs dont je rassemble ici, autour d'une idée, les traits principaux. Car, ne comptant pour la gloire des armes ni sur le présent ni sur l'avenir, je la cherchais dans les souvenirs de mes compagnons. Le peu qui m'est advenu ne servira que de cadre à ces tableaux de la vie militaire et des mœurs de nos armées, dont tous les traits ne sont pas connus.

(Liv. I, ch. I.)

[1] Le comte Gaspard de Pons, ami et collègue de Vigny, avait composé une ode *Sur le désir de la Gloire militaire*. Elle avait paru, en 1823, dans les *Tablettes romantiques*.

[SUR LA GRANDE ROUTE]

La grande route d'Artois et de Flandre est longue et triste. Elle s'étend en ligne droite, sans arbres, sans fossés, dans des campagnes unies et pleines d'une boue jaune en tout temps. Au mois de mars 1815, je passai sur cette route, et je fis une rencontre que je n'ai point oubliée depuis.

J'étais seul, j'étais à cheval, j'avais un bon manteau blanc, un habit rouge, un casque noir, des pistolets et un grand sabre ; il pleuvait à verse depuis quatre jours et quatre nuits de marche, et je me souviens que je chantais *Joconde* à pleine voix. J'étais si jeune ! — La maison du Roi, en 1814, avait été remplie d'enfants et de vieillards ; l'Empire semblait avoir pris et tué les hommes.

Mes camarades étaient en avant, sur la route, à la suite du roi Louis XVIII ; je voyais leurs manteaux blancs et leurs habits rouges, tout à l'horizon au nord ; les lanciers de Bonaparte, qui surveillaient et suivaient notre retraite pas à pas, montraient de temps en temps la flamme tricolore de leurs lances à l'autre horizon. Un fer perdu avait retardé mon cheval : il était jeune et fort, je le pressai pour rejoindre mon escadron ; il partit au grand trot. Je mis la main à ma ceinture, elle était assez garnie d'or ; j'entendis résonner le fourreau de fer de mon sabre sur l'étrier, et je me sentis très fier et parfaitement heureux.

Il pleuvait toujours, et je chantais toujours. Cependant je me tus bientôt, ennuyé de n'entendre que moi, et je n'entendis plus que la pluie et les pieds de mon cheval, qui pataugeaient dans les ornières. Le pavé de la route manqua ; j'enfonçais, il fallut prendre le pas. Mes grandes bottes étaient enduites, en dehors, d'une croûte épaisse de boue jaune comme de l'ocre ; en dedans elles s'emplissaient de pluie. Je regardai mes épaulettes d'or toutes neuves, ma félicité et ma consolation ; elles étaient hérissées par l'eau, cela m'affligea.

Mon cheval baissait la tête ; je fis comme lui : je me mis à penser, et je me demandai, pour la première fois, où j'allais. Je n'en savais absolument rien ; mais cela ne m'occupa pas longtemps : j'étais certain que, mon escadron étant là, là aussi était mon devoir. Comme je sentais en mon cœur un calme pro-

fond et inaltérable, j'en rendis grâce à ce sentiment ineffable du Devoir, et je cherchai à me l'expliquer. Voyant de près comment des fatigues inaccoutumées étaient gaiement portées par des têtes si blondes ou si blanches, comment un avenir assuré était si cavalièrement risqué par tant d'hommes de vie heureuse et mondaine [1], et prenant ma part de cette satisfaction miraculeuse que donne à tout homme la conviction qu'il ne se peut soustraire à nulle des dettes de l'Honneur, je compris que c'était une chose plus facile et plus commune qu'on ne pense, que l'*Abnégation*.

. . . . . .

Je pensais ainsi en marchant au gré de mon cheval, regardant l'heure à ma montre, et voyant le chemin s'allonger toujours en ligne droite, sans un arbre et sans une maison, et couper la plaine jusqu'à l'horizon, comme une grande raie jaune sur une toile grise. Quelquefois la raie liquide se délayait dans la terre liquide qui l'entourait, et quand un jour un peu moins pâle faisait briller cette triste étendue de pays, je me voyais au milieu d'une mer bourbeuse, suivant un courant de vase et de plâtre.

En examinant avec attention cette raie jaune de la route, j'y remarquai, à un quart de lieue environ, un petit point noir qui marchait. Cela me fit plaisir, c'était quelqu'un. Je n'en détournai plus les yeux. Je vis que ce point noir allait comme moi dans la direction de Lille, et qu'il allait en zigzag, ce qui annonçait une marche pénible. Je hâtai le pas et je gagnai du terrain sur cet objet qui s'allongea un peu et grossit à ma vue. Je repris le trot sur un sol plus ferme et je crus reconnaître une sorte de petite voiture noire. J'avais faim, j'espérai que c'était la voiture d'une cantinière, et considérant mon pauvre cheval comme une chaloupe, je lui fis faire force de rames pour arriver à cette île fortunée, dans cette mer où il s'enfonçait jusqu'au ventre quelquefois... (I, IV.)

[L'ARMÉE EST UN BON LIVRE...]

Telle qu'elle est, l'Armée est un bon livre à ouvrir pour connaître l'humanité ; on y apprend à mettre la main à tout, aux

[1] Lamartine, Géricault par exemple.

choses les plus basses comme aux plus élevées ; les plus délicats et les plus riches sont forcés de voir vivre de près la pauvreté et de vivre avec elle, de lui mesurer son gros pain et de lui peser sa viande. Sans l'armée, tel fils de grand seigneur ne soupçonnerait pas comment un soldat vit, grandit, engraisse toute l'année avec neuf sous par jour et une cruche d'eau fraîche, portant sur le dos un sac dont le contenant et le contenu coûtent quarante francs à sa patrie.

Cette simplicité de mœurs, cette pauvreté insouciante et joyeuse de tant de jeunes gens, cette vigoureuse et saine existence, sans fausse politesse ni fausse sensibilité, cette allure mâle donnée à tout, cette uniformité de sentiments imprimée par la discipline, sont des liens d'habitude grossiers, mais difficiles à rompre, et qui ne manquent pas d'un certain charme inconnu aux autres professions. J'ai vu des officiers prendre cette existence en passion au point de ne pouvoir la quitter quelque temps sans ennui, même pour retrouver les plus élégantes et les plus chères coutumes de leur vie. — Les régiments sont des couvents d'hommes, mais des couvents nomades ; partout ils portent leurs usages empreints de gravité, de silence, de retenue. On y remplit bien les vœux de Pauvreté et d'Obéissance.

Le caractère de ces reclus est indélébile comme celui des moines, et jamais je n'ai revu l'uniforme d'un de mes régiments sans un battement de cœur. (II, 1.)

SUR L'AMOUR DU DANGER

Une nuit d'août 1819, Vigny cause avec Timoléon d'Arc*** lieutenant de la Garde, en garnison au château de Vincennes.

— Je travaillais aussi de mon côté, et je cherchais à me rendre compte de cette sorte d'aimant qu'il y a pour nous dans l'acier d'une épée. C'est une attraction irrésistible qui nous retient au service malgré nous, et fait que nous attendons toujours un évènement ou une guerre. Je ne sais pas (et je venais vous en parler) s'il ne serait pas vrai de dire et d'écrire qu'il y a dans les armées une passion qui leur est particulière et qui leur donne la vie ; une passion qui ne tient ni de l'amour de la gloire ni de l'ambition ; c'est une sorte de combat corps à

corps contre la destinée, une lutte qui est la source de mille voluptés inconnues au reste des hommes, et dont les triomphes intérieurs sont remplis de magnificence ; enfin c'est l'AMOUR DU DANGER !

— C'est vrai, me dit Timoléon. Je poursuivis :

— Que serait-ce donc qui soutiendrait le marin sur la mer ? qui le consolerait dans cet ennui d'un homme qui ne voit que des hommes? Il part, et dit adieu à la terre ; adieu au sourire des femmes, adieu à leur amour ; adieu aux amitiés choisies et aux tendres habitudes de la vie ; adieu aux bons vieux parents ; adieu à la belle nature des campagnes, aux arbres, aux gazons, aux fleurs qui sentent bon, aux rochers sombres, aux bois mélancoliques pleins d'animaux silencieux et sauvages ; adieu aux grandes villes, au travail perpétuel des arts, à l'agitation sublime de toutes les pensées dans l'oisiveté de la vie, aux relations élégantes, mystérieuses et passionnées du monde ; il dit adieu à tout, et part. Il va trouver trois ennemis : l'eau, l'air et l'homme ; et toutes les minutes de sa vie vont en avoir un à combattre. Cette magnifique inquiétude le délivre de l'ennui. Il vit dans une perpétuelle victoire ; c'en est une que de passer seulement sur l'Océan, et de ne pas s'engloutir en sombrant ; c'en est une que d'aller où il veut et de s'enfoncer dans les bras du vent contraire ; c'en est une que de courir devant l'orage et de s'en faire suivre comme d'un valet ; c'en est une que d'y dormir et d'y établir son cabinet d'étude. Il se couche avec le sentiment de sa royauté, sur le dos de l'Océan, comme saint Jérôme sur son lion, et jouit de la solitude, qui est aussi son épouse...

Et c'est l'AMOUR DU DANGER qui le nourrit, qui fait que jamais il n'est un moment désœuvré, qu'il se sent en lutte, et qu'il a un but. C'est la lutte qu'il nous faut toujours... (II, 3.)

[LA POÉSIE D'OSSIAN]

Vigny et son ami assistent à un humble et charmant concert de famille. Un vieil adjudant accompagne sur le clavecin sa fille et son futur gendre chantant des mélodies d'Ossian.

Timoléon écoutait et restait sans mouvement ; pour moi, cachant ma tête et mes yeux, je me mis à rêver avec un atten-

drissement qui, je ne sais pourquoi, était douloureux. Ce qu'ils chantaient emportait mon âme dans des régions de larmes et de mélancoliques félicités, et, poursuivi peut-être par l'importune idée de mes travaux du soir, je changeais en mobiles images les mobiles modulations des voix. Ce qu'ils chantaient était un de ces chœurs écossais, une des anciennes mélodies des Bardes que chante encore l'écho sonore des Orcades. Pour moi, ce chœur mélancolique s'élevait lentement et s'évaporait tout à coup comme les brouillards des montagnes d'Ossian ; ces brouillards qui se forment sur l'écume mousseuse des torrents de l'Arven s'épaississent lentement, et semblent se gonfler et se grossir, en montant, d'une foule innombrable de fantômes tourmentés et tordus par les vents. Ce sont des guerriers qui rêvent toujours, le casque appuyé sur la main, et dont les larmes et le sang tombent goutte à goutte dans les eaux noires des rochers ; ce sont des beautés pâles dont les cheveux s'allongent en arrière. comme les rayons d'une lointaine comète, et se fondent dans le sein humide de la lune ; elles passent vite, et leurs pieds s'évanouissent enveloppés dans les plis vaporeux de leurs robes blanches ; elles n'ont pas d'ailes, et volent. Elles volent en tenant des harpes, elles volent les yeux baissés et la bouche entr'ouverte avec innocence ; elles jettent un cri en passant et se perdent, en montant, dans la douce lumière qui les appelle. Ce sont des navires aériens qui semblent se heurter contre des rives sombres, et se plonger dans des flots épais ; les montagnes se penchent pour les pleurer, et les dogues noirs élèvent leurs têtes difformes et hurlent longuement, en regardant le disque qui tremble au ciel, tandis que la mer secoue les colonnes blanches des Orcades qui sont rangées comme les tuyaux d'un orgue immense, et répandent, sur l'Océan, une harmonie déchirante et mille fois prolongée dans la caverne où les vagues sont enfermées.

La musique se traduisait ainsi en sombres images dans mon âme, bien jeune encore, ouverte à toutes les sympathies et comme amoureuse de ses douleurs fictives.

C'était, d'ailleurs, revenir à la pensée de celui qui avait inventé ces chants tristes et puissants, que de les sentir de la sorte... (II, 4.)

MALTE

... Mon père, vieil officier supérieur, toujours dans les camps, m'était tout à fait inconnu, quand un jour il lui prit fantaisie de me conduire en Egypte avec lui. J'avais douze ans, et je me souviens encore de ce temps comme si j'y étais, des sentiments de toute l'armée et de ceux qui prenaient déjà possession de mon âme...

La flotte venait d'appareiller depuis le 30 floréal an VI. Je passai le jour et la nuit sur le pont à me pénétrer du bonheur de voir la grande mer bleue et nos vaisseaux. Je comptai cent bâtiments et je ne pus tout compter. Notre ligne militaire avait une lieue d'étendue, et le demi-cercle que formait le convoi en avait au moins six. Je ne disais rien. Je regardai passer la Corse tout près de nous, traînant la Sardaigne à sa suite, et bientôt arriva la Sicile à notre gauche. Car la *Junon*, qui portait mon père et moi, était destinée à éclairer la route et à former l'avant-garde avec trois autres frégates. Mon père me tenait la main et me montrait l'Etna tout fumant et des rochers que je n'oubliai point : c'était la Favaniane et le mont Eryx. Marsala, l'ancienne Lilybée, passait à travers ses vapeurs, et je pris ses maisons blanches pour des colombes perçant un nuage ; et un matin, c'était..., oui, c'était le 24 prairial, je vis, au lever du jour, arriver devant moi un tableau qui m'éblouit pour vingt ans.

Malte était debout avec ses forts, ses canons à fleur d'eau, ses longues murailles luisantes au soleil comme des marbres nouvellement polis, et sa fourmilière de galères toutes minces courant sur de longues rames rouges. Cent quatre-vingt quatorze bâtiments français l'enveloppaient de leurs grandes voiles et de leurs pavillons bleus, rouges et blancs, que l'on hissait, en ce moment, à tous les mâts, tandis que l'étendard de la religion s'abaissait lentement sur le *Gozo* et le fort Saint-Elme : c'était la dernière croix militante qui tombait. Alors la flotte tira cinq cents coups de canon.

Le vaisseau l'*Orient* était en face, seul à l'écart, grand et immobile. Devant lui vinrent passer lentement, et l'un après l'autre, tous les bâtiments de guerre, et je vis de loin Desaix

saluer Bonaparte. Nous montâmes près de lui à bord de l'*Orient*. Enfin pour la première fois je le vis.

Il était debout près du bord, causant avec Casa-Bianca, capitaine du vaisseau (pauvre *Orient* !), et il jouait avec les cheveux d'un enfant de dix ans, le fils du capitaine. Je fus jaloux de cet enfant sur-le-champ, et le cœur me bondit en voyant qu'il touchait le sabre du général. Mon père s'avança vers Bonaparte et lui parla longtemps. Je ne voyais pas encore son visage. Tout d'un coup il se retourna et me regarda ; je frémis de tout mon corps à la vue de ce front jaune et entouré de longs cheveux pendants et comme sortant de la mer, tout mouillés ; de ces grands yeux gris, de ces joues maigres et de cette lèvre rentrée sur un menton aigu. Il venait de parler de moi, car il disait : « Écoute, mon brave, puisque tu le veux, tu viendras en Egypte, et le général Vaubois restera bien ici sans toi et avec ses quatre mille hommes ; mais je n'aime pas qu'on emmène ses enfants ; je ne l'ai permis qu'à Casa-Bianca, et j'ai eu tort. Tu vas renvoyer celui-ci en France ; je veux qu'il soit fort en mathématiques, et, s'il t'arrive quelque chose là-bas, je te réponds de lui, moi ; je m'en charge, et j'en ferai un bon soldat. » En même temps il se baissa, et me prenant sous les bras, m'éleva jusqu'à sa bouche et me baisa le front. La tête me tourna, je sentis qu'il était mon maître et qu'il enlevait mon âme à mon père, que, du reste, je connaissais à peine parce qu'il vivait à l'armée éternellement. Je crus éprouver l'effroi de Moïse, berger, voyant Dieu dans le buisson. Bonaparte m'avait soulevé libre et, quand ses bras me redescendirent doucement sur le pont, ils y laissèrent un esclave de plus. (III, 3.)

. . . . . .

[ABOUKIR]

Six ans après cette séparation, l'enfant, devenu jeune homme reçoit une lettre de son père, écrite « à bord du vaisseau anglais le *Culloden*, devant Rochefort, 1804 ».

... Je suis prisonnier des Anglais depuis le 14 thermidor an VI (ou le 2 août 1798, vieux style, qui, dit-on, redevient à la mode aujourd'hui). J'étais allé à bord de l'*Orient* pour tâcher de persuader à ce brave Brueys d'appareiller pour Corfou. Bona-

parte m'avait déjà envoyé son pauvre aide de camp Julien qui eut la sottise de se laisser enlever par les Arabes. Moi, j'arrivai, mais inutilement. Brueys était entêté comme une mule. Il disait qu'on allait trouver la passe d'Alexandrie pour faire entrer ses vaisseaux ; mais il ajouta quelques mots assez fiers qui me firent bien voir qu'au fond il était un peu jaloux de l'armée de terre. « Nous prend-on pour des *passeurs d'eau* ? me dit-il, et croit-on que nous ayons peur des Anglais ? » Il aurait mieux valu pour la France qu'il en eût peur. Mais s'il a fait des fautes, il les a glorieusement expiées ; et je puis dire que j'expie ennuyeusement celle que je fis de rester à son bord quand on l'attaqua. Brueys fut d'abord blessé à la tête et à la main. Il continua le combat jusqu'au moment où un boulet lui arracha les entrailles. Il se fit mettre dans un sac de son et mourut sur son banc de quart. Nous vîmes clairement que nous allions sauter vers les dix heures du soir. Ce qui restait de l'équipage descendit dans les chaloupes et se sauva, excepté Casa-Bianca. Il demeura le dernier, bien entendu, mais son fils, un beau garçon, que tu as entrevu, je crois, vint me trouver et me dit : « Citoyen, qu'est-ce que l'honneur veut que je fasse ? » — Pauvre petit ! Il avait dix ans, je crois, et cela parlait d'honneur dans un tel moment ! Je le pris sur mes genoux dans le canot et je l'empêchai de voir sauter son père avec le pauvre *Orient*, qui s'éparpilla en l'air comme une gerbe de feu. Nous ne sautâmes pas, nous, mais nous fûmes pris, ce qui est bien plus douloureux, et je vins à Douvres, sous la garde d'un brave capitaine anglais nommé Collingwood, qui commande à présent le *Culloden*. C'est un galant homme s'il en fût, qui, depuis 1761 qu'il sert dans la marine, n'a quitté la mer que pendant deux années, pour se marier et mettre au monde ses deux filles. Ces enfants, dont il parle sans cesse, ne le connaissent pas, et sa femme ne connaît guère que par ses lettres son beau caractère. Mais je sens bien que la douleur de cette défaite d'Aboukir a abrégé mes jours, qui n'ont été que trop longs, puisque j'ai vu un tel désastre et la mort de mes glorieux amis. (III, 4.)

[LA FRÉGATE]

Page de l'Empereur, le jeune homme est dirigé sur le camp de Boulogne où il reçoit le commandement d'une embarcation à

fond plat. Il joue de malheur et se trouve prisonnier à son tour.

Ce jour-là, il y avait en mer une seule frégate anglaise. Elle courait des bordées avec une majestueuse lenteur; elle allait, elle venait, elle virait, elle se penchait, elle se relevait, elle se mirait, elle glissait, elle s'arrêtait, elle jouait au soleil comme un cygne qui se baigne. Le misérable bateau plat de nouvelle et mauvaise invention s'était risqué fort avant avec quatre autres bâtiments pareils ; et nous étions tout fiers de notre audace, lancés ainsi depuis le matin, lorsque nous découvrîmes tout à coup les paisibles jeux de la frégate. Ils nous eussent sans doute paru fort gracieux et poétiques vus de la terre ferme, ou seulement si elle se fût amusée à prendre ses ébats entre l'Angleterre et nous ; mais c'était, au contraire, entre nous et la France. La côte de Boulogne était à plus d'une lieue. Cela nous rendit pensifs. Nous fîmes force de nos mauvaises voiles et de nos plus mauvaises rames, et pendant que nous nous démenions, la paisible frégate continuait à prendre son bain de mer et à décrire mille contours agréables autour de nous, faisant le manège, changeant de main comme un cheval bien dressé, et dessinant des S et des Z sur l'eau de la façon la plus aimable. Nous remarquâmes qu'elle eut la bonté de nous laisser passer plusieurs fois devant elle sans tirer un coup de canon, et même tout d'un coup, elle les retira tous dans l'intérieur et ferma tous ses sabords. Je crus d'abord que c'était une manœuvre toute pacifique et je ne comprenais rien à cette politesse. — Mais un gros vieux marin me donna un coup de coude et me dit : voilà qui va mal. En effet, après nous avoir bien laissés courir devant elle comme des souris devant un chat, l'aimable et belle frégate arriva sur nous à toutes voiles sans daigner faire feu, nous heurta de sa proue comme un cheval du poitrail, nous brisa, nous écrasa, nous coula, et passa joyeusement par-dessus nous, laissant quelques canots pêcher les prisonniers, desquels je fus, moi dixième, sur deux cents hommes que nous étions au départ. La belle frégate se nommait la *Naïade*, et pour ne pas perdre l'habitude française des jeux de mots, vous pensez bien que nous ne manquâmes jamais de l'appeler depuis la *Noyade*. (III, 6.)

LE CORPS DE GARDE RUSSE

Enfin libre, et toujours lieutenant, le futur capitaine Renaud est sévèrement reçu par l'Empereur : « Je n'aime pas les prisonniers, on se fait tuer », s'entend-il dire. Aussi son parti est vite pris.

« J'allai vite à la guerre me plonger dans les rangs inconnus, l'infanterie de ligne, l'infanterie de bataille, où les paysans de l'armée se faisaient faucher par mille à la fois, aussi pareils, aussi égaux que les blés d'une grasse prairie de la Beauce. — Je me cachai là comme un chartreux dans son cloître ; et du fond de cette foule armée, marchant à pied comme les soldats, portant un sac et mangeant leur pain, je fis les grandes guerres de l'Empire... »

Un événement devait encore assombrir sa vie.

C'était en 1814 ; c'était le commencement de l'année et la fin de cette sombre guerre où notre pauvre armée défendait l'Empire et l'Empereur, et où la France regardait le combat avec découragement. Soissons venait de se rendre au Prussien Bulow. Les armées de Silésie et du Nord y avaient fait leur jonction. Macdonald avait quitté Troyes et abandonné le bassin de l'Yonne pour établir sa ligne de défense de Nogent à Montereau, avec trente mille hommes.

Nous devions attaquer Reims que l'Empereur voulait reprendre. Le temps était sombre et la pluie continuelle. Nous avions perdu la veille un officier supérieur, qui conduisait des prisonniers. Les Russes l'avaient surpris et tué dans la nuit précédente, et ils avaient délivré leurs camarades. Notre colonel, qui était ce qu'on nomme un *dur à cuire*, voulut reprendre sa revanche. Nous étions près d'Epernay et nous tournions les hauteurs qui l'environnent. Le soir venait, et, après avoir occupé le jour entier à nous refaire, nous passions près d'un joli château blanc à tourelles, nommé Boursault, lorsque le colonel m'appela. Il m'emmena à part, pendant qu'on formait les faisceaux, et me dit de sa vieille voix enrouée :

— Vous voyez bien là-haut une grange, sur cette colline coupée à pic ; là où se promène ce grand nigaud de factionnaire russe avec son bonnet d'évêque ?

— Oui, oui, dis-je, je vois parfaitement le grenadier et la grange.

— Eh bien ! vous qui êtes un ancien, il faut que vous sachiez que c'est là le point que les Russes ont pris avant-hier et qui occupe le plus l'Empereur, pour le quart d'heure. Il me dit que c'est la clef de Reims, et ça pourrait bien être. En tout cas, nous allons jouer un tour à Woronzow. A onze heures du soir, vous prendrez deux cents de vos lapins, vous surprendrez le corps de garde qu'ils ont établi dans cette grange. Mais, de peur de donner l'alarme, vous enlèverez ça à la baïonnette.

Il prit et m'offrit une prise de tabac, et, jetant le reste peu à peu, comme je fais là, il me dit, en prononçant un mot à chaque grain semé au vent :

— Vous sentez bien que je serai par là, derrière vous, avec ma colonne. — Vous n'aurez guère perdu que soixante hommes, vous aurez les six pièces qu'ils ont placées là... Vous les tournerez du côté de Reims... A onze heures... onze heures et demie, la position sera à nous Et nous dormirons jusqu'à trois heures pour nous reposer un peu... de la petite affaire de Craonne [1], qui n'était pas, comme on dit, piquée des vers.

— Ça suffit, lui dis-je ; et je m'en allai, avec mon lieutenant en second, préparer un peu notre soirée. L'essentiel, comme vous voyez, était de ne pas faire de bruit. Je passai l'inspection des armes et je fis enlever, avec le tire-bourre, les cartouches de toutes celles qui étaient chargées. Ensuite, je me promenai quelque temps avec mes sergents, en attendant l'heure. A dix heures et demie, je leur fis mettre leur capote sur l'habit et le fusil caché sous la capote ; car, quelque chose qu'on fasse, comme vous voyez ce soir, la baïonnette se voit toujours, et quoiqu'il fît autrement sombre qu'à présent, je ne m'y fiais pas. J'avais observé les petits sentiers bordés de haies qui conduisaient au corps de garde russe, et j'y fis monter les plus déterminés gaillards que j'aie jamais commandés. Il y en a encore là, dans les rangs, deux qui y étaient et s'en souviennent bien. — Ils avaient l'habitude des Russes, et savaient comment les prendre. Les factionnaires que nous rencontrâmes en montant disparurent sans bruit, comme des roseaux que l'on couche par terre avec la main. Celui qui était devant les armes

[1] 7 mars, bataille indécise.

demandait plus de soin. Il était immobile, l'arme au pied et le menton sur son fusil ; le pauvre diable se balançait comme un homme qui s'endort de fatigue et va tomber. Un de mes grenadiers le prit dans ses bras en le serrant à l'étouffer, et deux autres, l'ayant bâillonné, le jetèrent dans les broussailles. J'arrivai lentement et je ne pus me défendre, je l'avoue, d'une certaine émotion que je n'avais jamais éprouvée au moment des autres combats. C'était la honte d'attaquer des gens couchés. Je les voyais, roulés dans leurs manteaux, éclairés par une lanterne sourde, et le cœur me battit violemment. Mais tout à coup, au moment d'agir, je craignis que ce ne fût une faiblesse qui ressemblât à celle des lâches, j'eus peur d'avoir senti la peur une fois, et, prenant mon sabre caché sous mon bras, j'entrai le premier, brusquement, donnant l'exemple à mes grenadiers. Je leur fis un geste qu'ils comprirent ; ils se jetèrent d'abord sur les armes, puis sur les hommes, comme des loups sur un troupeau. Oh ! ce fut une boucherie sourde et horrible ! la baïonnette perçait, la crosse assommait, le genou étouffait, la main étranglait. Tous les cris à peine poussés étaient éteints sous les pieds de nos soldats, et nulle tête ne se soulevait sans recevoir le coup mortel. En entrant, j'avais frappé au hasard un coup terrible, devant moi, sur quelque chose de noir que j'avais traversé d'outre en outre : un vieux officier, homme grand et fort, la tête chargée de cheveux, se leva comme un fantôme, jeta un cri affreux en voyant ce que j'avais fait, me frappa à la figure d'un coup d'épée violent, et tomba mort à l'instant sou les baïonnettes. Moi, je tombai assis à côté de lui, étourdi du coup porté entre les yeux, et j'entendis sous moi la voix mourante et tendre d'un enfant qui disait : Papa...

Je compris alors mon œuvre, et j'y regardai avec un empressement frénétique, Je vis un de ces officiers de quatorze ans, si nombreux dans les armées russes qui nous envahirent à cette époque, et que l'on traînait à cette terrible école. Ses longs cheveux bouclés tombaient sur sa poitrine, aussi blonds, aussi soyeux que ceux d'une femme, et sa tête s'était penchée comme s'il n'eût fait que s'endormir une seconde fois. Ses lèvres roses, épanouies comme celles d'un nouveau-né, semblaient encore engraissées par le lait de la nourrice, et ses grands yeux bleus

entr'ouverts avaient une beauté de forme candide, féminine et caressante. Je le soulevai sur un bras, et sa joue tomba sur ma joue ensanglantée, comme s'il allait cacher sa tête entre le menton et l'épaule de sa mère pour se réchauffer. Il semblait se blottir sous ma poitrine pour fuir ses meurtriers. La tendresse filiale, la confiance et le repos d'un sommeil délicieux reposaient sur sa figure morte, et il paraissait me dire : Dormons en paix.

— Etait-ce là un ennemi ? m'écriai-je. — Et ce que Dieu a mis de paternel dans les entrailles de tout homme s'émut et tressaillit en moi ; je le serrais contre ma poitrine, lorsque je sentis que j'appuyais sur moi la garde de mon sabre qui traversait son cœur et qui avait tué cet ange endormi. Je voulus pencher ma tête sur sa tête, mais mon sang le couvrit de larges taches ; je sentis la blessure de mon front, et je me souvins qu'elle m'avait été faite par son père. Je regardai honteusement de côté, et je ne vis qu'un amas de corps que mes grenadiers tiraient par les pieds et jetaient dehors, ne leur prenant que des cartouches. En ce moment, le colonel entra suivi de la colonne, dont j'entendis le pas et les armes.

— Bravo ! mon cher, me dit-il, vous avez enlevé ça lestement. Mais vous êtes blessé ?

— Regardez cela, dis-je ; quelle différence y a-t-il entre moi et un assassin ?

— Eh ! sacredié, mon cher, que voulez-vous ? c'est le métier.

—C'est juste, répondis-je, et je me levai pour aller reprendre mon commandement. L'enfant retomba dans les plis de son manteau dont je l'enveloppai, et sa petite main ornée de grosses bagues laissa échapper une canne de jonc, qui tomba sur ma main comme s'il me l'eût donnée. Je la pris ; je résolus, quels que fussent mes périls à venir, de n'avoir plus d'autre arme, et je n'eus pas l'audace de retirer de sa poitrine mon sabre d'égorgeur.

Je sortis à la hâte de cet antre qui puait le sang, et quand je me trouvai au grand air, j'eus la force d'essuyer mon front rouge et mouillé. Mes grenadiers étaient à leurs rangs ; chacun essuyait froidement sa baïonnette dans le gazon et raffermissait sa pierre à feu dans la batterie. Mon sergent-major, suivi

du fourrier, marchait devant les rangs, tenant sa liste à la main, et, lisant à la lueur d'un bout de chandelle planté dans le canon de son fusil comme dans un flambeau, il faisait paisiblement l'appel. Je m'appuyai contre un arbre, et le chirurgien-major vint me bander le front. Une large pluie de mars tombait sur ma tête et me faisait quelque bien. Je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir :

— Je suis las de la guerre, dis-je au chirurgien.

— Et moi aussi, dit une voix grave que je connaissais.

Je soulevai le bandage de mes sourcils, et je vis, non pas Napoléon empereur, mais Bonaparte soldat. Il était seul, triste, à pied, debout devant moi, ses bottes enfoncées dans la boue, son habit déchiré, son chapeau ruisselant la pluie par les bords; il sentait ses derniers jours venus, et regardait autour de lui ses derniers soldats.

Il me considérait attentivement.

— Je t'ai vu quelque part, dit-il, grognard ?

A ce dernier mot, je sentis qu'il ne me disait là qu'une phrase banale; je savais que j'avais vieilli de visage plus que d'années, et que fatigues, moustaches et blessures me déguisaient assez.

— Je vous ai vu partout, sans être vu, répondis-je.

— Veux-tu de l'avancement ?

Je dis : Il est bien tard.

Il croisa les bras un moment sans répondre, puis :

— Tu as raison, va, dans trois jours, toi et moi nous quitterons le service.

Il me tourna le dos et remonta sur son cheval tenu à quelques pas. En ce moment, notre tête de colonne avait attaqué et l'on nous lançait des obus. Il en tomba un devant le front de ma compagnie, et quelques hommes se jetèrent en arrière, par un premier mouvement dont ils eurent honte. Bonaparte s'avança seul sur l'obus qui brûlait et fumait devant son cheval, et lui fit flairer cette fumée. Tout se tut et resta sans mouvement : l'obus éclata et n'atteignit personne. Les grenadiers sentirent la leçon terrible qu'il leur donnait ; moi j'y sentis de plus quelque chose qui tenait du désespoir. La France lui manquait, et il avait douté un instant de ses vieux braves. Je me trouvai trop vengé et lui trop puni de ses fautes par un

si grand abandon. Je me levai avec effort, et, m'approchant de lui, je pris et serrai la main qu'il tendait à plusieurs d'entre nous. Il ne me reconnut point, mais ce fut pour moi une réconciliation tacite entre le plus obscur et le plus illustre des hommes de notre siècle. — On battit la charge, et, le lendemain au jour, Reims fut repris par nous. Mais quelques jours après, Paris l'était par d'autres... (III, 8.)

UNE BILLE

Quinze jours après cette conversation, l'auteur pensait à « l'obscur capitaine Renaud » quand il vit entrer un grenadier de sa compagnie, qui lui apprend avec sa fruste émotion le malheur de ce chef aimé. Victime d'un talion mystérieux, l'homme qui se reprochait comme un crime la mort de l'enfant russe, est tombé victime d'un gamin de Paris.

Pendant les deux jours du 28 et du 29 juillet, le capitaine Renaud n'avait fait autre chose que marcher en colonne, le long des rues, à la tête de ses grenadiers ; il se plaçait devant la première section de sa colonne, et allait paisiblement au milieu d'une grêle de pierres et de coups de fusil qui partaient des cafés, des balcons et des fenêtres. Quand il s'arrêtait, c'était pour faire serrer les rangs ouverts par ceux qui tombaient, et pour regarder si ses guides de gauche se tenaient à leurs distances et à leurs chefs de file. Il n'avait pas tiré son épée et marchait la canne à la main. Les ordres lui étaient d'abord parvenus exactement ; mais, soit que les aides de camp fussent tués en route, soit que l'état-major ne les eût pas envoyés, il fut laissé, dans la nuit du 28 au 29, sur la place de la Bastille, sans autre instruction que de se retirer sur Saint-Cloud en détruisant les barricades sur son chemin. Ce qu'il fit sans tirer un coup de fusil. Arrivé au pont d'Iéna, il s'arrêta pour faire l'appel de sa compagnie. Il lui manquait moins de monde qu'à toutes celles de la Garde qui avaient été détachées, et ses hommes étaient aussi moins fatigués. Il avait eu l'art de les faire reposer à propos et à l'ombre, dans ces brûlantes journées, et de leur trouver, dans les casernes abandonnées, la nourriture que refusaient les maisons ennemies ; la contenance de sa colonne était telle, qu'il avait trouvé déserte chaque barricade et n'avait eu que la peine de la faire démolir.

Il était donc debout, à la tête du pont d'Iéna, couvert de poussière, et secouant ses pieds ; il regardait, vers la barrière, si rien ne gênait la sortie de son détachement, et désignait des éclaireurs pour envoyer en avant. Il n'y avait personne dans le Champ de Mars, que deux maçons qui paraissaient dormir, couchés sur le ventre, et un petit garçon d'environ quatorze ans, qui marchait pieds nus et jouait des castagnettes avec deux morceaux de faïence cassée. Il les raclait de temps en temps sur le parapet du pont, et vint ainsi, en jouant, jusqu'à la borne où se tenait Renaud. Le capitaine montrait en ce moment les hauteurs de Passy avec sa canne. L'enfant s'approcha de lui, le regardant avec de grands yeux étonnés, et tirant de sa veste un pistolet d'arçon, il le prit des deux mains et le dirigea vers la poitrine du capitaine. Celui-ci détourna le coup avec sa canne, et l'enfant ayant fait feu, la balle porta dans le haut de la cuisse. Le capitaine tomba assis, sans dire mot, et regarda avec pitié ce singulier ennemi. Il vit ce jeune garçon qui tenait toujours son arme des deux mains, et demeurait tout effrayé de ce qu'il avait fait. Les grenadiers étaient en ce moment appuyés tristement sur leurs fusils ; ils ne daignèrent pas faire un geste contre ce petit drôle. Les uns soulevèrent leur capitaine, les autres se contentèrent de tenir cet enfant par le bras et de l'amener à celui qu'il avait blessé. Il se mit à fondre en larmes ; et quand il vit le sang couler à flots de la blessure de l'officier sur son pantalon blanc, effrayé de cette boucherie, il s'évanouit. On emporta en même temps l'homme et l'enfant dans une petite maison proche de Passy, où tous deux étaient encore. La colonne, conduite par le lieutenant, avait poursuivi sa route pour Saint-Cloud, et quatre grenadiers, après avoir quitté leurs uniformes, étaient restés dans cette maison hospitalière à soigner leur vieux commandant. L'un (celui qui me parlait) avait pris de l'ouvrage comme ouvrier armurier à Paris; d'autres comme maîtres d'armes, et, apportant leur journée au capitaine, ils l'avaient empêché de manquer de soins jusqu'à ce jour. On l'avait amputé ; mais la fièvre était ardente et mauvaise ; et comme il craignait un redoublement dangereux, il m'envoyait chercher. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je partis sur-le-champ avec le digne soldat qui m'avait raconté ces

détails, les yeux humides et la voix tremblante, mais sans murmure, sans injure, sans accusation, répétant seulement : C'est un grand malheur pour nous.

Le blessé avait été porté chez une petite marchande qui était veuve et qui vivait seule dans une petite boutique, et dans une rue écartée du village, avec des enfants en bas âge. Elle n'avait pas eu la crainte, un seul moment, de se compromettre, et personne n'avait eu l'idée de l'inquiéter à ce sujet. Les voisins, au contraire, s'étaient empressés de l'aider dans les soins qu'elle prenait du malade. Les officiers de santé, qu'on avait appelés, ne l'ayant pas jugé transportable après l'opération, elle l'avait gardé, et souvent elle avait passé la nuit près de son lit. Lorsque j'entrai, elle vint au-devant de moi avec un air de reconnaissance et de timidité qui me firent peine. Je sentis combien d'embarras à la fois elle avait cachés par bonté naturelle et par bienfaisance. Elle était fort pâle, et ses yeux étaient rougis et fatigués. Elle allait et venait vers une arrière-boutique très étroite que j'apercevais de la porte, et je vis, à sa précipitation, qu'elle arrangeait la petite chambre du blessé et mettait une sorte de coquetterie à ce qu'un étranger la trouvât convenable. — Aussi, j'eus soin de ne pas marcher vite, et je lui donnai tout le temps dont elle eut besoin.

— Voyez monsieur, il a bien souffert, allez ! me dit-elle en ouvrant la porte.

Le capitaine Renaud était assis sur un petit lit à rideaux de serge, placé dans un coin de la chambre, et plusieurs traversins soutenaient son corps. Il était d'une maigreur de squelette, et les pommettes des joues d'un rouge ardent ; la blessure de son front était noire. Je vis qu'il n'irait pas loin, et son sourire me le dit aussi. Il me tendit la main et me fit signe de m'asseoir. Il y avait à sa droite un jeune garçon qui tenait un verre d'eau gommée et le remuait avec la cuillère. Il se leva et m'apporta sa chaise. Renaud le prit, de son lit, par le bout de l'oreille, et me dit doucement, d'une voix affaiblie :

— Tenez, mon cher, je vous présente mon vainqueur.

Je haussai les épaules, et le pauvre enfant baissa les yeux en rougissant. — Je vis une grosse larme rouler sur sa joue.

— Allons ! allons ! dit le capitaine en passant la main dans

ses cheveux. Ce n'est pas sa faute. Pauvre garçon ! il avait rencontré deux hommes qui lui avaient fait boire de l'eau-de-vie, l'avaient payé, et l'avaient envoyé me tirer son coup de pistolet. Il a fait cela comme il aurait jeté une bille au coin de la borne. — N'est-ce pas, Jean ?

Et Jean se mit à trembler et prit une expression de douleur si déchirante qu'elle me toucha. Je le regardai de plus près : c'était un fort bel enfant.

— C'était bien une bille aussi, me dit la jeune marchande. Voyez, monsieur. Et elle me montrait une petite bille d'agate, grosse comme les plus fortes balles de plomb, et avec laquelle on avait chargé le pistolet de calibre qui était là.

— Il n'en faut pas plus que ça pour retrancher une jambe d'un capitaine, me dit Renaud.

— Vous ne devez pas le faire parler beaucoup, me dit timidement la marchande.

Renaud ne l'écoutait pas :

— Oui, mon cher, il ne me reste pas assez de jambe pour y faire tenir une jambe de bois.

Je lui serrais la main sans répondre, humilié de voir que, pour tuer un homme qui avait tant vu et tant souffert, dont la poitrine était bronzée par vingt campagnes et dix blessures, éprouvée à la glace et au feu, passée à la baïonnette et à la lance, il n'avait fallu que le soubresaut d'une de ces grenouilles des ruisseaux de Paris qu'on nomme *gamins*.

Renaud répondit à ma pensée. Il pencha sa joue sur le traversin, et, me serrant la main :

— Nous étions en guerre, me dit-il ; il n'est pas plus assassin que je ne le fus à Reims, moi. Quand j'ai tué l'enfant russe, j'étais peut-être aussi un assassin ? — Dans la grande guerre d'Espagne, les hommes qui poignardaient nos sentinelles ne se croyaient pas des assassins, et, étant en guerre, ils ne l'étaient peut-être pas. Les catholiques et les huguenots s'assassinaient-ils ou non ? — De combien d'assassinats se compose une grande bataille ? — Voilà un des points où notre raison se perd et ne sait que dire. C'est la guerre qui a tort et non pas nous. Je vous assure que ce petit bonhomme est fort doux et fort gentil ; il lit et écrit déjà très bien. C'est un enfant trouvé. — Il était

apprenti menuisier. — Il n'a pas quitté ma chambre depuis quinze jours, et il m'aime beaucoup, ce pauvre garçon. Il annonce des dispositions pour le calcul ; on peut en faire quelque chose.

Comme il parlait plus péniblement et s'approchait de mon oreille, je me penchai, et il me donna un petit papier plié qu'il me pria de parcourir. J'entrevis un court testament par lequel il laissait une sorte de métairie misérable qu'il possédait à la pauvre marchande qui l'avait recueilli, et, après elle, à Jean, qu'elle devait faire élever, sous condition qu'il ne serait jamais militaire ; il stipulait la somme de son remplacement, et donnait ce petit bout de terre pour asile à ses quatre vieux grenadiers. Il chargeait de tout cela un notaire de sa province. Quand j'eus le papier dans les mains, il parut plus tranquille et prêt à s'assoupir. Puis il tressaillit, et, rouvrant les yeux, il me pria de prendre et de garder sa canne de jonc. — Ensuite il s'assoupit encore. Son vieux soldat secoua la tête et lui prit une main. Je pris l'autre, que je sentis glacée. Il dit qu'il avait froid aux pieds, et Jean coucha et appuya sa petite poitrine d'enfant sur le lit pour le réchauffer. Alors le capitaine Renaud commença à tâter ses draps avec les mains, disant qu'il ne les sentait plus, ce qui est un signe fatal. Sa voix était caverneuse. Il porta péniblement une main à son front, regarda Jean attentivement et dit encore :

— C'est singulier ! — Cet enfant-là ressemble à l'enfant russe ! Ensuite il ferma les yeux, et, me serrant la main avec une présence d'esprit renaissante.

— Voyez-vous ! me dit-il, voilà le cerveau qui se prend, c'est la fin.

Son regard était différent et plus calme. Nous comprîmes cette lutte d'un esprit ferme qui se jugeait contre la douleur qui l'égarait, et ce spectacle, sur un grabat misérable, était pour moi plein d'une majesté solennelle. Il rougit de nouveau et dit très haut :

— Ils avaient quatorze ans... — tous deux... — Qui sait si ce n'est pas cette jeune âme revenue dans cet autre corps pour se venger ?...

Ensuite il tressaillit, il pâlit, et me regarda tranquillement et avec attendrissement :

— Dites-moi !... ne pourriez-vous me fermer la bouche ? Je crains de parler... on s'affaiblit... Je ne voudrais plus parler... J'ai soif.

On lui donna quelques cuillerées, et il dit :

— J'ai fait mon devoir. Cette idée-là fait du bien.

Et il ajouta :

— Si le pays se trouve mieux de tout ce qui s'est fait, nous n'avons rien à dire ; mais vous verrez. »

Ensuite il s'assoupit et dormit une demi-heure environ. Après ce temps, une femme vint à la porte timidement, et fit signe que le chirurgien était là ; je sortis sur la pointe du pied pour lui parler, et, comme j'entrais avec lui dans le petit jardin, m'étant arrêté auprès d'un puits pour l'interroger, nous entendîmes un grand cri. Nous courûmes et nous vîmes un drap sur la tête de cet honnête homme, qui n'était plus (III, 9.)...

DE MADEMOISELLE SEDAINE

ET DE

LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE

Cette lettre à MM. les Députés parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1841. C'est un appel à l'opinion publique sur la caducité des droits d'auteurs et la protection trop précaire accordée par la loi à la propriété littéraire. Indigné de la détresse où se trouvait la « fille d'un écrivain célèbre » (l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, du *Déserteur*, de la *Gageure imprévue*.) Mlle Sedaine, Vigny plaidait une fois de plus la cause de « l'ouvrier en livres » et de sa famille.

« La presse est une tribune qui convient à ceux qui aiment la solitude. Elle suffit au peu de choses que je dis, et quelque droit que j'en puisse avoir, de longtemps je n'en chercherai une autre, car je ne suis qu'un étudiant perpétuel. »

[LA VIE ET L'ŒUVRE]

Après avoir indiqué les deux sources des idées de Sedaine : la famille et l'atelier des maçons, Vigny se défend de céder à une dangereuse tendance de la critique, trop portée à chercher dans les œuvres d'un auteur l'histoire de son cœur et de sa vie.

Bientôt et tout à coup il s'affranchit des impressions premières, il se dégage entièrement de lui-même, il s'élève, il

invente, et nous ne devons pas chercher trop avant dans le cœur, quand la tête est si libre. Lorsqu'il s'agit d'examiner les œuvres d'un homme dont le génie est dramatique, d'un Poëte épique ou d'un Romancier, de celui enfin qui crée et fait mouvoir des personnages, il ne faut pas chercher trop minutieusement, dans ses œuvres, l'histoire détaillée des souffrances de son cœur, ni la chronique des accidents et des rencontres de sa vie, mais seulement les mille rêves de son imagination et leur mérite aux yeux de ceux qui savent tous les secrets de l'art difficile de la scène. Quels rapports ingénieux ne trouverait-on pas entre les ouvrages d'un homme célèbre et les impressions qu'il reçut du dehors, entre sa vie idéale et sa vie réelle, si l'on voulait trop s'étudier à leur faire suivre deux lignes parallèles ! Mais que de fois il faudrait tordre la ligne de la vérité des faits pour lui faire rejoindre celle des créations imaginaires, et qu'elle serait souvent rompue à la peine !

Le premier devoir du Poëte dramatique est le détachement de lui-même. Avant de mettre le pied dans l'enceinte de son théâtre idéal, il faut que son imagination boive une coupe de l'eau du Léthé, qu'elle oublie son séjour dans une tête humaine, son rôle dans la comédie de la vie, et qu'elle souffle ensuite, qu'elle agrandisse et diminue, qu'elle colore des mille nuances du prisme les bulles de savon qu'elle va librement jeter dans l'espace illimité. Si le Poëte, trop préoccupé de lui-même, se laissait entraîner à se peindre dans chacun de ses ouvrages, il tomberait dans une monotonie de traits et de couleurs que Beaumarchais compare avec sa justesse d'esprit accoutumée à des *camaïeux* ; — on appelait ainsi certains petits tableaux imitant le camée et l'onyx, où tout était blanc et ombré de bleu ; — certes, l'azur est une belle couleur ; mais tout dans la nature et dans la vie n'est pas azuré, il s'en faut de beaucoup. C'est une prétention moderne et tout à fait de notre temps, outrée quelquefois au delà de toute mesure, que celle de jeter son portrait partout, posé dans la plus belle attitude possible. Je ne sais si l'on y pensait autant avant J.-J. Rousseau, son Saint-Preux et ses Confessions. Une fois ces ressemblances de l'auteur glissées dans ses œuvres, aisément dépistées et faiblement niées, le public et la critique ont pris fort naturellement l'habi-

tude de fureter dans tous les coins d'un drame et d'un roman, de lever tous les voiles et tous les chapeaux pour reconnaître l'écrivain en dessous. Dangereuse coutume de bal masqué, en vérité très-désastreuse pour l'art si elle prenait racine parmi nous, car on n'oserait plus peindre un scélérat ni la moindre scélératesse, de crainte d'être pris pour un pénitent qui parle au confessionnal. Ce grand amour des portraits et des secrets surpris fait que nous les cherchons trop souvent où ils ne sont pas. Il est bien vrai qu'il y a dans tous les théâtres certaines belles œuvres, mais très rares, plus particulièrement empreintes que les autres d'une souffrance profonde, et que le Poëte semble avoir écrites avec son sang versé goutte à goutte. Les tortures de la jalousie peuvent avoir fait sortir Othello et Alceste, tout armés du poignard et de l'épée, des fronts divins de Shakspeare et de Molière ; mais les arguments vigoureux des personnages graves qui combattent les plus emportés sont prononcés par une voix toute-puissante, celle de la raison du penseur ; elle est debout à côté de la passion et lutte corps à corps avec elle ; dès que je l'entends parler, je sens que sa présence m'ôte le droit de rechercher les douleurs personnelles d'un grand homme qui sait si bien les dompter et qui en connaît si bien le dictame et les antidotes ; je replace le voile sur son buste et je ne veux voir et écouter que les personnages qu'il s'est plu à faire mouvoir sous mes yeux. L'examen a sa mesure, et l'analyse a ses bornes. Gardons-nous bien de porter trop loin ce caprice moderne qu'on pourrait nommer *la recherche de la personnalité*. La scène a toujours été assez pure en France de l'affectation de se peindre, et je ne vois pas que ni les moindres ni les plus excellents de nos Poëtes dramatiques se soient étudiés à s'y représenter. J'estime que si parfois leurs sentiments secrets se sont fait jour dans le dialogue de leur théâtre, ce fut malgré eux, par des soupirs involontaires, et l'homme croyait son caractère et sa vie bien en sûreté sous le masque... Ce serait donc une profanation que de chercher à savoir plus que le Poëte n'a dit de lui-même, et les commentaires minutieux, les inductions hasardées, les interprétations détournées fausseraient à la longue l'esprit du spectateur, qui, au lieu de contempler les larges traits d'un tableau de la na-

ture composé de manière à servir de preuve à quelque haute idée morale, n'y voudrait plus voir que l'étroit scandale de quelque petit roman intime où l'auteur paraîtrait comme acteur et viendrait révéler sa vie privée, tout en dénonçant celle des autres. Ces fausses données ont d'ailleurs un grand malheur, c'est qu'il suffit d'une page de Mémoires, moins que cela, d'une lettre, pour les démentir et les rendre nulles.

C'est lorsque l'on veut apprécier le génie élégiaque qu'il convient de prendre l'auteur même pour but de son examen, puisqu'il est lui-même le sujet de ses œuvres. Ici la beauté s'accroît de la ressemblance du portrait. Le caractère et la vie du Poète impriment leur grandeur et leur sentiment sur son ouvrage, et plus on retrouve l'homme dans l'œuvre, plus sont profondes les émotions qu'elle donne. Comme Narcisse, le poëte élégiaque a dû se poser en tout temps sur le bord d'un ruisseau, s'y mirer et y dessiner avec soin son image ; il ne doit oublier ni un cheveu arraché, ni une larme, ni une goutte de sang, et c'est pour cela qu'on l'aime (quand on l'aime), et qu'il faut s'intéresser à lui forcément, puisque son personnage souffrant ou rêveur est le seul qu'il mette en scène, puisque partout et toujours il se regarde et se peint, et jusques en enfer, quand il ira, il se regardera encore dans l'eau en passant la barque d'Homère ou celle de Dante...

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

(29 JANVIER 1846).

Ce discours prononcé en séance publique, le 29 janvier 1846, parut généralement trop long. « L'écrivain solitaire » ne se contenta pas d'y faire l'éloge d'Etienne, chansonnier aimable, puis auteur des *Deux Gendres*, polémiste infatigable du *Nain jaune*, de la *Minerve* et du *Constitutionnel* — éloge que Sainte-Beuve a mis au point dans ses *Portraits littéraires*, III, 396.

Il tint à faire devant tous son examen de conscience de poëte et *d'artisan de la parole*.

— Le premier extrait marque l'opposition de nature entre les « maîtres de la pensée » et les « guides éloquents des grandes nations ». Ce furent ces quelques pages qui attirèrent au récipiendaire une réponse déplaisante, voire de M. Molé.

— Le second extrait faisait l'histoire — en raccourci — du mouvement romantique, évoquait, quelque vingt ans après, cette « génération littéraire novatrice, sérieuse et passionnée » qu'Etienne, tenant d'une doctrine opposée, avait vu se former sous ses yeux.

[« PENSEURS » ET « IMPROVISATEURS » OU POÈTES ET HOMMES D'ÉTAT]

Deux races différentes et parfois rivales composent la famille intellectuelle. L'homme de l'une a des dons secrets, des aptitudes natives que n'a point l'autre.

Le premier se recueille en lui-même, rassemble ses forces et craint de se hâter. Etudiant perpétuel, il sait que pour lui le travail, c'est la rêverie. Son rêve lui est presque aussi cher que tout ce qu'on aime dans le monde réel, et plus redoutable que tout ce que l'on y craint. — Sur chacune des routes de sa vie, il recueille, il amasse les trésors de son expérience, comme des pierres solides et éprouvées. Il les met longtemps en réserve avant de les mettre en œuvre. Il choisit entre elles la pierre d'assise de son monument. Autour de cette base, il dessine son plan, et quand il l'a de tous côtés contemplé, refait et modelé, il permet enfin à ses mains d'obéir aux élans de l'inspiration. — Mais, dans le travail même, il est encore contenu par l'amour de l'idéal, par le désir ardent de la perfection. Mécontent de tout ce qui n'entre pas dans l'ordre pur qu'il a conçu, il se sépare de son œuvre, en détourne les yeux, l'oublie longtemps pour y revenir. Il fait plus, il oublie l'époque même où il vit et les hommes qui l'entourent ; ou, s'il les regarde, ce n'est que pour les peindre. Il ne songe qu'à l'avenir, à la durée de sa construction, à ce que les siècles diront d'elle. — Il ne voit que les générations qui viendront respirer à l'ombre de son monument, et il cherche à le faire tel qu'elles trouvent à la fois le *bien* dans son usage, le *beau* dans sa contemplation.

Qu'il soit poëte ou grand écrivain, cet homme, ce tardif conquérant, ce possesseur durable de l'admiration, c'est le Penseur.

L'autre n'a pris dans l'étude que les forces qu'il lui fallait pour se préparer à la lutte de chaque jour. Il porte sur tous les points sa parole et ses écrits. Il aspire non-seulement à la di-

rection des affaires, mais à celle de l'intelligence publique. Il tient moins à la perfection et à la durée de son œuvre qu'à son action immédiate. Son esprit est agile et prime-sautier, son émotion plus ardente que profonde, sa volonté énergique, ses vues soudaines et praticables. La presse et la tribune sont ses forces. Par l'une, il prépare son pays à ce qu'il lui doit faire entendre par l'autre. Une forme unique ne saurait lui suffire. Il faut que les masses l'écoutent et y prennent plaisir ; que, par ses écrits courts et réitérés, il amène à lui leurs intérêts légitimes et leurs passions généreuses avant que sa dialectique les enchaîne. Forcé de plaider chaque jour, et de gagner la cause de son idée ou de son autorité par devant la nation, pour obtenir d'elle les armes nécessaires au combat du lendemain, il faut que sa science ait des anneaux innombrables pour lier dans ses détours tant d'intelligences diverses. — Dans tout ce qui se discute de grandiose ou de minime sur les besoins et la vie d'un peuple, il faut que chacune de ses notions soit précise et prête à sortir de sa bouche, claire et brillante comme les pierreries qui pleuvaient des lèvres de la fée. — Il sait d'avance que sa gloire sera proportionnée au souvenir que laisseront les événements qu'il a suscités ou accomplis, les choses du moment qu'il a discutées. S'il règne sur son temps, c'est assez. Que son époque soit grande par lui, c'est tout ce qu'il veut, bien assuré que, pour parler d'elle, il faudra la nommer de son nom, et que rien ne pourra briser l'anneau d'or qu'il ajoute à la chaîne des grandes choses et des faits mémorables.

Qu'il soit orateur, homme d'Etat, publiciste, cet homme, ce dominateur rapide des volontés et des opinions publiques, c'est l'improvisateur.

Entre ces deux puissantes natures, qui peut déterminer les mérites et donner la palme ? La valeur de ces deux créatures diverses ne peut être pesée que par le Créateur ; lui seul peut, après la mort, dignement juger et rémunérer ces deux forces presque saintes de l'âme humaine, comme la postérité seule a droit de les classer parmi les grandeurs de ses terrestres domaines.

Aucun homme n'en aurait le pouvoir, et aujourd'hui moins que jamais, puisque ces deux races, autrefois si distinctes, se

sont alliées et confondues dans le parlement, et ne sauraient au premier coup d'œil, se démêler qu'avec peine, sous la toge du législateur.

Aujourd'hui, en effet, les historiens sont ministres, et lorsqu'ils se reposent, jettent un regard en arrière et redeviennent historiens. L'inspiration des poëtes et des grands écrivains sait se ployer aux affaires publiques, combattre à la tribune, et, dans les armistices, reprendre les chants et les écrits destinés à l'avenir.

Plusieurs portent ainsi un glaive dans chaque main, mais il sera donné à bien peu d'en porter deux d'une trempe égale.

Durant le cours de leur vie, la nation, émue et reconnaissante de ce grand tableau que forment ses hommes supérieurs, recueille le bien qui lui vient d'eux, et ne cherche point à distinguer leur vocation native de leurs qualités acquises. Mais, après eux, elle sent unanimement et comme d'elle-même quelle était la nature véritable de chacun ; elle le sent par ce même instinct merveilleux qui fait que dans les théâtres un parterre, même inculte, s'il voit passer le Vrai et le Beau, jette, sans savoir pourquoi, un seul cri de cette voix qui semble véritablement alors la voix de Dieu.

Heureux est notre pays, qui produit si souvent des hommes tels, que l'on n'a d'autre embarras que de distinguer quel fut le plus grand de leurs mérites, et lequel en eux l'emporta de ces éléments précieux si étroitement fondus en une seule puissance intellectuelle !

Mais, si ce jugement définitif n'appartient qu'à une postérité éloignée, il reste au moins, à tout homme qui étudie avec indépendance et conscience l'esprit de son temps, le droit modeste de pressentir les jugements de l'avenir et d'exprimer ses propres sympathies [1].

[1] « L'ordre littéraire et poétique est supérieur, selon moi, comme région habituelle où réside et respire l'esprit à l'ordre politique, » écrit Sainte-Beuve qui explique sa pensée en note avec une telle justesse que ses réserves seront le meilleur correctif du parallèle partial — et déplacé en la circonstance — que Vigny instituait dans son discours. « Entendons-nous bien : je ne prétends pas, ce qui serait ridicule, que les hommes littéraires soient supérieurs aux hommes politiques ; je ne prétends pas qu'ils s'occupent de choses plus importantes : il n'y a rien de plus important pour la société que de subsister et d'être

[L'ÉCOLE ROMANTIQUE]

Un esprit nouveau s'était levé du fond de nos âmes. Il apportait l'accomplissement nécessaire d'une réforme déjà pressentie depuis des siècles : jetée en germe par le christianisme même sur le sol français de la poésie, dès le moyen-âge ; soulevée, de siècle en siècle, par des précurseurs toujours étouffés ; remuée encore et à demi formée en théorie sous le règne de Louis XIII ; annoncée depuis et dévoilée par de magnifiques lueurs sorties de quelques grandes œuvres de plus en plus rapprochées de la nature, de la vérité dans l'art et du génie réel de notre nation, c'était dans notre âge que cette réforme pacifique devait éclater.

L'histoire en est récente et simple. Ce ne fut point une ténébreuse conspiration.

Depuis peu d'années, la paix régnait avec la Restauration. Tout semblait pour longtemps immobile. Il se trouva quelques hommes très jeunes alors, épars, inconnus l'un à l'autre, qui méditaient une poésie nouvelle. — Chacun d'eux, dans le silence, avait senti sa mission dans son cœur. Aucun d'eux ne sortit de sa retraite que son œuvre ne fût déjà formée. Lorsqu'ils se virent mutuellement, ils marchèrent l'un vers l'autre, se reconnurent pour frères et se donnèrent la main. Ils se parlèrent, s'étonnèrent d'avoir senti dans les mêmes temps le même besoin d'innovation, et de l'avoir conçu dans des inventions et des formes totalement diverses. Ils se confièrent leurs idées d'abord, puis leurs sentiments, et (comment s'en étonnerait-on ?) éprouvèrent l'un pour l'autre une amitié qui dure encore aujourd'hui. — Ensuite chacun se retira et suivit sa destinée. — Depuis ces jours de calme, ils n'ont cessé d'alterner leurs écrits ou leurs chants. Séparés par le cours même de la vie et ses diversions imprévues, s'ils se rencontraient, c'était pour s'encourager, par un mot, à la lutte éternelle des idées contre l'esprit fatal de retardement qui engourdit les plus ardentes

convenablement gouvernée. Je veux dire seulement qu'ils s'occupent de choses plus innocentes. » (*Chateaubriand et son groupe*, II, 429.)

nations dans les temps où il ne se trouve personne qui leur donne une salutaire secousse. — Leurs œuvres se multiplièrent. — Dans ce champ libre nouvellement conquis, chacun prit la voie où l'appelait l'idéal qu'il poursuivait et qu'il voyait marcher devant lui.

Soit que les uns aient donné leurs soins au coloris et à la forme pittoresque, aux nouveautés et au renouvellement du rhythme, soit que d'autres, épris à la fois des détails savants de l'élocution et des formes du dessin le plus pur, aient aimé par-dessus tout à renfermer dans leurs compositions l'examen des questions sociales et des doctrines psychologiques et spiritualistes, il n'en est pas moins vrai que, tout en conservant leur physionomie particulière et leur caractère individuel, ils marchèrent tous, du même pas, vers le même but, et que leur rénovation fut complète sur tous les points. — Le nom qui lui fut donné était depuis longtemps français, et puisé dans les origines de notre langue romane ; il avait toujours exprimé le sentiment mélancolique produit dans l'âme par les aspects de la nature et des grandes ruines, par la majesté des horizons et les bruits indéfinissables des belles solitudes.

La Poésie Epique, Lyrique, Elégiaque ; le Théâtre, le Roman, reprirent une vie nouvelle, et entrèrent dans des voies où la France n'avait pas encore posé son pied. Le style qui s'affaissait fut raffermi, — Tous les genres d'écrits se transformèrent, toutes les armures furent retrempées ; il n'est pas jusqu'à l'Histoire, et même la Chaire sacrée, qui n'aient reçu et gardé cette empreinte.

Les arts ont ressenti profondément cette commotion électrique. L'Architecture, la Sculpture, se sont émues et ont frémi sous des formes neuves ; la Peinture s'est colorée d'une autre lumière ; la Musique, sous ce souffle ardent, a fait entendre des harmonies plus larges et plus puissantes.

A ces marques certaines, le pays a reconnu et proclamé par des sympathies l'avènement d'une École nouvelle.

En effet, dans les œuvres d'art, tout ce qui passionne aujourd'hui la Nation a puisé la vie à ses sources. Il est arrivé que ceux qui semblaient combattre l'innovation prenaient involontairement sa marche, et, lors même que des réactions ont été

tentées, elles n'ont eu quelque succès qu'à la condition d'emprunter les plus essentielles de ses formes.

Il appartient à l'histoire des lettres de constater la formation et l'influence des grandes Ecoles. Il serait ingrat de les nier, injuste et presque coupable de s'efforcer d'en effacer la trace ; car, ainsi que les couches du globe sont les monuments de la nature et marquent ses époques de formation successive, de même et aussi clairement dans la vie intellectuelle de l'humanité, les grandes Écoles de poésie et de philosophie ont marqué les degrés de ce que j'oserai appeler l'*échelle continue des idées*.

Votre sagesse, messieurs, a su ne point se laisser éblouir et entraîner tout d'abord par les applaudissements et les transports publics, et elle a voulu attendre que le temps les eût prolongés et confirmés. — Mais aussi, sans tenir compte des vaines attaques, des dénominations puériles, des critiques violentes, et considérant sans doute que les excommunications littéraires ne sont pas toutes infaillibles, vous avez reçu lentement et à de longs intervalles les hommes qui, les premiers, avaient ouvert les écluses à des eaux régénératrices....

JOURNAL D'UN POËTE

Ces « Mémoires de la vie méditative » de Vigny le font admirer et aimer davantage. Louis Ratisbonne rapporte que le poëte lui montrait quelquefois dans sa bibliothèque de « nombreux petits cahiers cartonnés, où il avait depuis longtemps jeté au jour le jour ses notes familières, ses *memento*, ses impressions courantes sur les hommes, sur les choses surtout, ses pensées sur la vie et sur l'art, la première idée de ses œuvres faites ou à faire ». Quelques jours avant sa mort, Vigny dit à son ami : « Vous trouverez peut-être quelque chose là. » On y trouve des pensées dignes de Marc-Aurèle ou de Pascal, des maximes dignes de La Bruyère, des *Fantaisies oubliées* — le mot est du poëte — projets, fragments et plans, mais surtout l'âme candide de Vigny, fils, ami, soldat, citoyen, prêtre convaincu de l'idéalisme, poëte, penseur, héros de l'honneur, du dévouement et de la pitié.

1824. Le combat intellectuel. — Dieu a jeté — c'est ma croyance — la terre au milieu de l'air et de même l'homme

au milieu de la Destinée. La Destinée l'enveloppe et l'emporte vers le but toujours voilé. — Le vulgaire est entraîné, les grands caractères sont ceux qui luttent. — Il y en a peu qui aient combattu toute leur vie ; lorsqu'ils se sont laissé emporter par le courant, ces nageurs ont été noyés. Ainsi, Bonaparte s'affaiblissait en Russie, il était malade et ne luttait plus, la Destinée l'a submergé. — Caton fut son maître jusqu'à la fin. — Le fort fait ses événements, le faible subit ceux que la Destinée lui impose. — Une distraction entraîne sa perte quelquefois, il faut qu'il surveille toujours sa vie : rare qualité.

Comparaison poétique. — L'Islande. — Dans les nuits de six mois, les longues nuits du pôle, un voyageur gravit une montagne, et, de là, voit au loin le soleil et le jour, tandis que la nuit est à ses pieds : ainsi le poëte voit un soleil, un monde sublime et jette des cris d'extase sur ce monde délivré [1], tandis que les hommes sont plongés dans la nuit.

★ La deuxième consultation sur le suicide [2]...

Là, j'émettrai toutes mes idées sur la vie. Elles sont consolantes par le désespoir même.

Il est bon et salutaire de n'avoir aucune espérance.

L'espérance est la plus grande de nos folies.

Cela bien compris, tout ce qui arrive d'heureux surprend.

Dans cette prison nommée la vie, d'où nous partons les uns après les autres pour aller à la mort, il ne faut compter sur aucune promenade, ni aucune fleur. Dès lors, le moindre bouquet, la plus petite feuille, réjouit la vue et le cœur, on en sait gré à la puissance qui a permis qu'elle se rencontrât sous vos pas.

Il est vrai que vous ne savez pas pourquoi vous êtes prisonnier et de quoi puni ; mais vous savez à n'en pas douter quelle sera votre peine ; souffrance en prison, mort après.

Ne pensez pas au juge, ni au procès que vous ignorerez toujours, mais seulement à remercier le geôlier inconnu qui vous permet souvent des joies dignes du ciel,..

[1] Faut-il lire *de lumière*, au lieu de *délivré ?*

[2] Annoncée comme sous presse dans la première édition de *Stello*, 1832, elle ne parut pas.

★ Il faut surtout anéantir l'espérance dans le cœur de l'homme.

Un désespoir paisible, sans convulsions de colère et sans reproches au ciel, est la sagesse même.

Dès lors, j'accepte avec reconnaissance tous les jours de plaisir, tous les jours même qui ne m'apportent pas un malheur ou un chagrin.

★ L'art est la vérité choisie.

Si le premier mérite de l'art n'était que la peinture exacte de la vérité, le panorama serait supérieur à la *Descente de Croix* [1].

★ Lorsqu'un siècle est en marche, guidé par une pensée, il est semblable à une armée marchant dans le désert. Malheur aux traînards ! Rester en arrière, c'est mourir.

★ Le célibataire ne donne point, comme le père de famille, des *otages* à son pays : la femme, les enfants, garants qu'il ne peut déserter et devenir cosmopolite.

★ La pensée est semblable au compas qui perce le point sur lequel il tourne, quoique sa seconde branche décrive un cercle éloigné.

L'homme succombe sans son travail et est percé par le compas [2].

Mardi 27 juillet 1830. — Aujourd'hui commencent les soulèvements populaires. — Les ordonnances du 25 en sont la cause. — Le roi va à Compiègne et laisse les ministres faire feu sur le peuple. — On l'entend pendant que j'écris. — Je me sens heureux d'avoir quitté l'armée ; treize ans de services mal récompensés m'ont acquitté envers les Bourbons. — Dès l'avènement de Charles X, j'avais prédit qu'il tenterait d'arriver au gouvernement absolu. — Il hait la Charte et ne la comprend pas. Les vieilles femmes de la cour et les favoris le gouvernent. — Il est arrivé à mettre M. de Polignac au ministère et veut l'y maintenir malgré tout. — Il s'est cru insulté par le renvoi des 221 à la Chambre ; il croit pouvoir faire le Bonaparte : Bonaparte était debout derrière ses canons à Saint-Roch. Charles X

[1] De Rembrandt.
[2] Cf. *Le Compas*, p. 292.

est à Compiègne. Il a dit : « Mon frère a tout cédé, il est tombé ; je résisterai et ne tomberai pas. » Il se trompe. Louis XVI est tombé à gauche et Charles X à droite. C'est toute la différence.

Mercredi 28. — Je ne puis plus traverser Paris. Les ouvriers sont lâchés, brisent les réverbères, enfoncent les boutiques, tuent, et sont fusillés et poursuivis par la garde. — Le 50e de ligne a (dit-on) refusé de faire feu sur le peuple.

J'ai approuvé le ministère du duc de Richelieu ; celui de M. de Martignac. — La seule manière de réconcilier *la Restauration* et *la Révolution*, ces deux éternelles ennemis, était de gouverner avec les deux centres et d'écraser de leur poids les extrêmes. — Aujourd'hui, un extrême l'emporte. Désordres. Illégalité. — Les ministres sont *outlaws*, hors la loi, et y ont placé le roi. — Pourquoi n'est-il pas à Paris ? Pourquoi le Dauphin est-il absent ?...

De mercredi a jeudi 29. — Depuis ce matin, on se bat. Les ouvriers sont d'une bravoure de Vendéens ; les soldats, d'un courage de garde impériale : Français partout. Ardeur et intelligence d'un côté, honneur de l'autre. — Quel est mon devoir ? Protéger ma mère et ma femme. Que suis-je ? Capitaine réformé. J'ai quitté le service depuis cinq ans. La cour ne m'a rien donné durant mes services. Mes écrits lui déplaisaient ; elle les trouvait séditieux. Louis XIII était peint de manière à me faire dire souvent : *Vous qui êtes libéral.* J'ai reçu des Bourbons un grade par *ancienneté*, au 5e de la Garde, le seul, car j'étais entré lieutenant. Et pourtant, si le roi revient aux Tuileries et si le Dauphin se met à la tête des troupes, j'irai me faire tuer avec eux. — Le tocsin. — J'ai vu l'incendie de la fenêtre des toits. — La confusion viendra donc par le feu. — Pauvre peuple, grand peuple, tout guerrier !

J'ai préparé mon vieil uniforme. Si le roi appelle tous les officiers, j'irai. — Et sa cause est mauvaise ; il est en enfance, ainsi que toute sa famille : en enfance pour notre temps qu'il ne comprend pas. — Pourquoi ai-je senti que je me devais à cette mort ? — Cela est absurde. Il ne saura ni mon nom ni ma fin. Mais mon père, quand j'étais encore enfant, me faisait baiser la croix de Saint-Louis, sous l'Empire ; superstition, superstition

politique, sans racine, puérile, vieux préjugé de fidélité noble, d'attachement de famille, sorte de vasselage, de parenté du serf au seigneur. Mais comment ne pas y aller demain matin s'il nous appelle tous? J'ai servi treize ans le roi. Ce mot : le roi, qu'est-ce donc? Et quitter ma vieille mère et ma jeune femme qui comptent sur moi ! Je les quitterai, c'est bien injuste, mais il le faudra.

La nuit est presque achevée. — Encore le canon.

Jeudi 29. — Ils ne viennent pas à Paris, on meurt pour eux. Race de Stuarts ! Oh ! je garde ma famille.

Attaque des casernes de la rue Verte et de la Pépinière. Bravoure incomparable des ouvriers serruriers. J'ai mis la tête à la fenêtre pour voir si quelque blessé de l'un des deux partis venait se réfugier à ma porte. On vient de faire feu sur moi, on a cru que je voulais tirer de la fenêtre. Les trois balles ont cassé la corniche de ma fenêtre. — En vingt minutes, les deux casernes prises.

Vendredi 30. — Pas un prince n'a paru. Les pauvres braves de la garde sont abandonnés sans ordres, sans pain depuis deux jours, traqués partout et se battant toujours...

Samedi 31. — Donc en trois jours, ce vieux trône sapé !

J'en ai fini pour toujours avec les gênantes superstitions politiques. Elles seules pouvaient troubler mes idées par leurs mouvements d'instinct. — Si le duc d'Enghien eût été là ou seulement le duc de Berry, j'y serais mort. C'eût peut-être été dommage. Qui sait ce que je ferai !

11 Aout. — On ne parle pas des officiers de la garde qui ont fait de nobles traits de bravoure. — Un lieutenant au 6e de la garde, ayant reçu l'ordre de faire feu, a refusé parce que la rue était pleine de femmes et d'enfants. Le colonel réitère l'ordre de faire feu et le menace de le faire arrêter ; il prend un pistolet et se brûle la cervelle.

Le Motteux, capitaine au 1er régiment, avait envoyé sa démission le jour des ordonnances folles de M. de Polignac. — Le soir, on se bat ; il va trouver son colonel et le prie de regarder sa démission comme non avenue [1]. — Sa compagnie est tra-

[1] Vigny prête la même attitude au capitaine Renaud, de la *Canne de jonc*.

quée à la Madeleine, dans les colonnes de l'église que l'on élève ; on lui crie de se rendre, il refuse et est tué.

Ces deux exemples peuvent servir de symbole parfait pour exprimer la situation d'âme de la garde royale. Elle a fait noblement son devoir, mais à contre-cœur...

★ Si je faisais le roman que je projette de *la Vie et la Mort d'un soldat*. Pensée. — L'obéissance passive, — le martyre d'un soldat. — Je placerais entre lui et le second personnage une actrice qui le suit partout et qui lui raconte la vie de son frère, qui a suivi une carrière politique d'avocat toute magnifique, et toute pleine de *trahisons et de récompenses*.

★ Le jour où il n'y aura plus parmi les hommes ni enthousiasme, ni amour, ni adoration, ni dévouement, creusons la terre jusqu'à son centre ; mettons-y cinq cents milliards de barils de poudre, et qu'elle éclate en pièces comme une bombe au milieu du firmament.

★ Oh ! fuir ! fuir les hommes et se retirer parmi quelques élus entre mille milliers de mille !

23 Décembre 1831. — Naître sans fortune est le plus grand des maux. On ne s'en tire jamais dans cette société basée sur l'or.

Je suis le dernier fils d'une famille très riche [1]. — Mon père, ruiné par la Révolution, consacre le reste de son bien à mon éducation. Bon vieillard à cheveux blancs, spirituel, instruit, blessé, mutilé par la guerre de Sept Ans, et gai et plein de grâces, de manières. — On m'élève bien. On développe le sentiment des arts que j'avais apporté au monde. — J'eus, pendant tout le temps de l'Empire, le cœur ému, en voyant l'empereur, du désir d'aller à l'armée. Mais il faut avoir l'âge ; d'ailleurs, le grand homme est détesté ; on éloigne de lui mes idées, autant qu'il se peut. — Vient la Restauration. — Je m'arme à seize ans de deux pistolets, et je vais, une cocarde blanche au chapeau, m'unir à tous les royalistes qui s'annonçaient faiblement. — J'entre dans les compagnies rouges à grands frais. — Un cheval me casse la jambe. Boitant et à peine guéri, je suis la déroute de

[1] Vigny exagère ; sa mère, paraît-il, le lui faisait remarquer.

Louis XVIII jusqu'à Béthune, toujours à l'arrière-garde et en face des lanciers de Bonaparte [1]. — En 1815, dans la Garde royale, après un mois dans la ligne. J'attends neuf ans que l'ancienneté me fasse capitaine. — J'étais indépendant d'esprit et de parole, j'étais sans fortune et poëte, triple titre à la défaveur. — Je me marie après quatorze ans de services, et ennuyé du plat service de paix. — On vient de faire sans moi une révolution dont les principes sont bien confus. — Sceptique et désintéressé, je regarde et j'attends, dévoué seulement au pays dorénavant.

31 Décembre, minuit. — L'année est écoulée. — Je rends grâces au Ciel qui a fait qu'elle se soit passée comme les autres, sans que rien ait altéré l'indépendance de mon caractère et le sauvage bonheur de ma vie.

Je n'ai fait de mal à personne. Je n'ai pas écrit une ligne contre ma conscience, ni contre aucun être vivant ; cette année a été inoffensive comme les autres années de ma vie.

1832. — La sévérité froide et un peu sombre de mon caractère n'était pas native.

Elle m'a été donnée par la vie.

— Une sensibilité extrême, refoulée dès l'enfance par les maîtres, et à l'armée par les officiers supérieurs, demeura enfermée dans le coin le plus secret du cœur. — Le monde ne vit plus, pour jamais, que les idées.

— Le *Docteur Noir* seul parut en moi, *Stello* se cacha [2]...

★ Bonaparte meurt en disant : *Tête d'armée*, et repassant ses premières batailles dans sa mémoire ; Canning, en parlant d'affaires ; Cuvier, en s'analysant lui-même et disant : *La tête s'engage.*

Et Dieu ? Tel est le siècle : ils n'y pensèrent pas [3] !

Oui, tel est le siècle. — C'est que la raison humaine est arrivée en ces hommes et doit arriver en tous *à la résignation de notre faiblesse et de notre ignorance.* Soyons tout ce que nous

[1] Cf. *Servitude et grandeur*, p. 213.
[2] Cf. *Stello.*
[3] Vers final de l'*élévation*, *Les Amants de Montmorency.*

pouvons être, sachons le peu que nous pouvons savoir. C'est assez pour si peu de jours à vivre. La résignation qui nous est la plus difficile est celle de notre ignorance. Pourquoi nous résignons-nous à tout, excepté à ignorer les mystères de l'éternité ? A cause de l'espérance qui est la source de toutes nos lâchetés. Nous inventons une foi, nous nous la persuadons, nous voulons la persuader aux autres, nous les frappons pour les y contraindre. — Et pourquoi ne pas dire :

— Je sens sur ma tête le poids d'une condamnation que je subis toujours, ô Seigneur ! Mais, ignorant la faute et le procès, je subis ma prison. *J'y tresse de la paille* pour l'oublier quelquefois : là se réduisent tous les travaux humains. Je suis résigné à tous les maux et je vous bénis à la fin de chaque jour lorsqu'il s'est passé sans malheur. — Je n'espère rien de ce monde et je vous rends grâces de m'avoir donné la puissance du travail, qui fait que je puis oublier entièrement en lui mon ignorance éternelle.

★ On ne peut trop mettre d'indulgence dans ses rapports avec les jeunes gens qui consultent. Je pense qu'il faut toujours les encourager, les vanter, les élever à leurs propres yeux, tirer d'eux tout ce que renferme leur cerveau et l'exprimer comme un grain de raisin jusqu'à la dernière goutte [1]...

★ Quelquefois notre langue a embelli ce qu'elle a touché ; cela est rare, il est vrai. — J'aime mieux Michel-Ange que *Michelangelo* et Florence que *Firenze*.

31 Décembre, minuit. — L'année expire enfin ; cette douloureuse année a soufflé sur nous le choléra et les guerres de toute nature [2]. Tout ce qui m'est cher a été préservé. Etranger à toutes les haines, j'ai été heureux dans toutes mes affections. Je n'ai fait de mal à personne, j'ai fait du bien à plusieurs. Puisse ma vie entière s'écouler ainsi !

1833. — Plus je vais, plus je m'aperçois que la seule chose essentielle pour les hommes, c'est de *tuer le temps*. Dans cette

[1] Cf. *La Bouteille à la Mer*, notice.

[2] Insurrection de Vendée, au nom d'Henri V (mai) ; journées républicaines des 5 et 6 juin à l'occasion des funérailles du général Lamarque, etc.

vie dont nous chantons la brièveté sur tous les tons, notre plus grand ennemi, c'est le *temps*, dont nous avons toujours trop. A peine avons-nous un bonheur, ou l'*amour*, ou la *gloire*, ou la *science*, ou l'émotion d'un spectacle, ou celle d'une lecture, qu'il nous faut passer à un autre. Car *que faire ?* C'est là le grand mot.

★ Sainte-Beuve fait un long article sur moi [1]. Trop préoccupé du *Cénacle* qu'il avait chanté autrefois, il lui a donné dans ma vie littéraire plus d'importance qu'il n'en eut, dans le temps de ces réunions rares et légères. Sainte-Beuve m'aime et m'estime, mais me connaît à peine et s'est trompé en voulant entrer dans les secrets de ma manière de produire. Je conçois tout d'un coup un plan, je perfectionne longtemps le moule de la statue, je l'oublie, et, quand je me mets à l'œuvre après de longs repos, je ne laisse pas refroidir la lave un moment. C'est après de longs intervalles que j'écris, et je reste plusieurs mois de suite occupé de ma vie, sans lire ni écrire.

Sur les détails de ma vie, il s'est trompé en beaucoup de points. Jamais je ne comptais sur la popularité d'*Eloa*, et je voulais l'imprimer à vingt exemplaires. En faisant *Cinq-Mars*, je dis à mes amis : *C'est un ouvrage à public*. Celui-là *fera lire les autres*. Je ne me trompais pas.

Il ne faut disséquer que les morts. Cette manière de chercher à ouvrir le cerveau d'un vivant est fausse et mauvaise. Dieu seul et le poëte savent comment naît et se forme la pensée. Les hommes ne peuvent ouvrir ce fruit divin et y chercher l'amande. Quand ils veulent le faire, ils la retaillent et la gâtent.

★ *Cinq-Mars*, *Stello*, *Servitude et Grandeur militaires* (on l'a bien observé), sont, en effet, les chants d'une sorte de poëme épique sur la désillusion ; mais ce ne sera que des choses sociales et fausses que je ferai perdre et que je foulerai aux pieds les illusions ; j'élèverai sur ces débris, sur cette poussière, la sainte beauté de l'enthousiasme, de l'amour, de l'honneur, de la bonté, la miséricordieuse et universelle indulgence qui remet toutes les fautes, et d'autant plus étendue que l'intelligence est plus grande.

[1] *Portraits contemporains*, II.

3 Avril. — Un vaisseau cargue toutes ses voiles dans l'orage et se laisse aller au vent. Je fais de même dans les chagrins et les grands événements ; pour ménager les forces de ma tête, je ne lis ni n'écris, et je ne laisse prendre à la vie sur moi que le moins possible.

Malgré tout ce travail de la volonté, la douleur nous saisit au cœur malgré nous et reste là.

1834. — Roman moderne. — Un homme d'honneur. — L'honneur est la seule base de sa conduite et remplace la religion en lui. — Lui faire passer sa vie entière par toutes les professions *actuelles*, dont en même temps son contact fera ressortir les défauts et dont sa conduite fera la satire.

L'honneur le défend de tous les crimes et de toutes les bassesses : c'est sa religion. Le christianisme est mort dans son cœur. A sa mort, il regarde la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule et meurt en silence.

L'ennui est la grande maladie de la vie ; on ne cesse de maudire sa brièveté, et toujours elle est trop longue, puisqu'on n'en sait que faire. Ce serait faire du bien aux hommes que de leur donner la manière de jouir des idées et de jouer avec elles, au lieu de jouer avec les actions qui froissent toujours les autres et nuisent au prochain...

★ Je ne peux plus lire que les livres qui me font travailler. Sur les autres, ma pensée glisse comme une charrue sur du marbre. — J'aime à labourer.

★ Dans les temps les plus vicieux de l'histoire, je vois que la majorité est consciencieuse et cherche le vrai et l'honnête.

J'ai rendu grâce à Dieu en mon âme en faisant cette remarque ; j'ai cherché à l'appliquer à tous les temps, en tremblant, et je l'ai trouvée juste avec bonheur.

J'en ferai grand usage et l'appliquerai à notre temps et au passé.

★ Consolons-nous de tout par la pensée que nous jouissons de notre pensée même, et que cette jouissance, rien ne peut nous la ravir.

★ La contemplation du malheur même donne une jouissance intérieure à l'âme, qui lui vient de son travail sur l'idée du malheur.

★ La terre est révoltée des injustices de la création ; elle dissimule par frayeur de l'éternité ; mais elle s'indigne en secret contre le Dieu qui a créé le mal et la mort. Quand un contempteur des dieux paraît, comme Ajax, fils d'Oïlée [1], le monde l'adopte et l'aime ; tel est Satan, tels sont Oreste et don Juan. Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour secret des hommes.

1835. — L'honneur, c'est la poésie du devoir.

★ Le seul gouvernement dont, à présent, l'idée ne me soit pas intolérable, c'est celui d'une république dont la constitution serait pareille à celle des Etats-Unis américains [2].

★... Je ne sais pourquoi j'écris. La gloire après la mort ne se sent probablement pas ; dans la vie, elle se sent bien peu. L'argent ? Les livres faits avec recueillement n'en donnent pas. — Mais je sens en moi le besoin de dire à la *société* les idées que j'ai en moi et qui veulent sortir.

★ Je pense qu'il y a des cas où la dissipation est coupable. Il est mal et lâche de chercher à se distraire d'une noble douleur pour ne pas souffrir autant. Il faut y réfléchir et s'enferrer courageusement dans son épée.

★ Il m'est arrivé ce mois-ci trois choses heureuses :

Emile Péhant, placé à Vienne comme professeur de rhétorique. — *Sauvé.*

Chevalier, marié par amour, et *heureux.*

Léon de Wailly a hérité de cinq cent mille francs, dit-on.

Que les autres soient heureux au moins, leur vue me fait du bien.

★ Aucun siècle passé n'est regrettable pour le nôtre. — Cela ressort de toute vue de l'histoire.

1836. — Une Fable. — Un homme est condamné à mort après

[1] Ce prince adroit, brave, mais brutal et cruel, fit violence à Cassandre, après la prise de Troie. L'audacieux guerrier, échappé au naufrage suscité par les dieux, se sauva sur un rocher, et dit arrogamment : *J'en échapperai malgré les dieux.* Neptune, ou Pallas, le fit périr. (*Dictionnaire de la Fable.*)

[2] Vigny venait de lire *De la démocratie en Amérique*, d'A. de Tocqueville.

un crime, un assassinat. — Un an s'écoule entre la condamnation et l'exécution. Echappé à l'étranger et grandi dans sa vie. Dans cet intervalle, il devient illustre et vertueux. — Le jour arrive, on l'arrête, on l'exécute. La loi le tue en santé, lui donne la mort en pleine vie, la honte en pleine gloire.

Donc les juges condamnent un scélérat ; mais le bourreau tue un homme régénéré, moral et chrétien [1].

★ Je ne fais pas un livre, il se fait.

Il mûrit et croît dans ma tête comme un fruit.

★ Le travail est un oubli, mais un oubli actif qui convient à une âme forte.

1837. — Une famille troublée par le danger subit d'un malade n'a pas le temps de sentir d'abord sa douleur tout entière, parce qu'elle court et s'agite comme l'équipage d'un navire en danger ; mais c'est après la mort qu'un étonnement profond la saisit et une indicible stupeur de voir l'absence de la vie et du mouvement.

★... Il y a vingt ans, mon père mourut aussi [2] ; j'étais près de son lit ; ses blessures, ses infirmités, l'âge aussi (de soixante-quatorze ans), après un faible rhume, le faisaient mourir. Il me tendit la main courageusement. Il avait sa raison entière et dit au médecin : « N'est-ce pas le râle, Monsieur ? » — Il ne se trompait pas. — « Mon enfant, me dit-il, — j'avais dix-sept ans, — je ne veux point faire de phrases, mais je sens que je vais mourir ; c'est une vieille machine qui se détraque. Rends ta mère heureuse, et garde toujours ceci. »

C'était le portrait de ma mère fait par elle-même ; je l'ai encore, placé sur sa tabatière. J'ai obéi et je l'ai rendue heureuse. Cela est écrit dans ma conscience, et je l'écris devant tous et devant Dieu. Lorsqu'elle grondait, c'était la maladie qui parlait par sa bouche ; je m'en allais, de peur de répondre.

Mon père, couvert de blessures, était courbé en marchant. L'horrible douleur de l'agonie le redressa violemment : il mourut droit, sans se plaindre, héroïquement.

[1] Cf. *Les Misérables* (1862).
[2] Le poëte vient de raconter la mort de sa mère.

J'étais trop jeune pour supporter cette vue ; je m'évanouis. A présent, j'ai plus vécu, j'ai vu mourir. J'ai pu soutenir ma mère ; mais ma douleur est plus profonde et plus grave, son acier me pénètre bien plus avant.

★... Une sorte de fierté me donne des forces et me fait relever la tête. Dans ces quatre années d'épreuves qui viennent de se passer, ma vie était entravée de difficultés sans nombre et tout se réunissait contre moi pour me faire résoudre à me séparer de ma mère. Il me fut souvent conseillé de l'envoyer dans une maison de santé ; je refusai, je la logeai chez moi. Ce qu'il m'a fallu de combinaisons pour... empêcher que les dépenses que [sa maladie] causait ne fussent senties et ne vinssent nuire au bien-être de la famille, était d'une telle difficulté, exigeait tant d'efforts de patience, que je me suis vu plusieurs fois sur le point d'y succomber... J'aurais mieux aimé me faire soldat que d'emprunter le moindre argent à mes plus proches parents ; et presque tout ce que m'ont donné mes travaux : *Chatterton*, *Servitude et Grandeur*, mes œuvres complètes, a servi à payer les dettes que des dépenses, toujours au delà de mon revenu réuni au sien, m'avaient fait contracter.

Le travail est beau et noble. Il donne une fierté et une confiance en soi que ne peut donner la richesse héréditaire. Bénis soient donc les malheurs d'autrefois, qui ôtèrent à mon père et à mon grand-père leurs grands châteaux de la Beauce, puisqu'ils m'ont fait connaître cette joie du salaire d'ouvrier qu'on apporte à sa mère, en secret et sans qu'elle le sache.

27 Décembre. — La douleur n'est pas *une*. Elle se compose d'un grand nombre d'idées qui nous assiègent et qui nous sont apportées par le sentiment ou par la mémoire.

Il faut les séparer, marcher droit à chacune d'elles, la prendre corps à corps, la presser jusqu'à ce qu'elle soit bien familière, l'étouffer ainsi ou du moins l'engourdir, et la rendre *inoffensive comme un serpent familier*...

Novembre [1838]. — Au Maine-Giraud. — Il n'y a qu'aux poëtes qu'il arrive de pareilles choses. Mes pères aimaient ce château féodal [1].

[1] Cf. E. Dupuy, *A. de V.* II, p. 398.

C'est une petite forteresse entourée de bois de chênes, d'ormes, de frênes et de vertes prairies rafraîchies par des fontaines et des sources pures. Les rentes féodales et les prises seigneuriales lui donnaient beaucoup de valeur et épargnaient presque toute culture. On se promenait à l'ombre des bois et au bord des eaux ; le revenu arrivait tout seul. — La Révolution vient et fait la soustraction de tout revenu. Il me reste donc de grands bâtiments et un grand parc à entretenir, et des bois que je n'ai pas le courage de couper, parce que les vieux arbres ressemblent à de grands parents, et que leur absence ôterait tout charme à l'habitation.

Si tout cela, du reste, ne rapporte rien, il y a un dédommagement : c'est que les impositions en sont énormes et me donnent le droit d'être député. — Or c'est justement ce que je ne veux pas être. Mon âme et ma destinée seront toujours en contradiction. — C'était écrit.

Cette terre est une sorte de cheval que je nourris chèrement et que je monte une fois en sept ans [1].

Le 7, mercredi. — Je reçois la nouvelle de la perte de mon beau-père.

Dans la crainte qu'elle ne tombe malade ici, où je suis loin des secours et des médecins, je la cache à Lydia [Mme de Vigny]. Ma pauvre enfant, vous dormez pendant que je souffre pour votre avenir des inquiétudes mortelles. — La destinée a juré de m'empêcher de travailler. A peine je repose ma tête, qu'elle me secoue par le bras et me force de souffrir et partir. Ma lutte contre la vie est perpétuelle et fatigante. La vie me lasse et ne me donne de plaisir nulle part ; je n'en avais depuis deux mois qu'à voir la gaieté de Lydia revenue avec la paix de la campagne. Il faut qu'un chagrin pour elle vienne m'y frapper. Je retarde le coup qu'il faudra bien lui donner. — J'ai ressenti un tremblement nerveux et un frisson de fièvre toute la nuit. Votre calme,

[1] Dans une lettre de Vigny à un ami (5 sept. 1837), on lit : « Il n'y a rien de fondé dans l'intention qu'on me suppose de vendre le Maine-Giraud... Je désire garder cette propriété et j'ai le projet d'y aller achever de longs ouvrages que le mouvement de Paris peut interrompre, et pour lesquels il me faut le recueillement de la campagne. Je vais y envoyer même des malles de livres. » (Lettre publiée par M. Louis de Bordes de Fortage.)

votre sommeil, ma chère Lydia, ma seule amie, me déchirent le cœur.

★ J'ai reçu une éducation très forte. L'habitude de l'application et d'un travail perpétuel m'a rendu si attentif à mes idées, que le travail du soir ou de la nuit se continue en moi à travers le sommeil et recommence au réveil. Puis vient la vie de la journée, qui n'est pour moi que ce qu'était la récréation du collège et, le soir, revient le travail du matin dans sa continuation vigoureuse et toujours la même.

De la comparaison. — Les hommes du plus grand génie ne sont guère que ceux qui ont eu dans l'expression les plus justes comparaisons. Pauvres faibles que nous sommes, perdus par le torrent des pensées et nous accrochant à toutes les branches pour prendre quelques points dans le vide qui nous enveloppe.

RÊVERIE.

Silence des rochers, des vieux bois et des plaines,
Calme majestueux des murs noirs et des tours,
Vaste immobilité des ormes et des chênes,
Lente uniformité de la nuit et des jours !
Solennelle épaisseur des horizons sauvages,
Roulis aérien des nuages de mer !...

19 Février 1839. — Décidément, le papier ne donne pas le bonheur, dit Stello. J'y ai mis tout ce qu'on y peut mettre en public, poëmes, livres, pièces de théâtre, et je n'en suis pas plus gai.

L'Homme d'Etat. — Livre à faire dans la forme du *Prince* de Machiavel.

Examiner les conditions nécessaires pour former l'homme d'Etat, et établir que la souplesse de la parole, l'art d'arguer et de pétrir des paradoxes ne forment pas l'homme d'Etat ; qu'il faut une fermeté de conscience et de probité à toute épreuve, garantie par une vie irréprochable.

1840. — La question religieuse. — Plus l'esprit est vigoureux, plus il se perd dans les catacombes de l'incertitude humaine. Pascal s'y est perdu pour avoir marché plus avant que les autres.

Toute religion n'a jamais été crue qu'à moitié et a eu ses athées et ses sceptiques. Mais les sages ont gardé leurs doutes dans leur cœur et ont respecté la fable sociale reçue généralement et adoptée du plus grand nombre.

Sur moi-même. — La partie d'échecs que j'ai jouée contre la destinée toute ma vie, je l'ai toujours gagnée jusqu'ici. Je lui ai arraché ma mère deux fois, elle devait mourir; je l'ai reprise et conservée cinq ans, jusqu'à ce que les forces vitales fussent éteintes en elle entièrement. Avec un beau-père trois fois millionnaire, j'ai vécu honorablement sans lui rien demander jamais une fois pendant treize ans, et sans faire de dettes. Dans toutes les affaires de fortune, j'ai attendu mes droits sans daigner me plaindre, j'ai souffert en silence, j'ai travaillé sans dégrader ma pensée et je n'ai fait que des œuvres d'art. J'ai réussi à prouver que l'on peut être uniquement poëte ou homme de lettres et marcher de pair avec ce qu'il y a de plus haut dans la société, sans avoir une fortune considérable ou même ordinaire...

Des œuvres d'argumentation et d'inspiration. — La faiblesse des œuvres de discussion, sur quelque sujet que ce soit, vient de ce qu'elles s'adressent à la logique, et que, la raison humaine étant sans base et toujours flottante, tous les grands écrivains sont tombés dans d'effroyables contradictions. Mais les œuvres d'imagination, qui ne parlent qu'au cœur par le sentiment, ont une éternelle vie et n'ont pas besoin d'une *synthèse* immuable pour vivre.

Aristote, Abélard, saint Bernard, Descartes, Leibnitz, Kant et tous les philosophes se renversent les uns par les autres et les uns sur les autres. Mais Homère, Virgile, Horace, Shakspeare, Molière, La Fontaine, Calderon, Lope de Véga se soutiennent mutuellement et vivent dans une éternelle jeunesse pleine de grâces renaissantes et d'une fraîcheur toujours renouvelée.

Cupidon, *poëme*. — Michel-Ange, accablé de critiques et las d'entendre l'éloge des anciens, fait un *Cupidon*, l'enfouit et le fait découvrir dans une fouille.

Les savants s'assemblent.

Description de l'*Amour grec* de Michel-Ange. Mais il s'écrie : « Il est de moi ! j'en ai la terre glaise dans mon atelier. »

L'Idée. — Lorsqu'une idée neuve, juste, poétique, est tombée de je ne sais où dans mon âme, rien ne peut l'en arracher ; elle y germe comme le grain dans une terre labourée sans cesse par l'imagination. En vain je parle, j'agis, j'écris, je pense même sur d'autres choses ; je la sens pousser en moi ; l'épi mûrit et s'élève, et bientôt il faut que je moissonne ce froment et que j'en forme, autant que je puis, un pain salutaire.

Népomucène Lemercier. — Une épitaphe admirable qu'il voulut faire mettre sur sa tombe doit être présente à la pensée de tout auteur : « Il fut homme de bien et cultiva les lettres. »

1843. — Croyance ou religion. — Lorsque des hommes comme Descartes et Spinoza ont enfoncé leur tête dans leurs mains, ils devaient chercher en toute sincérité : 1° comment la création leur apparaissait ; 2° quelles étaient les causes et le but de la création, selon le calcul le plus probable et le plus vraisemblable.

C'était une croyance qu'ils cherchaient.

Lorsque des hommes comme saint Augustin, Bossuet et Fénelon pensent aux choses religieuses, je les trouve beaucoup plus humains et plus superficiels ; ils considèrent l'univers comme construit pour certaine petite peuplade, et Dieu lui-même descendra sur une petite planète privilégiée pour lui donner une législation particulière.

C'était une religion qu'ils cherchaient.

La question, lorsqu'on s'enfonce dans ces choses, serait de savoir si l'on doit se placer au point de vue général de l'immensité où nage l'univers, et s'efforcer d'en tirer une sorte de perspective prise d'une planète comme Saturne ou Jupiter [1], ou bien si l'on doit se placer au milieu de l'espèce humaine qui peuple la petite terre, et, de là, considérer la religion selon l'utilité qu'elle peut avoir comme point d'appui de la morale [2].

Le premier point de vue est visiblement le plus grand, le plus *divin*, en ce qu'il n'est inspiré que par un amour sacré de la vérité qui élève l'âme vers le Créateur et le centre de la création.

[1] Ce que Renan appelle « le point de vue de Sirius ».
[2] N'est-ce point déjà le *pragmatisme ?*

Le second point de vue est le meilleur comme amélioration de la société humaine, on ne le peut contester, et, de ce point de vue, le christianisme est jusqu'ici le système dont la vérité serait plus désirable que celle de tous les autres systèmes. Mais on sent combien la recherche de cet intérêt est rétréci et misérable auprès de la recherche de la vérité.

Si les hommes avaient la force de se préparer à réfléchir aux choses divines par un premier acte de renonciation à leurs intérêts, à l'avenir de leur existence dans l'éternité et aux débats sur leur condition future, ils seraient dignes de se placer au premier point de vue et de chercher sincèrement une *croyance*.

Car cette perspective immense de la création dépasse les petits intérêts de la fourmilière humaine et doit être inutile à sa *police correctionnelle*, parce que le bien et le mal s'y perdent et s'y noient entièrement comme deux brins de paille.

Mais comme les hommes ne s'occupent que d'eux-mêmes et que les plus forts ne pensent qu'à régenter les autres en leur créant des codes au nom des divinités qu'ils font descendre, soit à côté de l'homme, soit dans l'homme [1]...

La Herse, *poëme*. — L'homme voit l'inertie de Dieu refuser de lui faire connaître le mot de l'énigme de la création et de le défendre de la colère inconnue d'en haut qu'il sent planer sur sa tête. A côté de lui, une multitude méchante et aveugle le presse, le heurte, le blesse sans cesse.

Qui soutiendra ce roc contre les coups qui assiègent son pied et son front ?

Sa force même, son poids, son immobilité. Qu'il ne donne que peu de prise au vulgaire sur lui, qu'il aime la solitude, le silence, la fortune modérée, la bienfaisance cachée, l'intimité affectueuse.

Qu'il sache fermer les routes insensées à son imagination et que, devant les pas de cette foule, sa forte volonté fasse tomber *une herse*.

L'Elixir. — Il est un élixir qui se nomme *poésie* ; ceux qui ont en eux, dans la vie privée, une seule goutte de cette liqueur divine ont pour leur pays plus de dévouement..., dans

[1] Cf. *Stello* et le *Mont des Oliviers*, v. 65.

leur vie plus de grandeur. Ceux qui ont deux gouttes dans les veines sont les maîtres du monde politique, ou règnent dans l'éloquence et dans les écrits de la grande prose. Mais ceux en qui le flacon entier est répandu avec la liqueur de la vie, ceux-là sont les rois de la pensée dans le roi des langages.

★ Vingt fois par heure je me dis : « Ceux que j'aime sont-ils contents ? » Je pense à celui-là, à celle-ci que j'aime, à telle personne qui pleure ; vingt fois par heure, *je fais le tour de mon cœur*.

Poëme. — Les animaux lâches vont en troupes. — Le lion marche seul dans le désert [1].

Qu'ainsi marche toujours le poëte.

L'Hyène, *poëme philosophique*. — Les bêtes fauves suivent le voyageur dans le désert. Tant qu'il marche et se tient debout, elles se tiennent à distance et lèchent sa trace comme des chiens fidèles ; mais, s'il bronche, s'il tombe, elles se précipitent sur lui et le déchirent. Quand il est mort et déchiré par pièces, elles lèchent son sang sur le sable, ses os jusqu'à ce qu'il ne reste plus que son squelette, et, lors même qu'il ne reste plus que les longues côtes vides et arrondies comme la carène d'un vaisseau naufragé, l'hyène et le tigre dévorent son ombre. Ainsi fait la multitude sur l'homme célèbre et, moins que cela, sur tout homme éminent [2].

Le Canon. — Le canon dit son histoire et comment il fut fondu par les chevaliers de Malte.

On ne le fait servir qu'aux fêtes ; mais prenez garde au boulet. Sa poudre résonne dans les échos, mais emplissez l'airain, elle renversera les murailles.

O poëte ! tu es pareil au canon. — Tu jettes ta poudre aux oiseaux de l'air ; mais, s'il le faut, tu ajouteras à tes chants une pensée politique et tu frapperas les murailles de Jéricho.

★ Après avoir bien réfléchi sur la destinée des femmes dans

[1] Cf. *Manfred*, III, 1 : « Je dédaignais de faire partie d'un troupeau de loups, quand même c'eût été pour le guider. Le lion est seul dans la forêt qu'il habite ; je suis seul comme le lion. »

[2] Le poëte s'est servi de cette image, en l'atténuant, dans sa *Lettre sur la propriété littéraire*.

tous les temps et chez toutes les nations, j'ai fini par penser que tout homme devrait dire à chaque femme, au lieu de *Bonjour* : *Pardon !* car les plus forts ont fait la loi [1].

Au cours de ses visites de candidat à l'Académie, Vigny se présenta chez Baour-Lormian, poëte qui avait eu son heure de célébrité, et qu'il n'avait pas vu depuis une vingtaine d'années. (Cf. E. Dupuy, *A. de V.*, I, 213.)

Aujourd'hui, je le retrouve logé dans un petit appartement des Batignolles, démeublé, froid et triste. Le pauvre homme est seul à présent ; ...il est aveugle, il m'entrevoit à peine ; cependant sa figure a de la sérénité, son sourire est plein de douceur et de cette naïveté enfantine qui n'appartient peut-être qu'aux poëtes. On sent en lui encore un amour sincère et passionné des lettres. « Je fais, m'a-t-il dit, des poésies bibliques dans le genre de votre *Fille de Jephté.* » Sa mémoire est si bonne, qu'il se rappelle ce petit poëme et *le Somnambule*, que je récitai alors chez lui. On lui a peu à peu retranché les pensions de l'Empire ; il vit sur le souvenir de ses succès passés, parle d'*Omasis*, dont le succès fut européen, se souvient de son *Ossian* et de sa *Jérusalem délivrée*, son grand ouvrage, et sourit en songeant à leur immortalité.

Soit donc bénie la secrète félicité que donne la méditation poétique, si elle suffit à soutenir un vieillard pauvre, seul, aveugle ; si elle est sa religion, et si la foi et l'espérance dans l'immortalité du nom lui donnent la même force que la foi et l'espérance dans l'immortalité de l'âme en donne aux fervents chrétiens ! Mais qu'elle est triste et abandonnée, la vie de l'homme de lettres qui n'a compté que sur elles pour les besoins de sa vie !...

1847. — Une époque. — Un caractère. — La pitié, la tendre commisération que j'ai dans le cœur pour l'espèce humaine et pour ses misères me font souvent sentir la passion que l'on met à combattre une maladie dans une personne qui nous est chère, à la voir revenir à la vie.

Si je l'ai éprouvé près de ma mère, près de ma femme, cela

[1] Souvenir de Beaumarchais. — Cf. *Le Mariage de Figaro*, Vaudeville final ; le couplet de Suzanne se termine sur ces mots.

n'est point surprenant, ayant pour elles tant de tendresse ; mais cela m'a fait comprendre les secrètes et angéliques joies que pouvait goûter le chevalier *hospitalier* de Saint-Jean de Jérusalem et son amour pour ses blessés et ses malades...

★ Le monde de la poésie et du travail de la pensée a été pour moi un champ d'asile que je labourais, et où je m'endormais au milieu de mes fleurs et de mes fruits pour oublier les peines amères de ma vie, ses ennuis profonds, et surtout le mal intérieur que je ne cesse de me faire en retournant contre mon cœur le dard empoisonné de mon esprit pénétrant et toujours agité.

★ J'aime qu'un homme de nos jours ait à la fois un caractère républicain, avec le langage et les manières polies de l'homme de cour. L'Alceste de Molière réunit ces deux points.

De la bonté. — Il me semble quelquefois que la bonté est une passion. En effet, il m'est arrivé de passer des jours et des nuits à me tourmenter extrêmement de ce que devaient souffrir les personnes qui ne m'étaient nullement intimes et que je n'aimais pas particulièrement. — Mais un instinct involontaire me forçait à leur faire du bien sans le leur laisser connaître.

C'était l'enthousiasme de la pitié, la passion de la bonté que je sentais en mon cœur.

POËMES A FAIRE

Selon le mot d'André Chénier, nous pénétrons dans « l'atelier du fondeur ».

Les Pères. — *Les Pères de la pensée* valent bien les Pères de l'Eglise. Ceux-là seuls doivent être honorés. N'ayez pas, ô jeune homme, une bibliothèque innombrable, ne rassemblez que les *Pères*, ceux que les autres pillent et imitent. Ils sont en petit nombre dans votre patrie. Sur ce, voyez et comptez.

Romulus. — Jeune homme, marche dans la vie comme le beau *Romulus* de David.

Ses reins sont renversés, sa main tient un dard levé sur son ennemi, son pied jeté en avant attend à peine l'autre, qui déjà est parti pour le remplacer. Son beau profil se dessine hardiment en brun sur l'azur du ciel. Son front est droit, son œil

regarde en face, ses lèvres forment une sorte de moue farouche comme celle que devait avoir le nourrisson de la Louve.

O jeunesse ! entre ainsi dans la vie, légèrement et gaiement.

Les Monuments. — Henri II et Louis XII ont de beaux monuments à Saint-Denis. — L'art a fait la gloire des sculpteurs, cependant, plus que la leur. — Et vous, Washington [1], vous n'avez qu'un tertre de gazon.

Soyons assez grands pour que notre tombe, sans art, soit honorée, et si ce n'est qu'une pierre, blanche ou noire, que le monde y vienne comme à la Mecque en pèlerinage et y pose ses deux genoux.

Le Voyage. — Voyager, dites-vous ? Que signifie le voyage ?

Quand même je serais transporté tout à coup à l'île Hong-Kong ou à Grenade, que ferais-je ? Un coup d'œil me révélerait tout le pays, un coup de crayon m'en conserverait l'aspect. Puis, ce moment passé, je reprendrais mes rêves de philosophie, mes extases de poésie, mes songes métaphysiques.

Quelle terre serait assez nouvelle à ma pensée pour l'étonner ? Quel pays existe dont elle ne puisse faire d'avance la peinture ?

Quelle contrée attirerait mes regards au point de les détourner du ciel, et le ciel n'est-il pas partout ?

Assieds-toi donc, lève la tête au ciel, regarde et pense [2].

Le Compas ou la prière de Descartes. — La pensée est semblable au compas qui perce le point sur lequel il tourne, quoique sa seconde branche décrive un cercle éloigné. L'homme succombe sous son travail et est percé par le compas ; mais la ligne que l'autre branche a décrite reste gravée à jamais pour le bien des races futures.

— Vous nous avez laissés dans l'incertitude, Seigneur. Votre fils en vain vous supplia sur le mont des Oliviers [3]. — Pardonnez-nous donc d'avoir pris le compas.

Développement. — Une jeune fille joue avec le compas.

Descartes lui dit : « Enfant n'y touche pas.

[1] Un des héros de prédilection de Vigny.

[2] Ton d'un stoïcien. « Ah ! quand reverrai-je Athènes ? — Quoi ! peux-tu rien voir de plus beau que le ciel..., etc. » (Epictète.)

[3] Cf. *Le Mont des Oliviers.*

« L'une de ces branches est appuyée au centre, mais elle le perce et le détruit, tandis que l'autre trace un cercle mystérieux.

Moi, j'ai servi de centre à ce poignard savant.

« Il m'a tué. » Et il regarde la mer et les vertes îles de Stockholm [1].

Le jugement dernier. — Ce sera ce jour-là que Dieu viendra se *justifier* devant toutes les âmes et tout ce qui est vie. Il paraîtra et parlera, il dira clairement pourquoi la création et pourquoi la souffrance et la mort de l'innocence, etc.

En ce moment, ce sera le genre humain ressuscité qui sera le juge, et l'Éternel, le Créateur, sera jugé par les générations rendues à la vie [2].

Implora pace. — Quelle paix implores-tu ? — Est-ce la paix du tombeau ? L'ardent républicain aux longs cheveux blonds ne l'implorait pas ; mais il disait et signait du nom terrible de Saint-Just, que le révolutionnaire ne trouve la paix que dans la tombe.

L'as-tu trouvée du moins ? — Si tu ne l'avais pas ? si le tombeau était bruyant comme la vie, si tu entendais là, jusqu'à la dissolution de tout ton corps, le bruit des monstres qui te dévorent ? Si ton âme entendait pour l'éternité le bruit des gémissements de la nature ?

Pauvre femme ! pauvre femme ! qu'avais-tu souffert pour parler ainsi, et quelle main a écrit sur ta tombe le cri de ta vie ?

Et moi, pourquoi me suis-je souvenu de ces mots depuis que je les ai lus dans les lettres du voyageur divin qui a rencontré ta tombe [3] ?

[1] En fait, ce n'est pas la pensée qui tua Descartes, mais le climat de la Suède. Il y mourut après un an de séjour, le 11 février 1650.

[2] Ce sont de telles pensées qui expriment « l'antithéisme » de Vigny.

[3] Byron écrivait de Bologne, le 6 juin 1817 : « J'ai trouvé aussi une bien jolie épitaphe dans le cimetière de la Chartreuse, ou plutôt deux : l'une, c'était : « Martini Luigi | Implora pace ; | l'autre, « Lucrezia Picini | implora éterna quiete. » | C'était tout ; mais il me paraît que ces deux ou trois mots comprennent et condensent tout ce qu'on peut dire sur le sujet, etc. » (Cf. Estève, *Byron*, p. 398.)

C'est que j'entends mon cœur qui, enfermé dans ma poitrine comme dans une tombe, *implore la paix* comme toi.

Beethoven. — Beethoven, sourd, errait dans la campagne. Un soir, désolé, il écoutait les accords intérieurs que son oreille ne devait jamais entendre. — Tout à coup la voix d'un pâtre vint à son oreille et y entra. Il entendit. Il tomba à genoux, croyant que l'ouïe lui était rendue, mais il se releva sourd.

Une Divinité implacable se rit de nous.

Peut-être aussi les forces de conception n'eussent pas été si grandes en lui, s'il eût été distrait par la sensation.

Le Cygne. — Si un serpent s'attache à un cygne, le cygne s'envole et emporte son ennemi roulé à son col et sous son aile.

Le reptile boit son sang, le mord et lui darde son venin dans les veines.

Il est soutenu dans l'air par le cygne, et, de loin, à ses écailles vertes, à ses faux reflets d'or, on le prendrait pour un brillant collier.

Non, il n'est rien que fiel et destruction, et il ramperait sur terre ou sous terre, il se noierait dans les bourbiers, s'il n'était soutenu dans les hautes régions par l'oiseau pur et divin qu'il dévore.

Ainsi l'impuissant Zoïle est porté dans l'azur du ciel et dans la lumière par le poëte créateur, qu'il déchire en s'attachant à ses flancs pour laisser, fût-ce en lettres de sang, son nom empreint sur le cœur du pur immortel [1].

Le Désert. — Lorsque des voyageurs traversent les sables de Libye, ils voient, du haut du chameau qui les porte, un espace immense, à l'horizon un lac que l'on n'atteint jamais : c'est le mirage. Il semble réfléchir des maisons habitées, on croit y voir des grandes villes, et c'est la mort.

Cependant le voyageur s'avance, il a soif, il espère. Le vent

[1] Dans la préface de *Catilina*, Voltaire essaie de rivaliser avec le tableau de la lutte de l'aigle et du serpent, dans le poëme de Cicéron sur Marius. — Comparez dans l'*Enéide* une image semblable (XI, 750). Mais Vigny, qui abhorrait la critique, prête un sens symbolique au tableau et substitue le cygne à l'aigle. — Voir *L'aigle*, d'Ernest Fouinet, dans l'*Almanach des Muses*, 1831, p. 106.

du désert souffle avec violence ; il est contraint de s'arrêter et de fermer ses yeux, que la *poussière de feu* aveugle.

Lorsqu'il ouvre ses paupières brûlées, où ses larmes mêmes sont desséchées par le soleil dévorant, il s'étonne, il s'arrête, il ne reconnaît plus sa route ; devant lui était une vallée, il y voit une montagne de sable ; à l'Orient, s'étendait une longue colline aux pentes insensibles, il y voit se prolonger une plaine jaune et sans terme ; la route tracée par les squelettes des chameaux abandonnés est engloutie, et rien ne s'élève au-dessus du niveau, sinon les trombes de sable qui montent au ciel un moment aussi haut que les pyramides, s'avancent, font trois pas vers le ciel, et retombent en poussière.

Le désert, hélas ! c'est toi, démocratie égalitaire, c'est toi, qui as tout enseveli et pâli sous tes petits grains de sable amoncelés.

Ton ennuyeux niveau a tout enseveli et tout rasé.

Les seigneuries sont d'abord tombées ; puis, après, les hauts barons, les chevaliers bardés de fer qui étaient posés sur la terre comme des tours protectrices levant les bannières de la France au soleil. La route était encore tracée au loin de distance en distance par les squelettes abandonnés des dynasties abattues ; mais les sables éternellement roulés les ont ensevelis sous leur cendre volante. Eternellement la vallée et la colline se déplacent, et seulement on voit de temps à autre un homme courageux ; il s'élève comme la trombe et fait ses dix pas vers le soleil, puis il retombe en poudre, et l'on n'aperçoit plus au loin que le sinistre niveau de sable.

La Terre. — L'homme se défend sans cesse de la terre et de l'air qui l'attaquent.

Pauvre naufragé, il cherche à réunir les débris de son navire brisé par le déluge. — Il fait passer sa parole sous les eaux, et glisse sur les vagues ennemies. Il tire de la terre brisée les vapeurs empoisonnées et les force à le servir.

Comme un fruit énorme lancé dans l'espace, la terre roule, et le feu qui l'emplit ne cesse de brûler ses entrailles. Le feu s'échappe par les volcans et fume sans cesse.

Sur la frêle écorce rampe seulement l'homme infatigable cherchant sa vie dans le travail, et repoussé par l'atmosphère qui le renverse et par le sol qui l'empoisonne.

Mais il tourne en vie ces germes de mort [1].

Bisson. — Bisson se faisant sauter avec les pirates qui ont pris son vaisseau pendant la nuit et le sommeil [2].

Il veillait et travaillait dans son cabinet flottant. Il se demandait comment la vapeur allait vaincre la distance et le temps, le vent et la mer, et rendre inutile l'homme de mer expérimenté dans l'art de tromper le vent par la voile et les mâts. Il s'endort.

Mais il entend des cris et des pas sur le pont.

Il s'éveille, il combat ; puis se fait sauter, et se rendort sous les flots pour toujours.

Telle est la vie... C'est un accident sombre.

Entre deux sommeils infinis ?...

Tel est l'homme moderne en France. L'honneur est sa foi, la conscience sa morale, le devoir sa loi ; il est actif et savant. Sa science première est celle de son état ; il ne veut plus permettre à son imagination d'errer dans les champs de la théologie et de la superstition ; il combat et sert la patrie et l'espèce humaine dans les temps présents, sans vouloir préjuger de l'éternité. Il désire que Dieu soit et qu'il reçoive le juste dans sa paix ; mais il ne croit pas toujours et n'affirme plus. Quelle est l'idée qui soutient son courage ? Il ne le dit même pas.

Cassandre ou un Dieu. — Cassandre, fille des rois, est aimée d'Apollon [3].

Elle le déteste, lui et sa tranquille et trop paisible immortalité. Son égoïsme, sa *bravoure invulnérable* dont elle se moque.

[1] Vigny admire ici le génie humain, les merveilles de l'industrie et de la science qu'il avait maudites dans *la Maison du Berger*.

[2] Hippolyte Bisson, né en 1796 à Guéméné-sur-Scorff, mort héroïquement en rade de Stampalie, à bord du brick le *Panayoti*, le 5 novembre 1827. Cet enseigne de vaisseau mit le feu aux poudres de son navire envahi par des pirates. (Cf. *Revue universitaire*, 1913, p. 82.)

[3] Fille de Priam et d'Hécube. Apollon, amoureux de cette princesse, lui ayant permis de lui demander tout ce qu'elle voudrait, elle le pria de lui accorder le don de prophétie. Parce qu'elle lui résistait, le dieu la fit passer pour folle. La nuit de la prise de Troie, elle fut outragée par Ajax, fils d'Oïlée. Agamemnon, à qui elle était échue en partage, l'emmena en Grèce, où elle devait périr sous la hache de Clytemnestre. (Cf. Eschyle, *Agamemnon*.) Combien ce plan de poëme est plus riche de pensée que le fragment de la *Légende des siècles* intitulé *Cassandre !*

« Tu avais bien du mérite à braver Achille, n'est-ce pas ? Hector en a plus que toi. »

Apollon s'humilie, se désespère, se courbe devant elle, jure qu'il voudrait pouvoir souffrir et mourir, se roule à ses pieds en pleurant.

Mais, en ouvrant ses yeux divins sur le monde, il revient à elle et voit le cœur de Cassandre endormie.

Quel magnifique monologue à faire !

Il voit l'univers, les planètes, les terres et les mondes qui se forment et vieillissent. — Il a laissé le soleil : « Le soleil est mon ombre, je la laisse errer seule, etc..., moi *dieu, je pense et je vois.*

« Mon regard va de l'univers à la terre, de la terre à la race humaine, et, au milieu d'elle, le *cœur de Cassandre.*

« L'univers est immense, ce cœur est aussi grand. »

Il jette un cri, il voit qu'elle aime un homme, un mortel. « Le tuerai-je ? Non, je la tuerais, je ne le peux pas.

« Il faut la punir par où je souffre ! Tu auras ma torture, tu sauras l'avenir, tu *souffriras autant qu'un dieu* [1] !

Cassandre voit l'avenir, elle devient pâle comme un cadavre. Le *dieu* l'emporte ; mais il n'y gagne rien, elle le hait plus que jamais et ne peut obtenir la *mort* de lui. Il la laisse vivre jusqu'à ce qu'enfin Troie soit prise, et Agamemnon l'emmène.

Enfin, je suis esclave et serai bientôt morte !

Elle avait résisté à son amour pour le jeune homme, mais elle sait qu'il va mourir :

« Oh ! viens, dit-elle, viens ! tout mon cœur est à toi ! »

La Bombe. — Regarde la bombe dans laquelle brûlent et roulent un feu éternel et des eaux inconnues qui se heurtent, et dont la fumée sort par les volcans. — Pense à la petitesse de cette fourmilière qui rampe sur la bombe, et ne te laisse pas enivrer par les prétendues beautés que l'homme-fourmi rêve,

[1] Cf. Mme de Staël, *De l'Allemagne*, II, XIII : « Cassandre [de Schiller] se promène triste et sombre dans les bois d'Apollon, et se plaint de connaître l'avenir qui trouble toutes les jouissances. On voit dans cette ode le mal que fait éprouver à un être mortel la prescience d'un dieu, etc. »

écrit, calcule et chante. — Tout cela n'est beau que pour la fourmilière, ainsi que ses *mythologies* proportionnées à sa faiblesse. — Après une nuit, tu t'endormiras dans le *mépris divin et consolateur.*

Les trois Forçats [1]. — A Brest, aux galères, près tous trois d'être libérés, ils se font serment mutuel de ne plus commettre aucun crime.

Cherchant de l'ouvrage, sont repoussés de tous les coins et se réunissent pour allumer du charbon et s'asphyxier.

— Nous n'avons plus de foi chrétienne, nous aimons nos frères parce que le cœur nous le dit ; nous n'avons jamais tué.

— Moi, j'ai fait de la fausse monnaie.

— Moi, j'ai fait de faux billets.

— Moi, j'ai aidé à l'enlèvement d'une jeune fille.

— Allons chercher du travail.

Chaque bourgeois leur dit : « Qui êtes-vous ?

— Nous ne sommes pas des criminels sanglants, nous voulons vivre en paix avec la société, nous n'avons jamais frappé ni l'homme ni la femme.

— Qui êtes-vous ?

— Nous ne sommes pas vos ennemis. Nous avons heurté la société dans ses lois, mais jamais nous n'avons fait mourir le citoyen. Nous avons blessé les mœurs et les lois, mais non les vivants.

— Etrangers, nous vous demandons qui vous êtes, et vous nous répondez ce que vous n'êtes pas.

— Nous sommes forçats libérés.

— Retirez-vous et mourez de faim.

— Mourons donc et allumons le charbon. »

Stances. — Etant né gentilhomme, j'ai fait l'oraison funèbre de la noblesse écrasée

Entre les rois ingrats et les bourgeois jaloux [2].

[1] La pensée de Vigny rejoint celle de l'auteur des *Misérables*. (Cf. *Journal*, p. 281. Une fable.)

[2] Cf. *Stello* : « Je désire ardemment, pour le bien que je vous souhaite, que vous ne soyez pas né dans cette caste de Parias, jadis Brahmes, que l'on nommait noblesse, et que l'on a flétrie d'autres

Etant poëte, j'ai montré l'ombrage qu'a du poëte tout plaideur d'affaires publiques et le vulgaire des salons et du peuple.

Officier, j'ai peint ce que j'ai vu : le *gladiateur*, sacrifié aux *fantaisies politiques* du peuple ou du souverain [1].

J'ai dit ce que je sais et ce que j'ai souffert.

SATAN SAUVÉ.

Premier chant. — L'enfer. — Ce sera l'enfer de la pensée [2]. Les âmes immortelles se souviennent dans la solitude et la nuit. Elles n'ont pas la distraction et la joie d'agir. Le souvenir de la vie, le regret de n'avoir pas saisi et fixé la jouissance qu'ils aimaient, la douleur de ne pouvoir comprendre l'éternité, problème auquel ils sont attachés, étaient le supplice des âmes damnées et des anges déchus. La pensée éternelle est un feu dévorant ; elle roule, elle vole, et son aile en vain parcourt l'univers ; elle ne quitte pas l'âme qu'elle travaille, qu'elle laboure comme un champ trop fécond. En vain l'âme se débat contre elle; la lutte redouble la douleur. La pensée la poursuit, la dompte et la fait pousser de longs soupirs.

CHŒUR DES RÉPROUVÉS.

Rendez-nous, rendez-nous nos faibles corps d'argile,
Le cœur qui souffrit tant et tout l'être fragile ;
Frappez le corps, blessez le cœur, versez le sang,
Et nous souffrirons moins qu'au séjour languissant
Où l'âme en face d'elle est seule et délaissée :
Car le malheur, c'est la pensée !

noms ; classe toujours dévouée à la France et lui donnant ses plus belles gloires, achetant de son sang le plus pur le droit de la défendre en se dépouillant de ses biens pièce à pièce et de père en fils ; grande famille pipée, trompée, sapée par ses plus grands Rois, sortis d'elle; hachée par quelques-uns, les servant sans cesse, et leur parlant haut et franc; traquée, exilée, plus que décimée, et toujours dévouée tantôt au Prince qui la ruine, ou la renie, ou l'abandonne, tantôt au peuple qui la méconnaît et la massacre; entre ce marteau et cette enclume, toujours pure et toujours frappée, comme un fer rougi au feu ; entre cette hache et ce billot, toujours saignante et souriante comme les martyrs ».

[1] L'épigraphe de *Servitude et grandeur militaires* est, en effet, le mot des gladiateurs romains : *Ave, Cæsar, morituri te salutant.* (César, ceux qui vont mourir te saluent.)

[2] « Ce début rappelle irrésistiblement certains passages de *Manfred.* » (Cf. Estève, *Byron*, p. 398.

Eloa n'avait pas parlé depuis sa chute. Elle était restée immobile, posée dans l'ombre éternelle comme une pierre précieuse qui jette des rayons. La nuit était moins profonde depuis sa venue. Les Esprits passaient et repassaient près d'elle pour se voir entre eux à la lumière de sa beauté, et leur désespoir s'apaisait. Un pouvoir supérieur empêchait Satan de s'approcher d'elle. Il rôdait autour d'elle comme un loup autour d'une brebis enfermée dans une maison de verre. Le loup voit bien la lumière éclairer sa victime, mais il ne sait pas ce qui l'empêche d'y toucher. De temps en temps, il poussait des imprécations et se réjouissait des malheurs de l'homme :

La terre est malheureuse et gémit suspendue ;
Entre le Maître et moi partageant l'étendue,
Elle suit en pleurant un chemin douloureux.
C'est l'éternel théâtre où nous luttons tous deux ;
Tous les vœux élevés à la voûte immortelle,
Encens inaccepté, tombent en pleurs sur elle.
Il ne lui vient d'en haut que la foudre et l'horreur.
Quand son Dieu lui parla, ce fut de sa fureur ;
Lui-même, tout heureux qu'il est et qu'il se nomme,
Je l'entendis gémir, devenu Fils de l'homme,
Car rien n'est descendu sur ce monde odieux
Qui ne fût teint de sang en retournant aux cieux !

Chaque fois qu'il arrivait des damnés en enfer, Eloa pleurait. Un jour que ses larmes coulaient ainsi, l'ange maudit la regarde ; il n'a plus de bonheur à faire le mal. Elle le voit, lui parle : il pleure. Eloa sourit et élève son doigt vers le ciel, geste que l'on n'ose jamais faire dans les enfers.

« Qu'as-tu ? dit Satan. Qu'arrive-t-il ? Tu souris !

— Entends-tu ? entends-tu le bruit des mondes qui éclatent et tombent en poussière ? Les temps sont finis. Tu es sauvé. »

Elle le prend par la main, et les voûtes de l'enfer s'ouvrent pour les laisser passer.

Deuxième chant. — La fin du monde. — Ils voient en passant tous les mondes s'abîmer.

Troisième chant. — Le Ciel. — Dieu avait tout jugé du regard quand ils arrivèrent. Les anges étaient assis. Une place était vacante parmi eux : c'était la première.

Une voix ineffable prononça ces mots :

« Tu as été puni pendant le temps ; tu as assez souffert, puisque tu fus l'ange du mal. Tu as aimé une fois : entre dans mon éternité. Le mal n'existe plus. »

ERRATA

Page XIV, ligne 35, *au lieu de :* et le veuvage, *lire :* et du veuvage.
— XXXI, ligne 19, *au lieu de :* qu'anime, *lire :* qui anime.

Page 8, vers 27, *au lieu de :* vallon. *lire :* vallon,
— 10, vers 58, *au lieu de :* l'homme, *lire :* homme.
— 12, note 108, *au lieu de :* Dieux, *lire :* Dieu.
— 19, vers 148, *au lieu de :* nouveau, *lire :* nouveaux.
— 110, note 336, *au lieu de :* aime à la penser, *lire :* aime à le penser.
— 111, note 1, *au lieu de :* a fait, *lire :* a faite.
— 127, vers 12, *au lieu de :* Le girouette, *lire :* La girouette.
— 144, note 94, *au lieu de :* que pose, *lire :* que posent.
— 161, vers 36, *au lieu de :* Mais, aucun, *lire :* Mais aucun.
— 162, vers 62, *au lieu de :* d'âge en âge encor, *lire :* d'âge en âge, encor.
— 215, ligne 1, *au lieu de :* aux autres. *lire :* aux autres,
— 224, ligne 22, *au lieu de :* d'images. *lire :* d'images,
— —, ligne 32, *au lieu de :* cherche ? *lire :* chercher ?
— 254, ligne 26, *au lieu de :* sou, *lire :* sous.
— 265, dernière ligne, *un mot tombé :* injurieuse.
— 273, ligne 20, *au lieu de :* sous, *lire :* sans.
— 274, ligne 11, *au lieu de :* ennemis, *lire :* ennemies.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

Notice biographique et littéraire. v
I. *L'éducation. — Du berceau au régiment*. v
II. *Vie militaire et poétique* (1814-1830). ix
III. *La vie philosophique* (1830-1863). xviii
IV. *L'artiste et l'écrivain*. xxvi

I

POÉSIE

Héléna. 1
[*Stances à la Grèce*]. 2
[*Comparaison épique*]. 3
Avertissement sur la 3e édition des Poèmes (1829) 3
Préface (1837). 4

LIVRE MYSTIQUE

Moïse, poème. 6
Eloa ou la Sœur des Anges, mystère 13
Chant I. — Naissance. 14
Chant II. — Séduction 20
Chant III. — Chute. 27
Le Déluge, mystère. 30

LIVRE ANTIQUE

Notice 42

ANTIQUITÉ BIBLIQUE

La fille de Jephté, poème. 43

ANTIQUITÉ HOMÉRIQUE

Symétha, élégie. 48

LIVRE MODERNE

La Neige, poëme. 52
Le Cor, poëme. 55
La Frégate « la Sérieuse », poëme. 59
Paris, élévation. 72

LES DESTINÉES

POEMES PHILOSOPHIQUES.

Les Destinées [posthume]. 84
La Maison du Berger. 90
La Sauvage 110
La Colère de Samson [posthume]. 123
La Mort du Loup. 126
La Flute 131
Le Mont des Oliviers. 138
Le Silence [posthume]. 146
La Bouteille a la mer. 147
L'Esprit pur [posthume]. 158

II

PROSE

Cinq-Mars. 164
[*La Touraine*] 164
[*Rêverie romantique*]. 166
Le cabinet 167
[*Confidence du cardinal ministre au Père Joseph*]. 168
[*Louis XIII*]. 169
[*Richelieu sous les murs de Perpignan*]. 170
[*Plaire au Roi*]. 172
La partie de chasse. 175
[*Les Pyrénées*]. 180
L'orage 181
L'absence. 182
[*Alerte au camp*]. 184
Les prisonniers. 185
Lettre a Lord***, *Sur la soirée du 24 octobre 1829*. 186
Stello. 193
Un credo. 194
Un grabat. 195
[*Les heures de la nuit*]. 197

Sur la substitution des souffrances expiatoires. 198
[*La mort d'André Chénier*]. 201
Ordonnance du Docteur Noir. 206
CHATTERTON 211
Dernière nuit de travail. 211
Drame : Acte Ier, p. 221 ; Acte II, p. 226 ; Acte III, p. 230.
SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES. 240
[*La génération du siècle*]. 241
[*Sur la grande route*]. 243
[*L'Armée est un bon livre*]. 244
Sur l'amour du danger. 245
[*La poésie d'Ossian*]. 246
Malte. 248
[*Aboukir*]. 249
[*La Frégate*]. 250
Le corps de garde russe. 252
Une bille. 257
DE Mlle SEDAINE ET DE LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE. 262
[*La vie et l'œuvre*]. 262
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE. 265
[*Penseurs et improvisateurs*]. 266
[*L'Ecole romantique*]. 269
JOURNAL D'UN POÈTE. 271
[*Poèmes à faire*]. 291

Poitiers. — Société française d'imprimerie

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

A. COUAT
Recteur de l'Académie de Bordeaux

Aristophane et l'ancienne Comédie attique. *Le gouvernement. — La religion. — L'éducation. — Les mœurs.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

Couronné par l'Académie française.

Ernest DUPUY
Inspecteur général honoraire de l'Instruction publique

Les Grands Maîtres de la littérature Russe. — *Gogol. — Tourguenef — Tolstoï.* — Un volume in-18 jésus, broché. . . **3 50**

—

Bernard Palissy. — *L'homme. — L'artiste. — Le savant. — L'écrivain.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

—

Victor Hugo. — *L'homme et le poète.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

—

La Jeunesse des Romantiques. — *Victor Hugo. — Alfred de Vigny.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

E. FAGUET
de l'Académie Française

La Jeunesse de Sainte-Beuve. — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

—

Madame Guyon et l'Amour pur. — Un volume in-18 jésus, broché **3 50**

G. LANSON
Professeur à la Sorbonne

Hommes et Livres. — *Études morales et littéraires.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

—

Bossuet. — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

P. MONCEAUX
Membre de l'Institut
Professeur au Collège de France

Les Africains. — *Études sur la littérature d'Afrique. — Les Païens.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

E. RIGAL
Professeur honoraire à l'Université de Montpellier

Victor Hugo, poète épique. — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

Couronné par l'Académie française.

SAINTE-BEUVE

Correspondance inédite avec Collombet. Un volume in-18 jésus, broché. . . **3 50**

R. VALLERY-RADOT

Madame de Sévigné. — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

Couronné par l'Académie française.